



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

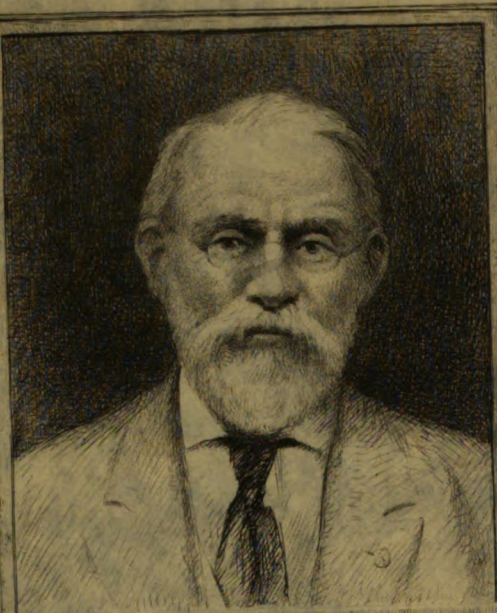
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

B 477114



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

ASSOCIATION BRETONNE



COMPTES-RENDUS

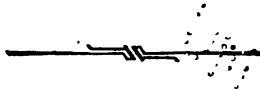
ASSOCIATION
BRETONNE

AGRICULTURE

Quarante-quatrième Session, tenue à La Roche-Bernard en 1903

COMPTES-RENDUS & PROCÈS-VERBAUX

Publiés par les soins de la Direction



SAINT-BRIEUC
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME

1904



Dunning
Nylor
2-13-28
14847

ASSOCIATION BRETONNE

CONGRÈS DE LA ROCHE-BERNARD

MESSE DU SAINT-ESPRIT

Le lundi 31 août, l'Association Bretonne, réunie à La Roche-Bernard, a ouvert son Congrès annuel, selon une constante et pieuse coutume, par la célébration de la messe du Saint-Esprit. Dans le chœur avaient pris place MM. le Comte Lanjuinais, député, Directeur général de l'Association Bretonne ; Forest, député ; Boterff, conseiller général, maire de La Roche-Bernard ; Comte de Palys, Directeur de la Section d'Archéologie ; Bobby de la Chapelle, ancien préfet, Directeur de la Section d'Agriculture. Tous les autres Membres de l'Association Bretonne, parmi lesquels on distinguait MM. le Marquis de l'Estourbeillon, député, vice-président de la Section d'Archéologie ; Léon Houitte de la Chesnais, secrétaire général de la Section d'Agriculture ; Louis de Villers, secrétaire général de la Section d'Archéologie ; Le Bihan, trésorier général de l'Association Bretonne, auxquels s'étaient joints les Membres du

conseil municipal et de nombreuses notabilités, remplissaient la nef de l'église paroissiale.

Après le service divin, M. l'abbé Boussard, curé-doyen de La Roche-Bernard, qui l'avait célébré, a prononcé la remarquable allocution suivante :

MESSIEURS,

C'est une belle et noble pensée que celle qui vous a engagés à ouvrir la session du Congrès de l'Association Bretonne par un hommage rendu à Dieu, et à inaugurer par un acte public de religion vos sérieux et nobles travaux.

C'est reconnaître que la vraie science trouve en Dieu sa source suprême ; c'est proclamer aussi l'alliance intime qui doit exister dans leur intérêt commun entre la science et la religion.

Soyez remerciés, Messieurs, de cet acte de foi, de ce haut exemple de fidélité à Dieu, qui, venant de vous, ne surprendra personne, mais dont nous sommes profondément touchés ; et que les bénédictions du ciel se répandent abondamment sur vos personnes et sur vos œuvres !

Car, pourquoi cette réunion d'esprits éminents, de talents, d'aptitudes, de connaissances, de mérites si remarquables et si divers ? Pourquoi ce rapprochement de savants, d'observateurs, d'hommes pratiques, venus de tous les coins de la Bretagne ? Nous le savons, vous venez ici, Messieurs, pour vous encourager mutuellement, pour nous encourager aussi à vous suivre dans la voie de vos travaux ; mais, vous venez surtout nous faire part des découvertes qui intéressent la petite Patrie. Sans négliger les questions d'un intérêt général, vous vous proposez de

nous apprendre ou de nous faire voir ce que, dans ce coin de la Bretagne, il y a à recueillir dans les traditions, à admirer dans les monuments et dans l'histoire, à perfectionner dans l'agriculture et dans les produits variés de nos côtes. Comme rien n'échappera ici à votre attention, vous ne nous cacherez rien de ce que vous croirez nous être utile.

Depuis deux siècles et plus, vous ne l'ignorez pas, Messieurs, une école s'est fondée, qu'on pourrait appeler l'école du mépris et du mensonge, qui s'est donné pour programme de déverser le sarcasme sur nos croyances, de tourner en ridicule nos dogmes, nos pratiques, nos fêtes ; qui a déchiré ou dénaturé les plus belles pages de notre histoire. Elle s'est acharnée à tout discréditer, à tout mépriser, pour arriver à tout détruire.

Chez vous, nous sommes heureux de constater un sentiment tout contraire, ce sentiment, c'est le respect du passé. Le respect du passé, voilà votre esprit, voilà l'esprit de vos études, de vos recherches, de vos écrits, de vos lumineuses et libres discussions. Vous n'avez d'autre passion que celle de la vérité et de la justice.

Vous allez loyalement aux sources de l'histoire ; vous demandez aux archives de vous livrer leurs secrets, à nos monuments, aux voies romaines, de vous redire les étapes des peuples à travers l'Armorique. Vous faites appel à toutes les lumières, à toutes les bonnes volontés ; vous ne négligez rien de ce qui peut enrichir nos Annales religieuses et nous faire connaître l'origine et la formation de nos paroisses. Toutes ces recherches vous passionnent, moins peut-être quand elles ont pour objet des monuments intacts, que quand elles s'adressent à des restes mutilés, à des ruines inconnues que vous allez interroger pour les reproduire ensuite scrupuleusement et en conserver la fidèle description.

Ce programme est vaste ; il n'est pas au-dessus de vos efforts et de vos lumières, et l'Eglise, qui est une grande école de respect, vous sera reconnaissante de vos succès. Cette grande *calomniée* ne peut que gagner à la manifestation de la vérité.

Cette partie de votre programme est déjà pleine d'espérance. Mais, Messieurs, vous ne voulez pas restreindre vos études aux spéculations d'un ordre relevé ; vous nous apporterez aussi, dans le domaine des affaires, des lumières, une science supérieure, le résultat d'observations pratiques. Vous avez fait, dans votre programme, une large part à ce qui peut provoquer chez nous le progrès de l'agriculture.

Vous avez compris, avec Bossuet, « que les véritables richesses sont celles qu'on nomme naturelles, à cause qu'elles fournissent à la nature ses vrais besoins. »

Ce que Bossuet écrivait au *xvii^e* siècle pour le fils d'un grand roi, sera vrai dans tous les temps. Oui, l'agriculture fait la véritable richesse des nations ; elle est la principale source du commerce et de l'industrie ; elle prévient la diffusion du luxe ; elle entretient la fécondité de la tige humaine et dote la société de ces populations nombreuses et vaillantes qui font sa gloire et sa force ; elle rend accessible à tous la possession d'un pain savoureux ; elle alimente cette joie et cette santé publiques « sans lesquelles un peuple n'est plus propre à rien, » comme dit encore Bossuet dans son simple et profond langage.

Aussi, l'Eglise a-t-elle toujours témoigné un particulier intérêt à l'agriculture. L'homme des champs est un homme religieux par état, oserons-nous dire. Dans la grande nature où il vit, tout lui parle de Dieu. Le dogme de la Providence s'impose, comme forcément, à ses convictions et, par là, à sa conscience. L'action divine est incessante sur ce qui fait l'objet de ses soins et de ses espérances. Ne

craignez pas qu'il se passionne pour ces utopies qui promettent la fortune sans travail et le bonheur sans sacrifice ; il sait que son champ pour être fécond a besoin d'être détrempé de ses sueurs, aussi bien que des rosées du ciel ; que c'est un rêve, souvent criminel, de prétendre faire disparaître la peine de la société pour la remplacer par une jouissance qui ne coûte rien.

Tant qu'il aimera sa charrue et son troupeau, il ne sera pas un révolté contre son pays, quoique son pays, pour qui il est prodigue de ses sueurs et de son sang, soit souvent ingrat et même injuste envers lui, jusqu'à décourager parfois ses efforts et le pousser vers les grandes villes, au grand détriment de sa santé, de sa moralité et de sa foi.

Messieurs, vous contribuerez à arrêter cet exode de la jeunesse vers les centres industriels, en lui faisant aimer la vie paisible des champs. Pour lui assurer une juste rémunération de ses fatigues, vous travaillerez, durant les jours de ce bienfaisant Congrès, à développer, avec le plus d'énergie qu'il vous sera possible, l'art providentiel de cultiver la terre. L'Eglise se fera toujours une loi de bénir vos efforts et d'applaudir à vos succès. Perfectionnez les machines, faites chaque jour avec plus de fruit l'application des méthodes qui conviennent à notre sol ; provoquez le défrichement de nos landes ; introduisez de nouvelles récoltes, qui facilitent l'alimentation de l'homme et des animaux qui font sa richesse ; inventez des procédés pour ajouter à la fertilité de la terre ; poussez, aussi loin que possible, le secret d'élever et d'améliorer ces races d'animaux domestiques dont la force vient en aide aux bras du travailleur et dont la chair le nourrit. A tous ces progrès, intéressez les propriétaires qui, parfois, méconnaissent leurs obligations sociales.

Nous serons heureux et reconnaissants de vos succès ; heureux surtout et reconnaissants de l'influence que vous ne manquerez pas d'exercer sur la jeunesse, quand elle aura compris que la terre n'est pas ingrate, que la vie des champs est la plus douce et la meilleure, qu'il fait bon rester au foyer domestique, à l'ombre du clocher paroissial, près de la tombe des ancêtres, d'y passer ses jours sous le regard de Dieu et d'y mourir. Messieurs, si vous le faites — et vous le ferez — vous aurez bien mérité de l'Eglise et de la France.

A l'issue de la cérémonie, les Membres de l'Association Bretonne se rendirent à la sacristie pour remercier M. le Curé d'avoir bien voulu prêter le concours de son saint ministère pour appeler les bénédictions du ciel sur les travaux du Congrès.



SÉANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE

Le même jour, 31 août, à 2 heures, le Congrès a tenu sa première séance dans la grande salle de la Mairie.

La séance est ouverte sous la présidence de M. le Comte Lanjuinais, député, Directeur général de l'Association Bretonne, assisté de MM. Forest, député, et Boterff, maire de La Roche-Bernard et conseiller général. Prennent place au bureau, MM. le Comte de Palys, Marquis de l'Estourbeillon, Boby de la Chapelle, Léon Houitte de la Chesnais, Louis de Villers, etc., etc.

M. Lanjuinais donne lecture des lettres d'excuse de MM. le Colonel Vicomte du Halgouët, député, et de Mgr Kernaëret, et communique la lettre suivante, qu'il a reçue de M. Riou, sénateur, maire de Vannes.

Vannes, le 24 Août 1903.

MONSIEUR ET BIEN CHER PRÉSIDENT,

A sa session d'Août, le conseil municipal de Vannes a bien voulu décider, — et voter en principe les crédits nécessaires à cet effet — la fonte de la statue de notre grand Connétable que, vous le savez, M. Le Duc nous a généreusement offerte,

De son côté, notre conseil général, que vous présidez avec une si haute autorité, a tenu à s'associer à cette démonstration patriotique, en votant un crédit de 600 francs.

Mais, avant tout, je ne dois pas oublier que l'initiative de l'érection de cette statue de Richemont remonte à une date plus éloignée, et qu'elle est due surtout à votre éminent et regretté prédécesseur, M. Audren de Kerdrel, alors que, Président de l'Association Bretonne, à la dernière session qu'elle a tenue à Vannes, il nous disait avec une émotion qui avait gagné tous les cœurs, combien il serait heureux de voir consacrer un pareil monument à la mémoire de celui qui a tant fait pour la Bretagne et pour la France, et que les siècles écoulés semblent avoir méconnu.

Vous savez comme en de pareils moments, la parole d'Audren de Kerdrel s'enflammait, et à quel degré étaient communicatives les inspirations de son âme qui, dans ses élans, ne séparait jamais la France de cette Bretagne qu'il aimait avec tant de ferveur ; aussi, me rappelant cette dernière soirée de Vannes, j'entends encore sa voix qui n'avait jamais été plus touchante, nous recommandant pieusement son souvenir, si Dieu le rappelait à lui avant que cette œuvre fût achevée.

C'est sous de pareils auspices et en suivant la direction qui nous était donnée de si haut, que, grâce à votre concours et à celui de l'Association Bretonne, nous pouvons entrevoir l'heure où s'élèvera la statue de Richemont sur la place publique de la ville qui, suivant l'expression de notre merveilleux annaliste, M. de la Borderie — dont je veux saluer la mémoire d'un hommage respectueux et reconnaissant — a eu le privilège de voir passer sous ses murs toute l'histoire de la Bretagne.

C'est pourquoi, au moment où l'Association Bretonne va ouvrir ses assises non loin de ce qui fut le berceau du

Connétable, je tiens à honneur de vous prier de la remercier, en notre nom à tous, de ce qu'elle a bien voulu faire jusqu'ici — et laissez-moi ajouter, car nous aurons encore besoin de son aide — de ce qu'elle voudra bien faire pour accomplir sa mission.

Veuillez agréer, Monsieur et bien cher Président, l'expression de mes sentiments d'affectueux dévouement.

Le Sénateur-Maire de Vannes,

CHARLES RIOU.

Après cette lecture, M. Lanjuinais se lève et prononce le discours suivant :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Quand Hugues Capet monta sur le trône, son royaume ne se composait guère que de la ville de Paris et de sa banlieue. Le reste de la France était divisé en une multitude de petits Etats d'inégale grandeur, sans cesse en guerre les uns avec les autres. En vertu du droit féodal, leurs chefs reconnaissaient bien, en principe, la suzeraineté du premier d'entre eux ; mais, en fait, ils étaient à peu près indépendants.

A partir de ce moment, tous les efforts de nos rois ont été concentrés vers un but qu'avec une admirable persévérance, ils ont fini par atteindre au bout de plusieurs siècles : réduire d'abord la puissance des grands feudataires de la couronne et réunir ensuite au domaine royal toutes les provinces dont l'ensemble forme aujourd'hui la France.

La Bretagne est entrée une des dernières dans cette confédération de petites nationalités que l'on pourrait comparer aux cellules constitutives du corps humain ; elle y est entrée librement, en stipulant par l'organe de sa dernière souveraine, la bonne duchesse Anne, deux fois reine de France, le maintien de sa constitution et de ses libertés. En dépit de fréquentes tentatives d'empiétement sur nos droits si bien défendus par nos Etats et par notre Parlement, le traité a été observé jusqu'à la Révolution, et c'est, en grande partie, grâce à cette situation privilégiée que la Bretagne a pu garder une autonomie beaucoup plus grande que partout ailleurs.

L'amour que nous professons pour notre petite patrie, ne nous empêche certes pas de bien aimer la grande ; mais, tout en ayant la prétention très justifiée d'être comptés parmi les meilleurs des Français, nous sommes fiers d'être nés et nous voulons rester bretons. Comment une si parfaite union a-t-elle pu s'établir entre des hommes ne parlant pas tous la même langue ? Ce n'est pas l'un des faits les moins curieux de notre histoire locale, et il est tout à l'honneur de nos anciens ducs, dont l'habile et paternel gouvernement a su fondre ensemble, au point d'en faire un tout homogène et indissoluble, des éléments originellement si dissemblables.

Depuis la création des départements, c'est-à-dire depuis plus d'un siècle, la Bretagne a cessé d'être l'une des grandes divisions administratives de la France ; mais, les habitants des cinq départements entre lesquels son territoire a été partagé, ne se sont résignés qu'à leur corps défendant, à être ainsi séparés les uns des autres. On se défie quelque peu chez nous de ceux qu'on appelle des étrangers, et l'on exige d'eux, en quelque sorte, des lettres de grande naturalisation, avant de leur accorder sa con-

fiance ; par contre, du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est de la presqu'île, un Breton, quel que soit le lieu de sa naissance, est sûr d'être accueilli partout les bras ouverts.

Il s'est formé récemment une école de gens instruits par l'étude et l'expérience, qui ont entrepris de faire réformer l'organisation centralisatrice et bureaucratique du premier Empire soigneusement conservée par tous les gouvernements qui lui ont succédé. Effrayés de l'émiettement de la France et de la disparition de tout esprit d'initiative qui en ont été les conséquences, ils demandent qu'on reconstitue, à très peu de choses près, sous le nom de régions, les anciennes provinces. Si, comme je le souhaite, leurs espérances finissent par devenir une réalité, le jour où la loi de réunion sera promulguée sera un jour de fête pour tous les Bretons.

Etrangère à ce qui nous divise le plus, puisqu'elle a banni de son sein la politique, l'Association Bretonne n'a jamais eu qu'une ambition, celle de servir de lien entre tous les fils de la vieille Armorique, et c'est avec cette pensée qu'elle a établi, pour la tenue de ses Congrès, un roulement qui lui permet d'aller porter à tour de rôle, dans toutes les parties de la Bretagne, les enseignements de sa Section d'Agriculture qui ont si largement contribué aux magnifiques progrès réalisés par nos cultivateurs, et ceux de sa Section d'Archéologie constamment préoccupée de rechercher et de divulguer les faits ignorés ou peu connus de nos annales.

Tandis que la plupart des autres sociétés aiment à tenir leurs assises dans les grands centres où l'on trouve plus facilement d'abord à se loger et ensuite à faire parler de soi, la nôtre semble, au contraire, avoir une prédilection marquée pour les petites villes qui, comme la vôtre, jadis

le siège de l'une des neuf baronnies de Bretagne, ont joué un rôle plus ou moins considérable dans notre histoire et ont conservé des souvenirs qu'il importe de ne pas laisser oublier.

Jusqu'à ces derniers temps La Roche-Bernard était d'un abord difficile. Grâce à la mise en exploitation du premier réseau des chemins de fer du Morbihan, elle est maintenant, en attendant mieux, en communication directe avec Vannes, et c'est ce qui nous a permis de lui donner la préférence sur d'autres villes dont les noms avaient été mis en avant. A en juger par l'accueil que nous y avons reçu, nous n'aurons pas, j'en suis déjà certain, à nous repentir de notre choix.

Il est ensuite procédé à la nomination du Bureau général du Congrès qui se trouve composé comme ci-après.



BUREAU DU CONGRÈS

Président du Congrès :

M. Forest, Député.

Vice-Présidents :

MM. Boterff, Maire de La Roche-Bernard.
l'Abbé Boussard, Curé-doyen de La Roche-Bernard.

SECTION D'AGRICULTURE

Président :

M. de la Jousselandière.

Vice-Présidents :

MM. Le Gallais, Maire de Sarzeau.
Libert, Propriétaire.
David, Propriétaire.

Secrétaires :

MM. de Champsavin, de Trohudal.
Révérend.
du Plessis de Grenédan.
de la Peyrade.

Pr.-V. Agric.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

Président :

M. de l'Estourbeillôn.

Vice-Présidents :

MM. de Berthou.
Aveneau de la Grancière.
Docteur Cornudet.

Secrétaires :

MM. de Laigue.
de Calan.
Sageret.
Quilgars.

M. Lanjuinais cède la présidence à M. Forest. Celui-ci, après avoir pris place au fauteuil, prononce les paroles suivantes :

Je remercie l'Association Bretonne de l'honneur qu'elle me fait. S'il s'agissait de diriger effectivement les travaux d'une société aussi savante, d'une société qui sait traiter avec une égale compétence l'Archéologie et l'Agriculture, je déclinerais ce périlleux honneur. Mais, mon rôle sera beaucoup plus modeste, aussi j'accepte cette désignation comme un témoignage de sympathie. J'y trouve cependant un avantage, c'est de pouvoir, au nom d'une grande

partie de la contrée que je représente, remercier l'Association Bretonne d'avoir choisi La Roche-Bernard pour tenir ses assises. A tous les congressistes, je souhaite une cordiale bienvenue et j'espère qu'ils apprécieront La Roche-Bernard comme elle le mérite, et ne regretteront pas la peine qu'ils ont eue à l'aborder.

Après cette charmante allocution, la parole est donnée à M. le Comte de Palys, Directeur de la Section d'Archéologie.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est une grande joie pour un Rennais appelé à l'honneur de parler devant vous, né sur les bords de la Vilaine, n'ayant jamais considéré que ses ondes fangeuses coulant tristement entre deux hautes et noires murailles de granit, de la retrouver ici vraiment digne de son rang de premier fleuve breton. Délivrée de ses rudes entraves de pierre, elle s'abandonne tout à son aise à d'aimables fantaisies, contourne sans façon des roches escarpées, puis abaissant ses rives pour côtoyer de jolis vallons verdoyants et boisés, elle arrive enfin à se faire toute belle pour avoir l'honneur de passer sous votre célèbre pont ! Si tout le monde n'y passe pas sur le pont de La Roche-Bernard, comme sur le pont d'Avignon, il a sur celui sept fois centenaire de Saint-Benezet l'avantage de dominer dédaigneusement les plus fières mâturs, et c'est une courtoisie agréable en arrivant ici, de faire ce qu'elles ne sont pas obligées d'accomplir, de s'incliner pour le saluer en passant.

Ce Bernard inconnu, chef normand, débarqué il y a mille ans du fond de la Scandinavie peut-être, et se tail-

lant un domaine sur les bords du fleuve, ne se doutait pas de l'heureuse fortune qui suivrait toujours cette fondation nouvelle, et de l'immortelle durée qu'elle apporterait à son nom.

Par quels moyens, arrivé en envahisseur peut-être, et probablement séduit par la beauté du pays, sut-il se ménager de suite par la force ou autrement, la faveur du pouvoir qui le laissa s'installer en paix ?

Quoiqu'il en soit, il semble s'être installé largement ; ses fils arrondissent bien vite son domaine, puis courbant la tête sous le joug béni de la civilisation chrétienne, on les voit, comme toutes les grandes races, commencer leur histoire en comblant de bienfaits les monastères voisins de Saint-Gildas, Redon, Pontchâteau, Blanche-Couronne, Prières, et plus loin Bonrepos, dont ils devinaient l'influence civilisatrice ; aidant ainsi à fonder pour leur part cette propriété ecclésiastique, la plus ancienne et la plus légitime de toutes, puisqu'elle provient de largesses voulues, consenties et réglées par la reconnaissance du cœur et la piété des chrétiens.

Le premier sire de La Roche avait hardiment campé sa forteresse sur un roc escarpé d'où il pouvait surveiller la navigation de la Vilaine et repousser les ennemis auxquels l'embouchure du fleuve semblait ouvrir une large porte pour pénétrer jusqu'au cœur du pays.

Cet archipel de petits îlots qui se trouvent en face de cette embouchure, était un refuge assuré pour les pirates normands, ou autres, qui s'aventuraient dans ces parages, et un mémoire inédit du ^{xviii}^e siècle (1) cite principalement les « deux baies d'un mouillage excellent que contient la petite île Dumet, où en temps de guerre les corsaires ennemis viennent attendre leur proie au sortir de la

(1) Archives du château de Clays.

Vilaine. » A quelle époque avait été construit pour la première fois le fort dont les fondations subsistaient encore en bon état en 1790 ? Le fait est qu'il fut détruit par les Anglais, pendant la guerre de 1782, mais, vu son utilité, il fut de suite question de le reconstruire.

Tout ceci explique le choix que fit le premier Bernard, de ce rocher qu'il appela de son nom. — Ses descendants s'y trouvèrent bientôt à l'étroit, le primitif donjon ne suffisant plus aux aménagements réclamés par les progrès de la civilisation et l'adoucissement des mœurs. Ils se bâtirent donc un peu plus dans l'intérieur des terres, à La Bretesche, une résidence plus large, plus confortable, dans un site heureux, où la nature ajoutait son secours à ce que le puissant seigneur pouvait donner de forces à sa nouvelle demeure.

Et, tandis qu'après les siècles écoulés nous ne rencontrons trop souvent dans les plus illustres forteresses que des murs renversés, des tours abattues, parfois même de simples substructions méconnaissables, qui nous montrent l'écroulement des grandeurs de ce monde, Rieux, Rochefort, Ranrouët et tant d'autres, ici le château de La Bretesche, après les sièges et les assauts, après les révolutions et les pillages, se relevant toujours de ses ruines, a retrouvé aujourd'hui une gloire digne de ses gloires d'autrefois ; et répand encore sur la région voisine les bienfaits d'un patronage éclairé, l'éclat d'une noble race, et de la juste renommée que donnent le dévouement à la patrie sur les champs de bataille comme dans les loisirs de la paix, les travaux de l'intelligence sous toutes ses formes, l'amour éclairé des arts et la culture de toutes les choses de l'esprit (1).

Après trois siècles, le nom du chef normand avait dis-

(1) Cette magnifique demeure appartient à M. le Cte de Montaignu, député de la Loire-Inférieure.

paru et se fondit dans cette grande maison de Montfort et Laval que nous avons rencontrée à Rieux l'an dernier. Puis, d'héritière en héritière, car le même nom ne se perpétue pas bien longtemps dans la série des seigneurs, nous voyons se succéder : Rieux, Coligny, La Trémoille, Lorraine, etc., c'est-à-dire les plus illustres races féodales de France, dont les noms résonnent dans l'histoire comme un bruit d'épées, ou une fanfare de clairons.

Malheureusement, la figure de l'un de ces seigneurs, François de Coligny d'Andelot, pourrait être couverte d'un voile noir, comme le portrait du doge traître à son pays, car il a sur sa tête devant Dieu et devant l'histoire le triste fardeau d'avoir trahi la religion de ses pères et implanté dans ce pays le protestantisme, qui déjà par Rohan, Blain et La Trémoille à Vitré, infestait toute la Haute-Bretagne.

Ce fut en 1558 qu'il vint prendre possession de La Roche-Bernard. Il le tenait de sa femme Claude de Rieux. Pendant les douze années qu'il posséda ce domaine, où il fit quatre séjours prolongés, son influence fut grande. La noblesse du pays se laissa gagner par l'exemple du puissant seigneur et devint huguenote à patron. Il fit une propagande incessante et organisa le culte réformé dont il confia la direction à deux ministres. L'un d'eux nous a laissé le curieux récit de leur installation au pays et d'autres l'ont recueilli et publié.

Tout à fait en commençant son ministère, Louveau, ce principal prédicant, n'ayant pu grouper autour de lui un public assez nombreux, fut obligé d'aller prêcher non loin d'ici, à Lormaye, et comme les seigneurs de La Roche-Bernard étaient très fervents, Claude de Rieux, bien que sa santé dût la retenir chez elle, se faisait porter au prêche en litière, non seulement chaque dimanche, mais encore

faisait venir Louveau à la Bretesche trois fois par semaine. Il recommençait le même compte pour la ville, plus deux sermons de plus le mercredi et le dimanche à 7 heures du matin, pour les serviteurs. C'était, comme on le voit, un homme très occupé et les habitants sinon tous fervents, au moins copieusement nourris de la doctrine nouvelle pour le devenir.

Je ne sais si cette exubérante éloquence était toujours bien accueillie. En lisant ses récits on voit que Louveau se rendait parfois importun et on peut entrevoir ses déboires.

Un jour, de braves habitants des environs revenaient d'un baptême, peut-être un peu gais, puisqu'on sait que de tout temps

« Le baptême est une fête
Pour les parents, pour les amis. »

Louveau, scandalisé, essaya de les prêcher à tort et à travers et en pleine forêt de la Bretesche. Ils en eurent vite assez et prenant de grosses pierres voulurent le lapider, « comme saint Etienne » ajoute tristement le narrateur avec un naïf orgueil pour son héros. Les gros chênes de la forêt derrière lesquels il se cacha, le dérobèrent à ce martyr ; mais, on comprend qu'avec de pareils ennuis il préférerait, au séjour de la ville, la noble retraite de la Bretesche où il était bien reçu, toujours désiré et largement choyé.

Ce fut bien pis après la mort de d'Andelot en 1570. Quelques dissentiments ou rivalités s'étaient élevés entre les ministres, d'autres avaient failli, paraît-il, sur des sujets qui, ajoute le chroniqueur « seraient trouvés légers au sens de la chair selon les principes du monde, » et sur lesquels il ne s'explique pas autrement. Tirant discrè-

tement le rideau sur cette histoire, il ne donne ni le nom du pécheur ni celui de sa faute. Passons donc après lui les yeux baissés.

En plus des difficultés avouées, de ces rivalités d'influence et de ces jalousies que nous soupçonnons, et malgré les consolations qu'il trouvait dans ce refuge fort doux où il était sous l'aile des seigneurs, le pauvre ministre eut d'autres ennuis.

« En ce temps-là, dit-il, il arriva une maladie presque « universelle et contagieuse qui parcourut toute l'Europe, « commençant en Orient, et finissant en Angleterre, comme « un feu volant. » — Vous croyez que c'est la peste... — Non ! elle se nommait la coqueluche, cette terreur des mères, que mes connaissances médicales fort imparfaites, croyaient contemporaine de toutes les misères de ce monde, mais qui, par cette phrase de l'historien, semblerait avoir été alors une maladie inconnue et nouvelle, comme était l'influenza il y a quelques années. Bref, notre ministre affirme qu'à La Roche-Bernard, il y eut une grande mortalité « parce qu'on ignorait le vrai remède, qui est de bons « vivres et du vin clair et, sans saignées ni purgations. »

Je signale cette agréable et facile médication, si douce à observer, et je la soumets à l'Académie de médecine, malgré son hérétique origine.

Je ne sais si notre pasteur eut la coqueluche, mais cette maladie eut un heureux effet sur lui, puisqu'elle l'obligea de se marier parce qu'il ne pouvait trouver aucune domestique pour le gouverner pendant l'épidémie. Elles étaient toutes, je pense, au chevet des malades. Mais il dut bénir bien des fois l'apparition de ce fléau ; puisque pour lui, il faut le croire, il devint la joie de son foyer désert.

Enfin, d'Andelot, le comblant toujours de bienfaits, il commença de se bâtir une maison sur un terrain donné

par ce seigneur, et parce qu'il n'en pouvait trouver à louer à sa guise. Malheureusement s'élèvent d'autres difficultés.

Les habitants de La Roche-Bernard, comme tant d'autres, aimaient assez le plaisir. Ils avaient bien des occasions de se réjouir. Nous savons qu'ils avaient le droit de papegault, source d'agréables divertissements. Henri II, à la sollicitation du duc de Montmorency, avait accordé à celui des *arbaletriers* qui aurait abattu le papegault, mais seulement pour l'année de sa royauté, un privilège d'affranchissement de dix tonneaux de vin, et cinq tonneaux seulement à celui des *archers* qui aurait eu la même adresse. Je n'ai pas de connaissances assez spéciales pour vous dire pourquoi ces derniers étaient moins récompensés que les premiers.

C'est-à-dire de débiter ces tonneaux sans payer aucun droit. Ce privilège fut confirmé dans la suite par tous les rois : Louis XIII, Louis XIV et Louis XV.

Le papegault se tirait sur la paroisse de Nirvillac, et dans une lande appelée la Garenne de La Roche, où était plantée la justice de la Baronnie, sur les bords de la Vilaine.

D'autres divertissements, de temps à autre, s'ajoutaient à ceux-là. — Le mardy gras, le dernier marié de l'année devait fournir la soule sous peine de soixante sous d'amende ; et de même le droit de quintaine d'eau se tirait chaque année, le jour saint Etienne, sur la rivière vis-à-vis et au bas de la ville de La Roche, par les nouveaux mariés qui couchent dans la ville la première nuit de leurs noces, à peine de l'amende contre le défaillant. Ce sont les abbé et religieux de Notre-Dame de Prières qui doivent fournir le bateau avec six hommes et six avirons (1).

(1) Ce sont comme toujours les inépuisables notes de notre maître regretté, M. de La Borderie, qui m'ont fourni tous ces détails.

Les moines, probablement ennuyés de cette sujétion, tentèrent de s'y soustraire, et au ^{xv}^e siècle, refusèrent le bateau. Mais ils furent condamnés par un arrêt (1) du Parlement du 20 juillet 1679, et durent s'exécuter.

Etait-ce à l'occasion de toutes ces réjouissances que l'on vit paraître ou plutôt se développer un goût bien naturel qui est, croyons-nous, de tous les temps et de tous les pays. En ce temps-là, nous dit avec horreur le ministre, les danses et autres dissolutions commencèrent à se montrer à La Roche-Bernard. J'ai bien peine à croire qu'on n'y dansait pas avant Louveau ! et il me semble que ce goût devait dater de bien plus loin, et s'est bien continué depuis, si l'on en croit le cantique si populaire composé par notre B. Père Montfort, et que le saint auteur fit certainement chanter sinon à La Roche-Bernard même, au moins aux environs, dans ses missions données en 1710 à Assérac, Pontchâteau, Missillac, Herbignac et Bouguenais, et qui a continué d'être chanté jusqu'au milieu du ^{xix}^e siècle, sans arrêter du reste ces débordements :

Funeste danse !
Qui séduis le cœur des humains
Quoiqu'innocente en apparence
Tu fis toujours trembler les saints
Funeste danse !

Le pasteur Louveau s'en désolait. De temps à autres une rare brebis rentrait au bercail et s'engageait à renoncer aux danses et autres dissolutions, et il le note soigneuse-

(1) Je n'ai pu retrouver le texte de cet arrêt, qui contenait peut-être quelques détails intéressants,

ment. Mais, ce n'était pas assez, paraît-il, pour apaiser la colère céleste, et pour punir ces désordres Dieu envoya tant de pluie cette année-là, dit-il, que même des maisons neuves furent renversées (1582). Seulement, le piquant de l'aventure et ce que remarque le narrateur avec une profonde naïveté, c'est que ce fut sa pauvre maison neuve qui s'écroula la première ; le pignon tomba sur son lit, à midi heureusement, heure où l'on n'est pas dedans, et cependant je vous jure que Louveau n'avait pas dansé !

Il n'était pas au bout de ses mésaventures. Après la mort de d'Andelot et dans un moment où les ligueurs le serraient de trop près, malgré l'appui de la Bretesche, il dut fuir ce lieu où il était si bien soigné et s'enfuir en Angleterre. Dans une accalmie il voulut revenir à La Roche-Bernard, mais ses fidèles ménageaient les subsides et l'argent se faisait rare pour le retour. Après une assez longue attente il put enfin s'embarquer et quitter l'Angleterre, mais il fut battu deux mois par les vents contraires sans pouvoir aborder, ce qui nous semble bien long ! et revint enfin au logis hospitalier d'où les succès croissants de la Ligue le forcèrent de s'enfuir avec ses collègues et de se réfugier enfin à La Rochelle.

Après toutes ces tristes dissensions religieuses, reposons-nous maintenant dans les bonheurs de la paix, et voyons les soins éclairés de l'administration centrale pour l'embellissement de votre ville, sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Les archives de la Chambre des Comptes de Nantes renferment une série de mandements royaux, appliquant à cet objet les droits levés sur la vente du vin, du cidre et de la bière. Ils ordonnent de les employer au paiement d'un régent pour instruire la jeunesse, à l'établissement et l'entretien d'une

horloge, des pavés et avenues de la ville, à solder les frais et dépenses des députés que La Roche-Bernard avait droit d'envoyer aux Etats, à la construction d'un quai propre et facile pour charger et décharger les marchandises au port, et à d'autres nécessités publiques. Il y a là un programme bien complet d'entretien et d'embellissements qui, pendant les *xvii^e* et *xviii^e* siècles, fut poursuivi, comme nous le prouvent ces documents, avec suite et persévérance (1).

Enfin, en 1689, La Roche-Bernard dut être en grande rumeur, car elle recevait une visite royale. Nous avons vu et nous voyons aujourd'hui les splendeurs que l'on déploie en France pour recevoir d'une manière digne de nous nos amis couronnés. — En 1689, c'était une autre magnificence. Le respect dû à une royale infortune, et l'appui donné par Louis XIV à un roi malheureux. Jacques II, comme chacun sait, avait un gendre, ce qui est un grand malheur, dit une impertinente chanson, qui n'est pas parole d'évangile. Il avait reçu de la France une noble hospitalité à Saint-Germain et de plus Louis XIV armait une flotte pour le renvoyer en Irlande et de là essayer de reconquérir son trône.

Le 11 mars il arrivait de Nantes, et s'arrêtait ici où le duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne, lui fit magnifiquement les honneurs de la province. Le roi arriva à minuit, et sans paraître beaucoup penser à son gendre, raconte Madame de Sévigné avec une pointe d'ironie, il mangea de bon appétit toutes les bonnes choses préparées en son honneur.

Lorsqu'on a la bonne fortune de rencontrer sur ses pas Madame de Sévigné, il faut la laisser parler :

(1) Notes de M. de La Borderie.

« M. le duc de Chaulnes a fait les honneurs de son
« gouvernement au roi d'Angleterre dans la perfection. Il
« avait fait préparer deux soupers sur la route ; l'un à
« dix heures, l'autre à minuit. Le roi poussa jusqu'au
« dernier à La Roche-Bernard au-delà de Nantes. M. de
« Chaulnes plongé comme vous le savez, lui dit qu'il y
« avait une chambre préparée pour lui et voulut l'y
« mener. Le roi lui dit : Je n'ai besoin de rien que de
« manger. Il entra dans une salle où les fées avaient fait
« trouver un souper tout servi, tout chaud, des plus
« beaux poissons de la mer et des rivières : tout était de
« même force, c'est-à-dire beaucoup de commodités,
« beaucoup de noblesse, bien des dames ; M. de Chaulnes
« lui donna la serviette, voulut le servir à table, il ne
« le voulut jamais et le fit souper avec lui et plusieurs
« personnes de qualité. Le roi mangea comme s'il n'y
« avait point de prince d'Orange dans le monde, il partit
« le lendemain et s'embarqua à Brest. »

J'arrête ici ces souvenirs locaux, Mesdames et Messieurs.
D'autres traiteront avec bien plus de science et de compétence que moi, les origines et l'histoire de votre jolie ville. J'ai voulu seulement vous rappeler quelques détails oubliés peut-être, et je ne puis mieux terminer que par le mélange de deux souvenirs agréables : Madame de Sévigné et celui d'un excellent repas : Par où pourrais-je mieux finir ?

Après ce discours si spirituel, si intéressant, si finement et savamment documenté, constamment souligné par les applaudissements de l'assistance, la parole est donnée à M. de la Chapelle, Directeur de la Section d'Agriculture.

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous le savez certainement, la terre, notre bonne terre nourricière de France, fertilisée par le constant labeur de ceux qui la cultivent, fournit grâce à leur indomptable énergie, la majeure partie des énormes recettes dont s'alimente le budget national.

Sans parler de nos produits agricoles, qui en arrivant sur les marchés, ont déjà payé au Fisc une moyenne de trente pour cent de leur valeur, en droits de toute nature, je vous rappellerai que l'Etat, sous le nom d'Impôt foncier, prélève chaque année sur la propriété rurale vingt-cinq pour cent au moins de son revenu. Permettez-moi de vous faire remarquer en même temps, combien la fortune mobilière est comparativement privilégiée, puisqu'on ne lui applique qu'une retenue très modérée de quatre pour cent.

Et cependant, le propriétaire qui exploite son domaine peine dût, pour en faire sortir les ressources indispensables à l'existence des siens et à ses multiples obligations. Il subit parfois de poignantes angoisses avant d'avoir vaincu tous les obstacles amoncelés sur son chemin.

Tandis que le rentier, lui, n'a qu'à se laisser vivre dans un doux farniente ; son lendemain est assuré. A l'échéance, il détache ses coupons, sans avoir à craindre que la pluie persistante, la sécheresse, les épizooties, les méventes, ne réduisent les dividendes à encaisser.

L'hiver, si rude que soit la température, l'agriculteur au chant du coq, doit gagner ses champs, sous la bise glacée, dans le brouillard humide, pour présider à l'élague des

arbres, au transport des engrais, et faire pratiquer sous ses yeux vigilants, les labours et les semailles.

La bourrasque fait-elle rage au dehors, la neige tombe-t-elle à gros flocons ? Le capitaliste s'installe, le cigare aux lèvres, les pieds sur les chenets, dans un appartement bien clos, pour consulter la cote de la Bourse, ce qui lui permet de réaliser prudemment une bonne affaire, sans prendre d'autre peine que de transmettre à son agent de change un ordre de vente ou d'achat.

Et l'été, dès l'aube à la fin du jour, quand un soleil de feu calcine la plaine, le campagnard ruisselant de sueur, sous ses ardents rayons, doit surveiller et diriger sans trêve ni repos, les importants travaux de la fenaison et de la moisson.

Durant ce temps, le rentier se livre aux charmes de la villégiature et va respirer avec délice la brise rafraîchissante des plages à la mode, où il trouve encore à majorer ses rentes, s'il est assez habile pour soutirer adroitement de bons tuyaux aux Israélites de marque qui en fréquentent les casinos.

Aux charges nouvelles, qui dans leur marche ascendante, viennent peser si lourdement sur la terre, le cultivateur a toujours répondu par de nouveaux et plus grands efforts. Rien n'a pu le décourager, ni les difficultés, ni les désastres, ni les mauvaises récoltes, ni le flot grossissant des contributions.

Son cœur de patriote lui dit que pour maintenir haut et ferme son rang et son prestige, dans le concert universel, le Pays ne saurait se passer des précieuses ressources que l'agriculture seule peut lui assurer. Aussi, réfractaire à la défaillance, a-t-il lutté jusqu'à présent avec une vaillance admirable, contre la crise sans cesse alarmante.

C'est donc au prix de pénibles sacrifices et de continues privations, qu'il a pu réussir à transformer son matériel, à améliorer son bétail, à modifier son système de culture, suivant des méthodes plus en rapport avec les progrès actuels et arriver ainsi à accroître autant que possible le rendement du sol.

Il touche enfin au succès et il serait légitime, après tant de vicissitudes, qu'il pût désormais jouir sans trouble du fruit de son persévérant travail.

Mais, hélas ! voici qu'à notre horizon agricole, nous voyons tout à coup surgir un sombre nuage, récelant dans ses flancs menaçants, l'Impôt sur le revenu.

Certes, si tous les Français étaient appelés à concourir également aux dépenses de l'Etat, c'est-à-dire au prorata de leur fortune effective, rien ne serait plus équitable, ce serait même l'impôt idéal.

Malheureusement, on n'arrivera jamais à déterminer d'une façon rigoureusement exacte le revenu réel de chaque citoyen.

Si l'on avait recours par exemple à la déclaration individuelle, le contrôle serait facile à l'égard du propriétaire foncier, car *de visu*, les agents des contributions directes pourraient apprécier sur place la valeur d'un domaine, attendu qu'il est difficile de dissimuler dans une valise un clos de pommiers ou un champ de betteraves, pour les emporter à Genève ou à Bruxelles.

Mais, il en serait tout autrement en ce qui concerne les valeurs mobilières. La porte s'ouvrirait alors à deux battants pour laisser passer la fraude. Comment, en effet, le contrôleur parviendrait-il à vérifier la sincérité des assertions du déclarant, si celui-ci pour se soustraire à l'impôt avait acheté, je suppose, des fonds étrangers et

confié ses titres au coffre-fort d'un banquier discret de Londres ou d'Amsterdam, voire même de Berlin ?

Il faudrait donc alors ressusciter l'Inquisition ? Or, cela ne cadrerait pas avec nos institutions démocratiques, et rien ne serait plus odieux à nos idées modernes.

L'impôt sera-t-il basé, comme il en est fortement question, sur les signes extérieurs ?

Mais, dans ce cas, la répartition pourra reposer sur des données soit fausses, soit arbitraires. Elle entraînera des investigations policières vexatoires, elle provoquera la délation, et, quoi qu'on fasse, la dissimulation aura encore beau jeu.

Ainsi, un propriétaire qui vit honorablement sur son exploitation, entouré de sa nombreuse famille, passera pour un riche seigneur, si par exemple il habite une de ces vastes constructions héréditaires du temps jadis, n'en occuperait-il qu'une aile, s'il attelle ses chevaux de labour sur une vénérable berline ancestrale, quand il a une course à faire, s'il emploie un de ses valets de ferme à servir à table un jour de cérémonie, ou à décrotter les chaussures de la maison.

Alors on n'hésitera pas à lui attribuer pour le moins trente mille livres de rente.

Maintenant, prenons, si vous le voulez bien, un vieux garçon qui, par les plus machiavéliques combinaisons, aura su capitaliser sou à sou, pendant des années, les intérêts d'un confortable magot, sans que personne ait pu en constater l'existence. Avare à rendre des points à l'Harpagon de Molière, vivant chichement dans un appartement sordide, ne mangeant que des lentilles ou des pommes de terre, misérablement vêtu, ne circulant qu'à pied pour économiser les trois sous d'un omnibus, celui-

là, d'après son train minable, on ne songera jamais à le classer parmi les Nababs ?

Et pourtant, avec le flair qui caractérise ce genre de grigou, soyez sûr qu'à la première nouvelle du projet de loi, il n'aura pas attendu le vote du Parlement, pour faire passer furtivement la frontière à son million. Puis, une fois déposé en lieu sûr, sous forme d'actions financières de tout repos, en titres au porteur et parfaitement à l'abri des perquisitions indiscretes du Fisc français, il continuera, en riant dans sa barbe, à lui faire faire des petits, qu'il se gardera bien de faire inscrire sur le registre de l'état-civil de sa mairie.

Avouons-le, ce serait pain bénit, de voir infliger triple taxe à ce vilain citoyen ? Mais non, trompés par les apparences, les répartiteurs se sentiront plutôt disposés à lui offrir l'assistance gratuite du Bureau de bienfaisance..... qu'il ne refuserait probablement pas.

A un autre point de vue, l'inégalité dans l'application de l'impôt se manifesterait encore plus au détriment du propriétaire foncier.

Ainsi, un individu aura mis tout son avoir en trois pour cent. Son revenu imposable étant connu et immuable, on pourra déterminer pertinemment la taxe à payer.

De plus, comme les arrérages sont fixes, surviendrait-il un cataclysme, à chaque trimestre la Recette des finances lui verserait invariablement la même somme.

Quant à l'agriculteur, on lui dira : « Vous avez 10 hectares en céréales, 10 en prairies naturelles, autant en racines et cultures diverses, vous entretenez 20 vaches dans vos étables, vos vergers doivent vous fournir en moyenne 100 hectolitres de cidre, c'est donc un revenu de tant, pour lequel nous allons vous imposer.

« Et ce n'est pas tout, car vous affectez quelques-uns de

vos produits à l'usage de votre ménage. Or, cette consommation n'est pas autre chose qu'une rente en nature. Par conséquent, nous allons nous livrer à une enquête domiciliaire, pour faire entrer en ligne de compte le montant des poules que vous mettez au pot ou à la broche, des œufs que vous mangez en omelettes, du beurre qui sert à vos préparations culinaires, du lard qui garnit votre saloir, du blé noir dont vous faites vos chères galettes, du bois de vos taillis, et des émondes de vos haies que vous brûlez, etc., etc., etc. »

Mais qu'un décret réduise, ne serait-ce que momentanément, comme nous l'avons déjà vu, le droit d'entrée de sept francs, sur les blés exotiques, que par suite de gelées tardives le rendement des fourrages soit diminué, que les autres récoltes aient eu à souffrir de la grêle, que l'anthracose vienne à anéantir la fructification des pommiers, que la production du lait soit arrêtée par l'avortement épizootique, etc. Alors, le chiffre des recettes que réalisera vraiment le propriétaire, sera nécessairement bien inférieur à celui du revenu qu'on lui avait trop péremptoirement attribué, et néanmoins il devra payer comme si tout s'était bien passé.

Donc, si les prévisions budgétaires se trouvaient déçues par l'exode des capitaux, ce sera toujours le propriétaire foncier, dont la fortune territoriale, au lieu de se cacher, s'étale immobile au soleil, qui écopera ; car, pour compenser le déficit on augmentera fatalement le taux de l'impôt qui pèse sur lui, au fur et à mesure que les milliards de la fortune mobilière prendront de plus en plus, morceau par morceau, les transatlantiques ou l'Orient-Express, pour filer vers une destination inconnue, où la taxe ne pourra les atteindre.

Déjà, la grande Société des Agriculteurs de France, se faisant l'écho dûment accrédité de la propriété rurale tout entière, a formulé en haut lieu ses justes protestations et présenté ses respectueuses doléances à la Chambre des Députés.

Mais, les vœux si nettement exprimés en notre nom, seront-ils pris par elle en considération favorable ?

Quoi qu'il en soit, si nous étions prochainement appelés à subir cette épreuve redoutée, il faudrait pour la traverser sans sombrer, pouvoir disposer de moyens plus puissants encore que ceux déjà mis en œuvre.

Or, après tant de prodiges réalisés par l'agriculture française au cours de ce dernier quart de siècle, — et dans notre chère Bretagne notamment — nous reste-t-il dans l'avenir à exploiter quelque lucrative innovation ?

C'est bien douteux.

Voulant marcher de front avec le progrès, nous avons partout mis au rancart les primitifs instruments dont se contentaient nos aïeux, pour les remplacer à grands frais par d'autres, plus perfectionnés.

Leur vieil araire fut détrôné d'abord par la charrue Dombasle, dont la bienfaisante apparition révolutionna le monde agricole, puis ensuite, malgré une vive résistance, celle-ci a dû capituler à son tour devant la vogue de la Brabant double, qui par ses mérites exceptionnels figure au premier rang dans le matériel de nos fermes.

À l'ancienne houe à traction, à la herse rigide, dont on n'obtenait qu'un médiocre résultat, ont succédé le scarificateur, la déchaumeuse, la herse articulée, le rouleau Crosskill, dont le merveilleux fonctionnement nous donne ce parfait nettoyage, cette réduction moléculaire des mottes,

cette préparation savamment achevée, qui font d'un vulgaire guéret un vrai terrain de jardin potager.

Avec la faucheuse, la faneuse et le rateau à cheval, nous avons supprimé la ruineuse main-d'œuvre qu'entraînait autrefois la récolte du foin, et les longues pertes de temps si préjudiciables au cultivateur.

Le fléau, égrenant à grand peine quelques gerbes par jour, sous les coups cadencés du batteur en grange, a vu lui aussi s'écrouler son règne séculaire. Il a dû humblement abdiquer, pour céder la place à la batteuse mécanique à manège ou à vapeur, qui en quelques heures nous rend, vanné et trié, tout le grain d'une meule gigantesque. C'est donc triste et résigné qu'il repose aujourd'hui à l'état d'outil préhistorique, piteusement relégué dans un coin de grenier.

Puis, comme la culture à grand rendement, généralement adoptée dans nos exploitations, réclame autre chose que des façons fréquentes et soignées, nous administrons à nos champs des doses jusqu'alors inconnues de fumier d'étable, habilement traité selon les principes scientifiques des Stations d'essai.

Enfin, pour supprimer la jachère, ces vacances improductives du sol, durant lesquelles il réparait trop lentement ses forces, nous lui restituons par des engrais chimiques, employés séparément, ou judicieusement combinés, l'azote, l'acide phosphorique, le fer, la potasse et la chaux, prélevés par une succession ininterrompue de récoltes épuisantes.

En un mot, nous le condamnons sans pitié à une permanente fécondité.

Si la génération précédente, du haut du ciel, pouvait abaisser ses regards sur notre Province, avec quelle admi-

ration ne contemplerait-elle pas ces immenses défrichements, ces audacieux dessèchements qui, dans ces dernières années, ont métamorphosé tant de landes à l'aspect morne et désolé, tant de marécages aux émanations pestilentiellles, tant de lais de mer, pour en faire d'opulents champs de blé et de plantureux herbages. Elle n'en croirait pas ses yeux.

Vous parlerai-je de l'élevage ? L'industrie chevaline en France n'a pas voulu rester stationnaire.

En ce qui concerne particulièrement notre pays Breton, sa production hippique rivalise avantageusement maintenant avec celle du Perche et de la Normandie. Non seulement nous fournissons en plus grand nombre à l'armée des chevaux de guerre énergiques et endurants, comme au commerce de rapides postiers et de vigoureux limoniers, mais encore nous expédions de tous côtés ces élégants chevaux de selle et ces majestueux carrossiers, que réclame le luxe des grandes villes et des châteaux princiers.

Quant aux races bovines, par des infusions de sang Durham, pratiquées avec une sage intelligence, nous avons provoqué chez les unes une plus grande précocité, tout en favorisant leurs tendances spéciales à un rapide et complet engraissement. Nous avons fait ainsi des animaux de boucherie de premier ordre et d'une vente plus rémunératrice.

Chez les autres, par une sélection suivie dans le choix des reproducteurs de même espèce, nous avons atteint le but poursuivi et développé par hérédité, l'aptitude laitière des vaches, pour les obliger à nous donner des rendements supérieurs en lait et en beurre.

Il n'est pas jusqu'à l'infortuné cochon, qui n'ait été

l'objet de notre ardente sollicitude ; à dire vrai, nous n'avons pas songé à diviniser son ignoble physionomie, à lui assurer d'ineffables jouissances matérielles, et à lui épargner l'atroce agonie de l'égorgement final ; pauvre être aux aspirations incomprises ! Nos préoccupations étaient d'un ordre plus intéressé, car, par de savants procédés zootechniques, nous n'avons cherché qu'à en obtenir des jambons plus charnus, de la viande plus savoureuse.

Les agriculteurs, dans leur mouvement progressif, ne s'en sont pas tenus à ces seuls efforts.

Ils se sont constitués en Syndicats professionnels, pour défendre leurs intérêts en commun. Sous l'imposante influence de l'association, ils ont exigé de notables réductions sur les prix courants des engrais, des instruments, des semences, etc., qu'ils doivent acheter.

En centralisant leurs denrées pour les livrer directement au consommateur, ils ont en partie supprimé les intermédiaires, ces parasites rapaces, dont l'onéreuse intervention enchérit la marchandise, au préjudice du producteur et de celui qui l'acquiert en dernière main.

Enfin, pensant à l'avenir, ils ont réussi à faire admettre l'enseignement agricole dans le programme de la plupart des écoles rurales.

La jeunesse des campagnes y puisera des connaissances variées en agronomie, en physique, en chimie, en histoire naturelle, qui, bien qu'élémentaires, lui seront précieuses à un moment donné. En visitant sous la direction de ses maîtres, les cultures les mieux tenues et les étables les plus réputées du pays, elle assistera à des leçons de choses, elle entendra des démonstrations pratiques, qui lui inculqueront dans l'esprit le sentiment des bonnes

méthodes, dont elle aura à poursuivre plus tard l'application.

Les enfants apprendront ainsi à aimer et à estimer la noble profession qui sera la leur un jour, comme elle a été celle de leurs parents, et en se passionnant pour les travaux champêtres, ils seront heureusement prémunis contre ce funeste entraînement qui pousse à quitter le toit familial, et dont la dépopulation des campagnes est la conséquence néfaste.

Désormais, que pourrions-nous donc faire de plus ? Ah ! pas grand chose.

Nous avons tellement exigé d'elle, par la culture intensive, que la terre ne peut guère nous donner davantage.

Sans doute, par des combinaisons plus habiles, nous trouverions, dans un meilleur élevage, la possibilité d'arrondir quelque peu le chiffre de nos recettes agricoles.

En effet, un beau demi-sang, qu'un sportman achètera facilement 3.000 francs, ne nous coûterait pas plus à élever qu'un cheval commun, dont on nous offrira à peine 800 francs.

Mais, pour faire naître des produits de cette haute valeur marchande, il faudrait n'avoir que des poulinières irréprochables et réformer les juments médiocres.

De même à l'égard des bestiaux, il importerait de ne conserver dans nos étables que des bêtes se recommandant par leurs aptitudes hors ligne, et d'envoyer les autres à l'abattoir.

Ainsi, une vache dont le lait payera 110 francs les mille kilos de foin, rapportera, à dépense égale, un tiers en plus que celle qui payera 70 francs la même nourriture.

Donc en n'ayant que des vaches de la première caté-

gorie, ce bénéfice net, plusieurs fois répété, représenterait une somme respectable.

Avec une fabrication plus soignée, plus moderne, et surtout en apportant la plus méticuleuse propreté dans les diverses manipulations, nos cidres et nos beurres gagneraient en qualité, ce qui nous ouvrirait des débouchés profitables et nous assurerait leur écoulement à des prix plus avantageux.

Mais hélas ! il est bien à craindre que nous ne trouvions pas là des expédients suffisants pour lutter victorieusement.

L'établissement récent des droits de douane a apporté au Trésor public un supplément annuel de recettes de plus de cent millions. En outre, nous avons vu son effet protecteur, en développant toutes les branches industrielles qui se rattachent à l'agriculture, favoriser l'essor de la culture et de l'élevage, plongés dans le marasme. Enfin, quoi qu'en disent les théoriciens du Libre-Echange, depuis lors, le consommateur n'a jamais eu à subir une augmentation de prix dans l'achat des denrées de première nécessité, tandis que l'ouvrier des champs a vu successivement s'élever son salaire journalier.

Après cette expérience concluante, pourquoi, lorsqu'il s'agit d'équilibrer le Budget national, pourquoi ne demanderait-on pas à l'Importation de combler le déficit, au lieu d'avoir recours à de nouveaux impôts, qui comme toujours frapperaient plus particulièrement sur la propriété foncière.

Les nations du Nouveau, comme de l'Ancien Monde, grèvent de droits si excessifs certains de nos produits, qu'autant vaudrait franchement en prohiber l'entrée chez elles.

Au lieu d'user rigoureusement de réciprocité, nous nous bornons à faire subir aux marchandises qu'elles introduisent chez nous, une taxe douanière, qui compense à peine la différence existant entre leur prix de revient et le nôtre. Et puisqu'elles viennent nous faire concurrence sur nos propres marchés, et nous enlever notre argent, ne serait-il pas de bonne guerre de les obliger à contribuer pour une plus large part à nos charges budgétaires ?

En les traitant mieux qu'elles ne nous traitent, nous cédon sans doute aux idées chevaleresques de notre race. Mais la Diplomatie internationale ne se pique pas de sentiment, et dans ce siècle d'étroit positivisme, nous ne devons pas l'oublier, les affaires sont plus que jamais les affaires.

Si donc nous tenons à affirmer par nos procédés généreux et notre courtoisie toute Française, que nous sommes bien les dignes fils de nos pères, n'allons pas jusqu'à sacrifier les intérêts de notre agriculture au profit de l'Etranger.

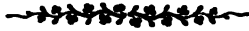
Après ce discours, fréquemment interrompu par d'unanimes applaudissements, le Président du Congrès se fait l'interprète de tous dans les termes suivants :

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous venez de constater comment l'Association Bretonne sait admirablement allier la science historique à la science agricole. Avec la littérature la plus spirituelle, avec de

tels maîtres, les Agriculteurs étudieront volontiers l'histoire, et les Archéologues se passionneront pour l'agriculture. Aussi, je suis certain d'être l'interprète des sentiments de tous, en adressant aux deux conférenciers nos plus vifs et nos plus sincères remerciements.

M. le Président lève la séance, et les deux Sections d'Archéologie et d'Agriculture se réunissent dans leurs bureaux respectifs, pour arrêter l'ordre et le programme de leurs travaux pour la durée du Congrès.



BULLETIN AGRICOLE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

BULLETIN

AGRICOLE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

Classe d'Agriculture

PROCÈS-VERBAUX

ANNÉE 1903

SESSION DE LA ROCHE-BERNARD



SAINT-BRIEUC
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE DE RENÉ PRUD'HOMME

1904

Séance du Mardi 1^{er} Septembre (Matin)

Président : M. PAUL DE LA JOUSSELANDIÈRE.

Secrétaire : M. L. HOUITTE DE LA CHESNAIS.

Présents : MM. Bobby de la Chapelle, Boterff, maire de La Roche-Bernard, conseiller général, de la Peyrade, de la Bénodière, Abbé Thomas, David, Marquis de Sécillon, Jéhanno, Paul Robert, etc.

M. le Président ouvre la séance et, conformément au programme de l'ordre du jour, donne communication du Rapport suivant préparé par lui.

MESSIEURS,

Il n'y a pas plus de cinq ans que les cultivateurs du canton de La Roche-Bernard sont à même d'apprécier les grands avantages qu'ils peuvent trouver dans l'association de leurs intérêts. Si cette contrée resta si longtemps étrangère au remarquable développement que prirent les Syndicats agricoles dès la promulgation de la loi de 1884, c'est qu'elle ne possédait que peu de personnes ayant aussi bien la possibilité que la volonté de consacrer quelques loisirs aux travailleurs des campagnes.

Depuis 1898, nous possédons deux Syndicats agricoles, dont l'un créa à son usage une caisse de secours contre la mortalité du bétail et deux caisses rurales.

Le Syndicat agricole de Théhillac fut fondé le 8 février 1898,

Agric.

sous la présidence de M. Crespel, maire de la commune. C'est à la sollicitude de M. l'abbé Guyot, recteur de leur paroisse, que les habitants de Théhillac doivent les bienfaits d'une institution qui leur rendit de suite de signalés services, et c'est à son initiative que nous devons la création du premier Syndicat du canton.

Je n'insisterai pas sur les achats de phosphates qui furent faits de suite et à continuer par le Syndicat ; comme partout ils assurèrent au cultivateur la qualité de l'engrais et ils lui offrirent un rabais d'au moins 1 franc par 100 kilos. Mais l'action bienfaisante de l'association apparut encore plus éclatante par l'organisation de la fourniture des sons.

Cette denrée put être offerte avec un rabais de plus de 2 francs par 100 kilos aux syndiqués qui dès lors se multiplièrent aussi bien en Théhillac que dans une partie de Saint-Dolay. L'œuvre syndicale était comprise. Actuellement les membres répartis dans ces deux communes sont au nombre de 60 et le chiffre des achats opérés pour leur compte est en moyenne de 3.000 francs par an.

Ce qui avait été fait à Théhillac, malgré le peu d'éléments favorables dont disposait l'homme de bien qui eut souci d'améliorer les intérêts matériels de ceux dont il guidait les consciences, servit d'exemple à Nivillac où naquit bientôt un Syndicat dont l'importance devint rapidement très notable.

Le Syndicat agricole de Nivillac fut établi le 14 mai 1899. Ses promoteurs eurent pour guide éclairé M. Langlois qui voulut bien assister à l'assemblée constitutive, comme il l'avait fait à Théhillac. Vous le savez, Messieurs, c'est à l'esprit compétent et à l'incomparable activité du Secrétaire Général de notre Union des Syndicats du Morbihan, que les agriculteurs de notre département doivent incontestablement l'organisation de la plupart de ces associations aujourd'hui florissantes qui, depuis quelques années, se sont multipliées de proche en proche, et dont le groupement en Union, habilement gérée, possède, dans les questions et les transactions agricoles, une

force indéniable. Permettez-moi en passant de lui rendre cet hommage de notre gratitude.

Pour répondre aux sollicitations de ses principaux membres, le Bureau du Syndicat de Nivillac dut chercher à leur procurer d'une façon régulière le son dont la consommation est particulièrement intense dans cette contrée. Le jour où, après de longs pourparlers avec divers minotiers, le magasin du Syndicat fut approvisionné, les commerçants qui jusque là faisaient la loi, baissèrent leurs prix de 2 francs par 100 kilos, alors que nous n'obtenions que 1 fr. 60 de rabais.

Cette manœuvre fut la meilleure réclame en faveur du Syndicat, les cultivateurs comprirent qu'ils avaient là une arme pour se défendre, et le nombre des syndiqués décupla en quelques jours. Depuis, le débit des sons continua sans interruption, à une moyenne de 60 sacs par semaine, maintenant toujours les prix du commerce à un niveau légèrement supérieur au sien.

A la fin de l'exercice 1902, nous étions 220 membres, et le chiffre des achats faits dans l'année s'était élevé à plus de 24.000 francs.

Les scories de déphosphoration et surtout les phosphates du Boulonnais qui nous viennent par navire à La Roche-Bernard, sont les engrais que nous nous procurons habituellement à raison d'environ 1.000 sacs par an.

Outre ces importants achats et ceux de remoulages, tourteaux, sulfate de fer, machines agricoles, etc., le Syndicat organisa le triage des semences de froment, en pouvant prêter à ses membres, pour un prix de location insignifiant, un trieur portatif qui, chaque année, ne sélectionne pas moins de 800 hectolitres.

Le traitement au sulfate de fer, si indispensable aux pomiers, est assuré par le prêt gratuit d'un pulvérisateur.

L'achat de ces machines nous avait été facilité par la subvention que nous alloue généreusement chaque année le Conseil général du Morbihan.

C'est ainsi que depuis notre fondation jusqu'à ce jour, soit

en 4 ans, le chiffre de nos achats s'est élevé à environ 90.000 francs, sans y compter les machines agricoles procurées aux syndiqués par notre entremise, avec un rabais de 10 %.

L'importance du Syndicat, la confiance que ses membres voulaient bien témoigner à leur président, engagèrent fortement celui-ci à tenter de leur assurer, par l'application de la mutualité, des garanties efficaces contre les sinistres qui, en frappant les étables, sont souvent la ruine des fermiers.

L'assurance du bétail, ou du moins la garantie d'une indemnité qui, en cas de perte accidentelle, permette le remplacement de l'animal disparu, est une œuvre dont l'utilité n'a échappé à aucun de ceux qui se sont intéressés aux cultivateurs, et qui a été mise en pratique un peu partout, sous les formes les plus variées. Très perfectionnées ou très rudimentaires, elles ont le même but, et peuvent y parvenir par des manières d'opérer très différentes ; mais un mode d'action improprement choisi pour le milieu où il sera appliqué, peut être la cause d'un insuccès.

Ce sont surtout les petits cultivateurs qui sont le plus éprouvés par la perte d'une tête de bétail, et qui ont par suite le plus d'intérêt à s'assurer ; ce sont eux qui sont les plus nombreux dans cette contrée ; ce sont eux qui doivent être le principal objet de notre sollicitude.

Guidés par cette pensée, et pour triompher de l'insouciance et de la défiance instinctive de ceux que nous voulions assister, nous nous sommes attachés à faciliter l'entrée de l'association, en simplifiant, autant que possible, les conditions d'admission et les formalités de constatation des sinistres. Finalement nous nous sommes fixés à la création d'une simple caisse de secours, annexe du Syndicat, et dont l'action serait limitée à la seule commune de Nivillac, alors que le Syndicat lui-même a une circonscription illimitée.

En résumé, le fonctionnement de cette caisse syndicale est le suivant :

Chaque année, au 1^{er} février, est ouverte par les soins du trésorier, une liste de souscriptions volontaires. Tout membre

du Syndicat habitant Nivillac peut, à ce titre nécessaire et suffisant, verser à la caisse telle somme qui lui convient, sans toutefois qu'elle puisse être inférieure à un franc. Le 31 janvier suivant, l'exercice est clos, et toute la somme en caisse est répartie par le bureau entre les membres ayant subi des pertes dûment constatées pendant l'année, au prorata de leurs apports respectifs.

Fondée le 9 décembre 1900, la Caisse syndicale ne possédait au 31 janvier suivant que 85 francs, qui toutefois payèrent intégralement la seule perte d'une vache subie pendant l'année.

En 1902, nous avons recueilli 160 fr. 30 qui nous ont permis d'indemniser deux sinistrés et de reporter à l'exercice 1903, un reliquat de 40 fr. 30.

Jusqu'ici les apports sont, il est vrai, minimes, et le nombre des assurés (36 en 1902) est bien faible ; habitués à la lenteur d'évolution de nos cultivateurs, nous ne sommes pourtant pas découragés, car nos opérations des deux premières années, si modestes qu'en ait été le chiffre, ont cependant suffi à indemniser entièrement les sinistrés et nous permettent d'espérer que peu à peu nous serons mieux compris.

Assurément, Messieurs, le fonctionnement d'une telle caisse de secours est bien élémentaire, avec vous j'en constaterai les imperfections assez nombreuses ; mais, permettez-moi de vous rappeler que nous voulions avant tout et dans nos débuts, être simples pour être aisément compris, sans toutefois avoir jamais cessé d'espérer que cette petite caisse syndicale pourrait être un acheminement à l'établissement d'une véritable assurance mutuelle.

Tandis que Théillac et Nivillac syndiquaient leurs intérêts agricoles, en la petite commune de Camoël se fondait, le 16 avril 1899, la première caisse rurale du canton.

Ce fut M. l'abbé Jarno, recteur de la paroisse, qui prit l'initiative de cette œuvre si utile, ce fut lui qui sut trouver parmi ses paroissiens des cultivateurs aptes à composer les conseils d'administration et de surveillance, et qui eut le mérite de les initier au mécanisme de la caisse rurale.

Ce ne fut certes pas le jour même où l'on publia à Camoël que la caisse empruntait à 3 % à mesure de ses besoins et prêtait à 4 % à tout laboureur honnête, solvable et muni de bonnes cautions, que commencèrent les opérations ; mais trois mois n'étaient pas écoulés qu'un laboureur, n'ayant pas les fonds voulus pour faire l'achat d'une charrette, vint demander le premier prêt qui fut consenti.

Dès lors, à des époques qui se rapprochent de plus en plus, les prêts se multiplient, ils varient de 100 francs à 1.000 francs, il en est même un de 1.300 francs, mais leur moyenne est de 700 francs environ.

Les 27 prêts faits jusqu'à ce jour, ont été motivés par des besoins très divers, c'est pour l'achat d'un champ, pour l'achat de bétail ou d'outils, ou pour éteindre une vieille dette plus onéreuse, que les cultivateurs ont recours à la caisse, et ils lui remboursent par petites sommes, dès qu'ils le peuvent, l'argent prêté.

Ces remboursements semblent en effet ne pas se faire trop attendre, si nous considérons que le roulement de fonds n'est actuellement que de 9.000 francs, sachant d'autre part que depuis la fondation, soit en quatre ans et demi, le chiffre des recettes s'élève à 18.902 fr. 10 et celui des paiements à 18.673 fr. 80, soit un mouvement total de 37.575 fr. 90.

Par la bonne tenue de la comptabilité, par le soin intelligent avec lequel il procède aux emprunts et aux prêts, M. Gouret peut être à juste titre considéré comme ayant largement contribué au succès de la caisse rurale de Camoël.

Pénestin ne tarda pas à profiter de l'exemple que lui donnait la commune voisine, et nous y voyons, en janvier 1901, se fonder une société à capital variable, sous le nom de Caisse Rurale de Pénestin, à la tête de laquelle figuraient les noms de MM. Baholet et Friard, cultivateurs, et celui de M. Jacobsen, propriétaire.

Les habitants de Pénestin, partie marins et pêcheurs, partie cultivateurs, savent tous qu'ils doivent cette précieuse institution à la sollicitude de M. Géffriau dont ils ont appris depuis

longtemps à apprécier le dévouement et la compétence comme Maire de la commune.

La modestie des administrateurs de cette société naissante ne m'a pas permis d'étudier suffisamment pour vous en rendre compte, les services importants qu'elle a déjà rendus ; je sais toutefois qu'environ trente placements, variant chacun de 50 à 500 francs, ont déjà été consentis, ce qui indique que ce sont surtout les petits fermiers qui ont été heureux d'en user.

Telles sont, Messieurs, les tentatives que nous avons faites, dans le Canton de La Roche-Bernard, pour faire comprendre aux travailleurs agricoles ce qu'ils peuvent retirer de l'association sous ses diverses formes.

Nos Syndicats, il est vrai, n'ont entrepris jusqu'ici que des achats, mais si l'organisation plus délicate du service des ventes n'a pas encore été faite, c'est en grande partie parce que nos débouchés par voie ferrée sont encore difficiles.

Les débuts de ces jeunes associations sont assurément des plus encourageants, car nos paysans ont déjà compris combien il est précieux de se rapprocher les uns des autres lorsque les intérêts et les sentiments sont les mêmes.

Si nos Syndicats ne progressent pas toujours aussi rapidement que nous le souhaitons, ce n'est pas seulement, il me semble, au caractère insouciant et parfois méfiant du laboureur que nous devons attribuer nos insuccès.

Par là même qu'ils prennent la défense d'une classe de travailleurs, les Syndicats ne manquent pas de trouver des adversaires parmi ceux dont les intérêts sont directement opposés aux leurs. Cette hostilité peut nuire un certain temps aux progrès d'un Syndicat, mais aussi doit convaincre que nous n'entreprenons pas une œuvre stérile.

Lorsque, malgré nos efforts, nous n'arrivons que bien lentement à nous faire imparfaitement comprendre, n'est-ce pas bien souvent à notre manque d'expérience qu'il faut nous en prendre ?

De fréquents rapports entre les bureaux d'associations voisines, des monographies, des communications publiées dans

les bulletins des Unions de Syndicats et de Caisses rurales, seraient, suivant moi, précieux pour nous faire profiter réciproquement de l'expérience acquise par chacun de nous, tout en resserrant les liens de ces unions.

Après un échange d'observations sur le fonctionnement des Syndicats et des Caisses d'Assurances, la parole est donnée à M. David pour la lecture du Rapport suivant :

Tout le monde sait aujourd'hui ce qu'on entend par Syndicat agricole, cependant la définition en est instructive et je vous demanderai la permission de vous l'énoncer.

Aux termes de la loi de 1884, les Syndicats ont pour objet et pour but de défendre les intérêts agricoles.

Déjà dans le Morbihan où tout se fait lentement, mais sûrement, le nombre des Syndicats unis à l'union départementale est de 22.

C'est que, à aucune époque de notre histoire, le besoin de solidarité et d'union ne s'est fait sentir d'une manière plus pressante et plus indiscutable. Nos campagnes, abandonnées et délaissées par une population découragée, qui croit trouver la fortune dans les villes ou tout au moins le confortable qui lui manque, nos intérêts compromis par une concurrence étrangère qui, elle, a su mettre à profit, plus que nous, la force et les avantages des Syndicats ; ces mêmes intérêts, négligés par les pouvoirs publics, qui sacrifient tout à la question sociale, entendue dans la plus mauvaise acception du mot, tout nous fait une loi de nous unir, propriétaire et cultivateur, et de mettre nos intérêts en commun, franchement, et sans arrière-pensée d'exploitation d'une classe par l'autre ; en un mot, d'associer le capital et le travail.

Cette association peut seule sauver le propriétaire et le cultivateur d'une ruine certaine, le propriétaire en empêchant la valeur de la terre de déprécier par une production

insuffisante et en lui assurant une juste rémunération de son capital, terre et matériel ; le cultivateur, en lui mettant en mains outils et engrais, qui lui permettront de faire de la culture intensive et de lutter avantageusement contre la concurrence étrangère.

Ce qui démontre bien que le Syndicat agricole répond à un véritable besoin social, c'est qu'alors que le syndicat ouvrier a été presque partout une arme de combat entre patrons et ouvriers, et ont rendu plus intense la haine des classes, le Syndicat agricole a eu une destinée bien différente.

Il a cherché et trouvé ses adhérents à tous les degrés de l'échelle sociale, sans exclusion systématique, sans proscription, et a appelé dans son sein le grand cultivateur et le petit propriétaire, le métayer et le fermier, le simple ouvrier des campagnes, en un mot, pauvres et riches.

Ses adhérents n'ont pas crié : « Haine au patron, » ni « guerre au capital. »

Ils ont compris que, dans une lutte suprême où la vie et la mort sont en jeu, ce n'était pas trop de réunir dans une nécessité et un élan communs, toutes les forces vives de la nation, et que si le capital a besoin du travail pour produire des fruits, le travail de son côté ne pouvait arriver à rien sans le capital. C'est peut-être, ai-je lu quelque part, dans le développement des Syndicats agricoles que se trouvera la vraie solution de la question sociale.

Oui, le travail a besoin du capital, on ne saurait trop de nos jours développer cette idée, — car le propriétaire, grand et petit, qui a englobé dans ses acquisitions territoriales toute sa fortune, — le fermier qui loue sa ferme à prix d'argent et qui par là même n'a pas la ressource de pouvoir puiser dans la bourse de son propriétaire, — le simple ouvrier des campagnes qui, indépendamment de la location de son travail journalier, tient une petite corderie, où iront-ils trouver de l'argent à bon marché pour acheter un outil, des engrais, un morceau de terre qui les arrange, une vache qui fournira la plus saine et la meilleure partie de la nourriture de la famille ? C'est vous

faire remarquer qu'à côté du Syndicat agricole qui procure outils et engrais à bon marché, mais qu'il faut payer à courte échéance et malheureusement à jour fixe (telle est l'inévitable nécessité commerciale), il doit exister une organisation qui en fait pour ainsi dire la suite et le complément obligé, je veux parler du crédit agricole. Il y a déjà longtemps que le crédit agricole fonctionne au grand avantage de tous, partout ailleurs qu'en Bretagne, et il faut désirer que son organisation se fasse au plus tôt dans le Morbihan, et marche de front avec la création des Syndicats agricoles.

Deux ou trois essais ont été faits, notamment un sur lequel j'ai des renseignements précis, qui a parfaitement réussi, dans la commune de Plumelec. Grâce à l'initiative d'un prêtre dévoué, une caisse rurale a été fondée, il y a quelques années à peine ; elle fonctionne très régulièrement, les engagements sont tous scrupuleusement remplis, et les capitaux de la commune qui trouvent là un placement avantageux et de tout repos, sont plus abondants que les besoins.

Pour vous donner une idée de la faveur avec laquelle les opérations de la caisse rurale sont accueillies dans la commune de Plumelec, M. le Recteur nous disait à l'Union des Syndicats, que, depuis le commencement de ses opérations, il avait fait pour 100.000 fr. de placements, par sommes de 50, 100, 200, 300, 500 et 1.000 au plus.

Ce qui se fait et réussit à Plumelec peut se faire partout ailleurs, et il est à désirer encore une fois que des caisses rurales soient, conjointement avec des syndicats, organisées dans presque toutes les communes du Morbihan.

Sur l'invitation de M. le Président, M. David fait part à la réunion des résultats obtenus dans son domaine par l'application du métayage. Ce mode de bail, peu usité dans le Morbihan, lui a permis d'opérer des défrichements et de réaliser, au point de vue de l'assolement, des améliorations relative-

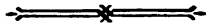
ment importantes que des fermiers à prix d'argent n'auraient pas pu entreprendre avec leurs seules ressources.

M. le Président insiste sur les avantages que présente au point de vue social cette association du capital et du travail, et le sentiment unanime de la réunion apparaît favorable à l'extension du métayage.

M. Boterff demande la parole et, s'excusant de n'avoir pas eu le loisir de préparer sur la question des Syndicats une étude qui aurait pu offrir quelques divergences avec les opinions précédemment émises, il donne lecture d'intéressants extraits de l'ouvrage de M. Gustave Morin, sur le *Socialisme agraire*, et, spécialement, les Caisses de Secours pour la vieillesse.

M. de la Chapelle reprenant cette idée, fait remarquer que l'initiative première de ces Caisses de Secours est due aux Syndicats agricoles. Plusieurs d'entre eux ont su donner à ces institutions un caractère pratique, en procurant aux invalides du travail agricole des secours dans leur famille même, sans recourir aux grandes dépenses ou aux inconvénients multiples de l'hospitalisation.

L'ordre du jour étant épuisé, M. le Président lève la séance.



Séance du Jeudi 3 Septembre (Matin).

Président : M. DE LA JOUSSELANDIÈRE.

Secrétaire : M. L. HOUITTE DE LA CHESNAIS.

Présents : MM. de la Chapelle, Boterff, Le Gallais, Libert, Jehanno, etc.

M. Libert donne connaissance des résultats très intéressants obtenus par lui dans une plantation de vigne faite aux environs de La Roche-Bernard. Les plants sont généralement vigoureux et permettent de prévoir un développement continu. Quelques-uns, cependant, au cours de la dernière année, ont paru souffrir : des branches, arrêtées dans leur développement, se sont desséchées, M. Libert, en signalant cette situation, demande quel remède pourrait lui être donné.

M. Le Gallais, après avoir précisé les symptômes de dépérissement de ces plants, croit pouvoir affirmer que celui-ci ne peut pas être attribué à une invasion du phylloxera.

Jusqu'ici, d'ailleurs, notre région n'est pas atteinte par ce fléau, bien que, d'après des nouvelles toutes récentes, il la menace de très près.

Le mal signalé ne paraît pas venir non plus de l'oïdium ou du mildew, mais plutôt de la chlorose.

La racine est intacte, il semble donc qu'une fumure intense doit remédier au mal.

M. Le Gallais ajoute à ces observations particulières un aperçu de la situation générale des vignobles de la presqu'île, qui s'améliore au double point de vue de la surface cultivée et des soins apportés soit à la culture des vignes, soit à la fabrication des vins.

M. le Président transmet aux Membres de la Section l'invitation qui leur est adressée par M. le Maire d'assister à la pose de la première pierre du Dépôt des Haras établi à La Roche-Bernard, et déclare la séance levée.



Séance du Jeudi 3 Septembre (Après-midi)

Président : M. FOREST, Député du Morbihan.

Secrétaire : M. L. HOUITTE DE LA CHESNAIS.

Présents : MM. le Cte Lanjuinais, député, de la Chapelle, de la Jousselandière, Le Gallais, Cte de Beauchaine, Cte de Laigue, Cte du Boisrouvray, Boterff, de la Monneraye, Libert, Rancher, S. Collin, Leforestier de Quellien, etc.

M. le Président se félicite d'avoir à présenter M. Le Gallais, Maire de Sarzeau, ancien Conseiller général du Morbihan, à cette nombreuse et très belle assemblée. Les agriculteurs éprouvent, en général, quelque méfiance à l'égard des savants. Ils doivent se rassurer aujourd'hui. M. Le Gallais, en effet, n'est pas seulement un savant, il est aussi agriculteur et même vigneron. A tous ces titres, nous nous félicitons de pouvoir l'écouter.

MESSIEURS,

Je commence par m'excuser de présenter devant vous un travail bien incomplet. Si je ne comptais sur votre bienveillance absolue, je vous demanderais de céder mon tour de parole et d'entendre une voix plus autorisée, mais vous avez fait appel à ma bonne volonté, je n'ai pas su refuser.

On comprend, Messieurs, que les Membres de l'Association Bretonne s'arrêtent dans notre Morbihan pour étudier avec intérêt les menhirs de Locmariaker, les alignements de Carnac, les dolmens d'Elven, de Gavrinis, le tumulus d'Arzon, les grottes de Saint-Gildas, de Rhuys, les ruines si intéressantes du château de Succinio, l'antique résidence d'été des ducs de Bretagne, etc. On ne saurait être surpris qu'hier encore vos regards se soient arrêtés avec admiration et épouvante à la fois sur les écueils de la mer sauvage, mais ce qui paraît étrange, c'est que vous entendiez aujourd'hui un rapport sur la viticulture dans le Morbihan.

Tous les traités de viticulture nous disent, en effet, que si la vigne est l'arbrisseau le plus facile à multiplier et à cultiver dans tous les terrains, la vigne ne peut végéter au-delà d'une certaine ligne qu'on peut faire partir de Vannes pour se diriger sur Mézières en passant par Alençon et Beauvais.

C'est grâce, Messieurs, à une température déterminée par le gulf-stream et à une position spéciale que nous pouvons nous livrer à ce genre de culture.

Presque toutes les vignes du Morbihan sont concentrées dans le canton de Sarzeau et particulièrement au centre de la presqu'île de Rhuys, qui constitue une région toute spéciale, qui tranche par son aspect et la nature de ses produits avec tout le reste du département.

La presqu'île, longue de 24 kilomètres de l'Est à l'Ouest, large de 6 à 8 kilomètres du Nord au Sud, a une étendue de 12.000 hectares; le canton de Sarzeau en forme la presque totalité.

Quand on suit la route de Vannes à Noyal, on reste au milieu de la culture bretonne; à partir de Saint-Armel on rencontre des parcelles de vigne qui donnent une note différente dans le paysage; le nombre des parcelles augmente à mesure qu'on avance vers Sarzeau.

La vigne réussit grâce à la douceur du climat qui permet aux magnolias, camélias, rhododendrons de venir en pleine terre.

En 1849, les vignes occupaient 700 hectares, en 1852, 1700

hectares ; en 1868, presque toutes les vignes furent détruites par l'oïdium.

Dès 1882, la statistique accusait de nouveau 713 hectares de plantation nouvelle ; en 1891, cette étendue avait presque triplé, elle atteignait 2.064 hectares, dont 1500 hectares de vignes âgées de plus de quatre ans. Aujourd'hui, encore, les étendues plantées ne cessent de s'accroître.

Les avantages que procure la vigne ressortent d'une comparaison bien simple : elle double, triple, quintuple les produits de la terre. Le même hectare de terre, loué 40 ou 50 francs en ferme, planté en vigne produit une moyenne de 20 barriques au prix moyen de 30 francs, soit 600 francs de produit brut à l'hectare.

Le vin, à l'exception des bonnes années, est généralement de qualité secondaire ; il se vend néanmoins facilement soit pour la consommation, soit pour être champanisé à Saumur, et même en Champagne, soit enfin pour être livré à la chaudière.

Aujourd'hui, la production des eaux-de-vie de la presqu'île est assez considérable, nos produits se recommandent par leur saveur et leur bouquet.

Comment plantons-nous nos vignes ? La vigne se plante soit en boutures, soit en plants enracinés. La bouture est le sarment de l'année coupé sur un cep, et mis en terre sans racines ; la bonne reprise sur place de la bouture avance au moins d'une année l'époque des produits, mais souvent dans les terrains maigres ou légers nous sommes obligés d'avoir recours aux plants enracinés, provenant de boutures mises en pépinières.

Nos vignes sont plantées en lignes, la plantation en lignes permet le passage des instruments, charrues, bineuses actionnées par les animaux de trait ; l'alignement des ceps facilite la répartition des engrais, la sortie des sarments et de la vendange.

Nous fumons, en général, tous les trois ans, soit à l'engrais de ferme, soit avec des engrais industriels.

Dans les exploitations de grande et de moyenne culture, les vignes sont plantées à 1^m 30, 1^m 50, 2^m entre les lignes.

Dans les petites exploitations, souvent les vignes sont plantées à 1^m ou 1^m 30 entre les lignes, mais les ceps sont à peine à 0^m 60, 0^m 80 centimètres les uns des autres.

Partout, dans la grande comme dans la petite culture, chaque plant porte 3, 4 et 5 bras suivant sa force, et chaque bras se termine par un sarment taillé à trois yeux généralement, si l'on tient compte de la mouche, ou premier oeil.

La folle verte (ou gros plant nantais) est adoptée d'une façon générale, à l'exclusion de l'ancien cépage breton, mûrissant tard et trop sujet à l'oïdium.

On ne saurait trop encourager la culture de la vigne, mais pour qu'on soit assuré d'un produit rémunérateur, il est de toute nécessité de faire de larges avances, de maintenir le sol propre par des binages répétés ; il est non moins nécessaire de traiter les vignes en temps opportun. Les vignes sulfatées et soufrées avec soin conservent presque toujours leurs feuilles et mûrissent leurs fruits, à moins que la température ne soit absolument défavorable.

Si la principale condition pour avoir de bon vin est de produire des raisins bien murs, il est non moins nécessaire de soigner la vaisselle vinaire ; le meilleur vin, dans un mauvais fût, ne peut que se transformer en la plus détestable des boissons.

Le Morbihan est un des rares départements de France qui soit indemne de phylloxera, aussi devons-nous nous abstenir de tentatives imprudentes, d'importations de ceps qui pourraient compromettre en un jour le résultat de bien des années de travail acharné.

Je ne voudrais pas, Messieurs, abuser de votre bienveillante attention, ni entrer dans des détails trop techniques, permettez-moi, néanmoins, de vous dire un mot des opérations de nos vendangeoirs et de nos distilleries.

Quand doit-on vendanger ? Le plus tard possible. Quand vendange-t-on ? Presque toujours beaucoup trop tôt. La chose est d'un intérêt capital.

Dans les années pluvieuses, dans les années mauvaises, nous mûrissons mal ; pouvons-nous, avec des vins ayant de l'acidité en excès, remonter nos moûts par une addition de sucre ? Dans quelle mesure ?

Je ne crains pas, Messieurs, au nom de tous les intérêts bien compris, de m'élever avec force contre la législation en vigueur depuis quelques jours.

Quand les vins titrent 7, 8, 9 degrés, la pratique du sucrage doit être non pas limitée, mais interdite d'une façon absolue ; cette pratique ne saurait alors que favoriser la fraude. Si, au contraire, par suite des intempéries et de la situation spéciale de notre vignoble, à l'extrême limite de la culture de la vigne, nous avons des vins faibles à 3, 4, 5°, il est nécessaire de remonter le moût, mais nous rejetons tout sucrage fait avec des matières sucrées, telles que mélasses, cassonades, sucres de betteraves. *Seul le sucre de canne* possède les qualités qui conviennent au bon vin, à condition encore de faire l'opération avec mesure.

Je viens de vous parler de la vendange ; André Theuriet va vous en faire la description d'une façon charmante :

« La population entière, hommes et femmes, est aux vignes depuis le matin jusqu'à la nuit. L'air est d'une sonorité de cristal. On entend les gens se héler d'un côté à l'autre. Les rires et les grosses plaisanteries éclatent derrière chaque cep. Les vignes flambent au soleil tandis qu'une brume transparente veloute les sillons humides de terres labourées.

« Les vendangeuses, encore à demi ensommeillées, le seau sous le bras, cheminent vers la vigne, escortées par les porteurs de hottes et les charrettes. Pour les réveiller, un des hommes entonne un couplet de la chanson des vendanges et bientôt tous répètent en chœur le refrain du chant. Dès qu'on est arrivé, chacun se met à la besogne. Les vendangeuses alignées montent droit devant elles en dépouillant chaque cep de ses raisins, qu'elles entassent dans les seaux qui se vident à vue d'œil dans les hottes. »

Je voudrais citer tout le morceau, mais il faut résister à la

tentation, André Theuriot nous a laissé les hottes pleines ; les porteurs vont les vider dans des barriques défoncées par un bout, que les charrettes transportent aux vendangeoirs. Le raisin est déchargé sur des plates-formes, écrasé dans des moulins, et rejeté dans les danaïdes, ou maies circulaires à claires-voies, des pressoirs, généralement système Mabile. Ces pressoirs sont composés d'une vis solidement fixée sur une plate-forme ; un écrou de serrage, appuyant sur un plateau et de robustes madriers disposés sur la masse du marc, agit par va et vient, au moyen du grand bras d'un levier.

Dans les grandes exploitations de la presqu'île de Rhuy, on compte dans la même exploitation, jusqu'à sept ou huit pressoirs d'une capacité de 60 à 80 hectolitres de vendanges, pouvant traiter de 600 à 800 hectolitres de raisin par jour. Depuis plusieurs années on emploie même les presses continues (système Mabile), actionnées par des moteurs à pétrole.

Dans les pressoirs ordinaires, quand le marc ne rend plus, on remonte la vis, on démonte la danaïde, on retaille le marc en l'émiettant, on recharge et on serre jusqu'à complet épuisement.

Des pompes de différents systèmes viennent prendre les jus sous les pressoirs pour les conduire soit dans les barriques, soit dans les foudres de 100 à 200 hectos ; certaines exploitations peuvent recevoir deux mille, trois mille, quatre et cinq mille hectos dans leurs chaix.

Je termine par quelques explications sur la transformation de nos vins en eaux-de-vie et sur les appareils à distiller usités dans le pays. Les qualités de finesse et de moelleux des eaux-de-vie produites tiennent à la fois au terrain qui a produit le vin, et à la façon dont on a conduit la distillation.

Comment doit-on distiller ? On doit procéder d'une manière absolument différente, suivant qu'il s'agit de produire des 3/6 de vin ou des eaux-de-vie à bouquet.

Dans le premier cas, il s'agit d'avoir un produit aussi neutre que possible, dans le second cas il faut conserver les parfums,

le bouquet. C'est alors par le sectionnement des produits de la distillerie, par la repasse de certaines parties de ces produits, qu'on arrive à éliminer la plus grande partie des éléments défectueux et nuisibles. L'habileté du brûleur consiste à diriger son feu et à faire des sectionnements aux points voulus.

Les eaux-de-vie parfaitement distillées, soignées dans des bois de choix, conservées le temps voulu, 5, 10, 15, 20, 30 années, dans des locaux favorables, arrivent à constituer la marque des maisons connues.

Nous employons des appareils de différents systèmes.

Le petit appareil à bascule, système Deroy, permet de distiller une barrique avec ou sans lie, au moyen d'un agitateur. Cet appareil, très simple, se compose d'une chaudière, d'une lentille de rectification, d'un col de cygne, d'un réfrigérant.

Un autre appareil, dit Multiplex, de la Maison Egrot, construit d'une façon très ingénieuse, permet de distiller sans emploi d'eau pour le réfrigérant de la machine ; c'est le vin lui-même, au fur et à mesure de son introduction dans l'appareil à distiller, qui vient condenser les vapeurs d'alcool. Cet appareil composé de deux chaudières superposées, d'un cha peau rectificateur, d'un chauffe-vin, d'un réfrigérant à vin, peut mettre en charge quinze cents litres à la fois.

Nous nous servons pour la production de nos eaux-de-vie les plus fines, d'un appareil Charentais, construit par un ingénieur Charentais. Cet appareil, avec quelques légères modifications de détail, est en service depuis 20 ans et nous donne les meilleurs résultats, nous traitons trois mille cinq cents litres par vingt-quatre hectolitres.

Vous êtes convaincus, je l'espère, Messieurs, du pouvoir colonisateur de la vigne et de ses produits utilisés et transformés sur place. La vigne nourrit vingt fois plus d'ouvriers manuels que la ferme. Au fur et à mesure que l'usage des instruments perfectionnés se répand, les batteuses, moissonneuses, faneuses diminuent la main d'œuvre agricole ; il y a là un véritable danger social à laisser se dépeupler nos campagnes.

D'un autre côté, il est nécessaire de procurer du travail, d'assurer le pain quotidien et un lendemain à bien des pauvres gens qui ne demanderaient qu'à rester sur le sol natal ; c'est à vous, Messieurs, qu'il appartient de les retenir par la création de cultures, d'industries rémunératrices sur place, et de leur redire avec notre cher Brizeux :

Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte !
Mourez dans la maison où votre mère est morte !

Quand les applaudissements, qui d'ailleurs avaient souvent interrompu cette conférence, ont cessé, M. le Président félicite l'orateur. Il rappelle que, tout à l'heure, en énumérant les titres de M. Le Gallais à la confiance de son auditoire, il fut bon prophète, puisque M. Le Gallais a parlé vraiment en *savant vigneron*. A ces félicitations M. le Président tient à joindre les remerciements unanimes de la réunion.

La parole est donnée ensuite à M. le Comte de Beauchaine pour une communication sur la culture du froment, son entretien et sa récolte.

M. de la Jousselandière demande la parole pour faire remarquer que plusieurs des améliorations recommandées par M. le Comte de Beauchaine sont rendues faciles, dans le canton, grâce à l'initiative du Syndicat Agricole de Nivillac. Des instruments, faucheuses, moissonneuses, trieurs, sont mis à la disposition des agriculteurs qui ont pu déjà, grâce à eux, réaliser d'incontestables progrès.

M. le Président félicite le Syndicat de Nivillac et, très particulièrement, son Président, M. de la Jousselandière, de l'initiative prise à cet égard, et souhaite bon succès à cette vaillante Association.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

CONFÉRENCE

FAITE A LA

Séance du Jeudi Soir 3 Septembre 1904

MESDAMES, MESSIEURS,

En l'an de grâce 1859, envisageant l'avenir avec les riantes illusions d'un jeune débutant dans la carrière administrative, j'avais momentanément quitté ma calme résidence de Napoléon-Vendée, — on dit aujourd'hui La Roche-sur-Yon, ce qui n'effacera pas les glorieux souvenirs d'Austerlitz et d'Iéna, — pour aller revoir Quimper-Corentin, ... ce beau Pays où je reçus le jour.

Je voyageais sur l'impériale d'une antique diligence, faisant péniblement ses trois lieues à l'heure, car dans ces temps reculés, hélas ! les sleeping-cars ne sillonnaient pas à une allure de foudre, comme en notre siècle de progrès, la poétique terre d'Armor.

Depuis seize heures au moins, nous subissions, sous la bâche de cuir, le cruel supplice de l'encaquement, quand le conducteur, cet autocrate bourru, dont le type heureusement n'a pas été conservé, même dans les collections retrospectives, daigna condescendre à stopper au relais de la Roche-Bernard, pour nous laisser dégourdir nos membres ankylosés et prendre un repas que le vide de nos estomacs réclamait énergiquement.

Ah ! certes, quand nous fûmes de nouveau juchés sur la banquette sommairement rembourrée du lourd véhicule, mes compagnons de route m'eussent trouvé singulièrement sceptique, ce jour-là, s'ils m'avaient prédit que quarante-quatre ans plus

tard, je viendrais, sous la peau d'un agriculteur, faire une conférence sur les bovidés, dans cette même ville de la Roche-Bernard.

Enfin, tout arrive ici-bas, même les choses les plus invraisemblables, et puisque me voici devant vous, — ce qui est un grand honneur pour moi, — je sollicite de votre part toute l'encourageante bienveillance que je rencontraï naguère à Redon, où j'avais entrepris de réhabiliter un pauvre animal méconnu.

Je vais donc vous parler des races bovines et plus particulièrement de votre merveilleuse variété Bretonne. Vous la connaissez sans doute mieux que moi, et si je n'ai rien à vous apprendre à son égard, vous permettrez cependant à l'un de ses passionnés admirateurs, de faire une fois de plus son éloge...

Le Déluge ayant pris fin, le Taureau et la Génisse, destinés à peupler les contrées ouvertes à l'agriculture, débarquèrent de l'Arche à leur tour.

Je suppose, bien que la Bible n'en fasse pas mention, qu'au moment de leur donner la clef des champs, Noë prit solennellement la parole et..... leur tint à peu près ce langage :

« Lorsque vous foulerez désormais la terre ferme, — qu'une nation dans son idiome imagé appellera le plancher des vaches, — vous ne devrez pas vous borner à savourer l'herbe tendre voluptueusement broutée dans les vertes prairies où vous prendrez vos ébats, car la Providence assigne à votre espèce un rôle plus utile à l'homme, qui, malgré ses fautes passées et à venir, restera toujours le roi de la création.

« Vous accompagnerez successivement mes fils dans leur marche génératrice à travers les espaces immenses que les eaux vont à tout jamais découvrir, et partout où vous passerez à leur suite, vous userez des brillantes facultés proliques, dont l'Arbitre de l'Univers vous a gratifiés, en les appliquant à fonder d'innombrables troupeaux.

« Puis, pour répondre aux besoins de l'humanité future, faites en sorte de transmettre héréditairement à vos descen-

« dants les aptitudes spéciales, que les Nations qui vont éclore,
« seront en droit d'exiger d'eux.

« Ne l'oubliez pas, parmi les diverses familles que vous avez
« mission de créer, les unes devront fournir à leurs maîtres
« un lait butyreux, les autres une viande succulente et des
« bœufs gras, pour les orgies du carnaval ; les unes devront
« offrir des sujets assez robustes pour tirer la charrue, traî-
« ner de lourds fardeaux, et le cas échéant promener les Rois
« fainéants, car une dynastie Occidentale en produira ; chez
« celles, enfin, qui s'implanteront dans la région Pyrénéenne,
« vous développerez des instincts belliqueux, afin qu'elles puis-
« sent, sur le sable des arènes, donner de palpitantes émo-
« tions aux brunes Sénoras.

« Ruminez donc, dans votre épaisse cervelle, ce que je viens
« de vous dire, et mettez en pratique mes recommandations,
« si vous voulez qu'un jour venant, les peuples reconnaissants
« puissent couronner, dans leurs comices agricoles, ceux de
« vos arrières-petits enfants qui répondront le mieux à ces
« principes.

« Sur ce, paissez et multipliez. *Dixi.* »

Je n'oserais pas vous garantir que ces paroles soient textuellement celles dont se servit le Patriarche béni de Dieu, mais le sens devait être identique, car vous savez comme moi que les bovidés se sont conformés aux sages conseils de Noë, avec autant de régularité que les hommes en ont mis à suivre l'exemple d'intempérance qu'il leur donna dans un moment d'oubli — et ce n'est pas ce que ceux-ci ont fait de mieux.

Par conséquent, au fur et à mesure qu'il est sorti des rejets de la souche originelle, les caractères communs à l'espèce ont été modifiés, par le sol, le climat, la nourriture, le genre de vie, et il en est résulté les diverses races bovines, laitières, de boucherie, de travail et de combat, qui enrichissent aujourd'hui l'Europe en général et notre belle France en particulier.

Des dernières, je ne vous parlerai que pour mémoire, car elles n'ont pas leur raison d'être chez nous, où les banderilleros,

picadores, matadores et autres toréadors de corridas, ne trouveraient pas à faire leurs frais.

En effet, nos douces Bretonnes n'ont pas dans les veines ce barbare levain d'infusion Sarrazine, inoculant aux Catalanes et aux Andalouses, comme aussi aux piquantes beautés de Nîmes ou de Bayonne, ces aspirations malsaines, cette féroce frénésie, qui les entraînent à agiter fiévreusement leurs éventails et à claquer des castagnettes avec délire, à la vue du sang répandu.

Ces névrosées méridionales mettent une suprême jouissance à assister au martyr de pauvres vieux canassons éventrés, qu'on oblige à galoper en trainant sur la piste leurs entrailles fumantes : elles éprouvent des spasmes d'enthousiasme en contemplant la hideuse agonie d'un malheureux taureau, harcelé par un essaim de vils tourmenteurs.

Sur les gradins du sinistre amphithéâtre, ce ne sont plus des femmes, puisqu'elles ne compatissent pas à la souffrance ; ce sont des furies, car les scènes de la plus révoltante cruauté les exaltent.

En Bretagne, Dieu merci ! ces atroces spectacles, honteuse réminiscence des jeux du Cirque de la Rome païenne, soulèveraient l'indignation de nos honnêtes populations, aussi les réprouvons-nous de toutes nos forces, comme ils l'ont été du reste, par la civilisation moderne.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les races de travail, car leur usage tend à s'affaiblir dans plusieurs Provinces et notamment dans la nôtre.

Il est certain qu'elles n'ont plus une allure assez accélérée, pour marcher d'accord avec les tendances actuelles. Si leur travail est plus économique que celui des autres bêtes de trait, il est par contre, d'une lenteur désespérante. Or la vitesse, qu'on ignorait autrefois, est devenue une nécessité de nos jours. On cherche à gagner du temps, *time is money*.

Reconnaissons-le, le Chef de l'Etat manquerait absolument de prestige si, à l'instar des Mérovingiens, la fantaisie le pre-

nait, pour circuler dans Paris, de faire atteler au landau Présidentiel un équipage de bœufs, eussent-ils les cornes dorées, au lieu de sa Daumont Anglo-Normande, correcte et rapide.

Depuis que les chemins de fer ont remplacé en France l'ancien roulage, nous ne voyons plus que bien rarement circuler sur nos grandes routes, les chars massifs et bruyants qui jadis transportaient, à petites journées, les denrées d'une ville à une autre, au pas tranquille et rythmique de plusieurs paires de bœufs.

Dans les plaines du Midi, par exemple, où les variétés chevalines sont trop grêles pour trainer avantageusement de pesantes charges, dans les contrées montagneuses aux chemins escarpés, dans celles où l'élevage du cheval réussit mal, il est tout indiqué de favoriser l'aptitude spéciale des bœufs de travail, car on ne saurait se passer de leur concours.

Dans la Vendée, en Limousin, dans le Nivernais, en Auvergne, dans le bassin de la Garonne, etc., pays de grosses races, il est tout naturel d'utiliser au labourage, leur vie durant, ces puissants herbivores, dont l'effort de traction est considérable. En les laissant inactifs au pâturage, on immobiliserait en pure perte une force motrice de premier ordre.

Mais les conditions sont bien différentes en Bretagne, la terre classique des chevaux vigoureux et infatigables. Les bœufs y sont peu nombreux et de petite taille, aussi, à de rares exceptions près, est-ce aux premiers que nous donnons la préférence pour nos charrois et nos labours.

Fatalement sonnera l'heure de la Revanche, et alors, pour le service de l'artillerie, pour entraîner nos cuirassiers dans ces charges héroïques qui illustrèrent leurs devanciers, il faudra beaucoup de chevaux et surtout il les faudra endurants et énergiques. L'automobilisme, — ah ! qu'on y prenne garde, car bientôt les chauffeurs, ayant écrasé tous les autres mortels, périront à leur tour, jusqu'au dernier, sous les culbutes de leurs infernales machines, et ce sera la fin du monde, — l'automobilisme, dis-je, a déjà porté un coup terrible à l'industrie

hippique. Seule, l'agriculture pourra lui conserver sa splendeur passée et assurer à l'armée une remonte inépuisable.

Nos cultivateurs bretons y contribueront de plus en plus, en n'employant que des chevaux exclusivement, pour tous leurs travaux champêtres, ce qui les obligera à en élever un plus grand nombre.

Nous y trouverons notre intérêt et nous ferons ainsi d'une pierre deux coups, car nous aiderons en outre à assurer la défense Nationale. Or, quand on s'adresse à son patriotisme, on réveille en Bretagne un écho aussi vibrant que celui qui répond au tocsin, appelant au secours de la Liberté menacée.

Ainsi, laissons de côté la question du travail chez les bovins et occupons-nous de leurs autres aptitudes, plus en rapport avec nos besoins présents ; en un mot, voyons ce que nous avons à tirer d'eux, comme producteurs de viande et de lait.

Le bon La Fontaine nous rappelle..... que la Providence,

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

Or, dans sa haute Sagesse, si elle a jugé à propos de réserver à certaines races le monopole de pouvoir convertir plus particulièrement en butyrine et en caséine, les aliments consommés, elle a également voulu que chez d'autres, au contraire, ils se transformassent avant tout en matières fibreuses et adipeuses.

Respectueux envers ses décrets, ne devons-nous pas en conclure, avec l'immortel fabuliste, que c'est dans notre intérêt qu'elle a agi ainsi.

Cependant, de nombreux agriculteurs ont cherché en quelque sorte à violenter la nature, pour créer une race soi-disant idéale, à double usage, pouvant associer dans le même individu, les deux qualités poussées à leur maximum.

De là sont nés ces croisements variant à l'infini, qui ont pour but de développer l'ensemble musculaire chez une variété éminemment laitière, et de lui communiquer de plus

grandes dispositions à la précocité, comme à l'engraissement, tout en lui conservant ses aptitudes particulières ; et réciproquement, à maintenir chez une autre les qualités qui en font une race de boucherie recommandable, tout en la dotant de l'activité mammaire et de l'abondante sécrétion lactifère qui lui manquaient.

N'est-il pas à craindre, qu'en s'engageant trop inconsidérément dans cette voie, on n'arrive à un résultat opposé à celui qu'on espère atteindre, c'est-à-dire à annihiler l'une par l'autre, chez les produits obtenus, les deux aptitudes qu'on se proposait d'accoupler ?

On hasarde de perdre, en voulant trop gagner

assure le proverbe, et il est certain que l'animal dit à plusieurs fins, répond rarement aux fonctions multiples qu'on désirerait lui imposer, et quand arrive le moment de l'exploiter, on voit s'évanouir les espérances dont on escòmptait la réalisation avec confiance.

N'avoir qu'un seul cheval, pour servir indifféremment à la voiture ou à la selle, ce serait s'exposer à mettre entre les brancards un carrossier insuffisant, et, en le montant, à subir douloureusement ces dures réactions, qui réclament au retour, l'application de corps gras, sur les endroits écorchés.

Un chasseur qui exigerait que le même chien pût lui servir tantôt à forcer un lièvre, tantôt à arrêter un perdreau, devra se résigner à toujours rentrer bredouille.

Nous savons tous qu'une vache qui donne du lait à plein seau, ne saurait atteindre un embonpoint satisfaisant ; à l'inverse, nous n'ignorons pas que celle qui prend trop facilement la graisse, ne sera jamais qu'une très déplorable laitière.

Ainsi donc, comme

**Le trop d'expédients peut gâter une affaire,
N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon,**

et sans aller chercher l'impossible, tirons habilement parti de celui que la nature elle-même a généreusement mis à notre disposition, pour nous permettre de pousser à l'extrême la qualité prépondérante d'une race.

Le procédé consiste dans la sélection attentive et constante des reproducteurs de cette race, ou quelquefois dans l'introduction prudente du sang d'une race analogue, possédant la même qualité à un degré encore plus accentué, s'il est possible.

C'est en pratiquant méthodiquement la sélection, c'est-à-dire en ne confiant qu'aux meilleurs représentants de la variété d'Alderney, le soin de la reproduire, que les éleveurs de Jersey ont fait de leurs vaches ces extraordinaires beurrières, dont la vogue méritée a traversé la Manche et l'Atlantique.

Sous aucun prétexte, ils ne permettent aux bestiaux étrangers de venir s'établir dans leur île, et c'est avec une rigueur inflexible, qu'ils punissent toute infraction à cette règle toujours en vigueur depuis l'année 1204.

Sous le nom de *Herd-Book*, ils ont ouvert un registre d'état-civil, où sont inscrits le signalement détaillé et le *Pédigrée* de chaque bête à cornes. Puis avant d'unir des fiancés en justes noces, ils procèdent à une enquête minutieuse sur leurs antécédents, afin de s'assurer qu'ils ont bien reçu en héritage le lot qu'on leur demande de transmettre sans altération à leur progéniture.

En opérant différemment, les agriculteurs de la Mayenne et de la Sarthe ont de même parfaitement réussi.

Ils possédaient une variété, dite Mancelle, assez osseuse, médiocre laitière, ne se recommandant guère que par sa corpulence, et dont le rôle se bornait à pourvoir les abattoirs de la région.

Ils eurent alors recours, comme agent améliorateur, à la race de boucherie par excellence, celle de Durham, et en la mariant à leurs animaux indigènes, ils ont réussi à obtenir de cette heureuse alliance, ces splendides Durham-Manceaux, dont l'éloge n'est plus à faire et qui tiennent incontestablement

désormais, le haut du pavé sur le marché de Poissy. Certains bœufs ainsi perfectionnés, accusent parfois un poids de 1.200 kilos, quand ils montent majestueusement sur la bascule dernière, et les mérites hors ligne de leur viande, la font rechercher entre toutes, pour la boucherie de luxe. C'est elle qui fournit les beefsteaks princiers servis sur la table somptueuse des milliardaires de la Haute-Banque.

L'élevage des animaux de boucherie ne saurait être considéré comme une industrie lucrative, que si nous pouvons pratiquer l'engraissement sur une grande échelle, et encore ne serait-il vraiment rémunérateur qu'à certaines conditions.

Ainsi, il est indispensable d'avoir à sa disposition de vastes prairies d'embouche à la végétation luxuriante, pour l'entretien du troupeau durant la belle saison, et d'adopter entièrement comme système agricole la culture intensive des racines et des fourrages artificiels, afin d'assurer largement les approvisionnements d'hiver.

Il faudrait également que la race dont on dispose, possédât d'abord toute la précocité voulue pour atteindre rapidement son complet développement, et ensuite une puissance d'assimilation assez active, pour s'engraisser économiquement, c'est-à-dire dans un très bref délai et avec le moins de dépense possible.

Enfin, comme il importe d'avoir sur place la certitude d'une vente facile, il faudrait habiter un pays essentiellement producteur de bestiaux gras, jouissant au dehors de cette renommée solidement établie, qui attire en masse les acheteurs par l'assurance d'y trouver, en abondance et en tout temps, la marchandise de choix dont ils ont besoin pour approvisionner les grands marchés.

Puisque nous devons ici nous occuper plus particulièrement de la race Bretonne, étudions-la donc sous ses différents aspects.

A l'origine des Peuples, il y en eut qu'on appela peuples

pasteurs, et c'est, je suppose, parce qu'ils possédaient de grands troupeaux. Nomades par instinct, sinon par paresse, ils s'attachaient peu aux lieux qui les avaient vus naître, et, comme ils aimaient à mettre en pratique,

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire,

tout leur labeur consistait à suivre nonchalamment en les regardant paître, un jour dans un endroit et le lendemain plus loin, les bestiaux dont la chair formait leur unique nourriture.

Tout leur souci était donc d'avoir, sans se donner de peine, de la viande à satiété ; ils n'exigeaient pas autre chose de leurs races bovines et cela d'autant mieux, que n'ayant ni récoltes, ni plantations pouvant être dévastées par la dent mal-faisante des chèvres, c'est à celles-ci qu'ils avaient recours, le cas échéant, s'ils désiraient prendre une tasse de lait. Certains même, comme les Tartares, buvaient celui de leurs juments.

Mais, il y eut aussi des peuples agricoles, laborieux et sédentaires. Chez eux, le travail des champs fut en honneur et l'amour du sol natal devint la passion dominante. Ils vivent heureux au sein du foyer domestique, en se nourrissant du produit de leurs récoltes, car ils sont plutôt végétariens, et la viande n'entre qu'en complément dans leur ordinaire simple, varié et hygiénique.

Sans beurre, ils ne sauraient apprêter leurs légumes et les mets qu'ils préférèrent ; le fromage leur fait trouver plus savoureux le pain quotidien, et la bonne crème est pour eux un dessert délicieux.

S'ils ont par hasard quelques rares chèvres, par ci, par là, c'est pour pouvoir, quand vient la froide saison, s'emmitoufler voluptueusement dans une chaude peau de bique.

A ces peuples de braves gens, — et les Bretons sont de ce nombre, — la Providence a donc rendu un service signalé, en leur donnant des races bovines foncièrement laitières, et quant

à nous en particulier, elle nous a libéralement dotés sous ce rapport. C'est ce que je me propose de vous démontrer.

Si je m'adresse aux meilleurs traités de zoologie, pour connaître l'historique de nos variétés Bretonnes, ils me répondent sans la moindre hésitation, qu'elles descendent de la race primitive Irlandaise.

Je veux bien m'incliner devant les arrêts de la science, mais néanmoins, il me paraît étrange d'admettre, le premier couple de l'espèce ayant pris pied sur le mont Ararat, en Arménie, que ses enfants soient passés par Dublin, pour se rendre à la Roche-Bernard.

En effet, les ancêtres chargés de peupler l'Ouest de notre continent ont dû y pénétrer en franchissant le Bosphore, et c'est évidemment en remontant le Danube, qu'ils se sont disséminés en Germanie. De là, ceux qui avaient l'Armorique comme destination, pouvaient facilement gagner la vallée du Rhin et alors prendre tout naturellement la route de terre à travers la Gaule, autrement dit descendre le cours de la Loire, ce qui les mettait aux portes du Bro-Weroc.

Mais aller s'embarquer à La Haye ou à Amsterdam, pour gagner l'Irlande et entreprendre ensuite une nouvelle traversée, pour aborder enfin sur les plages de la Domnonée, du Léon, voire même de la Cornouaille, c'était s'exposer bien inutilement aux affreuses tortures du mal de mer et aux dangers plus terribles encore d'un naufrage en parages inconnus.

Un semblable itinéraire donne une singulière idée des notions géographiques de l'époque : il est vrai qu'en ce temps-là, l'instruction laïque et obligatoire n'avait pas encore été décrétée.

Quoi qu'il en soit, admettons que nos bestiaux Bretons dérivent en droite ligne de la race Irlandaise, — ce qui n'enlève rien à leur mérite présent, — et voyons comment ils se comportent chez nous, après avoir parcouru la succession des âges.

Il est probable que, préoccupés avant tout de pouvoir satisfaire leur appétit à bouche que veux-tu, les premiers arrivants, en pénétrant sur notre Péninsule, prirent aussitôt possession des meilleurs pâturages. Ceux qui vinrent ensuite, trouvant toutes les bonnes places occupées, durent se résigner à s'établir au milieu des landes arides, qui ne leur offraient qu'une herbe courte et sèche à se mettre sous la dent.

C'est, à n'en pas douter, cette différence dans la nature du sol, et dans une alimentation copieuse pour les uns, frugale pour les autres, qui a divisé les bovidés Bretons en deux catégories bien distinctes, la grande variété Rouge du littoral de la Manche, et la charmante petite variété Pie-noire, répandue sur le versant que baigne l'Océan.

L'une comme l'autre se faisaient remarquer par une aptitude laitière de premier ordre, et pendant longtemps, c'était cette spécialité seule qu'on s'efforçait de développer en elles.

Mais au déclin du dernier siècle, il arriva que la jeunesse dédaignant les mœurs austères d'autrefois et les exercices virils, où les générations précédentes puisaient la force et la santé, s'adonna sans réserve aux excès déprimants qu'engendre une éducation trop matérialiste. Il en est résulté cette lignée dégénérée d'êtres malingres et rabougris, de petits crevés, épuisés par l'anémie et le lymphatisme.

Pour reconstituer tant de tempéraments délabrés, les réparateurs tels que le vieux Bordeaux, le fer et le quinquina, devinrent tout à fait anodins, et les médecins, renonçant à regret au *saignare, purgare et clysterium donare* de jadis, n'ordonnent plus maintenant à leurs pâles clients, que le bœuf saignant à haute dose, sous forme de rosbeef grillé ou d'aloyau rôti.

C'est donc à l'agriculture de la France entière, qu'il fallait faire appel, pour augmenter la production de la viande, et surtout où l'élevage des animaux de boucherie parut présenter des avantages, on s'y livra plus que jamais.

En même temps, les beurres, qui étaient naguère pour tout le Nord de la Bretagne, l'objet d'une exportation prospère,

perdirent tout à coup leur vogue commerciale, depuis que d'autres contrées, mieux inspirées, en organisant des sociétés coopératives de fabrication, mirent en œuvre les nouveaux procédés, à l'écrémeuse centrifuge et au malaxeur rotatif. Ainsi, notre vieille clientèle nous a en partie abandonnés, car actuellement l'Angleterre recherche, de préférence aux nôtres, les beurres Danois et Hollandais, moins salés, tandis que les Parisiens apprécient davantage ceux des Charentes, d'une préparation plus régulière et d'un goût invariable.

On dût alors recourir à de nouveaux expédients, pour remplacer une industrie qui périssait, et c'est ainsi que l'élevage du bétail pour l'engraissement, se généralisa sur quelques points de l'Ille-et-Vilaine, dans les Côtes-du-Nord et une partie du Finistère, là où l'avancement de la culture, la valeur nutritive des fourrages et la constitution des animaux, permettaient d'en espérer de réels profits.

La grande variété Bretonne fut dès lors modifiée en conséquence, par de judicieux croisements avec le Durham, et les beaux bœufs qui s'expédient par trains entiers sur Paris, de Morlaix, de Guingamp, de Corlay, de Quintin, de Saint-Brieuc, de Vitré, etc., constituent désormais, pour ces contrées privilégiées, une véritable fortune.

Dans sa transformation en animaux de boucherie, la grande variété Bretonne a sans doute perdu au point de vue laitier, mais du moment que par ailleurs l'éleveur y trouve son compte, nous aurions mauvaise grâce de le blâmer d'avoir agi comme il l'a fait.

Mais, quant à la petite variété Pie-noire, il en est tout autrement. Elle est cantonnée sur un sol moins fertile, dans un pays où la consommation locale du beurre est assez considérable pour absorber presque entièrement la production, alors que le voisinage assure au reste un écoulement facile.

Son tempérament agreste, sa frugalité, l'abondance et la richesse de son lait, en font une incomparable laitière, et dussé-je me répéter, je proclamerai ici, une fois de plus, que

pure de tout mélange extérieur, elle a été, elle est et restera la gloire de notre agriculture Bretonne.

Ce n'est donc pas à elle que nous devons demander de fournir les grasses victimes que réclament les échaudoirs de la Villette, aussi ne laissons pas nos mignonnes petites vaches se mésallier, comme leurs grandes sœurs, en les livrant à la passion brutale de monstrueux Durhams. Ce serait un crime et autant vaudrait favoriser l'accouplement d'une gazelle avec un éléphant.

D'abord, dans un intérêt bien entendu, et ensuite ne serait-ce que par un sentiment de légitime amour-propre Provincial, tous nos plus ardents efforts devraient tendre à leur conserver inaltérables cet ensemble gracieux, cette robe éclatante, cette rusticité éprouvée, cette sobriété sans pareille, ce caractère familial, qui les distingue entre toutes les autres, et aussi à développer encore plus, s'il se peut, la merveilleuse organisation laitière qui est leur apanage.

Pour faire un bon ménage, il faut, dit-on, des époux assortis. Or, dans le cas qui nous occupe, si nous voulons obéir à cette loi commune, nous ne saurions trop appliquer nos soins au choix des taureaux aborigènes jugés dignes de répondre aux pressantes tendresses des gentilles vachettes que nous destinons à la maternité.

Que seuls, les plus beaux parmi les plus irréprochables de la variété, soient appelés à l'enviable dignité de pères de famille ; ceux chez qui, à la distinction physique, viennent s'ajouter de nombreux quartiers de noblesse ; ceux qui ont reçu en patrimoine le secret ancestral, permettant d'engendrer comme filles, de vivantes fontaines à lait. Bref, n'admettons aux fonctions de reproducteurs que la quintessence des mâles de la race.

Il y a quelques années, on introduisit dans le Morbihan un certain nombre d'animaux de Ayrshire. S'il s'agissait seulement de satisfaire le caprice d'une fantaisie princière, il n'y aurait eu rien à dire ; mais si cette importation était plutôt destinée

à des croisements avec nos petites Bretonnes, on pourrait je crois faire quelques réserves, touchant son opportunité.

Vers la fin du XVIII^e siècle, les bestiaux du Comté d'Ayr, en Ecosse, formaient une race autochtone, très vulgaire, chétive, peu laitière, à pelage noir et blanc. Mais, sous la bienfaisante influence de fréquentes liaisons conjugales contractées avec la variété d'Alderney, elle se transforma complètement à son avantage. Aujourd'hui, les vaches de Ayrshire, à peine un peu plus grandes que nos Pie-noires, sont généralement de couleur rouge ou fauve mélangé de blanc ; elles ont perdu leur conformation grossière, pour acquérir des proportions plus harmonieuses, et beaucoup sont excellentes laitières. En un mot, le sang Jersyais a pris le dessus et prédominé dans la combinaison, aussi constate-t-on une ressemblance très caractéristique entre les Ayrshires d'à présent et la variété amélioratrice.

J'ai entendu professer, par des agronomes dont l'autorité en zootechnie n'est pas douteuse, qu'en matière d'élevage, il fallait répudier sévèrement les reproducteurs masculins issus d'un croisement, car ils pourraient transmettre à leur descendance, soit par atavisme, soit par hérédité, les anciens défauts et les tares originelles inhérents aux deux races dont ils sont sortis.

Or, d'après ce que je viens de vous dire, les Néo-Ayrshires seraient bien le produit direct d'un croisement, et leur aristocratie me paraît de date trop récente, pour qu'on puisse les considérer comme représentant désormais une race confirmée et d'une homogénéité parfaite.

Dans ces conditions, pour former une aussi étroite association avec nos Bretonnes, j'aurais mieux compris qu'on se fût adressé directement à la race d'Alderney, plutôt qu'aux Ayrshires, puisqu'il est constaté que celle-là au moins a traversé sept siècles, sans recevoir la moindre parcelle d'élément exotique.

Cependant, je me demande si on trouverait vraiment dans une semblable union tous les gages suffisants pour en assurer le succès.

La race Jersyaise est beurrière au superlatif, et, à ce titre, nulle ne peut lutter contre elle, c'est indiscutable ; elle pourrait donc, en faisant entrer ce précieux apport dans la communauté, augmenter sensiblement l'actif déjà très satisfaisant de la Pie-noire. Seulement, ne serait-ce pas au préjudice de la rusticité et de la sobriété, que nous estimons tant chez cette dernière ?

En effet, la vache de Jersey assez portée sur sa bouche, tout en étant avide mangeuse, réclame aussi une alimentation recherchée ; puis c'est une petite maîtresse susceptible, nerveuse, exigeant beaucoup d'égards, dont la santé impressionnable ne s'accommoderait pas du séjour dans des étables sans confortable et de soins trop sommaires.

Ce sont là pour nous des défauts graves, qu'elle pourrait léguer à sa postérité et que compenserait à peine une légère augmentation dans la richesse du lait. Ainsi, je ne vois pas la nécessité de mêler le sang Jersyais, si pur soit-il, à celui de notre petite variété Pie-noire, car je suis convaincu qu'elle doit largement trouver en elle-même assez de ressources pour s'améliorer par sélection seulement, sans avoir besoin de solliciter le secours d'une autre race.

Les Normands sont très glorieux de leurs belles vaches, dont la traite journalière pour quelques-unes, monterait à 18 litres dans la période qui suit le vélage. S'ils ont raison de les apprécier comme elles le méritent, ils ont tort de mépriser nos modestes Bretonnes, qui dépassent rarement en frais lait un rendement de 8 litres. C'est qu'en effet, ils négligent de faire entrer dans la balance deux considérations d'un ordre capital, l'économie quant au prix de revient du lait et sa richesse en matières grasses.

La Normande pèse en général 480 kilos, alors que la Pie-noire n'atteint guère que 450 livres. Il faut donc à la première, pour remplir son vaste abdomen, deux fois plus de nourriture, et une nourriture de choix, dès lors plus onéreuse.

Je mets en fait que 12 Cotentines ne trouveraient pas leur

subsistance sur une de ces fermes, où nous entretenons à leur satisfaction et en pleine production 30 petites Bretonnes.

N'en déplaise à nos voisins, leurs bêtes superbes sont tellement gâtées par les soins excessifs qu'ils leur prodiguent, elles sont tellement accoutumées à donner libre cours à leur insatiable voracité, qu'il leur faut, pour se tirer d'affaire, des escouades de serviteurs attentifs et les greniers d'abondance d'un pays de cocagne.

Mais qu'on essaye de modifier leurs habitudes de bien-être, en les soumettant à un régime plus austère, qu'elles aient à supporter la moindre privation, et alors. . . . adieu paniers, vendanges sont faites. . . . on les verra bientôt dépérir.

Que deviendraient, je vous le demande, ces opulentes vaches de la Manche et du Calvados, si on les sortait de leurs plantureux herbages, pour les parquer tout-à-coup dans les maigres landes de Pluherlin ou de Malansac ? Ah ! la réponse est bien simple : leurs énormes mamelles tariraient du jour au lendemain, et à la fin de la semaine on trouverait gisants au milieu des ajoncs dorés, les cadavres des pauvres bêtes mortes d'inanition.

De plus, malgré la haute valeur nutritive des aliments qu'elle dévore, le lait de la Cotentine ne renferme en moyenne que quatre pour cent seulement de globules butyreux, tandis que celui de la Bretagne, nourrie souvent avec des fourrages que la première accepterait tout au plus pour litière, en contient cinq pour cent au moins. Ceci revient à dire qu'il faudrait 20 litres de lait d'une Bretonne, contre 25 de celui d'une Normande, pour en tirer un kilo de beurre.

Nous savons tous que les risques s'atténuent, suivant qu'ils sont répartis sur plusieurs têtes. N'ayez par exemple qu'une seule vache de grande taille : si un accident ou la maladie vous l'enlèvent, vous perdez tout à la fois. Mais si, à sa place, vous possédez deux petites Bretonnes, vous donnant ensemble autant de lait, et que l'une d'elles soit atteinte par la même catastrophe, sa camarade au moins vous restera.

Notez aussi que nos Pie-noires sont moins sujettes à l'enté-

rite, à la fièvre vitulaire, à la tuberculose, etc., que les vaches de plus fortes races ; c'est donc encore en leur faveur un avantage qui n'est pas à dédaigner.

Quelles sont donc les données précises qui permettent d'établir exactement la supériorité d'une race laitière sur une autre ?

Il n'est pas douteux, que la meilleure vache serait celle qui, par le produit de son lait ou de ses dérivés, payera le plus cher la même nourriture absolument. Aussi, je ne crois pas soutenir un paradoxe, en disant qu'une petite Bretonne dont nous tirerons dans son année 1800 litres de bon lait, pourrait fort bien l'emporter sur une grande rivale, dont la lactation s'élèverait à 4000 litres pendant le même laps de temps.

La véritable affaire, c'est évidemment de savoir à combien reviendrait le lait de chacune d'elles, car le reste n'est qu'un trompe-l'œil.

Lors du Congrès de Saint-Brieuc, en 1896, l'Association Bretonne, avec le concours de la Société des Agriculteurs de France, fit procéder publiquement aux expériences contradictoires les plus méticuleuses, pour déterminer d'une façon sérieuse et sincère, le classement des diverses races bovines, au point de vue du rendement en lait et en beurre.

Les résultats de cette épreuve sont très intéressants à connaître ; aussi, pour votre édification, je vous demande la permission de faire défiler devant vous toute une ribambelle de chiffres officiels.

Pendant une semaine, on isola sous une surveillance continue les neuf lots en concurrence, composés chacun de trois vaches de même variété, en pleine lactation. Tous les matins, les animaux après pesage à jeun, recevaient pour la journée quatre pour cent de leur poids, en nourriture de même nature, le foin étant pris pour base alimentaire. Le lait des deux derniers jours, après avoir été mesuré, fut baratté, et voici le résumé des opérations pour ces 48 heures.

Une bande de petites Bretonnes Pie-noires, venant des environs de Vannes, pesant 724 kil., donna 41 litres 95 de lait, rendant 1 kil. 95 de beurre, pour une consommation équivalant à 57 kil. 948 de foin : soit 72 litres 39 de lait et 3 kil. 365 de beurre par 100 kil. de foin, et le kilo de beurre avec 21 litres 50.

Une bande de grandes Bretonnes des Côtes-du-Nord, pesant 1184 kil. donna 67 litres 55 de lait, rendant 3 kil. 241 de beurre, pour une consommation équivalant à 94 kil. 68 de foin : soit 67 litres 55 de lait et 3 kil. 475 de beurre, par 100 kil. de foin, et le kilo de beurre avec 22 litres.

Une superbe bande de Normandes, ayant du sang Durham, pesant 1424 kil., donna 85 litres 100 de lait, rendant 3 kil. 185 de beurre, pour une consommation équivalant à 114 kil. 03 de foin : soit 74 litres 36 de lait et 2 kil. 792 de beurre, par 100 kil. de foin, et le kilo de beurre avec 26 litres 71.

Une bande de croisement Durham-Breton, des environs d'Uzel, pesant 1371 kil., donna 78 litres 95 de lait, rendant 2 kil. 615 de beurre, pour une consommation équivalant à 109 kil. 04 de foin : soit 72 litres 16 de lait et 2 kil. 584 de beurre, par 100 kilos de foin, et le kilo de beurre avec 27 litres 92.

Enfin, une bande de croisement Normand-Breton, des environs de Saint-Brieuc, pesant 934 kil., donna 39 litres 78 de lait, rendant 1 kil. 633 de beurre, pour une consommation équivalant à 80 kil. 582 de foin : soit 53 litres de lait et 2 kil. 498 de beurre par 100 kil. de foin, et le kilo de beurre par 24 litres 36.

La commission procéda ensuite à l'estimation en argent du produit de chaque bande et il fut définitivement établi que, par rapport au prix normal de la nourriture consommée, nos petites vaches Pie-noires, payaient 10 fr. 94 les 100 kilos de foin ; les grandes Bretonnes 10 fr. 67 ; les Normandes 10 fr. 47 ; les vaches de croisement Durham-Breton 9 fr. 98, et enfin celles de croisement Normand-Breton 7 fr. 02 seulement.

Entre parenthèses, vous remarquerez que la grande Bretonne croisée Durham, paye 0 fr. 69 de moins que la grande Bretonne pure, et que celle de croisement Normand arrive dernière avec un écart de 3 fr. 75.

De cette série d'expériences, il nous est permis de conclure qu'une grande vache, comme celles de la Normandie, pour une lactation annuelle de 4000 litres, rendant 150 kil. 768 de beurre, consommerait 5400 kil. de foin, tandis qu'à alimentation égale, nos petites Bretonnes rendraient 3699 litres de lait et 181 kil. 710 de beurre.

Ainsi, la première donnerait un supplément de 301 litres de lait, valant 45 fr. 15, au taux de 0 fr. 15 le litre, mais de leur côté, les Pie-noires l'emporteraient avec une majoration de 30 kil. 932 de beurre, valant 77 fr. 30 au prix ordinaire de 2 fr. 50 le kilo ; ce qui constituerait en leur faveur un bénéfice net de 32 fr. 35 pour la même dépense de nourriture.

Donc, hurrah ! pour la Pie-noire.

Excusez-moi, je vous prie, si j'ai abusé de votre patience, en vous étalant cette longue nomenclature de litres, de kilos et de francs, mais elle était nécessaire pour les besoins de ma cause, c'est-à-dire pour faire ressortir la supériorité laitière de nos petites vaches.

Il ne faudrait pas croire, si l'on met en question la production de la viande, que la variété Pie-noire est réellement en état d'infériorité vis-à-vis des races plus grandes et notamment de celles dites de boucherie. Ce serait une erreur, car avec la somme de nourriture qui sera nécessaire pour obtenir 700 kilos d'un bœuf Normand, par exemple, on conduira très aisément deux petits Bretons à peser le même poids, et si vous consultez un gourmet, vraiment digne de l'être, il vous répondra carrément que leur chair délicate, tendre et succulente, ne le cède à aucune autre en qualité.

Je dirai plus, la variété Pie-noire, quand elle est fortement nourrie, s'engraisse avec une surprenante facilité. Ainsi, nos petites vaches, — et c'est le seul reproche que j'oserai leur

faire, — transportées sur un sol trop riche, et soumises à un régime trop substantiel, deviennent très rapidement dodues et grasses, au point de rendre jalouses les poulardes du Maine, ce qui malheureusement arrive au détriment de leur lactation et les frappe souvent de stérilité.

Pour en revenir à sa spécialité laitière, si la Pie-noire donne proportionnellement à sa petite taille plus de beurre que les vaches de nos autres variétés françaises, vous remarquerez aussi qu'elle lui transmet invariablement les éléments qui peuvent en faire un produit supérieur.

Une propreté méticuleuse et les procédés apportés à la fabrication du beurre, exercent une action majeure sur sa qualité, car on en obtiendra de très bon avec le lait le plus ordinaire, s'il est bien traité, de même que d'un lait vraiment extra, vous ne retirerez qu'un produit détestable, si vous ne mettez pas tous vos soins à sa préparation.

D'autre part, les essences fournies aux fourrages par le terroir, représentent un second facteur, également d'une notable importance ; ainsi, la légitime renommée des beurres d'Isigny tient principalement aux vertus sans pareilles des splendides herbages du Bessin.

Mais la condition fondamentale, pour avoir du beurre exquis, c'est que la vache puisse lui communiquer cette agréable onctuosité, cette bonne odeur de crème fraîche, ce goût de noisette et cette nuance ambrée, qui le rendent si appétissant.

Or, certaines races laitières, favorisées, possèdent seules cette particularité maîtresse. Elle domine chez la Pie-noire, à un si haut degré, qu'elle a contribué, encore plus peut-être que ses autres mérites personnels, à lui faire décerner le brevet d'universelle popularité, dont elle aurait le droit de s'enorgueillir.

C'est ainsi que depuis longtemps sa réputation a grandi au dehors et qu'elle a su conquérir le droit de cité dans les Provinces éloignées, où les races locales sont si mauvaises laitières, que les veaux peuvent à peine tirer du pis maternel la pitance nécessaire à leur bas âge.

Là, nos Bretonnes sont alors les bien venues, on les dorlotte, on les choie, car, sans elles, les habitants ne boiraient du lait qu'au figuré, c'est-à-dire quand on les abreuve de compliments, et sans elles également, faute de beurre, ils seraient condamnés à perpétuité à la cuisine à la graisse, si lourde à l'estomac, ou à la cuisine à l'huile, encore plus indigeste.

Autrefois, elles traversaient la Loire, en bandes nombreuses, pour se répandre par étapes, sur le Poitou, l'Angoumois, la Guyenne, le Languedoc, etc. Aujourd'hui, ce sont les chemins de fer qui, par convois entiers, les transportent en quelques heures vers ces latitudes plus méridionales.

Quand je reviens aux souvenirs de ma jeunesse, je les vois encore, suivant d'un pas alerte les routes poudreuses du Midi, sous la conduite d'un gars en *bragou-braz* et en sabots. Comme elles marchaient, insouciantes et mutines, n'interrompant leur allure délibérée, que pour dérober par-ci par-là quelques pousses fraîches aux vignobles en bordure ?

Alors, vivant si loin de ma chère Bretagne, c'était pour moi comme un reflet du pays natal, qui passait avec elles, m'apportant l'impression du parfum de ses bruyères fleuries et des fruits de ses pommiers à cidre.

Rustique et sobre comme elle l'est, notre Bretonne s'acclimate vite et bien, partout où on la transporte.

Sur la terre d'exil, elle regrettera certainement les pacages pittoresques de la Patrie absente, mais son moral solidement trempé, la garantissant contre les tristesses de la nostalgie, elle y conservera entières toutes les facultés qui sont le partage de sa race.

Dans le Périgord, j'ai maintes fois goûté des beurres de petites Bretonnes, nourries sur le noir terrain qui recèle la truffe parfumée ; j'en ai goûté également provenant d'autres Bretonnes, vivant dans la plaine Toulousaine et sous le soleil brûlant du Roussillon. Or, je le proclame en toute sincérité, ils étaient aussi délicieux que s'ils eussent été préparés à Vannes ou à Quimperlé.

La Pie-noire est par excellence la vache du pauvre, car il n'y en a pas qui soit aussi peu exigeante à tous égards et d'un entretien moins coûteux. L'herbe du chemin lui suffit, pour élaborer dans sa féconde mamelle le lait dont se régalent, à leurs repas, les hôtes de l'humble chaumière.

Elle est aussi la vache du riche, car elle porte le cachet d'une si élégante distinction, et la vive opposition de ses couleurs produit un si charmant effet, dans la verdure des grands parcs, qu'on la recherche à prix d'or, pour orner les pelouses réservées des domaines seigneuriaux. De plus, ses laitages et son beurre sont d'une telle délicatesse, que les châtelains du Bordelais, de la Touraine, du Blaisois, de l'Orléanais, etc., tiennent à honneur de les servir sur leurs tables, quand ils y font asseoir des convives de marque.

Enfin, notre petite variété Bretonne, telle qu'elle est, s'adapte si bien à la rudesse de notre sol granitique, aux brusques variations atmosphériques de notre climat maritime, aux méthodes de culture de nos exploitations grandes et petites, qu'aucun croisement et encore moins aucune autre race, ne pourraient la remplacer et nous rendre autant et d'aussi bons services.

Qu'on ne lui reproche pas ses dimensions un peu lilliputiennes, car le proverbe qui dit : « Dans les petites boîtes les bons onguents, » semble avoir été inventé exprès pour elle.

Si d'aventure il nous arrive, dans le silence mélancolique d'une nuit d'été, de traverser nos landes Bretonnes, quand la lune les inonde de sa lumière argentée, nous rencontrerons à coup sûr, paissant aux alentours de mystérieux dolmens, ces vaches en miniature, à la robe noire et blanche.

Dans ce cas, pour peu que l'esprit, bercé par la rêverie, se laisse entraîner aux évocations fantastiques, on s'attendra à voir subitement surgir des pierres druidiques, les korigans des antiques légendes, venant traire dans des seaux microscopiques le lait écumeux du troupeau minuscule, pour aller en abreuver les fées.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'éloge de la petite vache Bretonne Pie-noire offre un sujet intarissable, et j'aurais encore mille choses à vous dire, si je voulais exprimer jusqu'au bout l'admiration que m'inspire cette race d'élite.

Mais, j'ai la certitude de prêcher des convertis, car mieux placés que quiconque pour l'apprécier en connaissance de cause, vous ne lui marchandez pas votre sympathie, et votre protection lui est acquise.

Je m'arrêterai donc ici.

Seulement, vous me permettrez d'insister une dernière fois sur ce point essentiel : Ne la soumettons à aucun croisement, ce serait une profanation.

Apportons au contraire tous nos soins les plus assidus, à lui conserver son type gracieux et à perfectionner encore ses remarquables aptitudes, en ayant exclusivement recours à la sélection sévère des meilleurs reproducteurs de la race.

Bref, donnons-lui pour devise le *potius mori quam fœdari*, de notre hermine héraldique, et préservons-la contre la flétrissure du contact étranger, qui serait sa perte.

BOBY DE LA CHAPELLE.



COMPTE DE GESTION

Du 1^{er} Janvier 1903 au 1^{er} Janvier 1904

RECETTES

En caisse au 1 ^{er} Janvier 1903.....	2.765' 11
Subventions { du Morbihan.....	500 »
{ des Côtes-du-Nord.....	500 »
Vente de volumes.....	68 »
Cotisations de 1903.....	4.280 68
Diverses.....	15 »
Total des recettes.....	7.928 74

DÉPENSES

Frais de recouvrements.....	75 05
Location des archives.....	100 »
Société des Agriculteurs de France.....	90 75
Objet d'art offert à M. Le Bihan.....	380 15
Frais d'affichage.....	45 »
Administration.....	600 »
Correspondance et diverses.....	131 10
Note du libraire.....	274 30
Enseignement agricole.....	251 45
Langue bretonne.....	100 50
Dépenses { Gratification aux Frères.....	40 »
du Congrès de { — au Secrétaire de Mairie.....	25 »
La Roche-Bernard { Subvention au Comice agricole.....	50 »
Diverses.....	7 50
Volumes { Archéologie.....	1.085 65
{ Agriculture.....	537 75
{ Expédition.....	261 25
Total des Dépenses.....	3.965 45
En caisse au 1 ^{er} janvier 1904.....	3.963 29
Total égal aux recettes.....	7.928 74



LISTE GÉNÉRALE

DES MEMBRES

de l'Association Bretonne

MEMBRES FONDATEURS

- MM. Boby de la Chapelle, ancien préfet, à Champloret, Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.
Général comte Espivent de la Villesboisnet, 71, rue de l'Université, à Paris (VII^e).
Comte de Kergariou, château de Bonaban, à La Gouesnière, Ille-et-Vilaine.
Duc de Rohan, député, à Josselin, Morbihan, ou 35, boulevard des Invalides, Paris (VII^e).
Vicomte de la Noüe, château des Aubiers, à Hillion, par Yffiniac.
Comte Gérard de La Villegontier, château de La Villegontier, en Parigné, près Fougères, Ille-et-Vil., ou 46, rue d'Anjou, Paris (VIII^e).
Lanjuinais (comte), député, château de Kerguehenec, par Bignan, Morbihan, ou 31, rue Cambon, à Paris (I^{er}).
Halgouët (colonel vicomte Maurice du), député, château du Brossay, Renac, Ille-et-Vilaine, ou Paris, 4, rue Solférino (VII^e).

MEMBRES ORDINAIRES

- MM. Abgrall (l'abbé), aumônier de l'hôpital, Quimper.
Allain, Francis, Ploërmel, Morbihan.
Anne-Duportal, 1, rue du Rosaire, Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord.
Apuril, Arthur, château de Bellouan, à Ménéac, Morbihan.
Aubert (comte d'), château de la Hauguemorais, près Matignon, Côtes-du-Nord.
Auffray, P., (l'abbé), recteur de Trévère, par Lanvallon, Côtes-du-Nord.
Aveneau de la Grancière (vicomte), château de Moustoir-Lan, par Pontivy, ou 19, rue Pasteur, Vannes.
- Bahezre de Lanlay, F., maire de Plounévez-Quintin, Côtes-du-Nord, 5, rue Vicairie, Saint-Brieuc.
Barbotin, ancien député, château de Penhoët, Maure, Ille-et-Vilaine.
Barthélemy (de), Anatole, membre de l'Institut, 9, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris (VIII^e).
Beaufort (vicomte Louis de Gouyon de), Saint-Pol-de-Léon, Finistère.
Belinaye (comte de la), château du Bois-le-Houx, près Fougères, Ille-et-Vilaine.
Belleissue (Nicol de la), ancien magistrat, Plouguenast, Côtes-du-Nord.

- MM.** Bellouard (docteur), Redon.
Berthois (de), André, château des Bretonnières, Vitré.
Berthou (comte Paul de), membre de la Société de l'Ecole des Chartes, 6, rue du Bocage, Nantes, et château de Cadouzan, en Saint-Dolay, par La Roche-Bernard, Morbihan.
Bezvoët (l'abbé Le), aumônier des Filles de la Croix, Plestin.
Blanchardière (de la), château du Val, près Maignon, Côtes-du-Nord.
Blancq, château de Bourgneuf, Saint-Grégoire, Rennes.
M^{me} Blancq, château de Bourgneuf, Saint-Grégoire, Rennes.
Boberil (comte du), château de Beauchêne, à Renazé, Mayenne.
Boisboissel (comte de), ancien député, 87, rue Lauriston, Paris (XVI^e).
Boisriou (de), château de Bois-Riou, Trévou-Tréguignec, par Perros-Guirec, Côtes-du-Nord.
Bonnemère, Lionel, 26, rue Chaptal, Paris (IX^e).
Boscher Delangle, Paul, ancien notaire, à Quintin, Côtes-du-Nord.
Boscher Delangle, ancien député, banquier, à Loudéac, Côtes-du-Nord.
Botmiliau (de), René, conseiller général, à Goudelin, par Lanvollon, Côtes-du-Nord.
Boüan de Chef du Bos (de), château du Val, Planguenoual, par Pléneuf, Côtes-du-Nord.
Bouché (Hubert), Rostrenen, Côtes-du-Nord.
Boucher et de Penanros, négociants, Landerneau.

MM. Bouillé (comte Guillaume de), château de Casson, par Nort, Loire-Inférieure.

Bouillé (comte Henri de), château de Casson, par Nort, Loire-Inférieure.

Breil de Pontbriand Marzan (vicomte Paul du), château de la Brousse-Briantais, par Matignon, Côtes-du-Nord, ou au château de Gué-Loiré, par Candé, Maine-et-Loire.

Bureau, Edouard, professeur au Muséum d'histoire naturelle, Paris (V°).

Cadeville (comte de), Landerneau, Finistère.

Caill, Claude, agriculteur à Kervingant, en Plouzévé, Finistère.

Calan (vicomte Charles de la Lande de), avocat, à La Houssaye, Redon, Ille-et-Vilaine.

Cambourg (vicomte de), château de Penfrat, Gouesnac'h, par Bénodet, Finistère.

Caradec, Albert, conseiller général, à Vannes.

Cargouët (comte Théophile de), Maroué, par Lamballe, Côtes-du-Nord.

Carheil (comte Edmond de), château de la Haute-Roche, Oudon, Loire-Inférieure.

Carné-Coëtlogon (marquis de), sénateur, château de la Ville-ès-blancs, à Sévignac, Broons, Côtes-du-Nord.

Carron, Paul, ancien député, château de Piré, Piré, Ille-et-Vilaine.

Cazin d'Honincthun (baron), conseiller général, château de Lannigou, Taulé, Finistère.

Champagny (comte Henri de), château de Kerduel, Pleumeur-Bodou, Côtes-du-Nord.

- MM.** Charette (Urbain de), château de la Contrie,
Couffé, Loire-Inférieure.
- Chateaubriand (comte de), Saint-Germain-en-
Laye, Seine-et-Oise.
- Chatellier, à Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.
- Chatellier (du), Paul, président de la Société
archéologique du Finistère, château de Ker-
nuz, près Pont-l'Abbé.
- Chevillotte, Charles, à Brest.
- Cintré (marquis de), 6, rue du Chapitre, Rennes,
Ille-et-Vilaine.
- Closmadeuc (de), docteur-médecin, à Vannes.
- Collin, Sullian, 93, rue du Quinconce,
Angers.
- Cormerais, Ludovic, conseiller général, 34,
boulevard Delorme, Nantes, Loire-Infé-
rieure.
- Couëssin (de), Athanase, château de Kerougas,
par Herbignac, Loire-Inférieure.
- Couëssin (vicomte Auguste de), château de la
Coste, Saint-Julien, Côtes-du-Nord.
- Cudennec, Aimé, à Kerargoff, Plabennec,
Finistère.
- Cuverville (Louis de), conseiller général, Ste-
Tréphine, près Saint-Nicolas-du-Pélem,
Côtes-du-Nord.
- Cuy (Duverger de), château du Roz, Le Quillio,
par Uzel, Côtes-du-Nord.
- Dannes (comte de), château de Talhouët, près
Rochefort-en-Terre, Morbihan.
- David, président du Comice agricole de Surzur,
Morbihan.

MM. Delafosse, ancien député, Bazouges-la-Pérouse, Ille-et-Vilaine.

Desjars, Louis, Belle-Isle-en-Terre, C.-d.-N.

Després, fils, conseiller général; château du Temple, La Guerche, Ille-et-Vilaine.

Dortel, Alcide, avocat, correspondant du Ministre de l'Instruction Publique, 8, rue Heronnière, Nantes.

Durand, Albert, 5, rue de la Forêt, Fougères, Ille-et-Vilaine.

Durfort de Lorges (vicomte de), château d'Ancenis-les-Bois, Riaillé, par Pannecé, Loire-Inférieure.

Dutemple (l'abbé), licencié en histoire, professeur, Ecole Saint-Charles, Saint-Brieuc.

Estourbeillon (marquis Regis de l'), Député, 24, rue du Drezen, Vannes, ou 7, rue du Havre, Paris (VIII^e).

Faucigny-Lucinge (prince Ferdinand de), maire de Locquenvel, château de Coat-an-Noz, par Belle-Isle-en-Terre.

Favé (l'abbé Antoine), aumônier de l'Asile Saint-Athanase, Quimper.

Fleuriot de Langle (l'amiral comte), château de la Marinais, Iffendic, Ille-et-Vilaine.

Forest, député, parc de Bodélio, Malansac, Morbihan.

Fou de Kerdaniel (vicomte du), maire d'Hillion, château de Bonabry, par Yffiniac.

Frain de la Gaulayrie, rue de Nantes, à Vitré, Ille-et-Vilaine.

- MM.** France (Henri de), château du Gage, Pleugue-
neuc, Ille-et-Vilaine.
Freslon de la Freslonnière (vicomte de),
château de la Rouardais, Bains, Ille-et-
Vilaine.
- Gahier, conseiller général, Rougé, Loire-Infé-
rieure.
Gaillard (l'abbé), aumônier de l'hospice général,
Nantes.
Garnier, fabricant d'instruments aratoires, à
Redon, Ille-et-Vilaine.
Gastinel, Arsène, propriétaire, à Gennes-sur-
Seiche, Ille-et-Vilaine.
Gaultier de Kermoal, Adolphe, château des
Vaulx, par Broons, Côtes-du-Nord.
Geslin de Bourgogne, J., (comte de), Saint-
Brieuc.
Gibon (vicomte Léonce de), rue du Guesclin,
Redon.
Goasguen (l'abbé), curé à Plouescat, Finistère.
Goulaine (comte de), sénateur, château de
Kerlivio, Hennebont.
Gouyon de Coipel (comte de), château de la
Ville-Janvier, La Gacilly, Morbihan.
Goyon-Matignon de Marcé (marquis de), châ-
teau de la Chauvellerie, Joué-sur-Erdre,
Loire-Inférieure.
Grimaudière (de la), Hippolyte, château de la
Hamonaye, par Châteaubourg, Ille-et-Vilaine.
Guébriant (comte Alain de), maire de Saint-
Pol-de-Léon, Finistère, ou 73, rue de Va-
renne, Paris.

MM. Guerdavid (comte Gaston de), château de Keraël, par Guerlesquin, Finistère.

Guibourgère (vicomte de la), château de Coëlan, Langourla, Côtes-du-Nord.

Guillemot, avocat, villa Jean Marc, avenue Paramé, Saint-Malo.

Guillier (comte du), conseiller général, château du Guillier, près Jugon, Côtes-du-Nord.

Guillot de Corson (l'abbé), chanoine, château de la Noë-Saint-Yves, Bain, Ille-et-Vilaine.

Guiton (vicomte de), château de Bonnefontaine, Antrain, Ille-et-Vilaine.

Guyomard (l'abbé), Supérieur de l'Institution Notre-Dame de Guingamp.

Hayrie (de la), ancien receveur des finances, à Quimperlé, Finistère.

Haugoumar des Portes, Charles, sénateur, Lamballe, ou 31, rue Madame, Paris (VI^e).

Helliet (l'abbé), recteur de Tréméven, par Lapvillon, Côtes-du-Nord.

Hérissant (E.), directeur de l'Ecole pratique d'agriculture des Trois-Croix, près Rennes.

Hévin, Emile, Moulins, par Piré, Ille-et-Vilaine.

Houitte de la Chesnais (Armand), Saint-Malo, Ille-et-Vilaine.

Houitte de la Chesnais (Léon), Saint-Malo, Ille-et-Vilaine.

Jallobert (l'abbé Paris), Balazé, Vitré, Ille-et-Vilaine.

MM. Janvier, Joseph, propriétaire, Saint-Jouan-de-l'Isle, Côtes-du-Nord.

Jars de Kéranroué (des), Pierre, à Morlaix, Finistère.

Jessey (Yves Bazin de), château de Montmarin, par Pleurtuit, Ille-et-Vilaine.

Jézégou (l'abbé), vicaire, Châteaulin.

Joûon des Longrais, 4, rue du Griffon, Rennes.

Jousselandière (Paul Vigneron de la) à Bodeuc, Nivillac, La Roche-Bernard, Morbihan.

Kerdaffrec (l'abbé), chanoine, curé-archiprêtre, Pontivy, Morbihan.

Kergall, 43, Avenue du Bois de Boulogne, Paris (XVI^e).

Kergrist (vicomte J. de), Château de Rohou, Carantec, par Morlaix, Finistère.

Kergrist (François de), à Keromnès, Carantec, par Morlaix, Finistère.

Kérizouët (Le Gallic de), fils, château de Ménoré, près Guémené-sur-Scorff, Morbihan.

Kermoyan (vicomte de), château de Kerandraon, près Saint-Pol-de-Léon, Finistère.

Kernaëret (Mgr Jude de), professeur à la Faculté Catholique, Angers, Maine-et-Loire.

Kerouartz (marquis de), ancien député, Guingamp.

Kerret (vicomte Hugues de), château de la Forest, à Languidic, Morbihan.

Kersaouan Kerjean (comte Guy de), château de Kerjean, au Conquet, Finistère.

Kervers (vicomte de), château de Lanrigan, par Combourc, Ille-et-Vilaine.



MM. Kerviler, René, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, à Saint-Nazaire, Loire-Inférieure.

La Chambre, député, château de La Briantais, Saint-Servan, Ille-et-Vilaine, ou 8, place Vendôme, Paris (1^{er}).

La Buharaye (de), château de Callac, Plumelec, Morbihan.

La Chapelle, (Charles de), ancien Capitaine d'Infanterie, Château des Bretonnières, Vitré, Ille-et-Vilaine.

La Chapelle (M^{me} Boby de), Champlorete, Saint-Servan.

La Ferronnays (marquis de), député, à Saint-Mars-la-Jaille, Loire-Inférieure, ou 34, Cours La Reine, Paris (VIII^e).

Lafolye, libraire-éditeur, Vannes.

Laigue (comte de), château de Bahurel, Redon. Lallié, 18, rue Lafayette, Nantes.

Lamarzelle (de), sénateur, château de Keralier, par Sarzeau, Morbihan, ou 254, boulevard Saint-Germain, Paris (VII^e).

La Monneraye (comte de), château du Cléyo, à Caro, Malestroit, Morbihan, ou 9, rue d'Arras, Paris (V^e).

La Moussaye (comte Amaury de), château de l'Ingourdi, Le Bodéo, par Quintin, Côtes-du-Nord.

Langlois, château de Kermalvézin, Carnac, Morbihan, ou rue Rosmadec, Vannes.

Lantivy (comte de), à Saint-Méloir-des-Ondes, Ille-et-Vilaine.

- MM.** Lantivy-Trédien, château de Lantivy, Meucon, près Vannes.
Larère, place du Champ, à Dinan.
Largentaye (de), Jacques, château de Craffault, en Plédran, par Saint-Julien, Côtes-du-Nord.
La Touche (comte Le Vassor de), à Saint-Brieuc.
La Vieuxville (Gaston de), à la Vieuxville, Saint-Cast, Côtes-du-Nord.
La Vieuville (comte de), château de la Tourdelin, par Bécherel, Ille-et-Vilaine.
La Villarmois (comte de), à Trans, Pleine-Fougères, Ille-et-Vilaine.
La Villéon (comte de), château de Montmuron, Bécherel, Ille-et-Vilaine.
Le Bihan, Félix, ancien juge de paix, Saint-Brieuc.
Le Bouteillier (vicomte), à Fougères, Ille-et-Vilaine.
Le Breton, Paul, ancien sénateur, Laval.
Le Clerc (l'abbé), professeur à l'Institution Notre-Dame de Guingamp.
L'Ecluse (de), Edmond, à Audierne, Finistère.
Le Cour Grandmaison, Henri, château de Coislin, Campbon, Loire-Inférieure.
Lecoqu (l'abbé), chanoine titulaire, Saint-Brieuc.
Le Forestier de Quillien, château de Poulbroc'h, en La Martyre, par Ploudiry, Finistère.
Le Gonidec de Traissan (comte), député, château de La Baratière, Vitré, Ille-et-Vilaine.
Le Gonidec de Traissan (vicomte), Charles, 3, quai Châteaubriand, Rennes.

MM. Le Gorrec, Pontrieux, Côtes-du-Nord.

Le Gualès de Mézaubran (comte), château de Lucinière, par Joué-sur-Erdre, Loire-Inférieure.

Le Jumeau de Kergaradec (vicomte), rue Jeanne d'Arc, 12, Vannes.

Le Maréchal, Edouard, à Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.

Le Meignen, avocat, 8, rue Gustave Flaubert, Paris (XVII^e).

Le Mercier (l'abbé), curé de Maël-Carhaix, Côtes-du-Nord.

Lemièrre, E., avocat, 23, boulevard National, Saint-Brieuc.

Le Mintier (comte René), villa du Bastion, Dinan, Côtes-du-Nord.

Le Mintier de La Motte-Basse (marquis), château de la Motte-Basse, Le Gouray, Côtes-du-Nord.

Le Pannetier de Roissay, château des Harlais, près Landéan, Ille-et-Vilaine.

Le Pennec (l'abbé), directeur au Grand Séminaire, Saint-Brieuc.

Lescoët (marquis de), château de Lesquiffiou, Pleyber-Christ, Finistère.

Lesguern (vicomte de), château du Chef-du-Bois, Landerneau.

Le Velly, ancien notaire, Pleyben, Finistère.

L'Hévéder (l'abbé), curé de Lannion.

Limon, Député, Saint-Brandan, par Quintin, Côtes-du-Nord.

Lorgeril (comte Jacques de), château de la Bourbansais, Pleugueneuc, Ille-et-Vilaine.

MM. Lorgeril (comte de), conseiller général, château de Chalonge, Trébédan, par Plélan-le-Petit, Côtes-du-Nord.

Lorgeril (vicomte François de), château du Boisriou, par Perros-Guirec, Côtes-du-Nord.

Lorgeril (de), Yan, le Légué-Plérin, C.-du-N.

Lorgeril (de), Simon, château de Goudemail, Lanrodec, par Plouagat, Côtes-du-Nord.

Loth, doyen de la Faculté des Lettres, faubourg de Redon, 44, Rennes.

Maillard, sénateur, maire du Croisic, Loire-Inférieure, ou 88, boulevard St-Germain (V^e).

Mauduit (Henri de), Quimperlé, Finistère.

Ménorval (de), 9, rue Pasteur, Vannes.

Messelière (comte Paul Frotier de La), château de Prémoré, par Pleugueneuc, Ille-et-Vilaine.

Micault, Plouvara, Côtes-du-Nord.

Millon (l'abbé), boulevard Sévigné, 21 bis, Rennes.

Montaigu (comte de), député, château de la Bretesche, par Missillac, Loire-Inférieure, ou 18, rue de Martignac, Paris (VII^e).

Morel, capitaine au 116^e d'Infanterie, Vannes, Morbihan.

Mottin, Aimé, château de Launay-Guen, Plémet, Côtes-du-Nord.

Moulins (de), château de la Ronxière, Matignon, Côtes-du-Nord.

• **Nantois** (vicomte F. de), manoir de La Choltais, Antrain-sur-Couësson, Ille-et-Vilaine,

MM. Nédélec (Etienne), Voyageur de Commerce,
Quimper.

Nétumières (comte Guy des), château des
Nétumières, près Vitré, Ille-et-Vilaine.

Noüe (de la), Maurice, château des Aubiers,
Hillion, Yffiniac, Côtes-du-Nord.

Nouël (de), Louis, château de Kertanouarn,
Ploubazlanec, Côtes-du-Nord, ou Paulx,
Loire-Inférieure.

Oheix, André, à Trévé, près Loudéac, Côtes-
du-Nord.

Ollivier, Auguste, sénateur, à Guingamp, Côtes-
du-Nord.

Ollivier, Pierre, propriétaire-cultivateur, à Tré-
vérec, près Lanvollon, Côtes-du-Nord.

Ollivier (l'abbé), supérieur du Petit Séminaire,
Plouguernével.

Palys (comte de), château de Clays-Palys, par
Romillé, Ille-et-Vilaine, jusqu'au 1^{er} janvier,
ou 5, rue Saint-Yves, Rennes, du 1^{er} janvier
à Pâques.

Penguern (de), château de Kérizel, par Quim-
perlé.

Perrien (comte de), ancien député, château de
Lannouan, près Landévant, Morbihan.

Perrien (vicomte Gustave de), château de Loc-
guénolé, près Hennebont, Morbihan.

Petitpierre, industriel, boulevard Carnot,
Redon.

Peyron (l'abbé), chancelier-archiviste de l'Evê-
ché de Quimper.

MM. Philouze, Paul, fils, 11, rue Le Bastard, Rennes.

Pioger (comte André de), château de Launay, par Redon.

Pioger (Victor de), Beaumont, par Redon, Ille-et-Vilaine.

Pocquet, Barthélemy, rédacteur au *Journal de Rennes*, 8, rue de Robien, Rennes.

Polignac (comte Maxence de), château de Kerscamp, Hennebont, Morbihan.

Pommereul (baron de), château de Marigny, Saint-Germain-en-Coglès, Ille-et-Vilaine.

Poulpiquet (de), Césaire, château de Trefry, par Quéménéven, Finistère.

Quélen (comte de), château de la Ville-Chevalier, près Plouagat, Côtes-du-Nord.

Quénétain (comte de), château de la Molière, par Guichen, Ille-et-Vilaine.

Radiguet, Lionel, *Enêz Heussaf*, 3, rue Herschell (Observatoire), Paris (VI^e). L'hiver, La Taudrie, Saint-Ursanne, Suisse.

Raison du Cleuziou, Alain, rue Vicairie, Saint-Brieuc.

Raison du Cleuziou, Yves, avocat, président du syndicat agricole des cantons de Châteaulin et Pleyben, Châteaulin.

Rengervé (de), Louis, château du Châlet, près Rennes, Ille-et-Vilaine.

Reposoir (comte Poullain du), château de la Cour Porée, Saint-Hélen, Dinan, C.-d.-N.

Robert (Paul), banquier, Dinan, Côtes-du-Nord.

MM. Robert, château de Keraoul, Ploudiry, Finistère.

Robien (marquis de), château de Robien, près Quintin, Côtes-du-Nord, ou 63, rue de Varenne, Paris (VII^e).

Rochard, fils, Vannes.

Rochefoucauld (comte François de la), conseiller général, château de Fresnoy, Plessé, Loire-Inférieure.

Rochemacé (de la) Maurice, château de La Roche, Couffé, Loire-Inférieure.

Rödel, Albert, 31, rue du Jardin Public, Bordeaux.

Roquefeuil (comte Raymond de), château du Bilo, Tréguier, Côtes-du-Nord.

Roquefeuil (de), 4, place St-Pierre, St-Brieuc.

Rougé (comte Pierre de), château des Salles, Guingamp, Côtes-du-Nord.

Ruellan, Charles, Villa Brouassin, Paramé.

Sageret, chât. de Kervihan, Carnac, Morbihan.

Saint-George (vicomte de), château de Kerennevel, près Rosporden, Finistère.

Saint-George (comte René Harscouët de), château de Keronic, à Pluvigner, Morbihan.

Saint-Jouan (Léon de), château de Coatandoch, Plouagat, Côtes-du-Nord.

Saint-Luc (Comte de), ancien député, château de Guilguiffin, par Plogastel-Saint-Germain, Finistère

François Saint-Maur (Charles), château de la Pannetière, La Chapelle-sur-Erdre, Loire-Inférieure.

MM. Saint-Méleuc (vicomte Raoul de), directeur du
Livre de Raison de la Bretagne, 73, avenue
Kléber, Paris (XVI^e).

Saint-Pierre (marquis Méhérenc de), château du
Bois de la Salle, près Lanvollon, C.-d.-N.

Saint-Pierre (le vicomte Yves Méhérenc de),
château du Bois de la Salle, près Lanvollon,
Côtes-du-Nord.

Sarrauton (de), Bonnétable, Sarthe.

Sécillon (Marquis de), château de Kerfur,
Guérande, Loire-Inférieure.

Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, à Saint-
Brieuc (M. Micault).

Stéphen de Sécillon (v^{te}), rue Prémion, Nantes.

Stot (Henry), 15, rue de la Monnaie, Rennes.

Syndicat agricole de Cancale (Président du),
comte de Lorgeril, château du Vaulerault,
Saint-Méloir-des-Ondes, Ille-et-Vilaine.

Taillart (de), Charles, à Pludual, par Plouha,
Côtes-du-Nord.

Tempier, archiviste des C.-du-N., Saint-Brieuc.

Tiercelin, Louis, directeur de l'*Hermine*, villa
Kerazier, Paramé.

Tortelier, rue de Fougères, 14, Rennes, Ille-
et-Vilaine.

Trévédy, ancien président du tribunal civil
de Quimper, Laval.

Troguindy (comte de), ancien conseiller général,
à Lannion, Côtes-du-Nord.

Trolong du Romain, Aimédée, château du
Longeau, à Saint-Gelven, près Goarec, Côtes-
du-Nord.

- MM. Vallée, François, rue Saint-Benoît, St-Brieuc.
Vatar, imprimeur, à Rennes.
Veillet Dufrêche, Victor, à Moncontour, Côtes-du-Nord.
Verger (du), château de la Guérande, Hénanbihen, Côtes-du-Nord.
Villerabel (abbé du Bois de la), chanoine hon., vicaire général honoraire, Saint-Brieuc.
Villers (Louis de), château de Montauban-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine, l'hiver, 11, rue Victor-Hugo, Rennes.
Villiers du Terrage (baron Marc de), château de Kerminihy, par Rosporden, Finistère.
Villiers du Terrage (vicomte de), château de Kerminihy, par Rosporden, Finistère.
Vincelles (comte de), château de Penanrun, Concarneau.
Vittu de Kerraoul, Louis, Ile Havard, Matignon, Côtes-du-Nord.
- Wismes (baron Gaëtan de), secrétaire général de la Société académique de Nantes, château de La Chollière, Orvault, par Nantes, ou Nantes, rue Saint-André, 11.
-

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM. Chantepie, conservateur de la Bibliothèque de
l'Université à la Sorbonne, Paris.

Le Hir, bibliothécaire de la Bibliothèque
Publique, 20, rue Brizeux, Nantes.

Petit, conservateur de la Bibliothèque de Saint-
Brieuc.

Wismes (baron Christian de), 7, rue Félix,
Nantes (Société Archéologique de Nantes
et de la Loire-Inférieure).

TABLE DES MATIÈRES

PRÉLIMINAIRES

	Pages.
Messe du Saint-Esprit.....	V
Allocution de M. l'abbé Boussard, curé-doyen de La Roche-Bernard.....	VI
Séance solennelle d'ouverture.....	XI
Discours de M. Lanjuinais.....	XIII
Bureau du Congrès.....	XVII
Discours de M. Forest.....	XVIII
Discours de M. le comte de Palys.....	XIX
Discours de M. Boby de la Chapelle.....	XX
Discours de M. Forest, président du Congrès.....	XXII

COMPTE-RENDUS & MÉMOIRES

Séance du mardi 1 ^{er} septembre (matin).....	5
Rapport sur les Syndicats agricoles, par M. de la Jousselandière.....	5
Rapport sur les Syndicats agricoles, par M. David.....	12
Séance du jeudi 3 septembre (matin).....	16
Séance du jeudi 3 septembre (après-midi).....	18
Rapport sur la culture de la vigne, par M. Le Gallais.....	18
Conférence sur la race pie noire, par M. Boby de la Chapelle.....	26
Compte de gestion.....	50
Liste générale des Membres de l'Association Bretonne.....	51
Membres fondateurs.....	51
— ordinaires.....	52
— correspondants.....	69

8-04. — Saint-Brieuc, Imprimerie René PRUD'HOMME.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ASSOCIATION BRETONNE

PUBLIÉ

PAR LA CLASSE D'ARCHÉOLOGIE

TROISIÈME SÉRIE

TOME VINGT-DEUXIÈME

Quarante-quatrième Congrès tenu à La Roche-Bernard

DU 31 AOUT AU 5 SEPTEMBRE 1903



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE RENÉ PRUD'HOMME

1904

PROCÈS-VERBAUX
DES
SÉANCES

1877

1878

Quarante-quatrième Congrès de l'Association Bretonne

TENU A LA ROCHE-BERNARD

Du 31 Août au 5 Septembre 1903

SÉANCE SOLENNELLE D'OUVERTURE

Lundi 31 Août 1903

M. le Président ouvre le Congrès à 2 heures, dans la salle des fêtes de la Mairie ; au bureau se trouvent : M. le Comte Lanjuinais, sénateur, directeur général ; M. Boterff, maire de La Roche-Bernard ; Comte de Palys ; Marquis de l'Estourbeillon, député ; Bobby de la Chapelle, ancien préfet ; Forest, député ; L. de Villers ; Houitte de la Chesnais.

M. le Président prononce le discours suivant :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Quand Hugues Capet monta sur le trône, son royaume ne se composait guère que de la ville de Paris et de sa banlieue. Le reste de la France était divisé en une multitude de petits Etats d'inégale grandeur, sans cesse en guerre les uns avec les autres. En vertu du droit féodal, leurs chefs reconnaissaient bien, en principe, la suzeraineté du premier d'entre eux ; mais, en fait, ils étaient à peu près indépendants.

A partir de ce moment, tous les efforts de nos rois ont été

concentrés vers un but qu'avec une admirable persévérance, ils ont fini par atteindre au bout de plusieurs siècles : réduire d'abord la puissance des grands feudataires de la couronne et réunir ensuite au domaine royal toutes les provinces dont l'ensemble forme aujourd'hui la France.

La Bretagne est entrée une des dernières dans cette confédération de petites nationalités que l'on pourrait comparer aux cellules constitutives du corps humain ; elle y est entrée librement, en stipulant par l'organe de sa dernière souveraine, la bonne duchesse Anne, deux fois reine de France, le maintien de sa constitution et de ses libertés. En dépit de fréquentes tentatives d'empiétement sur nos droits si bien défendus par nos Etats et par notre Parlement, le traité a été observé jusqu'à la Révolution, et c'est, en grande partie, grâce à cette situation privilégiée, que la Bretagne a pu garder une autonomie beaucoup plus grande que partout ailleurs.

L'amour que nous professons pour notre petite patrie, ne nous empêche certes pas de bien aimer la grande ; mais, tout en ayant la prétention très justifiée d'être comptés parmi les meilleurs des Français, nous sommes fiers d'être nés et nous voulons rester bretons. Comment une si parfaite union a-t-elle pu s'établir entre des hommes ne parlant pas tous la même langue ? Ce n'est pas l'un des faits les moins curieux de notre histoire locale, et il est tout à l'honneur de nos anciens ducs, dont l'habile et paternel gouvernement a su fondre ensemble, au point d'en faire un tout homogène et indissoluble, des éléments originellement si dissemblables.

Depuis la création des départements, c'est-à-dire depuis plus d'un siècle, la Bretagne a cessé d'être l'une des grandes divisions administratives de la France ; mais les habitants des cinq départements entre lesquels son territoire a été partagé, ne se sont résignés qu'à leur corps défendant, à être ainsi séparés les uns des autres. On se défie quelque peu chez nous de ceux qu'on appelle des étrangers, et l'on exige d'eux, en quelque sorte, des lettres de grande naturalisation, avant de leur accorder sa confiance ; par contre, du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est de la presqu'île, un Breton, quel que soit le lieu de sa naissance, est sûr d'être accueilli partout les bras ouverts.

Il s'est formé récemment une école de gens instruits par l'étude et l'expérience, qui ont entrepris de faire réformer l'organisation centralisatrice et bureaucratique du premier Empire soigneusement conservée par tous les gouvernements qui lui ont succédé. Effrayés de l'émiettement de la France et de la disparition de tout esprit d'initiative qui en ont été les conséquences, ils demandent qu'on reconstitue, à très peu de choses près, sous le nom de régions, les anciennes provinces. Si, comme je le souhaite, leurs espérances finissent par devenir une réalité, le jour où la loi de réunion sera promulguée sera un jour de fête pour tous les Bretons.

Etrangère à ce qui nous divise le plus, puisqu'elle a banni de son sein la politique, l'Association Bretonne n'a jamais eu qu'une ambition, celle de servir de lien entre tous les fils de la vieille Armorique, et c'est avec cette pensée qu'elle a établi, pour la tenue de ses Congrès, un roulement qui lui permet d'aller porter à tour de rôle, dans toutes les parties de la Bretagne, les enseignements de sa Section d'Agriculture qui ont si largement contribué aux magnifiques progrès réalisés par nos cultivateurs, et ceux de sa Section d'Archéologie constamment préoccupée de rechercher et de divulguer les faits ignorés ou peu connus de nos annales.

Tandis que la plupart des autres sociétés aiment à tenir leurs assises dans les grands centres où l'on trouve plus facilement d'abord à se loger et ensuite à faire parler de soi, la nôtre semble, au contraire, avoir une prédilection marquée pour les petites villes qui, comme la vôtre, jadis le siège de l'une des neuf baronnies de la Bretagne, ont joué un rôle plus ou moins considérable dans notre histoire et ont conservé des souvenirs qu'il importe de ne pas laisser oublier.

Jusqu'à ces derniers temps La Roche-Bernard était d'un abord difficile. Grâce à la mise en exploitation du premier réseau des chemins de fer du Morbihan, elle est maintenant, en attendant mieux, en communication directe avec Vannes, et c'est ce qui nous a permis de lui donner la préférence sur d'autres villes dont les noms avaient été mis en avant. A en juger par l'accueil que nous y avons reçu, nous n'aurons pas, j'en suis déjà certain, à nous repentir de notre choix.

Puis, le Président donne lecture de plusieurs lettres d'excuses : de M. du Halgouët, député, de Mgr de Kernaëret.

M. Riou, sénateur et maire de Vannes, adresse la lettre suivante :

Vannes, le 24 Août 1903.

MONSIEUR ET BIEN CHER PRÉSIDENT,

A sa session d'Août, le conseil municipal de Vannes a bien voulu décider, — et voter en principe les crédits nécessaires à cet effet, — la fonte de la statue de notre grand Connétable que, vous le savez, M. Le Duc nous a généreusement offerte.

De son côté, notre conseil général, que vous présidez avec une si haute autorité, a tenu à s'associer à cette démonstration patriotique, en votant un crédit de 600 francs.

Mais, avant tout, je ne dois pas oublier que l'initiative de l'érection de cette statue de Richemont remonte à une date plus éloignée, et qu'elle est due surtout à votre éminent et regretté prédécesseur, M. Audren de Kerdrel, alors que, Président de l'Association Bretonne, à la dernière session qu'elle a tenue à Vannes, il nous disait avec une émotion qui avait gagné tous les cœurs, combien il serait heureux de voir consacrer un pareil monument à la mémoire de celui qui a tant fait pour la Bretagne et pour la France, et que les siècles écoulés semblent avoir méconnu.

Vous savez comme, en de pareils moments, la parole d'Audren de Kerdrel s'enflammait, et à quel degré étaient communicatives les inspirations de son âme qui, dans ses élans, ne séparait jamais la France de cette Bretagne qu'il aimait avec tant de ferveur ; aussi, me rappelant cette dernière soirée de Vannes, j'entends encore sa voix qui n'avait jamais été plus touchante, nous recommandant pieusement son souvenir, si Dieu le rappelait à lui avant que cette œuvre fût achevée.

C'est sous de pareils auspices et en suivant la direction qui nous était donnée de si haut, que, grâce à votre concours et à celui de l'Association Bretonne, nous pouvons entrevoir l'heure où s'élèvera la statue de Richemont sur la place publique de la ville qui, suivant l'expression de notre merveilleux anna-

liste, M. de la Borderie — dont je veux saluer la mémoire d'un hommage respectueux et reconnaissant — a eu le privilège de voir passer sous ses murs toute l'histoire de la Bretagne.

C'est pourquoi, au moment où l'Association Bretonne va ouvrir ses assises non loin de ce qui fut le berceau du Connétable, je tiens à honneur de vous prier de la remercier, en notre nom à tous, de ce qu'elle a bien voulu faire jusqu'ici — et laissez-moi ajouter, car nous aurons encore besoin de son aide — de ce qu'elle voudra bien faire pour accomplir sa mission.

Veuillez agréer, Monsieur et bien cher Président, l'expression de mes sentiments d'affectueux dévouement.

Le Sénateur-Maire de Vannes,

CHARLES RIOU.

M. le Comte Lanjuinais cède ensuite le fauteuil de la présidence à M. Forest, député, Président du Congrès de l'Association Bretonne :

Je remercie l'Association Bretonne de l'honneur qu'elle me fait. S'il s'agissait de diriger effectivement les travaux d'une société aussi savante, d'une société qui sait traiter avec une égale compétence l'Archéologie et l'Agriculture, je déclinerais ce périlleux honneur. Mais, mon rôle sera beaucoup plus modeste, aussi j'accepte cette désignation comme un témoignage de sympathie. J'y trouve cependant un avantage, c'est de pouvoir, au nom d'une grande partie de la contrée que je représente, remercier l'Association Bretonne d'avoir choisi La Roche-Bernard pour tenir ses assises. A tous les congressistes, je souhaite une cordiale bienvenue et j'espère qu'ils apprécieront La Roche-Bernard, comme elle le mérite, et ne regretteront pas la peine qu'ils ont eue à l'aborder.

Il donne ensuite la parole à M. le Comte de Palys qui tient la nombreuse assistance sous le charme de sa parole si pleine d'humour et si savante à la fois.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est une grande joie pour un Rennais appelé à l'honneur de parler devant vous, né sur les bords de la Vilaine, n'ayant jamais considéré que ses ondes fangeuses coulant tristement entre deux hautes et noires murailles de granit, de la retrouver ici vraiment digne de son rang de premier fleuve breton. Délivrée de ses rudes entraves de pierre, elle s'abandonne tout à son aise à d'aimables fantaisies, contourne sans façon des roches escarpées, puis abaissant ses rives pour côtoyer de jolis vallons verdoyants et boisés, elle arrive enfin à se faire toute belle pour avoir l'honneur de passer sous votre célèbre pont ! Si tout le monde n'y passe pas sur le pont de La Roche-Bernard, comme sur le pont d'Avignon, il a sur celui sept fois centenaire de Saint-Benezet l'avantage de dominer dédaigneusement les plus fières mâtues, et c'est une courtoisie agréable en arrivant ici, de faire ce qu'elles ne sont pas obligées d'accomplir, de s'incliner pour le saluer en passant.

Ce Bernard inconnu, chef normand, débarqué il y a mille ans du fond de la Scandinavie peut-être, et se taillant un domaine sur les bords du fleuve, ne se doutait pas de l'heureuse fortune qui suivrait toujours cette fondation nouvelle, et de l'immortelle durée qu'elle apporterait à son nom.

Par quels moyens, arrivé en envahisseur peut-être, et probablement séduit par la beauté du pays, sut-il se ménager de suite, par la force ou autrement, la faveur du pouvoir qui le laissa s'installer en paix ?

Quoiqu'il en soit, il semble s'être installé largement ; ses fils arrondissent bien vite son domaine, puis courbant la tête sous le joug béni de la civilisation chrétienne, on les voit, comme toutes les grandes races, commencer leur histoire en comblant de bienfaits les monastères voisins de Saint-Gildas, Redon, Pontchâteau, Blanche-Couronne, Prières, et plus loin Bonrepos, dont ils devinaient l'influence civilisatrice ; aidant ainsi à fonder pour leur part cette propriété ecclésiastique, la plus ancienne et la plus légitime de toutes, puisqu'elle provient de largesses voulues, consenties et réglées par la reconnaissance du cœur et la piété des chrétiens.

Le premier sire de La Roche avait hardiment campé sa forteresse sur un roc escarpé d'où il pouvait surveiller la navigation de la Vilaine et repousser les ennemis auxquels l'embouchure du fleuve semblait ouvrir une large porte pour pénétrer jusqu'au cœur du pays.

Cet archipel de petits ilots qui se trouvent en face de cette embouchure, était un refuge assuré pour les pirates normands, ou autres, qui s'aventuraient dans ces parages, et un mémoire inédit du XVIII^e siècle (1) cite principalement les « deux baies d'un mouillage excellent que contient la petite île Dumet, où en temps de guerre les corsaires ennemis viennent attendre leur proie au sortir de la Vilaine. » A quelle époque avait été construit pour la première fois le fort dont les fondations subsistaient encore en bon état en 1790 ? Le fait est qu'il fut détruit par les Anglais, pendant la guerre de 1782, mais, vu son utilité, il fut de suite question de le reconstruire.

Tout ceci explique le choix que fit le premier Bernard, de ce rocher qu'il appela de son nom. — Ses descendants s'y trouvèrent bientôt à l'étroit, le primitif donjon ne suffisant plus aux aménagements réclamés par les progrès de la civilisation et l'adoucissement des mœurs. Ils se bâtirent donc un peu plus dans l'intérieur des terres, à La Bretesche, une résidence plus large, plus confortable, dans un site heureux, où la nature ajoutait son secours à ce que le puissant seigneur pouvait donner de forces à sa nouvelle demeure.

Et, tandis qu'après les siècles écoulés nous ne rencontrons trop souvent dans les plus illustres forteresses que des murs renversés, des tours abattues, parfois même de simples constructions méconnaissables, qui nous montrent l'écroulement des grandeurs de ce monde, Rieux, Rochefort, Ranrouët et tant d'autres, ici le château de La Bretesche, après les sièges et les assauts, après les révolutions et les pillages, se relevant toujours de ses ruines, a retrouvé aujourd'hui une gloire digne de ses gloires d'autrefois ; et répand encore sur la région voisine les bienfaits d'un patronage éclairé, l'éclat d'une noble race, et de la juste renommée que donnent le dévouement à la patrie sur les champs de bataille comme dans les loisirs de la

(1) Archives du château de Clays.

paix, les travaux de l'intelligence sous toutes ses formes, l'amour éclairé des arts et la culture de toutes les choses de l'esprit (1).

Après trois siècles, le nom du chef normand avait disparu et se fondit dans cette grande maison de Montfort et Laval que nous avons rencontrée à Rieux l'an dernier. Puis, d'héritière en héritière, car le même nom ne se perpétue pas bien longtemps dans la série des seigneurs, nous voyons se succéder : Rieux, Coligny, La Trémoille, Lorraine, etc., c'est-à-dire les plus illustres races féodales de France, dont les noms résonnent dans l'histoire comme un bruit d'épées, ou une fanfare de clairons.

Malheureusement, la figure de l'un de ces seigneurs, François de Coligny d'Andelot, pourrait être couverte d'un voile noir, comme le portrait du doge traître à son pays, car il a sur sa tête, devant Dieu et devant l'histoire, le triste fardeau d'avoir trahi la religion de ses pères et implanté dans ce pays le protestantisme, qui déjà par Rohan, Blain et La Trémoille à Vitré, infestait toute la Haute-Bretagne.

Ce fut en 1558 qu'il vint prendre possession de La Roche-Bernard. Il le tenait de sa femme Claude de Rieux. Pendant les douze années qu'il posséda ce domaine, où il fit quatre séjours prolongés, son influence fut grande. La noblesse du pays se laissa gagner par l'exemple du puissant seigneur et devint huguenote à patron. Il fit une propagande incessante et organisa le culte réformé dont il confia la direction à deux ministres. L'un d'eux nous a laissé le curieux récit de leur installation au pays et d'autres l'ont recueilli et publié.

Tout à fait en commençant son ministère, Louveau, ce principal prédicant, n'ayant pu grouper autour de lui un public assez nombreux, fut obligé d'aller prêcher non loin d'ici, à Lormaye, et comme les seigneurs de La Roche-Bernard étaient très fervents, Claude de Rieux, bien que sa santé dût la retenir chez elle, se faisait porter au prêche en litière, non seulement chaque dimanche, mais encore faisait venir Louveau à la Brettesche trois fois par semaine. Il recommençait le même compte

(1) Cette magnifique demeure appartient à M. le C^{te} de Montaigu, député de la Loire-Inférieure.

pour la ville, plus deux sermons de plus le mercredi et le dimanche à 7 heures du matin, pour les serviteurs. C'était, comme on le voit, un homme très occupé et les habitants sinon tous fervents, au moins copieusement nourris de la doctrine nouvelle pour le devenir.

Je ne sais si cette exubérante éloquence était toujours bien accueillie. En lisant ses récits on voit que Louveau se rendait parfois importun et on peut entrevoir ses déboires.

Un jour, de braves habitants des environs revenaient d'un baptême, peut-être un peu gais, puisqu'on sait que de tout temps

« Le baptême est une fête
Pour les parents, pour les amis. »

Louveau, scandalisé, essaya de les prêcher à tort et à travers et en pleine forêt de la Bretesche. Ils en eurent vite assez et prenant de grosses pierres voulurent le lapider « comme saint Etienne » ajoute tristement le narrateur avec un naïf orgueil pour son héros. Les gros chênes de la forêt derrière lesquels il se cacha, le dérobèrent à ce martyr ; mais, on comprend qu'avec de pareils ennuis il préférerait, au séjour de la ville, la noble retraite de la Bretesche où il était bien reçu, toujours désiré et largement choyé.

Ce fut bien pis après la mort de d'Andelot en 1570. Quelques dissentiments ou rivalités s'étaient élevés entre les ministres, d'autres avaient failli, paraît-il, sur des sujets qui, ajoute le chroniqueur « seraient trouvés légers au sens de la chair selon les principes du monde, » et sur lesquels il ne s'explique pas autrement. Tirant discrètement le rideau sur cette histoire, il ne donne ni le nom du pécheur ni celui de sa faute. Passons donc après lui les yeux baissés.

En plus des difficultés avouées, de ces rivalités d'influence et de ces jalousies que nous soupçonnons, et malgré les consolations qu'il trouvait dans ce refuge fort doux où il était sous l'aile des seigneurs, le pauvre ministre eut d'autres ennuis.

« En ce temps-là, dit-il, il arriva une maladie presque universelle et contagieuse qui parcourut toute l'Europe, commençant en Orient et finissant en Angleterre, comme un feu

« volant. » — Vous croyez que c'est la peste... — Non ! elle se nommait la coqueluche, cette terreur des mères, que mes connaissances médicales, fort imparfaites, croyaient contemporaine de toutes les misères de ce monde, mais qui, par cette phrase de l'historien, semblerait avoir été alors une maladie inconnue et nouvelle, comme était l'influenza il y a quelques années. Bref, notre ministre affirme qu'à La Roche-Bernard, il y eut une grande mortalité « parce qu'on ignorait le vrai « remède, qui est de bons vivres et du vin clair et, sans saignées « ni purgations. »

Je signale cette agréable et facile médication, si douce à observer, et je la soumets à l'Académie de médecine, malgré son hérétique origine.

Je ne sais si notre pasteur eut la coqueluche, mais cette maladie eut un heureux effet sur lui, puisqu'elle l'obligea de se marier, parce qu'il ne pouvait trouver aucune domestique pour le gouverner pendant l'épidémie. Elles étaient toutes, je pense, au chevet des malades. Mais il dut bénir bien des fois l'apparition de ce fléau ; puisque pour lui, il faut le croire, il devint la joie de son foyer désert.

Enfin, d'Anelot le comblant toujours de bienfaits, il commença de se bâtir une maison sur un terrain donné par ce seigneur, et parce qu'il n'en pouvait trouver à louer à sa guise. Malheureusement s'élèvent d'autres difficultés.

Les habitants de La Roche-Bernard, comme tant d'autres, aimaient assez le plaisir. Ils avaient bien des occasions de se réjouir. Nous savons qu'ils avaient le droit de papegault, source d'agréables divertissements. Henri II, à la sollicitation du duc de Montmorency, avait accordé à celui des *arbalétriers* qui aurait abattu le papegault, mais seulement pour l'année de sa royauté, un privilège d'affranchissement de dix tonneaux de vin, et cinq tonneaux seulement à celui des *archers* qui aurait eu la même adresse. Je n'ai pas de connaissances assez spéciales pour vous dire pourquoi ces derniers étaient moins récompensés que les premiers.

C'est-à-dire de débiter ces tonneaux sans payer aucun droit. Ce privilège fut confirmé dans la suite par tous les rois : Louis XIII, Louis XIV et Louis XV.

Le papegault se tirait sur la paroisse de Nirvillac, et dans

une lande appelée la Garenne de La Roche, où était plantée la justice de la Baronnie, sur les bords de la Vilaine.

D'autres divertissements, de temps à autre, s'ajoutaient à ceux-là. — Le mardy gras, le dernier marié de l'année devait fournir la soule sous peine de soixante sous d'amende ; et de même le droit de quintaine d'eau se tirait chaque année, le jour saint Etienne, sur la rivière vis-à-vis et au bas de la ville de La Roche, par les nouveaux mariés qui couchent dans la ville la première nuit de leurs noces, à peine de l'amende contre le défaillant. Ce sont les abbés et religieux de Notre-Dame de Prières qui doivent fournir le bateau avec six hommes et six avirons (1).

Les moines, probablement ennuyés de cette sujétion, tentèrent de s'y soustraire, et au ^{xvii}^e siècle, refusèrent le bateau. Mais ils furent condamnés par un arrêt (2) du Parlement du 20 juillet 1679, et durent s'exécuter.

Etait-ce à l'occasion de ces réjouissances que l'on vit paraître ou plutôt se développer un goût bien naturel qui est, croyons-nous, de tous les temps et de tous les pays. En ce temps-là, nous dit avec horreur le ministre, les danses et autres dissolutions commencèrent à se montrer à La Roche-Bernard. J'ai bien peine à croire qu'on n'y dansait pas avant Louveau ! et il me semble que ce goût devait dater de bien plus loin, et s'est bien continué depuis, si l'on en croit le cantique si populaire composé par notre B. Père Montfort, et que le saint auteur fit certainement chanter sinon à La Roche-Bernard même, au moins aux environs, dans ses missions données en 1710 à Assérac, Pontchâteau, Missillac, Herbignac et Bouguenais, et qui a continué d'être chanté jusqu'au milieu du ^{xix}^e siècle, sans arrêter du reste ces débordements :

Funeste danse !
Qui séduis le cœur des humains
Quoiqu'innocente en apparence
Tu fis toujours trembler les saints
Funeste danse !

(1) Ce sont comme toujours les inépuisables notes de notre maître regretté, M. de la Borderie, qui m'ont fourni tous ces détails.

(2) Je n'ai pu retrouver le texte de cet arrêt, qui contenait peut-être quelques détails intéressants.

Le pasteur Louveau s'en désolait. De temps à autres une rare brebis rentrait au bercail et s'engageait à renoncer aux danses et autres dissolutions, et il le note soigneusement. Mais, ce n'était pas assez, paraît-il, pour apaiser la colère céleste, et pour punir ces désordres Dieu envoya tant de pluie cette année-là, dit-il, que même des maisons neuves furent renversées (1582). Seulement, le piquant de l'aventure et ce que remarque le narrateur avec une profonde naïveté, c'est que ce fut sa pauvre maison neuve qui s'écroula la première ; le pignon tomba sur son lit, à midi heureusement, heure où l'on n'est pas dedans, et cependant je vous jure que Louveau n'avait pas dansé !

Il n'était pas au bout de ses mésaventures. Après la mort de d'Andelot et dans un moment où les ligueurs le serraient de trop près, malgré l'appui de la Bretesche, il dut fuir ce lieu où il était si bien soigné et s'enfuir en Angleterre. Dans une accalmie il voulut revenir à La Roche-Bernard, mais ses fidèles ménageaient les subsides et l'argent se faisait rare pour le retour. Après une assez longue attente il put enfin s'embarquer et quitter l'Angleterre, mais il fut battu deux mois par les vents contraires sans pouvoir aborder, ce qui nous semble bien long ! et revint enfin au logis hospitalier d'où les succès croissants de la Ligue le forcèrent de s'enfuir avec ses collègues et de se réfugier enfin à La Rochelle.

Après toutes ces tristes dissensions religieuses, reposons-nous maintenant dans les bonheurs de la paix, et voyons les soins éclairés de l'administration centrale pour l'embellissement de notre ville, sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. Les archives de la Chambre des Comptes de Nantes renferment une série de mandements royaux, appliquant à cet objet les droits levés sur la vente du vin, du cidre et de la bière. Ils ordonnent de les employer au paiement d'un régent pour instruire la jeunesse, à l'établissement et l'entretien d'une horloge, des pavés et avenues de la ville, à solder les frais et dépenses des députés que La Roche-Bernard avait droit d'envoyer aux Etats, à la construction d'un quai propre et facile pour charger et décharger les marchandises au port, et à d'autres nécessités publiques. Il y a là un programme bien complet d'entretien et d'embellissements qui, pendant les XVII^e et

xviii^e siècles, fut poursuivi, comme nous le prouvent ces documents, avec suite et persévérance (1).

Enfin, en 1689, La Roche-Bernard dut être en grande rumeur, car elle recevait une visite royale. Nous avons vu et nous voyons aujourd'hui les splendeurs que l'on déploie en France pour recevoir d'une manière digne de nous nos amis couronnés. — En 1689, c'était une autre magnificence. Le respect dû à une royale infortune, et l'appui donné par Louis XIV à un roi malheureux. Jacques II, comme chacun sait, avait un gendre, ce qui est un grand malheur, dit une impertinente chanson, qui n'est pas parole d'évangile. Il avait reçu de la France une noble hospitalité à Saint-Germain et de plus Louis XIV armait une flotte pour le renvoyer en Irlande et de là essayer de reconquérir son trône.

Le 11 mars il arrivait à Nantes, et s'arrêtait ici où le duc de Chaulnes, gouverneur de la Bretagne, lui fit magnifiquement les honneurs de la province. Le roi arriva à minuit, et sans paraître beaucoup penser à son gendre, raconte Madame de Sévigné avec une pointe d'ironie, il mangea de bon appétit toutes les bonnes choses préparées en son honneur.

Lorsqu'on a la bonne fortune de rencontrer sur ses pas Madame de Sévigné, il faut la laisser parler :

« M. le duc de Chaulnes a fait les honneurs de son gouvernement au roi d'Angleterre dans la perfection. Il avait fait
« préparer deux soupers sur la route ; l'un à dix heures,
« l'autre à minuit. Le roi poussa jusqu'au dernier à La Roche-
« Bernard au-delà de Nantes. M. de Chaulnes plongé comme
« vous le savez, lui dit qu'il y avait une chambre préparée
« pour lui et voulut l'y mener. Le roi lui dit : Je n'ai besoin
« de rien que de manger. Il entra dans une salle où les fées
« avaient fait trouver un souper tout servi, tout chaud, des
« plus beaux poissons de la mer et des rivières : tout était de
« même force, c'est-à-dire beaucoup de commodités, beaucoup
« de noblesse, bien des dames ; M. de Chaulnes lui donna la
« serviette, voulut le servir à table, il ne le voulut jamais et
« le fit souper avec lui et plusieurs personnes de qualité. Le roi

(1) Notes de M. de la Borderie.

« mangea comme s'il n'y avait point de prince d'Orange dans le monde, il partit le lendemain et s'embarqua à Brest. »

J'arrête ici ces souvenirs locaux, Mesdames et Messieurs. D'autres traiteront avec bien plus de science et de compétence que moi, les origines et l'histoire de votre jolie ville. J'ai voulu seulement vous rappeler quelques détails oubliés peut-être, et je ne puis mieux terminer que par le mélange de deux souvenirs agréables : Madame de Sévigné et celui d'un excellent repas : Par où pourrais-je mieux finir ?

M. Bobby de la Chapelle prend ensuite la parole :

MESDAMES, MESSIEURS,

Vous le savez certainement, la terre, notre bonne terre nourricière de France, fertilisée par le constant labeur de ceux qui la cultivent, fournit, grâce à leur indomptable énergie, la majeure partie des énormes recettes dont s'alimente le budget national.

Sans parler de nos produits agricoles, qui en arrivant sur les marchés, ont déjà payé au Fisc une moyenne de trente pour cent de leur valeur, en droits de toute nature, je vous rappellerai que l'Etat, sous le nom d'Impôt foncier, prélève chaque année sur la propriété rurale vingt-cinq pour cent au moins de son revenu. Permettez-moi de vous faire remarquer en même temps, combien la fortune mobilière est comparativement privilégiée; puisqu'on ne lui applique qu'une retenue très modérée de quatre pour cent.

Et cependant, le propriétaire qui exploite son domaine peine d'ur, pour en faire sortir les ressources indispensables à l'existence des siens et à ses multiples obligations. Il subit parfois de poignantes angoisses avant d'avoir vaincu tous les obstacles amoncelés sur son chemin.

Tandis que le rentier, lui, n'a qu'à se laisser vivre dans un doux farniente ; son lendemain est assuré. A l'échéance, il détache ses coupons, sans avoir à craindre que la pluie per-

sistante, la sécheresse, les épizooties, les méventes, ne réduisent les dividendes à encaisser.

L'hiver, si rude que soit la température, l'agriculteur, au chant du coq, doit gagner ses champs, sous la bise glacée, dans le brouillard humide, pour présider à l'élagage des arbres, au transport des engrais, et faire pratiquer sous ses yeux vigilants, les labours et les semailles.

La bourrasque fait-elle rage au dehors, la neige tombe-t-elle à gros flocons ? Le capitaliste s'installe, le cigare aux lèvres, les pieds sur les chenets, dans un appartement bien clos, pour consulter la cote de la Bourse, ce qui lui permet de réaliser prudemment une bonne affaire, sans prendre d'autre peine que de transmettre à son agent de change un ordre de vente ou d'achat.

Et l'été, dès l'aube à la fin du jour, quand un soleil de feu calcine la plaine, le campagnard ruisselant de sueur, sous ses ardents rayons, doit surveiller et diriger, sans trêve ni repos, les importants travaux de la fenaison et de la moisson.

Durant ce temps, le rentier se livre aux charmes de la vilégiature et va respirer avec délice la brise rafraîchissante des plages à la mode, où il trouve encore à majorer ses rentes, s'il est assez habile pour soutirer adroitement de bons tuyaux aux Israélites de marque qui en fréquentent les casinos.

Aux charges nouvelles qui, dans leur marche ascendante, viennent peser si lourdement sur la terre, le cultivateur a toujours répondu par de nouveaux et plus grands efforts. Rien n'a pu le décourager, ni les difficultés, ni les désastres, ni les mauvaises récoltes, ni le flot grossissant des contributions.

Son cœur de patriote lui dit que pour maintenir haut et ferme son rang et son prestige, dans le concert universel, le Pays ne saurait se passer des précieuses ressources que l'agriculture seule peut lui assurer. Aussi, réfractaire à la défaillance, a-t-il lutté jusqu'à présent, avec une vaillance admirable, contre la crise sans cesse alarmante.

C'est donc au prix de pénibles sacrifices et de continuelles privations, qu'il a pu réussir à transformer son matériel, à améliorer son bétail, à modifier son système de culture, suivant des méthodes plus en rapport avec les progrès actuels, et

arriver ainsi à accroître autant que possible le rendement du sol.

Il touche enfin au succès, et il serait légitime, après tant de vicissitudes, qu'il pût désormais jouir sans trouble du fruit de son persévérant travail.

Mais, hélas ! voici qu'à notre horizon agricole, nous voyons tout à coup surgir un sombre nuage, recélant dans ses flancs menaçants l'Impôt sur le revenu.

Certes, si tous les Français étaient appelés à concourir également aux dépenses de l'Etat, c'est-à-dire au prorata de leur fortune effective, rien ne serait plus équitable, ce serait même l'impôt idéal.

Malheureusement, on n'arrivera jamais à déterminer d'une façon rigoureusement exacte le revenu réel de chaque citoyen.

Si l'on avait recours par exemple à la déclaration individuelle, le contrôle serait facile à l'égard du propriétaire foncier, car *de visu*, les agents des contributions directes pourraient apprécier sur place la valeur d'un domaine, attendu qu'il est difficile de dissimuler dans une valise un clos de pommiers ou un champ de betteraves, pour les emporter à Genève ou à Bruxelles.

Mais, il en serait tout autrement en ce qui concerne les valeurs mobilières. La porte s'ouvrirait alors à deux battants pour laisser passer la fraude. Comment, en effet, le contrôleur parviendrait-il à vérifier la sincérité des assertions du déclarant, si celui-ci pour se soustraire à l'impôt avait acheté, je suppose, des fonds étrangers et confié ses titres au coffre-fort d'un banquier discret de Londres ou d'Amsterdam, voire même de Berlin ?

Il faudrait donc alors ressusciter l'Inquisition ? Or, cela ne cadrerait pas avec nos institutions démocratiques, et rien ne serait plus odieux à nos idées modernes.

L'impôt sera-t-il basé, comme il en est fortement question, sur les signes extérieurs ?

Mais, dans ce cas, la répartition pourra reposer sur des données soit fausses, soit arbitraires. Elle entraînera des investigations policières vexatoires, elle provoquera la délation, et, quoi qu'on fasse, la dissimulation aura encore beau jeu.

Ainsi, un propriétaire qui vit honorablement sur son exploitation, entouré de sa nombreuse famille, passera pour un riche seigneur, si par exemple il habite une de ces vastes constructions héréditaires du temps jadis, n'en occuperait-il qu'une aile; s'il attelle ses chevaux de labour sur une vénérable berline ancestrale, quand il a une course à faire; s'il emploie un de ses valets de ferme à servir à table un jour de cérémonie, ou à décroter les chaussures de la maison.

Alors on n'hésitera pas à lui attribuer pour le moins trente mille livres de rente.

Maintenant, prenons, si vous le voulez bien, un vieux garçon qui, par les plus machiavéliques combinaisons, aura su capitaliser sou à sou, pendant des années, les intérêts d'un confortable magot, sans que personne ait pu en constater l'existence. Avare à rendre des points à l'Harpagon de Molière, vivant chichement dans un appartement sordide, ne mangeant que des lentilles ou des pommes de terre, misérablement vêtu, ne circulant qu'à pied pour économiser les trois sous d'un omnibus, celui-là, d'après son train minable, on ne songera jamais à le classer parmi les Nababs ?

Et pourtant, avec le flair qui caractérise ce genre de grigou, soyez sûr qu'à la première nouvelle du projet de loi, il n'aura pas attendu le vote du Parlement, pour faire passer furtivement la frontière à son million. Puis, une fois déposé en lieu sûr, sous forme d'actions financières de tout repos, en titres au porteur et parfaitement à l'abri des perquisitions indiscretes du Fisc français, il continuera, en riant dans sa barbe, à lui faire faire des petits, qu'il se gardera bien de faire inscrire sur le registre de l'état-civil de sa mairie.

Avouons-le, ce serait pain bénit, de voir infliger triple taxe à ce vilain citoyen ? Mais non, trompés par les apparences, les répartiteurs se sentiront plutôt disposés à lui offrir l'assistance gratuite du Bureau de bienfaisance..... qu'il ne refuserait probablement pas.

A un autre point de vue, l'inégalité dans l'application de l'impôt se manifestera encore plus au détriment du propriétaire foncier.

Ainsi, un individu aura mis tout son avoir en trois pour cent. Son revenu imposable étant connu et immuable, on pourra déterminer pertinemment la taxe à payer.

De plus, comme les arrérages sont fixes, surviendrait-il un cataclysme, à chaque trimestre la Recette des finances lui versera invariablement la même somme.

Quant à l'agriculteur, on lui dira : « Vous avez 10 hectares en céréales, 10 en prairies naturelles, autant en racines et cultures diverses, vous entretenez 20 vaches dans vos étables, vos vergers doivent vous fournir en moyenne 100 hectolitres de cidre, c'est donc un revenu de tant, pour lequel nous allons vous imposer.

« Et ce n'est pas tout, car vous affectez quelques-uns de vos produits à l'usage de votre ménage. Or, cette consommation n'est pas autre chose qu'une rente en nature. Par conséquent, nous allons nous livrer à une enquête domiciliaire, pour faire entrer en ligne de compte le montant des poules que vous mettez au pot ou à la broche, des œufs que vous mangez en omelettes, du beurre qui sert à vos préparations culinaires, du lard qui garnit votre saloir, du blé noir dont vous faites vos chères galettes, du bois de vos taillis, et des émondes de vos haies que vous brûlez, etc., etc., etc. »

Mais qu'un décret réduise, ne serait-ce que momentanément, comme nous l'avons déjà vu, le droit d'entrée de sept francs sur les blés exotiques, que par suite de gelées tardives le rendement des fourrages soit diminué, que les autres récoltes aient eu à souffrir de la grêle, que l'anthronome vienne à anéantir la fructification des pommiers, que la production du lait soit arrêtée par l'avortement épizootique, etc. Alors, le chiffre des recettes que réalisera vraiment le propriétaire, sera nécessairement bien inférieur à celui du revenu qu'on lui avait trop péremptoirement attribué, et néanmoins il devra payer comme si tout s'était bien passé.

Donc, si les prévisions budgétaires se trouvaient déçues par l'exode des capitaux, ce sera toujours le propriétaire foncier, dont la fortune territoriale, au lieu de se cacher, s'étale immobile au soleil, qui écoperà ; car, pour compenser le déficit on augmentera fatalement le taux de l'impôt qui pèse sur lui, au fur et à mesure que les milliards de la fortune mobilière prendront de plus en plus, morceau par morceau, les transatlantiques ou l'Orient-Express, pour filer vers une destination inconnue, où la taxe ne pourra les atteindre,

Déjà, la grande Société des Agriculteurs de France, se faisant l'écho dûment accrédité de la propriété rurale tout entière, a formulé en haut lieu ses justes protestations et présenté ses respectueuses doléances à la Chambre des Députés.

Mais, les vœux si nettement exprimés en notre nom, seront-ils pris par elle en considération favorable ?

Quoi qu'il en soit, si nous étions prochainement appelés à subir cette épreuve redoutée, il faudrait pour la traverser sans sombrer, pouvoir disposer de moyens plus puissants encore que ceux déjà mis en œuvre.

Or, après tant de prodiges réalisés par l'agriculture française au cours de ce dernier quart de siècle, — et dans notre chère Bretagne notamment — nous reste-t-il dans l'avenir à exploiter quelque lucrative innovation ?

C'est bien douteux.

Voulant marcher de front avec le progrès, nous avons partout mis au rancart les primitifs instruments dont se contentaient nos aïeux, pour les remplacer à grands frais par d'autres, plus perfectionnés.

Leur vieil araire fut détrôné d'abord par la charrue Dombasle, dont la bienfaisante apparition révolutionna le monde agricole, puis ensuite, malgré une vive résistance, celle-ci a dû capituler à son tour devant la vogue de la brabant double, qui par ses mérites exceptionnels figure au premier rang dans le matériel de nos fermes.

A l'ancienne houe à traction, à la herse rigide, dont on n'obtenait qu'un médiocre résultat, ont succédé le scarificateur, la déchaumeuse, la herse articulée, le rouleau Crosskill, dont le merveilleux fonctionnement nous donne ce parfait nettoyage, cette réduction moléculaire des mottes, cette préparation savamment achevée, qui font d'un vulgaire guéret un vrai terrain de jardin potager.

Avec la faucheuse, la faneuse et le rateau à cheval, nous avons supprimé la ruineuse main-d'œuvre qu'entraînait autrefois la récolte du foin, et les longues pertes de temps si préjudiciables au cultivateur.

Le fléau, égrenant à grand peine quelques gerbes par jour, sous les coups cadencés du batteur en grange, a vu lui aussi

s'écrouler son règne séculaire. Il a dû humblement abdiquer, pour céder la place à la batteuse mécanique à manège ou à vapeur, qui en quelques heures nous rend, vanné et trié, tout le grain d'une meule gigantesque. C'est donc triste et résigné qu'il repose aujourd'hui à l'état d'outil préhistorique, piteusement relégué dans un coin de grenier.

Puis, comme la culture à grand rendement, généralement adoptée dans nos exploitations, réclame autre chose que des façons fréquentes et soignées, nous administrons à nos champs des doses jusqu'alors inconnues de fumier d'étable, habilement traité selon les principes scientifiques des Stations d'essai.

Enfin, pour supprimer la jachère, ces vacances improductives du sol, durant lesquelles il réparait trop lentement ses forces, nous lui restituons par des engrais chimiques, employés séparément, ou judicieusement combinés, l'azote, l'acide phosphorique, le fer, la potasse et la chaux, prélevés par une succession ininterrompue de récoltes épuisantes.

En un mot, nous le condamnons sans pitié à une permanente fécondité.

Si la génération précédente, du haut du ciel, pouvait abaisser ses regards sur notre Province, avec quelle admiration ne contemplerait-elle pas ces immenses défrichements, ces audacieux dessèchements qui, dans ces dernières années, ont métamorphosé tant de landes à l'aspect morne et désolé, tant de marécages aux émanations pestilentielles, tant de lais de mer, pour en faire d'opulents champs de blé et de plantureux herbages. Elle n'en croirait pas ses yeux.

Vous parlerai-je de l'élevage? L'industrie chevaline en France n'a pas voulu rester stationnaire.

En ce qui concerne particulièrement notre pays Breton, sa production hippique rivalise avantageusement maintenant avec celle du Perche et de la Normandie. Non seulement nous fournissons en plus grand nombre à l'armée des chevaux de guerre énergiques et endurants, comme au commerce de rapides postiers et de vigoureux limoniers, mais encore nous expédions de tous côtés ces élégants chevaux de selle et ces majes-

tueux carrossiers, que réclame le luxe des grandes villes et des châteaux princiers.

Quant aux races bovines, par des infusions de sang Durham, pratiquées avec une sage intelligence, nous avons provoqué chez les unes une plus grande précocité, tout en favorisant leurs tendances spéciales à un rapide et complet engraissement. Nous avons fait ainsi des animaux de boucherie de premier ordre et d'une vente plus rémunératrice.

Chez les autres, par une sélection suivie dans le choix des reproducteurs de même espèce, nous avons atteint le but poursuivi et développé par hérédité, l'aptitude laitière des vaches, pour les obliger à nous donner des rendements supérieurs en lait et en beurre.

Il n'est pas jusqu'à l'infortuné cochon, qui n'ait été l'objet de notre ardente sollicitude ; à dire vrai, nous n'avons pas songé à diviniser son ignoble physionomie, à lui assurer d'ineffables jouissances matérielles, et à lui épargner l'atroce agonie de l'égoûtement final ; pauvre être aux aspirations incomprises ! Nos préoccupations étaient d'un ordre plus intéressé, car, par de savants procédés zootechniques, nous n'avons cherché qu'à en obtenir des jambons plus charnus, de la viande plus savoureuse.

Les agriculteurs, dans leur mouvement progressif, ne s'en sont pas tenus à ces seuls efforts.

Ils se sont constitués en Syndicats professionnels, pour défendre leurs intérêts en commun. Sous l'imposante influence de l'association, ils ont exigé de notables réductions sur les prix courants des engrais, des instruments, des semences, etc., qu'ils doivent acheter.

En centralisant leurs denrées pour les livrer directement au consommateur, ils ont en partie supprimé les intermédiaires, ces parasites rapaces, dont l'onéreuse intervention enchérit la marchandise, au préjudice du producteur et de celui qui l'acquiert en dernière main.

Enfin, pensant à l'avenir, ils ont réussi à faire admettre l'enseignement agricole dans le programme de la plupart des écoles rurales.

La jeunesse des campagnes y puisera des connaissances

variées en agronomie, en physique, en chimie, en histoire naturelle, qui, bien qu'élémentaires, lui seront précieuses à un moment donné. En visitant, sous la direction de ses maîtres, les cultures les mieux tenues et les étables les plus réputées du pays, elle assistera à des leçons de choses, elle entendra des démonstrations pratiques, qui lui inculqueront dans l'esprit le sentiment des bonnes méthodes, dont elle aura à poursuivre plus tard l'application.

Les enfants apprendront ainsi à aimer et à estimer la noble profession qui sera la leur un jour, comme elle a été celle de leurs parents, et en se passionnant pour les travaux champêtres, ils seront heureusement prémunis contre ce funeste entraînement qui pousse à quitter le toit familial, et dont la dépopulation des campagnes est la conséquence néfaste.

Désormais, que pourrions-nous donc faire de plus ? Ah ! pas grand chose.

Nous avons tellement exigé d'elle, par la culture intensive, que la terre ne peut guère nous donner davantage.

Sans doute, par des combinaisons plus habiles, nous trouverions, dans un meilleur élevage, la possibilité d'arrondir quelque peu le chiffre de nos recettes agricoles.

En effet, un beau demi-sang, qu'un sportman achètera facilement 3.000 francs, ne nous coûterait pas plus à élever qu'un cheval commun, dont on nous offrira à peine 800 francs.

Mais, pour faire naître des produits de cette haute valeur marchande, il faudrait n'avoir que des poulinières irréprochables et réformer les juments médiocres.

De même à l'égard des bestiaux, il importerait de ne conserver dans nos étables que des bêtes se recommandant par leurs aptitudes hors ligne, et d'envoyer les autres à l'abattoir.

Ainsi, une vache dont le lait payera 110 francs les mille kilos de foin, rapportera, à dépense égale, un tiers en plus que celle qui payera 70 francs la même nourriture.

Donc en n'ayant que des vaches de la première catégorie, ce bénéfice net, plusieurs fois répété, représenterait une somme respectable.

Avec une fabrication plus soignée, plus moderne, et surtout en apportant la plus méticuleuse propreté dans les diverses

manipulations, nos cidres et nos beurres gagneraient en qualité, ce qui nous ouvrirait des débouchés profitables et nous assurerait leur écoulement à des prix plus avantageux.

Mais hélas ! il est bien à craindre que nous ne trouvions pas là des expédients suffisants pour lutter victorieusement.

L'établissement récent des droits de douane a apporté au Trésor public un supplément annuel de recettes de plus de cent millions. En outre, nous avons vu son effet protecteur, en développant toutes les branches industrielles qui se rattachent à l'agriculture, favoriser l'essor de la culture et de l'élevage, plongés dans le marasme. Enfin, quoi qu'en disent les théoriciens du Libre-Echange, depuis lors, le consommateur n'a jamais eu à subir une augmentation de prix dans l'achat des denrées de première nécessité, tandis que l'ouvrier des champs a vu successivement s'élever son salaire journalier.

Après cette expérience concluante, pourquoi, lorsqu'il s'agit d'équilibrer le Budget national, pourquoi ne demanderait-on pas à l'Importation de combler le déficit, au lieu d'avoir recours à de nouveaux impôts qui comme toujours frapperaient plus particulièrement sur la propriété foncière.

Les nations du Nouveau, comme de l'Ancien Monde, grèvent de droits si excessifs certains de nos produits, qu'autant vaudrait franchement en prohiber l'entrée chez elles.

Au lieu d'user rigoureusement de réciprocité, nous nous bornons à faire subir aux marchandises qu'elles introduisent chez nous, une taxe douanière qui compense à peine la différence existant entre leur prix de revient et le nôtre. Et puisqu'elles viennent nous faire concurrence sur nos propres marchés, et nous enlever notre argent, ne serait-il pas de bonne guerre de les obliger à contribuer pour une plus large part à nos charges budgétaires ?

En les traitant mieux qu'elles ne nous traitent, nous cédon sans doute aux idées chevaleresques de notre race. Mais la Diplomatie internationale ne se pique pas de sentiment, et dans ce siècle d'étroit positivisme, nous ne devons pas l'oublier, les affaires sont plus que jamais les affaires.

Si donc nous tenons à affirmer par nos procédés généreux et notre courtoisie toute Française, que nous sommes bien les

dignes fils de nos pères, n'allons pas jusqu'à sacrifier les intérêts de notre agriculture au profit de l'Etranger.

M. Forest proclame le Bureau ainsi composé :

BUREAU GÉNÉRAL DU CONGRÈS

Président du Congrès :

M. Forest, Député.

Vice - Présidents :

MM. Boterff, Maire de La Roche-Bernard.
l'Abbé Boussard, Curé-doyen de La Roche-Bernard.

Section d'Agriculture

Président :

M. de la Jousselandière.

Vice-Présidents :

MM. Le Gallais, Maire de Sarzeau.
Libert, Propriétaire.
David, Propriétaire.

Secrétaires :

MM. de Champsavin, de Trohudal.
Révérend.
du Plessis de Grenédan.
de la Peyrade.

Section d'Archéologie et d'Histoire

Président :

M. de l'Estourbeillon, député.

Vice-Présidents :

MM. de Berthou.
Aveneau de la Grancière.
Docteur Cornudet.

Secrétaires :

MM. de Laigue.
de Calan.
Sageret.
Quilgars.

M. de l'Estourbeillon annonce que l'Association Bretonne fera deux excursions : l'une à Belle-Isle et l'autre à Marzan, à l'abbaye de Prières, etc., et prie les personnes qui désireraient en faire partie d'en avertir le Bureau.



PREMIÈRE SÉANCE

Lundi 31 Août 1903, Séance du soir à 8 heures.

Président : M. BOTERFF, Maire et Conseiller général
de La Roche-Bernard.

Secrétaire : M. le Comte René DE LAIGUE.

Après avoir ouvert la séance, M. Boterff prononce l'allocation suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,

En acceptant la présidence de cette première séance, j'ai un double devoir à remplir.

Au nom des habitants de ma bonne ville de La Roche-Bernard, je remercie de tout cœur Messieurs les Membres de l'Association Bretonne d'avoir choisi La Roche-Bernard pour siège de ses assises, à tous je souhaite la bienvenue.

Vous recevrez l'accueil très cordial que tous vous méritez.

Je remercie tout particulièrement son Directeur général, M. le Comte Lanjuinais, député, président du Conseil général du Morbihan, de sa gracieuse attention de me désigner pour la présidence de cette belle réunion. Merci mon cher Collègue de la marque de sympathie que vous me témoignez.

Mesdames, Messieurs, la séance est ouverte.

La parole est donnée à M. Rancher pour la lecture d'un travail sur l'*alcoolisme*. Successivement l'auteur passe en revue la progression croissante du nombre des débits en Bretagne, — notamment aux environs de La Roche-Bernard, — les effets de l'alcoolisme dont l'un des plus notables est la diminution de la taille, ceux de l'ivrognerie, moins dangereux peut-être mais tout aussi condamnables, par exemple la perte du sommeil et les excès de tous genres. Nos régions ont peu

d'alcooliques et beaucoup d'ivrognes. Comme remèdes, M. Rancher propose la diminution des auberges, la défense de vendre des consommations supérieures en alcool à un degré indiqué, les ligues locales, les distractions du dimanche et les auberges de tempérance. Ce mémoire des plus intéressants et plein d'esprit obtient un succès considérable.

M. le Comte Lanjuinais remercie chaleureusement l'orateur et déclare excellents les remèdes indiqués par lui. Les sociétés de tempérance fonctionnent en Suède et obtiennent des résultats ; certains cabaretiers forcent les buveurs d'alcool à consommer debout.

M. le Comte de Palys lit une étude sur l'*Emmanuel* de Philippe Le Noir, sieur de Crevain. Cet écrivain qui naquit à La Roche-Bernard en 1630, fut pasteur protestant à Blain et nous a conservé les mémoires du pasteur Louveau si précieux pour l'histoire de la Réforme au sud de la Vilaine. Dans son poème d'*Emmanuel* (15 livres, 9.000 vers) dédié à la marquise de Blain, Crevain ne voulut effaroucher personne ni malmenier aucune religion, et n'aboutit qu'à une compilation de paraphrases évangéliques aussi lourdes qu'ennuyeuses. Malgré tout, l'ouvrage obtint un certain succès, puisqu'il en fut fait huit éditions.

M. Vignard donne communication de nombreux extraits d'une longue monographie inédite de La Roche-Bernard où l'auteur avec une tendresse quasi filiale ne laisse rien échapper de ce qui peut toucher de loin ou de près son pays natal depuis l'époque gallo-romaine jusqu'aux temps d'aujourd'hui. Une chanson locale composée par M. Crespel de la Touche, ancien maire de La Roche, est véritablement acclamée par l'assistance.

M. le Comte de Berthou entretient l'Association du passage de du Buisson Aubenay à La Roche-Bernard, en 1636, de ses notes et réflexions fort curieuses et qui prouvent que sous l'ancien régime on trouvait des observateurs et des savants. M. de Berthou joint à sa lecture quelques observations ayant trait pour la plupart aux voies romaines qui franchissaient la Vilaine à *Durette* (Rieux) et au Passage de l'Isle sous La Roche-Bernard. La séance est levée à 10 h. 1/2.

Le Secrétaire,

Comte René DE LAIGUE.

DEUXIÈME SÉANCE

Mardi 1^{er} Septembre 1903, Séance du matin (Salle de la Mairie),
à 8 heures et demie.

Président : M. le Marquis DE L'ESTOURBEILLON.

Secrétaire : M. E. SAGERET.

La séance est ouverte à 9 heures moins le quart. Le Président donne la parole à *M. l'abbé Buléon*, curé-doyen de Bignan, sur *Les Mystères bretons*. M. Buléon fait alors une conférence pleine d'intérêt et d'esprit sur l'origine des mystères bretons, leur décadence, leur renaissance et leur utilité. Comme tous les mystères du moyen-âge, ces représentations ont eu l'église pour berceau et pour premier théâtre ; peu à peu elles furent reléguées du sanctuaire sous le porche, puis du porche sur la place publique ; en même temps elles devenaient de plus en plus profanes et échappaient de plus en plus à l'influence du clergé. De là vint leur décadence. Ces mystères se jouaient après comme avant la Révolution, particulièrement dans la région de Locminé et de Josselin. Ce ne fut qu'en 1857, à la suite d'un grand scandale occasionné par l'ivresse des acteurs encore revêtus des costumes de leurs rôles, que l'autorité ecclésiastique les prohiba. Dès lors on n'en vit plus que de loin en loin dans les granges, les écuries ou les auberges.

M. Buléon rappelle ensuite comment et sur quelles initiatives ces sortes de pièces reparurent au grand jour, la faveur qui les accueillit et leur rapide diffusion. Il est en effet possible d'en retirer à la fois édification, instruction et plaisir, car le plaisir pour les enfants et le peuple, grand enfant, consiste souvent à éprouver des émotions violentes, telle que : pleurer et trembler. Un grand exemple, celui de la célèbre Passion d'Oberammergau, montre ce que l'on peut faire dans ce sens

et le résultat auquel on peut atteindre. Un recteur qui du haut de sa chaire ne pouvait faire accepter ses sermons à ses ouailles, les mit tous dans des petites pièces sacrées qu'il leur faisait jouer ; ceux-ci entendaient alors avec plaisir et même avec fruit les instructions qu'ils subissaient avec peine dans l'église. Rien de plus facile au reste que d'organiser ces petites représentations ; les spectateurs ne sont exigeants ni sur la mise en scène, ni sur le costume, ni même sur le débit, pourvu que celui-ci soit suffisamment solennel : « un tel jouait bien, il semblait prêcher. » L'utilité de ces mystères est considérable, car s'ils instruisent, ils plaisent aussi et distraient beaucoup ; on les accueille partout avec grande faveur et les cabaretiers sont seuls à se plaindre.

M. le Comte Lanjutnats remercie en quelques mots son pasteur, le curé-doyen de Bignan. Le Président fait ensuite remarquer que les paroles de M. l'abbé Buléon comportent un enseignement, que la renaissance bretonne actuelle est due au clergé breton, vrai initiateur de cette entreprise si éminemment patriotique. Il a compris que les traditions populaires sont un moyen de salut et de restauration pour le pays, que c'est un devoir de conserver les vieilles coutumes : pardons, fêtes locales, souvenirs, usages de certaines paroisses, frairies, etc. M. l'abbé Buléon, ajoute le Président, est un apôtre de la renaissance bretonne, un protagoniste admirablement secondé par d'autres ecclésiastiques, tels que : MM. les abbés Guillevic, Le Bayen, etc., auteurs de la pièce si remarquable de *Pierre de Kertolet* et de la *Grammaire bretonne*. Le Président l'en remercie et l'en félicite.

M. le Comte de Laigue demande si c'est le clergé breton qui a détruit ou contribué à détruire les représentations des mystères. M. l'abbé Buléon répond qu'il s'en est seulement peu à peu désintéressé, et que son abstention graduelle a fait que ces pièces sont devenues de plus en plus grossières et triviales et la cause de désordres fréquents. M. le Comte de Laigue demande si M. Buléon croit qu'on pourrait faire renaitre ces mystères dans le pays Gallo ? M. l'abbé Buléon répond qu'il n'en doute pas, que ces mystères étant d'origine française, ils devraient reprendre aussi facilement dans la partie française de la Bretagne, que dans la partie bretonne. D'ailleurs, remar-

que M. de Laigue, il existait encore il y a dix ans une troupe à Béganne. M. le Comte de Berthou fait observer qu'à la veille du xix^e siècle on jouait encore des mystères dans les environs de Nantes et qu'on chantait encore çà et là sur les places publiques des chansons populaires, mais que le clergé était hostile à ces divertissements. A Marzan on représentait encore récemment le *Mystère des Trois Rois*. M. le Président résume la question en disant que les pièces populaires sont un bien moral et une distraction, et que l'émigration dans les villes est due à l'absence de bien moral et au manque de distractions.

Il donne la parole à M. le Comte de Laigue qui lit son mémoire sur l'*Inventaire de titres du XV^e siècle*. L'auteur y expose l'intérêt des inventaires de titres, actes relatifs à des manoirs, terres, aveux, etc. Il prend pour exemple l'inventaire des titres de la famille Le Pennec de Lauvergnac qui contient 7 actes du xiv^e siècle, 397 du xv^e, et fournit des notions très instructives sur les mesures de l'époque, les noms de lieu ; l'auteur énumère quelques titres particulièrement intéressants de ces pièces. Le Président remercie en disant qu'il y a là une mine inépuisable pour l'histoire locale : c'est ce qui l'a poussé à faire l'inventaire des archives des châteaux bretons. Il existe des quantités énormes de ce genre de documents qui sont oubliés et tombent en poussière. On espère quelquefois que les rats mangeront les archives et ne toucheront pas aux grains ! M. le Comte de Laigue ajoute qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne serait porté à croire. Avec de tels documents on pourrait faire l'histoire entière de la famille Le Pennec. Un des membres présents fait observer qu'au château de Lauvergnac, sous les tapisseries, il y a, fixée au mur, la matière de trois ou quatre volumes de titres relatifs à cette juridiction. Le Président conclut en disant que ce pays était plus riche qu'aucun autre en familles nobles à cause du séjour fréquent des ducs et que par conséquent les archives particulières y présentent un intérêt tout spécial.

Il donne ensuite lecture du mémoire de M. Vallée : *La conservation de la langue bretonne dans l'enseignement et la famille*. Ce travail signale les publications de plus en plus nombreuses en langue bretonne et son usage de plus en plus répandu dans les journaux, les patronages. Il annonce que la

grammaire de M. l'abbé Guillevic sera complétée par des lexiques et des exercices. Les progrès du langage celtique ne se font cependant guère sentir dans les Côtes-du-Nord où les prétentions gouvernementales ont été plus écoutées qu'ailleurs ; et c'est cependant dans ce département que, grâce à l'usage constant du breton, les protestants étrangers étendent leur propagande. Le travail de M. Vallée se termine par le résultat du concours de 1903, en langue celtique. M. le Comte de Laigue demande alors qu'on constate au procès-verbal que M. Vallée, qui a parlé des ouvrages sur le breton et notamment des grammaires, est lui-même auteur d'une grammaire qui sera vraisemblablement la meilleure.

Le Président lit ensuite plusieurs plaintes d'une naïveté et d'une poésie caractéristiques. A ce propos, *M. l'abbé Buléon* promet de chanter à la séance du soir quelques chansons bretonnes que son frère accompagnera sur l'harmonium.

Le Président donne ensuite lecture de l'ordre du jour de la séance du soir, et rappelle que le lendemain aura lieu l'excursion à Belle-Isle. La séance est levée à 10 h. 3/4.

Le Secrétaire,

E. SAGERET.



TROISIÈME SÉANCE.

Mardi 1^{er} Septembre 1903, Séance du soir, à 8 heures et demie.

Président : M. le Comte LANJUINAIS.

Secrétaire : M. SAGERET.

La séance est ouverte à 8 h. 1/2. MM. de Laigue et de Berthou étant absents, M. le Comte Lanjuinais donne la parole à *M. le Comte de Palys* qui lit plusieurs *Histortettes tirées des Registres de l'Etat-civil*. Ces petits récits dont le côté pittoresque et amusant est fort habilement mis en valeur par l'orateur, représentent d'une façon anecdotique plusieurs traits des mœurs anciennes.

MM. de Laigue et de Berthou n'étant pas encore arrivés, M. le Président prie *M. l'abbé Buléon*, curé-doyen de Bignan, d'accomplir sa promesse et de chanter plusieurs des scènes ou chansons bretonnes dont il a parlé le matin. M. l'abbé Buléon, son frère, l'accompagne sur l'harmonium. M. le Curé de Bignan veut bien alors, après avoir exposé le thème de plusieurs de ses compositions populaires, chanter quelques strophes des unes et des autres et en donner la traduction. C'est un petit pâtre qui a entendu le rossignol et qui, ne pouvant l'égaliser, ne veut plus chanter ; ce sont les avertissements solennels d'un mendiant qui, au moment où les longues réjouissances des noces se terminent, parle au nom de Dieu aux nouveaux époux ; c'est encore une jeune bergère qui sait déjà calculer et qui médite les avantages qu'elle pourrait avoir si son frère éloigné ne revenait pas.

Après l'avoir remercié et avoir fait remarquer l'accord qui existe entre les autorités civiles et ecclésiastiques de Bignan, M. le Comte Lanjuinais donne la parole à *M. le Comte de Laigue* pour l'*Etude des Armoiries bretonnes, nouvelle clas-*

sification. L'auteur recherche dans les divers armoriaux des familles bretonnes, les emblèmes analogues : léopards, quintefeuilles, ancolies, et fait des remarques curieuses sur la distribution géographique des familles qui les possèdent. Le Président fait remarquer que ces théories ingénieuses trouveront bien difficilement une justification complète dans les faits ; il cite à propos des litiges relatifs à des armoiries, la décision humoristique d'un juge espagnol. Il donne ensuite la parole à M. le Comte de Berthou : *Les titres honorifiques de Bretagne au XI^e et XII^e siècle, d'après le cartulaire de Quimperlé*. L'auteur cite les titres pris par les Princes Souverains de Bretagne : *Comes, Dux, Consul, Princeps* ; par leurs femmes, par les grands officiers de la cour ducale, par leurs vassaux, ceux-ci dans leur ensemble s'appellent : *Optimates, Proceres, Barones*, et en particulier : *Dominus*.

Le Président remercie l'auteur de ces recherches si curieuses qui ont dû coûter tant de travail. Il donne ensuite la parole à M. de la Chesnats qui récite la charmante pièce de l'*Echo* de Botrel, puis le *Jongleur* du capitaine Borelli, aux applaudissements enthousiastes et au grand plaisir de l'assistance.

Le Président remercie vivement M. de la Chesnais, et M. de l'Estourbeillon donne le programme pour la journée de jeudi, celle de mercredi étant consacrée à l'excursion de Belle Isle.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire,

E. SAGERET.



QUATRIÈME SÉANCE

*Jeu*di 3 Septembre 1903, Séance du matin, à 8 heures et demie.

Président : M. le Comte LANJUINAIS.

Secrétaire : M. le Comte René DE LAIGUE.

M. le Comte de Berthou entretient l'assistance d'un ouvrage récent de M. Adrien Régent intitulé : *La Presqu'île de Rhuy*s. Il en lit plusieurs passages. Il s'agit d'une monographie originale et détaillée du pays de Sarzeau, écrite du même coup sous une forme attachante et qui contient entre autres choses des notes curieuses sur *Le Sage*, le fameux auteur de *Gil Blas* lequel était né à Sarzeau, sur sa famille, sur sa maison natale, etc.

M. Le Forestier de Quillien présente un document fort important pour l'*Histoire de la Révolte du papier timbré*. Ce sont les lettres de rémission rendues en faveur du sieur de Combau, lesquelles prouvent que le sire de Montgaillard fut l'agresseur de Combau qui ne le tua qu'en défendant sa vie ; elles contiennent en plus rémission pour un autre gentilhomme qui avait donné la mort à un cavalier de Montgaillard.

M. le Comte Lanjutnais remercie M. Le Forestier de Quillien de son intéressante communication et fait remarquer que l'ancienne magistrature avait une grande indépendance.

M. le Comte de Berthou fait observer qu'il a été question il y a quelques années à l'Association de l'affaire Combau-Montgaillard, et que la pièce apportée par M. Le Forestier de Quillien corrobore absolument ce qui en avait été dit.

M. le Comte de Berthou parle du tome II des *Réforma-*

tions et Montres de l'évêché de Vannes, ouvrage de M. le Comte René de Laigue, qui vient de paraître et sera mis dans quelques jours à la disposition du public.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire,

Comte René DE LAIGUE.



CINQUIÈME SÉANCE

Jeudi 3 Septembre 1903, Séance du soir, à 8 heures et demie.

Président : M. FOREST, Député.

Secrétaire : M. SAGERET.

Le Président donne la parole à *M. le Comte de Palys* qui lit un mémoire de *M. Trévédy* sur les *Lépreux et les léproseries de Bretagne*. Il y expose la législation et les coutumes relatives aux victimes de la cruelle et contagieuse maladie de la lèpre, la procédure laïque et les rituels religieux usités pour les individus reconnus contaminés. L'auteur parle ensuite des cas de lèpre contemporains et de ce que fait encore actuellement l'Eglise pour ces malades.

M. le Président donne ensuite la parole à *M. de Laigue* qui recueille de nombreux applaudissements en racontant d'une façon à la fois spirituelle et poétique l'excursion du mardi 1^{er} septembre. Le beau château de Marzan du xvi^e siècle avec sa magnifique vue sur la Vilaine, le Guerno, ancienne trêve de Noyal Muzillac, avec sa curieuse église et sa chaire extérieure, Bourg Paule où se trouve l'église paroissiale de Muzillac et enfin l'abbaye de Prières, ont successivement repassé devant les yeux des congressistes.

M. le Président donne ensuite la parole à *M. Boby de la Chapelle* dont la conférence sur la *Race Pie noire*, aussi savante qu'humoristique et spirituelle, obtient le plus vif succès auprès de l'auditoire. Le Président de la Section d'Agriculture de l'Association Bretonne a comme toujours mis en pratique son principe d'instruire en amusant.

M. de la Chesnais veut bien dire ensuite quelques mono-

logues : *Mon chapeau* et *On dansera* de Normand. Il recueille de nouveau une ample moisson d'applaudissements enthousiastes.

Le Président remercie et la séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire,

E. SAGERET.



SIXIÈME SÉANCE

Vendredi 4 Septembre 1903, Séance du matin, à 9 heures.

Président : M. le Comte LANJUINAIS.

Secrétaire : M. le Comte René DE LAIGUE.

M. le Marquis de l'Estourbeillon étudie l'histoire de quelques anciennes familles de la Basse Vilaine, parle de leurs noms et cite des vieilles anecdotes qui les concernent. Après avoir fait un délicieux portrait de la noblesse bretonne « dont l'état venait du pays même et non du prince », il donne des détails sur les de Muzillac (Muzillac), de Condest (Nivillac), de Broël (Arzal), de Bazvalan (Ambon), de Coscat (Arzal), de Bléhéban (Caden), de Bodrual (Caden), de Kercabus (Saint-Lyphard), Calon (Saint-Guénolé de Batz), d'Ust (Saint-André des Eaux), de Quifistre (Saint-Molff), de Sévérac (Sévérac), et de Vannes (Bignan), cette dernière éteinte vers 1641.

M. le Baron Gaëtan de Wismes lit un travail absolument remarquable sur la *Chapelle Notre-Dame-des-Anges* d'Orvault dont le vocable, dû à saint François d'Assise, fut apporté au pays nantais par les franciscains, et qui fut fondée par Missire Jehan Bernard de la Grée, recteur de Saint-Léger d'Orvault. Naturellement les offrandes appartenaient aux recteurs d'Orvault successeurs de Jehan Bernard, mais dans la suite les seigneurs d'Orvault essayèrent — en vain — de se dire fondateurs. La *Chapelle Notre-Dame-des-Anges* était très fréquentée, surtout le lundi de la Pentecôte; les sépultures s'y faisaient nombreuses et les donations en sa faveur étaient considérables. Son pieux prestige fut tel qu'il la sauva des entreprises impies de la Révolution. Elle a été rebâtie de nos jours par M. l'abbé de la Rue du Can, recteur d'Orvault.

M. le Comte Lanjuinais remercie *M. le Baron de Wismes*.

de cette belle monographie qui prendra place à côté des meilleurs travaux présentés à l'Association Bretonne.

M. le Marquis de l'Estourbeillon lit une communication d'un ecclésiastique du Morbihan traitant des étymologies de différents noms de lieux du pays de Redon et de Guer.

M. Sageret donne lecture d'une étude de *M. le Vicomte Aveneau de la Grancière* sur les *Découvertes mégalithiques et gallo-romaines* faites aux environs de La Roche-Bernard et de Muzillac, étude très complète, très claire et faite de main de maître.

Après quelques mots de *M. le Président*, qui remercie *M. le Vicomte Aveneau de la Grancière* de son travail et regrette que les circonstances ne lui aient pas permis de le lire lui-même, la parole est donnée à *M. le Marquis de l'Estourbeillon* qui présente un mémoire de *M. de Boceret* sur le navire de guerre *La Couronne* construit à La Roche-Bernard par Charles Morieux, de Dieppe, en 1632.

M. André Oheix signale un ancien roman dont le titre *Jeanne Torlec*, mœurs de la Bretagne, par *M. La Fleuriais*, de la Loire-Inférieure, porte la date de 1836 et qui fut édité chez Baudouin, à Paris. Ce roman se passe vers le milieu du XVIII^e siècle dans les environs d'Herbignac et de La Roche-Bernard. L'auteur en profite pour décrire les coutumes et les usages du pays. Il donne en appendice la description de plusieurs monuments mégalithiques dont l'un (une allée couverte, sans doute) situé au village de Langastre en Herbignac ; une des pierres de ce monument, sculptée en relief, aurait représenté un personnage couché. *M. Bizeul* qui, dans ses notes manuscrites, en a donné la description, ne parle point de cette pierre sculptée qui n'a dû exister que dans l'imagination de *M. La Fleuriais*.

Après quelques mots de remerciements de *M. le Comte Lanjuinais* adressés à *M. Oheix*, la séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire,

Comte René DE LAIGUE.



SEPTIÈME SÉANCE

Samedi 5 Septembre 1903, Séance du matin, à 8 heures et demie.

Président : M. le Comte LANJUINAIS.

Secrétaire : M. OHEIX.

La séance est ouverte à 8 h. 1/2. Le *Président* donne la parole à *M. le Comte de Berthou* qui lit son rapport sur l'*Excursion à Belle-Isle*, du 2 septembre. L'auteur raconte d'une façon instructive et agréable cette promenade qui laissa une si bonne impression aux Membres du Congrès de 1903. Le *Président* remercie *M. le Comte de Berthou*, puis au nom de l'Association Bretonne, il adresse les adieux de la Société, dans les termes suivants, à l'aimable population de La Roche-Bernard :

MESDAMES, MESSIEURS,

Maintenant que vous connaissez l'Association bretonne, vous devez comprendre la joie qu'éprouvent ses membres, quand ils voient approcher la date du Congrès qui les réunit alternativement, chaque année, dans une ville de l'un des cinq départements bretons.

Cette semaine si impatiemment attendue s'écoule toujours trop vite à mon gré et c'est avec de sincères regrets partagés par tous les congressistes et peut-être aussi, laissez-moi du moins l'espérer, par nos auditeurs, que nous allons nous séparer aujourd'hui.

Il ne m'appartient pas de vous faire l'éloge des discours, mémoires, conférences, etc., que vous avez entendus ; mais votre assiduité à nos séances nous a surabondamment prouvé que vous preniez grand intérêt à nos travaux.

Vous avez écouté avec une attention toujours soutenue, la lecture de toutes ces savantes dissertations. Quelques-unes ont pu vous paraître un peu ardues, mais toutes avaient leur utilité et toutes étaient le fruit de longues, de laborieuses et d'intelligentes recherches. Ce sont là des outils qui seront plus tard d'un précieux secours aux historiens futurs.

Pendant que notre section d'archéologie fouillait ainsi les archives du passé, sa sœur la section d'agriculture ne restait pas inactive et je ne crois pas être trop présomptueux en disant que nos cultivateurs pourront encore tirer un bon profit de ses enseignements.

Nous nous sommes efforcés d'augmenter l'attrait de nos séances, en rédigeant nos programmes de façon à tenir constamment l'attention en éveil, et nous y avons été puissamment aidés par notre collègue et ami, M. Houitte de la Chesnais, qui nous a révélé tout d'un coup un talent que sa modestie nous avait laissé ignorer jusqu'à ce jour ; il nous a tous charmés, en nous débitant chaque soir des vers admirablement choisis, avec un art consommé, capable d'exciter la jalousie de Coquelin Cadet et de ses émules les plus renommés.

Enfin, deux charmantes excursions, merveilleusement organisées par M. le Marquis de l'Estourbeillon, le plus incomparable des fourriers, nous ont permis d'admirer, d'abord sur la terre ferme, de curieux restes du passé, parmi lesquels le premier rang appartient sans conteste à l'église du Guerno, et ensuite, en pleine mer, Belle-Isle, la bien nommée, sans cesse battue par les flots qui, au prix de longs siècles de travail, y ont creusé la célèbre grotte de l'Apothicaire, dont la vue vaut, à elle seule, un long voyage.

Je me rendrais coupable de la plus noire ingratitude si, avant de vous quitter, je ne remerciais pas avec effusion toutes les personnes qui ont concouru à rehausser l'éclat de notre congrès.

C'est d'abord M. le Curé-doyen, qui nous a souhaité la bienvenue en termes si touchants ;

C'est ensuite mon ami et collègue à la Chambre, M. Forest, votre excellent député, qui a bien voulu accepter la présidence du congrès. Elle lui revenait de droit, et il en a occupé le fauteuil à la satisfaction générale ;

C'est M. Boterff, votre maire et mon collègue au Conseil .

général, qui a fait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire pour nous rendre agréable le séjour de La Roche-Bernard et nous faciliter toutes choses ;

Ce sont les nobles habitants de la ville qui ont su résoudre, d'une façon si parfaite et si gracieuse, la question des logements dont la solution paraissait d'abord quelque peu difficile, en nous offrant, à qui mieux mieux, l'hospitalité la plus aimable et la plus cordiale. Nous leur en sommes profondément reconnaissants ;

C'est la population tout entière, son Conseil municipal en tête, qui nous a si bien accueillis ;

Ce sont nos auditeurs si fidèles et si sympathiques ;

Ce sont enfin tous ceux dont les travaux si consciencieux et si bien faits ont contribué à rendre nos séances intéressantes et pour le nombreux public accouru à notre appel et pour nous-mêmes.

Nous emporterons de La Roche-Bernard un souvenir impérissable et, comme des hôtes désireux d'attirer les bénédictions du Ciel sur ceux qui les ont si bien reçus, nous vous souhaiterons, en partant, toutes sortes de prospérités et notamment le prompt raccordement des chemins de fer du Morbihan avec ceux de la Loire-Inférieure, attendu par vous avec une si légitime impatience.

C'est dans ce beau département de la Loire-Inférieure que nous nous réunirons l'an prochain dans une ville dont le choix sera ultérieurement fixé.

Merci encore, Mesdames et Messieurs.

Je déclare clos le Congrès de la Roche-Bernard.

Le Secrétaire,

OHEIX.



MÉMOIRES

Arch.

1°

L' « EMMANUEL » DE PHILIPPE LE NOIR

Sieur de CREVAIN

Parmi les souvenirs qui nous sont restés de l'établissement du protestantisme dans ce pays, nous possédons un petit livre qui eut, paraît-il, assez de faveur à son apparition et qui maintenant, comme les livres très feuilletés et sans valeur, rentre tout à fait dans la classe des livres rares ; je ne dis pas méconnus puisqu'il mérite bien son sort, mais oubliés à juste titre, et dont une des questions du programme nous invite à vous entretenir. Il s'agit d'un ouvrage de l'un de vos compatriotes : Philippe Le Noir de Crevain : Il est né en 1630 à La Roche-Bernard où son père Guy Le Noir était pasteur. Dès l'âge de 20 ans il fut nommé pasteur à Blain. J'espérais retrouver son acte de naissance, mais les registres de La Roche-Bernard ne remontent qu'à 1648. C'est lui qui nous a conservé les mémoires de Louveau dont j'ai parlé précédemment. — Il eut aussi l'idée de paraphraser l'Evangile en vers, pour populariser son nom parmi les fidèles, et aussi, je pense, la doctrine nouvelle.

Cependant, par une honnête précaution, il s'astreignit dans ce poème qui n'a que 9.000 vers, dit l'avertissement de l'éditeur, — car je vous jure que je n'en ai pas fait le compte — à ne choquer ni l'une ni l'autre religion, de manière à n'effaroucher personne. Il se réservait peut-être de le commenter autrement. Ainsi (page 197) dans le passage important de l'institution de l'Eucharistie, il me semble n'avoir rien mis d'hérétique.

Et pour instituer dans cette nuit fameuse
L'auguste Sacrement de sa chair précieuse

Lorsqu'on mangeait encore il avance la main,
 Et sans autre appareil devant tous prit le pain.
 Ensuite, prononçant sur ce grain ordinaire
 La bénédiction qu'il jugea nécessaire
 Il le rompit, et dit : Prenez, mangez-en tous,
 Parce que c'est mon corps crucifié pour vous.
 Quand vous ferez cecy, célébrez la mémoire
 De ma mort d'ou doit naitre et la vie et la gloire.
 Puis, bénissant le vin quand le soupé finit
 Prenez-en tous dit-il, car c'est mon sang béni,
 Cette coupe est vraiment la nouvelle alliance,
 En mon sang répandu pour votre délivrance.
 Faites cecy toujours en mémoire de moy...

Ce livre a pour titre :

Emmanuel ou paraphrase évangélique, comprenant l'histoire de la doctrine des quatre évangiles de J.-C. Notre-Seigneur.

Poème chrétien divisé en 15 livres

Dédié à Madame la Duchesse de Rohan, princesse de Léon

Par Philippe LE NOIR (1)

Avec une belle épître dédicatoire à cette illustre dame, comtesse de Porhoet et de Saint-Aulays, marquise de Blain, qui est, comme toutes ces dédicaces, un modèle de style amphigourique.

Ce poème, il faut bien le dire, est très ennuyeux et très plat. Il excita cependant l'intérêt des fidèles, car de 1657 à 1672, il eut huit éditions. M. Bizeul dans la biographie bretonne de

(1) C'est la célèbre Marguerite de Rohan, fille de Marguerite de Béthune-Sully, qui après avoir refusé plusieurs princes, épousa Henri Chabot, et porta dans cette maison le nom et le titre de Rohan.

Levot, n'en cite que trois, et regarde celle de 1658 comme la première. Ici encore, notre incomparable maître A. de La Borderie a le dernier mot, il en possédait une de 1657, publiée à Charenton, et dans ses notes bibliographiques si complètes, il en énumère sept autres ; en 1658 et 1660 il en parut deux nouvelles, une quatrième en 1664 à Charenton encore, une à Niort en 1666, à Rouen en 1673, à Saumur en 1668 et non en 1678 comme dit M. Vaurigaud par une faute d'impression probablement, et enfin une à Amsterdam en 1672.

Le poète, faut-il bien dire le poète ? mêle ensemble le récit des quatre évangélistes de manière à suivre l'histoire de la vie de Jésus-Christ, mais il se traîne péniblement sur ce chemin sacré avec une lourdeur désespérante. L'éditeur nous dit pourtant ceci dans la préface : « Quant au style l'auteur n'y a apporté ni trop de négligence, ni trop d'affectation, il s'est principalement étudié à le rendre grave, coulant et intelligible, semant de côté et d'autre les plus agréables fleurs de la rhétorique et poésie de sorte que le champ n'en est pas jonché, mais seulement orné sans incommoder le passage. » Comment trouvez-vous ce scrupule : craindre d'encombrer un chemin de fleurs, de manière à ce que l'on ne puisse plus avancer ! Je suis bien de l'avis de l'éditeur et je trouve que ce champ n'est pas du tout jonché de fleurs et d'agréments, et j'ai marché dans cette route sans être incommodé de l'excès. J'ai même eu grand peine à trouver quelque chose qui puisse vous être présenté pour vous donner une idée de cet ouvrage. Je vous citerai cependant le passage concernant la fuite en Egypte, où l'on sent un peu de souffle et d'élan religieux.

Quel regret de sortir hors de la Palestine
Où sont tous les effets de la faveur divine,
C'était presque sortir de ce séjour mortel
Que d'être ainsi privé du temple et de l'autel ;
Mais puisqu'il a Jésus, et puisqu'il le contemple,
Il a la Palestine, et l'autel et le temple,
Avec Christ il a tout, et parents et support
Et pilote et boussole, et le calme et le port !

Mais cet élan s'éteint vite et le récit reprend sa monotone froideur.

Jésus demeure là jusqu'à ce que l'enfer
Eut reçu le tyran et son sceptre de fer,

Ce qui veut dire jusqu'à la mort d'Hérode.

Nous rencontrons ensuite le récit de la tempête du lac de Tibériade, lorsque le Messie marche sur les eaux pour rejoindre ses disciples, où l'on trouve peut-être un peu plus de mouvement et de vie.

Les flots s'entrejetaient cette barque légère
Et lui faisaient sentir leur bouillante colère,
Tantôt ils s'entraidaient à la jeter en l'air,
Tantôt ils la plongeaient dans le sein de la mer.
Elle élevait si haut ses mâts et son cordage,
Que tous les matelots en perdaient le courage ;
Et puis elle tombait et descendait si bas
Que chacun se jugeait fort proche du trépas.
L'onde faisant blanchir son écume flottante
Les faisait tous pâlir dans une triste attente,
Et les plus assurés d'entre les matelots
Craignaient comme la mort les montagnes de flots,
Ils devenaient muets en oyant sur leur teste
Gronder horriblement la foudre et la tempeste
Et l'élément cruel s'entrouvant en dessous,
Les rendait quelquefois sans haleine et sans pouls.
Jésus plus que jamais leur était nécessaire
Afin de repousser l'effort du vent contraire.

La tempête poétique de l'auteur, dont la lecture donne presque le mal de mer, se calme malheureusement aussi vite que celle qui mettait en péril la barque des Apôtres, et le calme plat reparait dans son style comme sur la mer de Tibériade dont il sort par cette transition admirable : que les Apôtres étaient plus avant plongés dans la tristesse que dans le sein de l'onde,

Quand Jésus n'ignorant pas ce danger menaçant
Vint faire en leur faveur un miracle éclatant
..... Lorsque saint Pierre fut remonté sur le bord
Ou les autres étaient plus pâles que la mort.

Terminons enfin ces citations par une apostrophe au Mont Thabor, où vous remarquerez cette figure de rhétorique absolument renversante, une invitation au Mont Atlas, comme payen, d'aller se prosterner au pied du Thabor.

Olympe, mont païen, que les Grecs et leurs jeux
Que tant de beaux tournois ont rendu si fameux,
Olympe plein de gloire, Olympe qui rayonne,
De feux, de sacrifices et de riches couronnes,
Olympe qu'on a pris pour le ciel azuré,
Le Thabor ou Jésus s'est vu transfiguré
En réputation, en gloire, te surmonte,
Ternit tout ton éclat, et parait à ta honte.
Tu n'as su couronner que des hommes mortels
Ton dos pour les faux Dieux a porté des autels,
Et ton culte et tes jeux ont été des folies
Que malgré tous ces Dieux les temps ont abolies.
Mais ce mont de Judée a couronné l'auteur,
De la terre et des cieux dont il est le moteur ;
Les habitants du ciel veus dans cette occurrence
Ont été les témoins de sa magnificence
Ce mont l'a couronné sans luy voir des rivaux
Qui peussent égaler sa gloire et ses travaux.
Taboor l'a couronné d'un divin diadème
Et d'un échantillon de sa gloire suprême.
Et toi, superbe Atlas, Atlas prodigieux,
Qu'on a dit soutenir le pesant faix des cieux,
Viens te jeter aux pieds du Mont de la Judée
Où la gloire du ciel crayonna son idée.
Tu portes des brandons, des neiges, des frimats,
Comme pour rassembler les différents climats,
Mais ce mont a porté le rédempteur du monde
Sur qui tout l'univers se soutient et se fonde !

Je crois qu'après cette vision extraordinaire d'une montagne
qui se précipite aux pieds de sa camarade, je puis laisser

reposer votre aimable et trop indulgente attention, et je me garderai de prolonger cette étude, j'aurais l'air de vous faire un sermon qui vous ennuyerait peut-être, comme il y a 200 ans il a dû ennuyer vos compatriotes de Blain et autres lieux. J'en ai dit assez pour vous faire connaître ce petit livre né sur votre sol, et que ses huit éditions ont dû y répandre à foison, mais qui, précisément comme les catéchismes feuilletés sans soin par les mains d'enfants, a dû être conservé par très peu de personnes, ce qui explique sa relative rareté.

Comte DE PALYS.



LE THÉÂTRE BRETON

Au moyen-âge, — au temps où le peuple avait une instruction très restreinte mais un sens religieux très développé, — deux arts fleurirent spontanément chez nous et presque à l'exclusion de tous les autres : l'architecture et le drame. Sortis tous deux de l'âme et des mains populaires, ils exprimaient sous une forme sensible, — la seule du reste qui soit à la portée des esprits frustes, — le besoin qu'a toute âme de s'élever, au moins par intermittences, au-dessus des vulgarités quotidiennes et des réalités de la vie.

Nos ancêtres commencèrent par construire des édifices immenses, qui contrastaient par leur étendue et leur caractère avec les habitations communes, de même et autant que le dimanche religieux contraste en pays chrétien avec les jours ouvriers de la semaine. Le peuple consacra à les enrichir son temps, ses biens, ses talents. Puis, quand l'art de bâtir des églises eut atteint son apogée, un autre art prit naissance à son tour, dans ces édifices, et sous l'inspiration des prêtres, comme les premiers. Ceux-ci étaient sans doute inconscients eux-mêmes de la grande œuvre dont ils préparaient l'éclosion ; mais le besoin d'accommoder au tempérament et à la mentalité du peuple la religion dont ils étaient les ministres, les y avait graduellement amenés à leur insu. Le peuple, en effet, quel qu'il soit, est toujours curieux de comprendre ; mais il ne s'intéresse et il ne comprend rien aux choses abstraites, si l'abstraction ne prend pas devant ses yeux une forme concrète et tangible (1).

(1) C'est toujours pour répondre à ce besoin que les livres classiques à l'usage des enfants se remplissent d'images, et que les conférenciers populaires, — ceux qui traitent des questions profanes et ceux qui cherchent à enseigner la religion, — sentent la nécessité, pour retenir et intéresser leur auditoire, de recourir aux projections.

Ainsi naquit le drame moderne, — non pas celui qui a été plus tard renouvelé des Grecs, et qui a magnifiquement prospéré en France, pendant quelques siècles, à l'usage des lettrés, — mais le vrai drame populaire, liturgique par son origine, sacerdotal par sa première mise en scène, national et religieux par son caractère, largement ouvert au peuple tout entier, comme les cathédrales elles-mêmes où il avait pris naissance.

.....

Nous avons tenu à rappeler cette origine liturgique de notre drame, car elle nous servira à expliquer, en même temps, et la décadence de cet art et les conditions possibles de sa restauration prochaine.

* * *

Les Bretons n'ont pas inventé le drame ; mais quand ils l'eurent connu et adopté, ils s'y plurent tellement, que cette institution était encore en pleine prospérité chez nous, quand sa décadence avait déjà obligé le Parlement de Paris à en interdire les représentations en France.

LE FRANÇAIS est gouaillieur par nature et, par tournure d'esprit, il est porté à la caricature. Aussi l'esprit gaulois ne devait-il pas tarder à prendre place dans les représentations populaires. Bientôt, en effet, il monta sur la scène, et avec lui il y fit monter l'élément bouffon ; il s'empara en même temps du parterre, et il y introduisit parmi les spectateurs une turbulence irrespectueuse.

L'émotion religieuse fit alors place au rire ; et, dès ce moment, le drame religieux était condamné, — car, en vertu même de son origine et de son caractère, il devait être sérieux, ou ne pas être.....

LE BRETON a un caractère différent ; il aime à pleurer, comme l'autre à propos de tout cherche à rire. C'est un sentimental, ce n'est pas un sceptique ; sa grande jouissance n'est pas de railler les travers de la vie réelle, mais plutôt de se dérober au souvenir ou au spectacle de ces réalités, par une distraction qui le transporte dans un monde idéal.

Aussi tout autre devait être la destinée du théâtre en Bretagne et en France.

En France, il s'était insensiblement soustrait à la direction du clergé, qui l'avait créé; au xv^e siècle il était laïcisé complètement. Or il est rare qu'une institution qui oublie son origine et répudie le caractère qui a été sa raison d'être au début, ne subisse une prompte décadence.

Je n'insisterai pas sur la corrélation qui existe entre ces deux faits : mais pourtant je devais la signaler.

En Bretagne, au contraire, le drame continua d'être religieux, et le théâtre demeura toujours une annexe de l'église; sans doute le Parlement de Rennes, au xviii^e siècle, interdit à son tour les représentations populaires; mais cette interdiction, — motivée du reste par certains abus qui se manifestaient en quelques régions, par suite de l'abstention impolitique du clergé, n'eut aucune conséquence dans le diocèse de Vannes.

C'est même au xviii^e siècle que les représentations populaires eurent leur apogée dans la région morbihannaise; la plupart de nos manuscrits portent la date et la marque de cette époque.

Pendant la période révolutionnaire, et en dépit des menaces jacobines, on continua de représenter la *Passion de N. S.* à Meucon, à Saint-Avé, et ailleurs encore. Aux cérémonies du culte, interdites par la loi, le peuple suppléait par des spectacles religieux, que ses prêtres, en s'exilant, lui avaient laissés pour conserver et entretenir la Foi.

Après 1802, sous la Restauration surtout, quand les églises furent rouvertes, les représentations, au lieu de disparaître, prirent une importance nouvelle; elles devinrent alors comme le complément nécessaire des principales solennités et l'attraction indispensable des petits Pardons : à Plescop, à Béléan, à Kerdroguen, à Sainte-Brigitte de Landévant, à Saint-Quiren de Brech, etc., on accourait en foule pour assister à la « tragédie ».

* * *

Cependant la décadence s'est fait sentir dans le Morbihan, comme ailleurs; et le théâtre populaire a fini par tomber,

même chez nous, dans un tel discrédit, que le clergé lui-même s'est vu dans la nécessité d'en dénoncer les scandales. Lorsque M. Le Goueff, recteur de Saint-Jean Brévelay, fit de sérieuses tentatives pour en renouveler les représentations à Notre-Dame de Kerdroguen, ses collègues crurent devoir protester devant l'autorité diocésaine contre cette initiative qu'ils jugeaient inopportune et imprudente.

Des représentations grotesques données par des acteurs en boisson, qui prétendaient dans cet état offrir au public le spectacle des scènes les plus saintes, et qui traînaient dans les auberges les costumes liturgiques de leur drame, — nécessitèrent enfin l'intervention directe de l'évêque ; et, en 1857, M. Flohy, vicaire général, interdit de les tolérer et d'y assister.

Ainsi tomba, non seulement sous la condamnation de l'Eglise mais sous la réprobation des honnêtes gens, une institution éminemment populaire et religieuse.

Mais, s'il faut chercher quelles furent les responsabilités de cette déchéance, nous devons convenir sans doute.... que les goûts changent, que les modes passent, que tout s'use et vieillit, qu'on se lasse de tout, que les plus belles choses ont le pire destin.... Toutefois, lorsqu'un édifice menace ruine et croule, c'est, le plus souvent, faute d'avoir été entretenu ; et si le théâtre populaire a eu lui-même sa décadence et sa ruine, c'est que ses gardiens naturels ont imprudemment cessé d'en avoir cure ; ils ont abandonné les acteurs à leur inspiration personnelle. Or le paysan breton, — comme du reste peut-être le peuple de partout, — quand il n'est pas maintenu haut par un ressort religieux, tombe de son propre poids.... dans l'ivresse et dans le grotesque. Ce qui est arrivé devait nécessairement arriver, du jour où les prêtres, ne comprenant plus le grand secret qu'ils avaient entre les mains pour instruire et pour divertir à la fois, se sont désintéressés du théâtre populaire.

A Oberammergau, le théâtre a constamment progressé, jusqu'à atteindre la perfection ; la population de cette paroisse, de plus en plus excitée à bien faire par le succès et par le désir de réaliser l'idéal de son art, a étrangement développé chez elle le sens artistique, et la raison en est consignée par tous ses historiens : c'est que le théâtre est constamment demeuré entre les mains du clergé à Oberammergau !

* * *

Faut-il regretter aujourd'hui la disparition du théâtre populaire ?

Oui. Et je n'hésite pas à dire que cette disparition a laissé dans la vie du peuple une lacune que rien, à notre avis, ne pourra combler.

Le peuple a besoin d'instruction et de distraction : or le théâtre était merveilleusement apte à satisfaire ce double besoin.

M. Noury, — le recteur poète dont parle le *Barzaz-Breiz*, — remarqua, à son arrivée dans la paroisse de Bignan, que le peuple s'ennuyait dès le commencement du sermon, et qu'on s'en allait ou qu'on dormait au bout d'un quart d'heure. Que faire ? Il était habile autant qu'artiste ; et il se dit : « Mes braves gens ne veulent pas écouter mes sermons d'un quart d'heure ; eh ! bien, ils les entendront quand même, mais délayés longuement et débités par des paysans et des artisans... » Ce qui fut dit fut fait. Il composa des tragédies à tiroirs, extraites de la Bible ou de la Vie des Saints ; il y inséra des boniments sur tous les vices et sur les vertus ; il accommoda le tout vaille que vaille dans des pièces dramatiques, qu'il avait trop de pudeur artistique pour signer ; et... ce fut un succès inouï ! Après cent ans on en parle encore. Ennuyeuses à l'église, sur les lèvres d'un recteur et d'un artiste, toutes ces leçons morales étaient lues avec avidité par le peuple, qui ne se lassait pas de les entendre, pendant des après-midi entières, quand elles tombaient des lèvres de ces acteurs improvisés !

Le prestige scénique faisait oublier la fatigue de rester debout ; et le plaisir de voir tempérerait le désagrément d'attraper une leçon ; — ou plutôt on recevait la leçon par la meilleure méthode, — sans s'en apercevoir !

Une morale nue apporte de l'ennui :

Le drame fait passer la leçon avec lui (1).

(1) La Fontaine.

L'éducation du peuple, comme celle de l'enfant, se fait par les yeux ; et les scènes auxquelles il assiste exercent sur son âme une influence bien supérieure aux leçons qu'on lui donne *ex professo*.

Mais le spectacle a encore un autre avantage, sur lequel je voudrais attirer l'attention, non pas seulement des prêtres, mais de tous ceux qui s'intéressent au peuple et qui rêvent de relever son niveau moral.

Le Breton est un être de sentiment, et, plus que beaucoup d'autres, il a, sans qu'il s'en doute, un irrésistible besoin d'idéal.

Il y a chez nous, comme partout, des passions basses et des appétits grossiers, qui suffisent à expliquer les dégradants ravages de l'alcoolisme et de l'ivresse. Pourtant ce défaut national de la Bretagne a, j'en suis convaincu, une autre cause.

J'ai vu le paysan de près, j'ai vécu avec lui, chez lui ; je l'ai vu à l'œuvre, j'ai touché son âme, je suis de sa famille et son sang coule dans mes veines, — et ce que je vais dire à propos du Breton n'est pas un paradoxe intéressé, mais une conviction raisonnée.

Voyez comme sa maison est obscure, humide, malpropre ; son travail est absorbant et peu rémunérateur ; le portrait du paysan, tel que La Bruyère l'a esquissé, n'est pas aussi faux qu'on le croirait. Rien, ni dans sa demeure, ni dans son travail, ni dans son entourage, ne répond à ce besoin d'idéal que le tempérament atavique a déposé au fond de son âme...

Il a, il est vrai, le dimanche, où il échange ses habits ouvriers contre un costume superbe ; ce jour-là il se rend au bourg, où il rencontre ses compatriotes, où il cause, où il se délasse, où il trouve dans l'église de sa paroisse tout ce qui devrait charmer à la fois ses oreilles et ses yeux.

Il a aussi les noces, qui sont des assemblées immenses, où se donnent rendez-vous des paroisses entières pour des repas pantagruéliques et des danses sans fin.

Il a enfin les pardons, réunions si pittoresques avec leur physionomie tour à tour profane et religieuse, rendez-vous d'amour et lieux d'expiation...

Tout cela exerce une incontestable influence sur son caractère. Mais là même, au milieu de ces fêtes, ne cherchera-t-il pas souvent dans l'ivresse un supplément à la jouissance que

son âme a goûtée ? Et, — je ne parle pas de l'alcoolique brutal, — ne revient-il pas le plus souvent chez lui avec un grain de gaieté, qui le fait sans doute déraisonner à propos de tout, mais qui met du moins dans son cœur un rayon de joie, qui se reflète jusque sur sa physionomie transfigurée, — indice révélateur qu'il est heureux d'avoir échappé, au moins pour quelques heures, aux vulgarités et au terre à terre de la vie quotidienne !

Le *dimanche* chrétien, la *noce* organisée en kermesse, le *pardon*..., ont leur grand rôle en Bretagne ; ils sont nécessaires à la vie sociale, mais ils ne sont pas suffisants. Il y faudrait ajouter le *spectacle*, — non pas le théâtre fermé, dans une salle où l'on manque d'air et de mouvement, où l'on a peine à respirer, où l'on ne peut même pas remuer, mais le spectacle en plein air, ouvert à tous et compris de tous.

J'ai remarqué à ce sujet, dans nos bourgs de campagne, un phénomène assez étrange. Le jour de la Fête-Dieu, quand les rues plantées d'arbres se transforment en vertes avenues, que la nudité du sol se couvre d'un tapis de fleurs, que les maisons s'enguirlandent, que les reposoirs, édifiés dans les carrefours ou sur les places, et, tout ruisselants de dorure, donnent au paysan l'illusion d'un palais enchanté qui aurait brusquement surgi dans la solitude de son humble bourg, quand l'hostie divine, ensoleillée dans l'ostensoir, rayonne au milieu des riches ornements liturgiques, avec un défilé royal.... ce jour-là il n'y a pas d'ivrognes. Le paysan a eu de l'idéal, ce jour-là, plein les yeux et plein le cœur ; il en est imprégné ; et, la fête étant close, il se retire dans son village, content, heureux, tranquille...

Il y a quelques années, pendant que je faisais mon enquête dans le pays de Vannes pour recueillir des renseignements sur le théâtre populaire, je demandais à un vieillard, ancien recteur lui-même — c'était à Landévant — si tout le monde était content de ces représentations : « Oui », me répondit-il.

J'insistai. Je voulais l'amener à dire que les prêtres de la paroisse avaient dû proscrire ces jeux et malmener les acteurs.

— Voyons, lui dis-je, le recteur était-il avec vous ?

— M. le Recteur ? Ah ! je crois bien. Nous avions une grande chaise en bois, à dossier haut, qu'on plaçait pour lui tout

exprès sur l'estrade, et il y restait au milieu de nous jusqu'au soir... Mais, quand j'y pense, vous avez raison de dire en effet qu'il y avait des mécontents : c'étaient les aubergistes !... Vous comprenez, ce jour-là ils pouvaient fermer leurs portes et décrocher leur gui ; ils ne vendaient même pas une bolée. Le jeu commençait un quart d'heure après vêpres, et on en avait jusqu'au soir. Le soir venu, chacun s'en retournait chez soi, « plus heureux qu'un homme ivre. »

.....

* * *

Le théâtre populaire aura-t-il sa renaissance ?

Le théâtre est tellement un besoin, que tous les directeurs d'œuvres, quand ils ont réussi à grouper des jeunes gens dans un patronage, ont, tout de suite, la préoccupation de monter une scène et de jouer des pièces.

Nous n'avons pas qualité ici pour discuter le choix des pièces que l'on joue dans ces patronages : nous devons pourtant protester contre les « gaudrioles » à la manière de Scribe et de Labiche, qu'on y représente « pour faire rire », qui tuent les illusions et rient de tous les beaux sentiments, — devant une jeunesse qui a tant besoin, surtout de nos jours, d'un *sursum corda* continu.

Ce n'est pas ainsi que nous comprenons le théâtre populaire.

Du reste la scène des patronages, avec la machinerie et les décors en chiffons, n'est pas le type du théâtre populaire ; il peut convenir à des ouvriers, aux bourgeois, aux jeunes gens qui ont déjà reçu quelque éducation littéraire ; mais au peuple il faut le grand air.

Chez les Grecs, — plus heureux que nous — le théâtre s'est lentement transformé, sans qu'une influence étrangère soit venue se jeter à la traverse et arrêter brusquement son évolution normale ; il est arrivé, grâce à cet isolement, à la perfection classique, — une perfection qu'on n'a pas surpassée, qu'on a à peine égalée, — sans cesser d'être éminemment populaire.

A Oberammergau, où l'on joue toujours le même drame de

la Passion, refondu dans chaque siècle depuis trois cents ans et plusieurs fois remanié, — de simples paysans en sont arrivés à rivaliser par leur jeu avec les acteurs de profession, et avec les meilleurs ! Aujourd'hui leur théâtre, dont la mise en scène rappelle à la fois le spectacle du moyen-âge et la chorégraphie athénienne, va de pair avec le théâtre antique. Représentation en plein air !

Chez nous, en Bretagne aussi bien qu'en France, la tradition a été rompue.

Mais, puisqu'elle était si conforme au goût du peuple, qu'elle a été un produit spontané de notre pays, pourquoi ne fleurirait-elle pas de nouveau chez nous, pour la plus grande joie du peuple ?

.....

Du reste, il est évident que la naïveté de la mise en scène, qui produisait tant d'émotion par des moyens si simples il y a cent ans, ne serait plus admise aujourd'hui. Mais chez nous, aussi bien qu'à Athènes ou à Oberammergau, le progrès est possible, sans sortir de la tradition.

Et si les grands propriétaires, qui sont les bienfaiteurs-nés du peuple, si les prêtres qui sont à la fois les pasteurs du peuple et les directeurs de sa conscience, — voulaient comprendre le rôle social du théâtre populaire et la haute influence qu'il exerce sur la mentalité du paysan, ils consacraient leurs ressources et leur temps, — ne riez pas ! — à monter des théâtres, afin d'intéresser, de retenir et d'instruire le peuple.

Au point de vue social, on aurait ainsi puissamment combattu l'alcoolisme, car si nous enlevons aux Bretons les jouissances de l'auberge, il faut bien leur offrir autre chose à la place.

Au point de vue religieux, le prêtre lui-même ne doit plus se faire illusion : le peuple est blasé, plus encore qu'au temps de M. Noury, des sermons abstraits débités en style de convention, sur un ton de mélodie antique. On se résigne encore à les entendre, mais on ne les écoute plus. Les dévotes avouent qu'elles ont dormi pendant le sermon....

En plusieurs régions on a recours aux projections pour intéresser le peuple à l'instruction religieuse ; c'est un attrait

puissant; mais la projection est coûteuse, et elle n'est pas possible à toute heure ni dans tout local....

Et puis, ce n'est pas le grand art ni le grand spectacle !

.....

Abbé BULÉON,

Curé de Bignan.

En terminant sa conférence, M. BULÉON a raconté que de nombreuses troupes se forment et s'exercent depuis quelques années, dans le Finistère et dans le Morbihan, pour renouveler le drame breton : Pautred Paern (à Vannes), Paotred S. Marzin (à Morlaix), Paotred Lesneven, Paotred S. Armel (à Ploudalmézeau), Pautred Plewigner, etc. La troupe de Ploujean a déjà fait ses preuves depuis longtemps. Et c'est un réel enthousiasme qu'elles ont provoqué partout où elles ont ressuscité dans la langue nationale le drame populaire.



LA

SÉPARATION DES LÉPREUX

Et leur Condition

NOTAMMENT EN BRETAGNE ⁽¹⁾

CHAPITRE PREMIER

PRÉLIMINAIRES

1^o Origine de la lèpre en Europe.

Est-ce aux Croisades que l'Europe a dû la lèpre ? — Oui !
C'est une opinion courante depuis un siècle et demi, depuis
qu'on a lu dans l'*Encyclopédie* :

« Les chrétiens, après avoir élevé de nouveaux royaumes
de courte durée, dépeuplé le monde, ravagé la terre, commis
tant de crimes, de grandes et infâmes actions, ne rapportèrent
enfin que la lèpre pour fruit de leurs entreprises (2). »

(1) La Société Polymathique du Morbihan a bien voulu accueillir et faire
imprimer une étude : *Les Caquins de Bretagne*, qui a plus d'un point commun
avec le présent mémoire. J'y renverrai quelquefois.

(2) V. *Lèpre*.

Depuis, les historiens ont répété cette affirmation, jusqu'à Michelet qui, substituant le style du pamphlet à celui de l'histoire, écrit : « La lèpre est le sale résidu des croisades (1). »

Cette affirmation présentée comme un grief de plus contre la religion chrétienne, a été admise sans preuve, ou mieux contre toute preuve.

En effet, affirmer ce fait c'est démentir ou méconnaître nombre d'écrivains profanes ou ecclésiastiques à partir du 1^{er} siècle, des décisions de conciles, des rescrits des papes, les lois Lombardes de Rotharis, les capitulaires de Pépin et de Charlemagne.

En voici la preuve :

A Rome, au temps de Lucrèce (95-40 av. J.-C.), on croyait la lèpre encore confinée en Egypte (2). Erreur ! Seize siècles auparavant, les Israélites l'avaient portée d'Egypte en Palestine. De là elle avait passé chez tous les peuples voisins, notamment en Phénicie, en Syrie et dans l'Asie Mineure.

Au 1^{er} siècle, Rome apprend que la lèpre existait en Grèce où les phalanges d'Alexandre l'avaient apportée d'Asie ; et elle se montrait en Italie (3). Les vétérans de Sylla et de Pompée l'y avaient introduite, et ils allaient la porter dans leurs garnisons de Gaule, d'Espagne, de Germanie (4). — Au iv^e siècle, elle était très fréquente en Gaule. — Au v^e, il s'y trouvait des hôpitaux de lépreux. — Au vi^e, les conciles d'Orléans (549), de Lyon (583) (5), s'occupent des lépreux. La lèpre est commune en Espagne et surtout en Galice (6). — Au vii^e, on la trouve en Ecosse (7) ; et elle fait de grands ravages chez les Lombards (8)

(1) *Histoire de France*, t. III, p. 256.

(2) *Est elephas morbus qui propter flumina Nilii
Gignitur Egypto in media neque præterea usquam*
Liv. VI. Vers 1111-12.

(3) Celse (an 14 à 37). *Médecine*, Lib. VIII, III-25. Leyde, 1875.

(4) Galien (An. 131-200). Trad. Darenberg, Paris, 1856 ; tome II, p. 782. Il dit que les Scythes en étaient exempts. — Sans doute parce que les Romains n'avaient pas de postes militaires en Scythie.

(5) Sulpice Sévère. *Vita S. Martini*, ch. 14 et 18. — Grégoire de Tours. *Virtutes S. Martini*, I, 19.

(6) Grégoire de Tours. *Virtutes*, liv. I. Fortunat, *Vie de sainte Radegonde*, II, 15.

(7) *Acta Sanctorum*, 13 janvier. *Vita Kertigern*.

(8) Lois cruelles de Rotharis contre les lépreux.

et dans le midi de l'Italie (1). — Au VIII^e, le Pape saint Grégoire II (715-731) admet les lépreux aux sacrements de l'Eglise. Un capitulaire de Pépin (757) permet le divorce du lépreux par consentement mutuel ; et un autre de Charlemagne (786) recommande la séparation ordonnée par le concile de Lyon (583). — Au IX^e siècle, le concile de Worms autorise le mariage des lépreux. — Au X^e, la lèpre venue d'Angleterre est signalée en Irlande.

Ajoutons que, depuis le concile de Lyon (583) qui avait prescrit la séparation des lépreux, il s'était ouvert de nombreux asiles pour eux, notamment auprès des monastères. Le fait est constaté sous la date de 1060, trente-six ans avant le départ pour la première croisade (1096) (2).

Rien ne prouve mieux la présence de très nombreux lépreux en France, avant la fin du XI^e siècle.

Et comment ce fait pourrait-il étonner après ce que nous avons dit ? On admet que les Croisés revenant de Syrie ont rapporté la lèpre en Europe. Comment les légions romaines, revenant des mêmes contrées, seraient-elles toutes rentrées exemptes de lèpre dans leurs garnisons de l'Europe occidentale ?

De ce très bref résumé, n'est-on pas en droit de conclure que l'introduction de la lèpre en Europe a précédé non seulement la première croisade, mais même la prédication chrétienne (3).

La nomenclature qui précède est nécessairement incomplète. J'y ai d'ailleurs, volontairement omis la Bretagne. Or, il ne peut faire de doute que nos ancêtres les Bretons venant de l'île de Bretagne en Armorique, aux V^e et VI^e siècles, n'y aient trouvé la lèpre. Les *Vies* de nos saints Bretons écrites sur des documents contemporains mentionnent souvent des lépreux.

Nous verrons bientôt qu'avant la fin du XII^e siècle, il y avait en Haute-Bretagne « une quantité de femmes nobles lépreuses. » On peut inférer de là combien la lèpre était commune.

(1) *Muratorii. Rerum Italicarum Scriptores.* t. II, col. 1054.

(2) Orderic Vital. *Hist. Eccl.*, A. 1060.

(3) L'énumération de faits ci-dessus est un court extrait d'un important mémoire présenté au congrès scientifique international des catholiques (Sciences historiques), tenu à Paris, en 1891. — Le savant auteur est M. G. Kurth ; et le titre du mémoire, *La lèpre avant les Croisades.*

On ne dira pas, je pense, que les seigneurs et les chevaliers bretons partis avec leur duc Alain Fergent pour la première croisade (1096), et ceux qui firent la seconde croisade en 1147, aient été la cause d'une telle diffusion de la lèpre, après quelques années. Il nous faut donc conclure qu'elle existait en Bretagne comme ailleurs, avant le retour des croisés bretons, en 1101.

Je fais remarquer aussi, que je n'ai pas parlé des Phéniciens qui, d'après quelques auteurs, ont porté la lèpre jusqu'aux contrées les plus lointaines, dans l'Inde, en Afrique, aux Iles Britanniques. — Je n'ai pas non plus mentionné les Arabes, qui, au VII^e siècle, ont pu donner à la lèpre une nouvelle recrudescence (1). Je m'en suis tenu aux faits mentionnés par l'auteur cité plus haut ; même je n'ai pas reproduit, il s'en faut ! toutes les autorités qu'il cite. Lui-même n'hésite pas à dire qu'en cherchant encore on trouvera bien d'autres faits, non seulement autorisant mais obligeant à reconnaître l'existence de la lèpre en Europe avant la première croisade.

Comment affirmer le contraire ? Sans doute l'*Encyclopédie* et Michelet rejettent l'autorité des hagiographes, même quand ils se nomment Sulpice-Sévère et Grégoire de Tours ; mais comment rejeter l'autorité des conciles (au point de vue historique) et les documents législatifs cités plus haut ?

Est-ce que ces historiens ne les auraient pas connus ? La question se pose ainsi : Etude incomplète ou parti pris.

2° Les lépreux et la charité chrétienne.

Nous avons montré la lèpre introduite en Europe avant la prédication chrétienne. Dans le monde païen, les lépreux n'ont été qu'un objet d'horreur. Mais voici venir les apôtres de l'Evangile. Tout va changer. Ils enseignent et pratiquent une vertu jusque là inconnue : la charité, c'est-à-dire l'amour des autres poussé jusqu'au sacrifice de soi-même.

Les lépreux vont être l'objet de cette passion nouvelle.

(1) Dom Sauton. *La Lèpre*.

Saint Martin baisera les plaies des lépreux, et sainte Radegonde soignant les lépreuses, les embrasse comme des sœurs. Pour beaucoup, les lépreux deviennent les pauvres de prédilection. Pourquoi ? Parce qu'ils sont les plus malheureux des hommes.

Cette pensée se retrouve jusque dans le langage : le mot latin *misellus* va prendre un sens nouveau (1). Il voulait dire *misérable, malheureux* ; il va être employé comme synonyme de *lépreux* : *misellus, les lépreux*, comme qui dirait les plus malheureux, les malheureux par excellence, si cette expression est permise.

Ce titre de plus malheureux aurait suffi à mériter aux lépreux la prédilection de la charité chrétienne ; mais cette préférence se motive par d'autres raisons : les souvenirs bibliques et surtout les exemples de Notre-Seigneur.

La cause qui produit la lèpre était inconnue : ce mal terrible, où la corruption de la mort envahit une chair vivante, gardait ainsi un caractère mystérieux. Les Juifs y voyaient un châtiment de Dieu, et ils lisaient dans leurs livres des faits qui semblaient autoriser leur croyance.

Ainsi Marie, sœur de Moïse, murmure contre son frère : Dieu parlant dans la nuée lui reproche sa faute : « et Marie paraît blanche de lèpre comme la neige (2). » Giezi, le serviteur d'Elisée, désobéit et ment au prophète ; Elisée lui répond : « La lèpre s'attachera à toi et à ta race pour toujours ; » et Giezi se retire lépreux (3). Osias, roi d'Israël, saisit l'encensoir réservé aux prêtres : « et aussitôt la lèpre se forme sur son front (4) ». Isaïe n'avait-il pas montré Notre-Seigneur comme un lépreux frappé par Dieu (5) ?

De cette croyance résultait, par une sorte de conséquence, la croyance que Dieu s'était réservé la guérison de la lèpre. Naaman, chef des armées de Syrie, vient demander sa guérison à Joram, roi d'Israël ; et le roi, comme s'il entendait un blasphème, déchire ses vêtements et s'écrie : « Suis-je Dieu

(1) De là viendra le mot *mesel*. Ci-dessous, p. 27.

(2) Nombres XII, 4 à 10.

(3) *Rois*, IV, V, 27.

(4) *Paralipomènes* XXVI, 19-21.

(5) Chap. LIII, 4. « *Nos putavimus eum quasi leprosum et percussum à Deo.* »

pour vous guérir (1) ? » Mais, sur le conseil du roi, Naaman va trouver le prophète Elisée qui lui fait dire d'aller se baigner sept fois au Jourdain ; et il est guéri (2).

L'Evangile nous montre des lépreux venant implorer Notre-Seigneur. Dans leur pensée, leur prière est la reconnaissance de la divinité du Sauveur ; et Jésus les guérit en leur disant : « Votre foi vous a sauvés (3). » Ce qu'apprenant, Jean envoie des disciples lui demander : « Etes-vous celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus répond : « Dites à Jean ce que vous avez entendu et vu : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent (4). »

Voilà donc la guérison des lépreux comme assimilée à la résurrection des morts, et mise au rang des miracles, ou, comme dit l'évangéliste saint Jean, « des signes, des œuvres de Jésus, » c'est-à-dire des manifestations de sa divinité (5).

Au temps de Moïse (seize siècles avant J.-C.) la lèpre n'était pas inguérissable.

La preuve de ce fait se trouve au *Lévitique* qui contient en longs détails les rites de la purification des lépreux guéris (6).

Huit siècles plus tard, au temps d'Elisée, du roi Joram et de Naaman cités plus haut (huit siècles avant J.-C.), elle n'était plus guérissable, humainement parlant. « Au temps d'Elisée, dit un jour Notre-Seigneur, il y avait beaucoup de lépreux en Israël et pas un ne fut guéri (7). »

Mais, dès le temps de Moïse, la lèpre était contagieuse. De

(1) *Rois*, IV, V, 7.

(2) *Rois*, IV, V, 10 à 13.

(3) *Luc*, XVII, 13.

(4) *Mathieu*, XI, 5. — Enfin, quand Jésus donne leur mission à ses apôtres, il leur dit : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux. » *Mathieu*, X, 8.

(5) *Signes*, II-11. *Œuvres*, V-36, X-25, XII-21.

(6) *Lévitique*, chap. XIV, 1-36. — On ne peut citer en preuve l'exemple de Marie, sœur de Moïse, qui fut guérie après sept jours, à la prière de son frère. *Nombres* XII, 13 à 15.

(7) *Luc*, IV, 27. — Excepté Naaman qui était Syrien, qui fut guéri par Elisée, et non par des moyens humains.

là la séquestration, ou, comme on disait, la *séparation* des lépreux.

La loi de Moïse chargeait les prêtres, non, comme on l'a dit, de guérir, mais de constater la guérison. C'était à eux aussi qu'il appartenait d'ordonner et d'exécuter la séparation : et Moïse, lui-même, sépara sa sœur.

A ce moment où le peuple errait dans le désert, la séparation consistait dans l'exclusion rigoureuse hors du camp, tant que durait la lèpre, c'est-à-dire jusqu'à la reconnaissance de la guérison (1).

Le lépreux séparé portait ses vêtements *décousus*, c'est-à-dire en lambeaux, en signe de deuil, il avait la tête nue et rasée, et à l'approche d'un homme sain, il devait signaler son mal en criant : « Impur ! Impur ! » (2).

Après l'établissement des Hébreux dans la terre promise, la séparation consista dans l'expulsion des villes ; le lépreux restant soumis aux obligations indiquées plus haut. Au temps de Notre-Seigneur, l'expulsion de la cité était rigoureusement recommandée ; et nous voyons le Sauveur, après avoir guéri le lépreux de Galilée, lui reprocher d'avoir enfreint la loi pour venir implorer sa guérison, et le chasser de la ville (3).

A cette époque, les prêtres étaient encore chargés de reconnaître la guérison ; et c'est en application de cette loi que le Sauveur envoie se montrer aux prêtres ce même lépreux guéri (4), et les dix lépreux qui vont être guéris en route (5).

Le Sauveur avait montré aux lépreux une pitié touchante. On ne voit pas qu'un seul lépreux l'ait imploré en vain. Il se laissait approcher par eux au point de révolter l'orgueilleux dédain des Pharisiens. Il fut même l'hôte d'un homme qui avait été lépreux et qui en gardait le surnom (6).

(1) *Lévitique*, p. XIII, 2 à 46. « Pendant qu'il sera lépreux et impur, il habitera hors du camp. »

(2) *Lévitique*, XIII, 45-46. *Nombres*, X, 2, 3.

(3) *Marc*, I, 43.

(4) *Mathieu*, VIII, 3, 4. *Luc*, V, 14.

(5) *Luc*, XVII, 14.

(6) *Simon le lépreux*, *Jean*, XII, 2. — Il n'était plus lépreux puisqu'il demeurait à Béthanie.

L'Eglise recueillit en héritage les exemples du Sauveur.

Retranchés de la cité, les lépreux ne tenaient plus au monde que par les liens de la société spirituelle dont les chefs étaient les évêques. Cette raison suffirait à expliquer pourquoi l'Eglise prit ces infortunés sous sa sauvegarde. Mais l'Eglise ne se contenta pas, comme nous verrons, de les défendre contre la terreur qu'inspirait leur mal. A l'exemple de son Fondateur, elle exerça sur eux un patronage d'amour et de charité que la puissance séculière ne lui disputa pas, et que du reste elle n'aurait pu exercer aussi utilement (1).

Nous verrons plus tard ce que fut ce patronage pendant plusieurs siècles ; mais disons tout de suite que l'Eglise fut pour les lépreux comme ces mères qui, aimant tous leurs enfants, ont cependant au fond du cœur une secrète prédilection pour ceux qu'elles sentent moins heureusement doués que leurs frères.

*
* * *

J'ai indiqué les mots *lépreux* et *mésel* comme synonymes. Nous allons en trouver plusieurs autres. Avant d'aller plus loin, quelques explications trouvent ici leur place.

Du mot *lèpre* on a fait *lépreux* ; et c'est aujourd'hui le seul mot en usage pour désigner les malheureux atteints de ce mal. Mais, aux siècles passés, pas un mot peut-être n'a eu plus de synonymes.

On a dit *lazare* (en latin *lazarus*), et par abréviation *ladre*, *adresse* ; *mesel*, comme nous l'avons vu, et plus tard *meseau* ; *caqueux*, *caquin*, en breton *cacous*, en latin *cacosus* ; enfin, pour ne rien omettre, on a dit en Bretagne *malord* (au singulier), *malars* et *malornex* (au pluriel).

Du mot *lépreux* est venu *léproserie* ; de *ladre*, *ladrerie* ; *maladrerie*, (irrégulièrement) *maladerie* ; de *mésel*, *mésellerie* (2) ; de *caquin*, *caquinerie*.

(1) Je ne veux pas dire que la cité n'ait pas établi des hôpitaux de lépreux ; nous allons le voir tout à l'heure.

(2) *Mesel*, *meseau*, *mezel*, *mezeau*, *masel*, *musel*, etc., *mesellerie*, *mezellerie*, *musellerie*, etc. M. Godefroy, *Dict. de l'ancienne langue française*, v° p 278, relève neuf variantes du premier mot et huit du second, et signale les mots *meseler*, *mesuler* (verbe neutre) être *mesel*.

Ladrerie et *mésellerie* signifient en même temps le mal et l'asile des lépreux ; *maladrerie* et *caquinerie* ne se prennent guère qu'au dernier sens ; *léproserie* veut toujours dire la demeure du lépreux.

Ladre vient du nom de saint Lazare, dit vulgairement *Ladre*, patron de l'ordre religieux chargé du soin des lépreux. *Mesel*, d'après quelques-uns, viendrait de l'italien *mezzo*, qui veut dire *pourri*. Il semble plus probable qu'il vient du latin *misellus*, qui veut dire *misérable* (1). Les lépreux sont souvent et très anciennement dits *miselli* ; le mot *mesel* semble la mise en français de ce nom (2).

On a autrefois donné le mot grec *cacos* pour étymologie de *caquin*, *caqueux*, *cacosus*.

On est d'accord aujourd'hui que le mot *caquin* vient du nom du petit tonneau faisant partie du mobilier du lépreux, et dit autrefois *caque*, *caquet* et même *caquin* (3).

Quant au mot *malars* (au pluriel) que nous trouvons employé en Bretagne, à Morlaix, on l'a tiré du mot *maladres*, supposé employé pour le mot *ladres* (4). Seraît-il dit au lieu de *malord* (lépreux) dans le dialecte de Vannes (Grégoire de Rostrenen, *Diction... v° Ladre*) ? Troude écrit *Lovr* et M. Ernault (*Dictionn. étymologique*) écrit *Loffr* (lépreux). *Malornez* (au pluriel) employé dans une ordonnance de Pierre II (18 décembre 1456) semble une forme du même mot.

(1) *Miser*, se disait d'un homme vivant, et *misellus*, spécialement parlant, d'un homme mort. *Differentias* d'Isidore de Séville, n° 353. — Or, le lépreux était considéré comme mort (au monde). — Je dois ce renseignement, et beaucoup d'autres, à une très obligeante communication de M. Le Hir, l'érudit conservateur de la bibliothèque de Rennes.

(2) En Bretagne, on a imaginé que *mesel* vient de *pezel*, qui se dit d'une poire blette, molle sans être pourrie. D'autres ont proposé pour étymologie le mot *mez*, champ, campagne, parce que les lépreux étaient mis hors ville.

(3) M. Godefroy (*Dict. de l'anc. langue*, I, p. 781, v° *Caqueux*), cite en exemple un *caquin de cervoise*. — Cette étymologie était signalée dès le XVIII^e siècle par D. Le Pelletier, *Dict. breton*, v° *Caqueux*.

En 1681, on plaidait sans rire devant le parlement, siégeant à Vannes, que *Cacos* venait du nom de *Cacus*, chanté par Virgile, *Énéide* VIII. « Cet homme horrible qui jetait le feu par les yeux et par la bouche. » Voir *Caquins bretons*.

(4) Le Men. Bull. Soc. Arch. du Finistère, t. IV, p. 146.

CHAPITRE DEUXIÈME

SÉPARATION DES LÉPREUX

La lèpre étant contagieuse, il y avait nécessité de séparer les lépreux des « gens sains ».

Cette nécessité était proclamée en même temps par le pouvoir laïque et par l'Eglise, mais combien diffère le langage de l'un et de l'autre !

Les jurisconsultes déclaraient froidement que les lépreux doivent être considérés comme déjà morts, et, à ce titre, exclus de la société des hommes (1).

Ecoutez maintenant l'Eglise : « Bien que les lépreux doivent être l'objet de la compassion et de l'amour, et que la charité chrétienne doive les serrer dans ses bras, pourtant, comme leur maladie peut se propager par le contact, il faut qu'ils soient séparés (2). »

Mais cet homme considéré comme mort, il vit pourtant et il souffre en son corps et en son âme. Il faut donc prendre soin d'adoucir, s'il se peut, ses souffrances physiques ; mais il faut aussi le consoler.

Les secours matériels seront assurés, autant que faire se pourra, par la société laïque. A l'exemple des évêques et des monastères, rois, seigneurs, villes et paroisses, considérées comme corps administratifs, fondent et entretiennent des asiles pour les lépreux.

Mais, qui les consolera et les sauvera du désespoir ? C'est

(1) *Leprosi ab hominibus excluduntur quasi mortui*. Citation d'un ancien jurisconsulte dans Denisart, v° *Lépreux*.

(2) *Licet compassivæ miserationis effectum diligendi sint, fraternæque charitatis brachiis sint complectendi christicolæ...* Conc. de Lavaur (1213), ch. 21.

l'affaire de l'Eglise : elle leur montrera, pour prix de leur résignation sur la terre, l'oubli de leurs maux et le repos dans le ciel.

C'est ce que va nous montrer la comparaison que nous allons faire entre la séparation que j'appellerai *administrative* ou *laïque*, et la séparation exécutée par l'Eglise, ou *religieuse*.

Dans la séparation religieuse, nous aurons à distinguer *deux formes*. L'une toute spéciale et exceptionnelle ; l'autre, la plus ordinaire, ordonnée par les rituels de divers diocèses.

Avant de commencer, une observation. Du mot *séparation* des lépreux on a conclu qu'ils étaient condamnés à l'*isolement* (1). Non. La règle générale était qu'ils vivaient séparés « des gens sains, » mais réunis entre lépreux. Nous avons parlé d'hôpitaux, nous parlerons plus loin de villages de lépreux. Voilà ce que, en général, il faut entendre par les mots *léproserie*, *ladrerie*, *maladrerie*, *mésellerie*.

1^o Séparation laïque.

Quelques exemples la feront connaître.

Voici d'abord la procédure insouciant et expéditive suivie à Arras au xiv^e siècle (2).

Il y avait à Arras une maladrerie municipale, dite du Grand-Val ; de plus au faubourg de Miossens, compris aujourd'hui dans la ville, était un hôpital dit de Saint-Nicolas, ayant un quartier pour les lépreux. Les échevins y envoyaient comme par faveur. A la fin du xiv^e siècle, ils y payaient pour chaque lépreux une somme annuelle de seize sols, environ quarante-quatre francs de notre monnaie (3).

(1) Plusieurs dictionnaires renvoient au *Lépreux de la cité d'Aoste*, de Xavier de Maistre, comme si cet émouvant récit d'une aventure du XVIII^e siècle donnait une idée d'une léproserie au Moyen-Âge.

(2) Je dois la communication des pièces que je vais citer au très érudit M. Richard, de l'Ecole des Chartes, autrefois archiviste du Pas-de-Calais, aujourd'hui conseiller général de la Mayenne.

(3) *Mémorial*. Registre des délibérations des échevins d'Arras, de 1393 à 1397, f^o 73, r^o. Cette prestation si modique n'apparaît pas comme une *pension*, mais comme une faible indemnité.

Le 6 avril 1393, le roi des ribauds signale un ribaud comme ladre. Un « sergent à verge » rend compte aux échevins. Ils chargent le sergent de conduire ce malheureux au Grand-Val, « pour qu'il soit visité par plusieurs ladres (1). » Ceux-ci le déclarent atteint du « gros mal. » Le sergent le ramène aux échevins, rend compte du résultat de la visite affirmé sous serment; les échevins « font commandement » au nouveau ladre que « tantôt et sans délai, il se départe de la ville et prenne l'habit. » Et le malheureux de répondre : « Puisqu'il plait à Dieu je prendrai en gré (je me résignerai), et obéirai à Messieurs, les requérant que pour Dieu et en aumône, j'aie une place à l'hôpital Saint-Nicolas de Miossens... » La pieuse résignation de ce pauvre mérita que sa requête fût accueillie. Et voilà le ribaud heureux dans son malheur de n'aller pas au Grand-Val où l'on meurt de faim (2).

En mars 1395, un boucher d'Arras est signalé comme ladre. Le sergent à verge s'en empare et le conduit à la visite des ladres du Grand-Val. Ceux-ci le déclarent atteint. Il conteste leur décision, et il est conduit « à ses frais » aux ladres de Douay qui, reconnaissent « le gros mal, et grand planté (grande abondance) de blanc mal, maladies dont il doit être condamné (3). » Le samedi 17 avril, il lui est enjoint « par jugement » de prendre l'habit et de partir de ville avant le prochain dimanche, sans doute le 25 avril. Le malheureux a sept jours pour mettre ordre à ses affaires et prendre congé des siens (4).

A Béthune, la séparation ne se fait pas moins brusquement (5).

Telle est la séparation *laïque*, sans un mot de pitié et de

(1) Usage que nous retrouvons en Bretagne (Quimperlé). Cf.-dessous, p. 57.

(2) Telle était la pauvreté de cette maladrerie municipale, que le 6 septembre 1396, les ladres mourant de faim demandèrent par requête la faveur de mendier à une porte de la ville le samedi, *jour de marché*. Les échevins reconnaissant le bien fondé de la requête accordèrent la permission, f° 167, v°.

(3) Arras, 19 avril 1395, f° 154, r°. Parmi les lépreux de Douay est une personne qualifiée demoiselle.

(4) Même injonction « de vider la ville et prendre l'habit » avait été faite les 1^{er} et 11 décembre 1377. Arras, f° 203, v° et 208, r°.

(5) Compte de 1365-66. Arch. Pas-de-Calais, G. G. 203.

consolation ! Un ordre d'administration ou de justice qui, au cas de retard ou d'hésitation, je ne dis pas au cas de résistance, sera exécuté par la main du sergent comme serait exécutée la condamnation encourue pour un crime.

Disons pourtant que d'autres administrations municipales montraient des sentiments plus humains ; elles appelaient non le sergent mais le prêtre pour opérer la séparation ; et elles admettaient les parents et amis à pleurer et prier avec le lépreux et à lui faire cortège jusqu'à la léproserie.

Voici un exemple, pris au voisinage d'Arras, à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais). Cet acte est de la fin du xv^e siècle (1).

« Ci-après sensuit l'ordonnance et office d'un ladre jugé de justice par vraie déposition et juste cause, selon l'usage et coutume de la maladrerie de Saint-Venant.

« Et premier, le juge assigne au curé aucun jour pour faire et dire le service ; auquel jour le ladre doit être habillé (habillé) de robe comme lui habité (comme à son ordinaire) et très simplement.

« Item doit avoir sur son chef un blanc linceul pendant par derrière tout bas, et le drap des morts par dessus, et porter en ses deux mains une petite croix de bois, et ainsi mouvoir de sa maison accompagné de la croix de l'église et de ses amis faisant de lui deuil jusques à tant qu'il soit ramené de son service à sa maison de ladrerie et non plus.

« Et icelui venu jusques au pied de l'atre (2), le curé et le clergé si doivent venir à l'encontre de lui, et jeter sur lui de l'eau bénite et le prendre par la main et le mener en le cimetière en chantant : *Libera me, Domine*.

(1) L'érudit qui me communique cette pièce a écrit :

« La pièce est extraite d'un manuscrit de l'Hôtel-Dieu de Montreuil, commencé en 1464 ; et l'ordonnance se trouve au dernier feuillet. Le texte est donc de la seconde moitié du xv^e siècle.

« Une des miniatures du manuscrit représente un lépreux qu'un moine serre dans ses bras avec une héroïque charité. La tête du moine est entourée du nimbe crucifère : c'est une allusion à un miracle ou l'image symbolique du Christ, source de toute charité, et par là même vivant en la personne du moine soignant son frère lépreux. » (*Journal du Pas-de-Calais*, 30 mars 1895).

(2) Ce mot, écrit souvent *atre*, doit être pris ici au sens d'entrée de la maison.

« Item le curé doit commencer vigilles et recommandations, et icelles finies, doit le curé faire (oraisons) pour lui, et dire messe de *Requiem* comme pour un trépassé, étoffée (la messe) de lumineaire et de chandelles. Icelui ladre étant agenouillé et appuyé à une selle (tabouret) basse, le chef bas devant l'autel, là où on a accoutumé mettre les corps (morts) présentés, lui habillé de son linceul et drap de mort et de sa croisettes de bois.

« Item on doit mener à l'offrande le dit ladre et lui ôter le suaire de mort de sur lui jusques à tant qu'il soit revenu, sans lui ôter son blanc linceul, ni sa croisettes : car il doit bailler et offrir au curé la dite croix, et le curé la doit prendre et baiser et rebailer à rebaiser au ladre étant à genoux.

« Ce fait, on doit le ramener en son lieu (à sa place) ; et puis ses parents et autres doivent offrir à la patène ; et, après le service fini, le curé doit aller au ladre, et lire ce qu'on lit à un trépassé et puis lui donner de l'eau bénite.

« Et puis le curé le prend par la main et iceux venus à l'atre, le ladre élit sa sépulture, où le curé le fait mettre à genoux, et jette trois fois de la terre sur lui.

« Ce fait, la justice lui fait faire le serment (1), tel qu'il lui appartient, et puis le curé va avec lui jusqu'à la maladrerie pour lui renouveler sa sépulture : et, le dit ladre étant en sa maison de la maladrerie à genoux devant l'huis et puis l'huis clos, le curé étant dehors et le clergé doit jeter par trois fois de la terre sur le seuil et dire : « *De terra plasmasit me...* (2) », et après avoir fait la prière et requérir (sic) pardon de ses méfaits et griefs ; et puis le recommander et là le pourchasser et l'admonester de patience en lui démontrant que Dieu (Notre-Seigneur) a paru à plusieurs en guise (sous l'aspect) de ladre... (3). »

Ainsi, voilà une séparation prononcée par un juge séculier,

(1) Voir p. 39, une formule de serment, spéciale il est vrai.

(2) « *Et carnem induisti, mei Redemptor meus, Domine; resuscita me in novissimo die.* »

(3) Voir plusieurs légendes de saints, notamment la *Vie de Saint Idunet ou Etbin*, dans le *Cartulaire de Landevenec*. Ed. de la Soc. Arch. du Finistère, 1888, 1^{re} livraison, p. 138-139.

et, à sa demande, exécutée par le clergé. Nous allons revenir sur ce point...

Mais, si cette séparation est moins brutale que la séparation exécutée par le sergent ; comme elle est lugubre !

Aux obsèques, le mort dans sa bière est enveloppé d'un linceul ; la bière est couverte du drap mortuaire. Or, voilà le lépreux recouvert du linceul et du drap mortuaire ! Comme la bière, il est mis devant l'autel pendant la messe des morts, et à la fin de l'office, le clergé vient auprès de lui chanter les prières de l'absoute. Après quoi, le lépreux sortant dans le cimetière qui, selon l'usage ancien, entourait l'église, y marque sa place ; il est conduit à la léproserie, la porte se referme sur lui, et le curé jette de la terre sur le seuil. C'est ainsi qu'aux obsèques la terre est jetée sur le cercueil déposé dans la fosse, et « en voilà, comme dit Pascal, pour l'éternité ! »

Deux points sont à remarquer :

1° Le lépreux choisit sa place au cimetière, c'est donc que mort il viendra l'occuper un jour. Nous viendrons plus loin à cette question.

2° Quel est ce serment demandé au lépreux et dont on ne voit aucune mention dans les ouvrages traitant des lépreux ? — La réponse nous sera donnée par l'étude qu'il nous faut faire d'asiles ouverts aux lépreux dans des conditions particulières. Nous y verrons ce mode de séparation spécial que nous devons étudier avant de venir à la séparation prescrite par les rituels.

2° Séparation religieuse.

Il ne faudrait pas voir dans ce règlement de l'hospice de Montreuil, une sorte de transition d'un ancien à un nouvel usage. Il est certain que, longtemps avant le xiv^e siècle, la séparation était souvent ordonnée par le juge ecclésiastique et exécutée par le clergé paroissial.

D'autre part, longtemps après, des séparations furent prononcées par le juge séculier, et comme nous l'avons vu à Montreuil, exécutées par l'Eglise selon son rite ordinaire. Un

rituel nous montrera un administrateur dit *villticus* ou *scabtinus* concourant avec le prêtre à la séparation (1). Un autre rituel plus récent admet sans difficulté que le curé des lépreux, même en l'absence d'une sentence du juge ecclésiastique, dès qu'il est « légitimement » informé de la maladie, doit procéder à la séparation (2).

Ainsi, la séparation fut généralement — ce n'est pas assez dire — presque universellement exécutée par l'Eglise.

Plusieurs causes devaient amener et expliquent ce fait très naturellement.

La première c'est que nombre de séparations furent prononcées par l'Eglise, qui naturellement eut l'exécution de ses sentences.

Beaucoup de léproseries étaient de fondation d'évêques, de monastères, de paroisses ; il était tout naturel que le juge ecclésiastique reconnût ceux qui devaient y être séquestrés, et que le prêtre les y introduisît. En second lieu, si nous pouvons juger du reste de la France par la Bretagne, les souverains, seigneurs et autres fondateurs de léproseries, les abandonnèrent aux évêques. L'Eglise agit dans ses possessions nouvelles comme dans ses fondations anciennes : elle prononça et exécuta la séparation.

En agissant ainsi, l'Eglise renouvelait la pratique de la loi mosaïque. A-t-elle été inspirée par ce souvenir ?... Quoiqu'il en soit, l'exécution de la séparation dut lui tenir à cœur pour un motif déterminant : une raison de religion et de charité ; et toute l'Europe chrétienne entra dans la pensée de l'Eglise.

Personne alors qui n'eût été révolté d'une inhumation sans les prières du prêtre et des fidèles. Or, la séparation perpétuelle semblait non seulement au malade séparé, mais à ceux qu'il laissait derrière lui, comme une mort anticipée. Il fallait donc à la séparation la prière et les bénédictions de l'Eglise, en même temps que les charitables supplications des fidèles. Mais l'Eglise ajouta à la cérémonie certains rites qui,

(1) *Rituel de Chartres* (1573-1578). Ci-dessous, p. 50.

(2) *Rituel de Saint-Brieuc* (1605). Ci-dessous, p. 64.

« *Ubi paraco quemquam..., lepra infectum esse constiterit, videlicet aut ex sententia iudicis ecclesiastici, aut aliàs legitimè...*

comme nous le verrons, couvrirent le lépreux séparé d'une sorte de consécration religieuse.

Le clergé paroissial était chargé des séparations. C'est pourquoi nous voyons les paroisses tenues d'acquitter par provision tous frais relatifs aux procès de séparation, à la maison que le lépreux va occuper, au mobilier, aux vêtements qui vont lui être remis.

Nous avons nommé les *procès de séparation*. Nous n'avons pas à insister sur ce point. Rien de si simple que la procédure. Un malade est déféré par les voisins craignant la contagion, par le bruit public, etc., il est signalé au juge ecclésiastique, l'official. Celui-ci l'appelle ; il le fait examiner par des chirurgiens, « des barbiers », qui serment prêté donnent leur avis ; l'official prononce, s'il y a lieu, la sentence de séparation. Le malade rentre en sa maison, où le curé dûment averti vient le voir et reviendra, au jour convenu, le chercher pour le conduire à l'église et à la léproserie.

Ce que nous avons dit plus haut se rapporte à la séparation ordinaire et dont le cérémonial est réglé par les rituels diocésains que nous étudierons. Mais il y a une séparation religieuse et exceptionnelle dont nous devons parler d'abord.

A. — Séparation de forme spéciale.

Je demande la permission d'entrer dans quelques détails. Peut-être ce que je vais dire, d'après des textes authentiques, sera-t-il pour quelques lecteurs, ce qu'il a été pour moi, une nouveauté (1) ?

Nous avons parlé plus haut de l'hôpital Saint-Nicolas d'Arras qui accueillait des lépreux comme *penstonnatres* et moyennant finance. Ils occupaient sans doute un quartier spécial

(1) Les détails qui suivent sont extraits du livre de M. Léon Le Grand, *Statuts d'Hôtels-Dieu et de léproseries*. — *Recueil de textes du XII^e au XIV^e siècle*, Paris, Picard, 1901.

Ces extraits sont empruntés aux statuts des léproseries de : Saint-Lazare

de l'hospice, pour que la séparation fût exactement maintenue. L'hôpital de Saint-Nicolas d'Arras n'était pas le seul de ce genre. Mais, outre ces hôpitaux, il y avait des « maisons de lépreux » destinées à des riches ou à des personnes ayant du moins quelque aisance ; et qui admettaient même des pauvres dont la charité avait payé l'entrée (1). Ces maisons de lépreux étaient aux léproseries communes, ce que sont aux hôpitaux de nos jours certaines « maisons de santé ».

Nous donnerons plus loin le personnel d'une de ces maisons : il ne comprend que quatre religieux et trois serviteurs, et il y a cinq lépreux à soigner. C'est bien la preuve que ces maisons de retraite ne sont pas des hôpitaux proprement dits.

Je vais citer plusieurs textes concernant plusieurs léproseries ; mais de ces textes rapprochés un peu arbitrairement, je me garderai d'inférer un règlement général qui n'exista jamais ; on ne peut trouver dans ces citations que la constatation d'usages suivis dans les unes ou les autres de ces maisons.

Le règlement de ces asiles était naturellement très différent de celui des hôpitaux. Le malade entrant à l'hôpital n'est qu'un hôte de passage, le lépreux séparé et n'attendant pas de guérison est attaché pour la vie à la maison qu'il a choisie pour demeure.

En règle générale, ces maisons étaient administrées par des « gens sains ». L'administrateur, dit le plus souvent le *maître*, est d'ordinaire prêtre ; il est assisté d'un *procureur* ; il y a d'autres religieux, et avec eux des *provençiers* et *provençières*, qui ne sont pas nécessairement religieux (2).

de Montpellier, Meaux, Noyon (xii^e siècle) ; maladrerie de Châteaudun (1205) ; Lille (1239) ; Lisieux (1256) ; Brives (1259) ; Chartres (1264) ; Amiens (1305) ; Saint-Lazare de Pontoise (1315) ; Saint-Denis de Léchères (1336) ; Saint-Lazare de Paris (1349) ; Saint-Lazare des Andelys (1380). — On pourra remarquer que deux seulement des lieux ci-dessus sont au midi : Brives et Montpellier.

(1) Nous verrons plus loin qu'il sera permis à quelques pensionnaires de solliciter l'aumône, donc ils étaient pauvres.

(2) Dans les communautés, le *procureur* était « celui qui est chargé des intérêts temporels de la maison. » *Provende*, provision de vivres ; *provençier*, celui qui en est chargé ; *cellerier*, etc. Voir ci-après p. 43, la liste du personnel de la maison de Meaux, 1301. Des textes que nous avons sous les yeux, il ne résulte pas que les provençières et provençiers soient sœurs et frères convers.

Du reste, administrateurs, lépreux et lépreuses sont soumis à la même règle. Ils forment un chapitre (*capitulum*) unique. Ils sont dits « frères et sœurs ». Et cette expression ne se trouve pas non seulement dans les actes des maisons ; nous la voyons employée par les rois, les papes et les prélats (1).

Ce fait étonnera moins, si l'on considère que la lèpre regardée et acceptée comme « un don de Dieu » devait sembler le signe d'une prédestination à l'état religieux (2).

Toutefois l'assimilation des lépreux aux religieux n'était pas complète. En effet, les lépreux ne portaient pas l'habit religieux ; bien plus, ils ne revêtaient pas la robe, « la housse, le vêtement d'humilité » imposé aux lépreux. Ils gardaient « le costume qu'ils avaient porté dans le siècle, » avec une marque de « drap de lépreux (3) », sur l'épaule ou sur la manche.

Mais, pour être admis dans ces maisons, la première condition c'est de présenter la sentence ordonnant la séparation. En effet, l'admission équivaut à la séparation exécutée par l'Eglise, selon les règles que nous dirons plus loin. Séparer avant la sentence c'eût été empiéter sur la juridiction ecclésiastique. Nous verrons que, dans la pensée de l'Eglise, certaines des cérémonies du rituel opèrent une sorte de consécration ; les engagements que le lépreux prend avant son admission produisent le même effet. Voilà pourquoi cette admission est regardée comme équivalente à la cérémonie rituelle de la séparation.

Mais accepter pour toujours une règle religieuse dans une résidence perpétuelle est chose grave. Aussi, la maison n'admet-elle pas le lépreux sans qu'il se soit soumis à une sorte d'essai de la règle, ou que du moins il en ait fait une étude attentive. C'est une sorte de *noviciat* qui lui est imposé.

(1) Louis VII (1145) ... « *Fratribus de S^o Lazaro qui in ecclesia Sⁱ Lazari salutem animarum continuis orationibus student sub infirmitate corporis promereri.* »

Plus loin, p. 42-43, lettre du pape Innocent III et de l'archevêque de Sens (1205). Note ci-dessous, évêque de Tournay aux lépreux de Lille.

(2) L'évêque de Tournay aux lépreux de Lille (juin 1239) : « *Quoniam inter ceteros filios suos majoris dilectionis signo vos Dominus familiaris visitavit, omnibus fratribus vel sororibus domus vestre tam sanis quam infirmis...* »

(3) De grosse étoffe grise..., de griseo. Plusieurs rituels.

En certains lieux, on demandait au postulant « la promesse de se donner à Dieu pour le servir et d'obéir aux administrateurs ; le postulant remettait aux administrateurs l'argent qu'il avait en mains : il était admis dans la maison pour huit jours. » Le dixième jour, « en présence des frères assemblés, » il lui était demandé si leur compagnie lui convenait et s'il désirait prendre place parmi eux. « Si oui, qu'il demeure dans la maison jusqu'à sa mort. Au cas contraire, que son argent lui soit remis et qu'il s'en aille (1). »

Ailleurs, que ce stage de huit jours ait été accompli ou non (cette seconde hypothèse est plus probable), l'admission était plus solennelle, comme nous le montre un procès-verbal dressé dans la forme authentique par l'official (2). Je résume cet acte.

Devant la porte de la maison, le lépreux est reçu par le maître, qui est prêtre, assisté d'un clerc et de plusieurs personnes, témoins *instrumentaires* de l'acte qui va être dressé. Il présente les lettres de l'official le déclarant séparé. Il lui est donné lecture des règles de la maison, concernant les avantages auxquels il aura droit, et les conditions auxquelles son admission est soumise. Le maître appelle son attention sur chacune de ces règles, écrites sur un très vieux parchemin. Le lépreux déclare qu'il s'y soumet, accepte les conditions posées, « et en garantit l'exécution sur les biens qu'il possédait avant cette profession. » Alors il est admis à prêter le serment que nous allons faire connaître.

Le serment prêté, le maître le déclare admis et, « en signe de son admission, coupe sur « un habit de lépreux (3) » une

(1) Montpellier, XIII^e siècle. « *Si misellus vel misella, leprosus vel leprosa recipi in domo voluerit, se Deo dare et servire... promittat, etc.* »

(2) Meaux (1503). Cette cérémonie pourra étonner à cette date ; mais on a suivi un rite « très ancien », remontant peut-être au XII^e siècle.

(3) C'est-à-dire sur *du drop de lépreux*. « ... *Hujusmodi habitus dicti leprosarum* », ailleurs *lazarea* ou *vestis humiliatis*, ou *toga*, ou *stragula vestis*. — C'est la *housses* ou *housse*, sorte de robe (*toga*) assez ample pour être employée en guise de couverture (*stragula*). Ce vêtement d'humilité était d'étoffe grossière dite *camelin*, et de couleur grise : *de griseo, coloris leucophœi*, ailleurs *sine colore*, c'est-à-dire *sans teinture*, ayant la couleur gris de cendre de la laine dont elle était tissée.

(Divers rituels auxquels nous viendrons plus tard).

petite pièce qu'il fixe au moyen d'épingles sur la manche ou l'épaule du nouvel admis (1). »

Voici la formule du serment :

« Je donne et remets moy et les biens que j'ay apportez avec moy à l'ostel et maladrerie de céans, et renonce à toute propriété d'iceulx, et quelconques autres que cy-après pourray avoir, tant d'aumosne que par mon industice ou autrement soit meuble ou non meuble. — Item etsi promets toute obéissance et loyauté au maistre de la dite maladrerie, luy porter révérence, garder ly honneur et profit de ly et du dit hostel, et vivre par et dessouz la règle et ordonnance d'icel hostel. Ainsy le jure et ainsy Dieux me soit en ayde et en corps et ame. *Amen.* »

Ainsi, le lépreux ne promet pas à la maison tous les biens qu'il possédait « avant sa profession », c'est-à-dire qu'il peut s'en dépouiller en faveur de qui il voudra. Il donne seulement « ce qu'il apporte » (ce qu'il a réservé) et ses biens à venir.

Le lépreux vivra dans la maison séparé « des gens sains. » Il ne les rencontrera guère qu'à la chapelle pour les prières communes. Il vit comme consigné dans sa chambre, que les textes nomment *cellule*, assez grande cependant pour contenir le mobilier énuméré plus loin et se prêter aux divers usages que nous allons dire.

La maison n'a réfectoire, lavoir, ni bains à l'usage commun. Le lépreux doit faire sa cuisine et avoir « un cuvier à lessive » et une baignoire à lui. S'il veut une chambrière, la maison doit la lui procurer, à la condition qu'il lui donne « un lit fourni, » et qu'il fasse les frais de sa nourriture ; mais il n'a pas de gâges à lui payer (2).

Voici maintenant quelques-unes des obligations auxquelles le lépreux s'est soumis :

1° A son entrée, il donne cinquante sous à partager entre les frères sains (3).

(1) Il est écrit *spatulam* (omoplate). Ce lépreux admis en 1503, à Meaux, était un bourgeois de Meaux (*honestus vir*). Sa femme assiste à la séparation.

(2) La chambrière est donc une servante de la maison mise au service du lépreux.

(3) Meaux. La léproserie était fondée au xiii^e siècle. 50 sous de ce temps équivalent près de 400 fr. de notre monnaie (en comptant le sou pour un vingtième de la livre). — Nous retrouvons en Bretagne ce *présent de bienvenue*. P. 59.

2° Devenu frère des religieux, comme eux il ne possède rien en propre, si ce n'est par autorisation du maître : « et s'il musse (cache) quelque objet lui appartenant, il ne sera pas inhumé en terre sainte avec les frères (1). » C'est le châtimant de son serment violé.

3° Il ne demandera pas l'aumône sans la permission du maître (2).

4° Au premier coup de la cloche appelant à la chapelle, il doit se lever aussitôt et se rendre à la chapelle. La prière finie, il doit rentrer dans sa cellule (3).

5° Une clause rigoureuse. Le lépreux mourant ne peut faire son testament sans la permission des administrateurs (4).

Enfin, il doit apporter des meubles désignés. En ce qui concerne les meubles et ustensiles de ménage d'absolue nécessité, ce mobilier est analogue à celui que nous trouvons dans les léproseries ordinaires. Mais la liste des meubles comprend en plus des objets qui sont, comme on dit aujourd'hui, de confort, sinon de luxe. Ainsi une fourme (5), « une cuve à se baigner » et, qui l'eût deviné ? ce meuble qu'on hésite à nommer, que le XVIII^e siècle, élégant et littéraire, déguisait sous la forme de gros volumes posés à plat sur une sorte de table basse, et ayant ce titre alléchant : « *Voyage au Pays-Bas.* »

Mobilier.

Chacun et chacune doit apporter un lit fourni de cou(e)tte, coussin (matelas), couverture, II oreilles et II cuevrechies (6) et de III peres de draps de lit, tout bien et suffisant au regard du maître. — Item un escrin (armoire) bon et suffisant fermant à clef. — Item une table, une fourme et une chaire et une selle perchiée (7). — Item un cuvier à faire lessive,

(1) Meaux, 1300.

(2) Meaux, 1300.

(3) Montpellier, XII^e siècle.

(4) Montpellier, XII^e siècle.

(5) *Fourme*, forme, chaise avec appui pour les bras, fauteuil.

(6) *Couvre-chief*, voile pour la tête faisant partie de l'ajustement du lit.

(7) *Chaire*, chaire, aujourd'hui chaise, siège à une personne ayant un

II sceaulx à main. Item ung mortier, un pillet (pilon) et une cuve à (beingner). — Item un gril, un havet (1), une poelle de fer et un trépié. — Item un pot de cuivre, une poëlle d'ayrain, un chauderon. — Item un chandelier de cuivre, VI escuelles, III saussières (2), une pinte, une chopine d'estain.. — Item II nappes, II touailles grans et II petites (3) et un hanap de madre (4), et VI cuilliers de la(i)ton.

De plus, ils doivent avoir lits fournis pour leurs chambrières. Quant au vêtement, les frères lépreux « doivent être vêtus bien et suffisamment de leurs draps de siècle. »

Pitance ordinaire (Meaux).

« Chascun homme malade doit avoir une journée de vin. — Item doit avoir pour semaine III pains du poys accoustumé. — Item ils doivent avoir touz ensemble une flamiche du poys du pain (5); et si il n'y en avoit que un si l'auroit quant on cuit à l'ostel (6). — Item chascun doit avoir un (ai) mine (émine) de poys (7). — Item on leur doit livrer à chascun sel suffisant. — Item à chacun, touz les dimanches depuis le premier de may jusques à la saint Rémy, un fromage blanc. — Item chandelle de la saint Remy jusques aux Brandons (8). — Item, ils ont en ce temps tous ensemble chacune semaine XXI fagots de buche-cinquaine appelée *houteuse* (9). — Item ils doivent avoir chacun par an... (cent sous) aux festes qui s'ensuivent : c'est assavoir à la saint Rémy, Noël, Pasques, saint Jehan, par

dos ; *selle*, petit siège sans bras ni dos, nous disons *tabouret* ; *tabouret percé*, aujourd'hui *chaise* percée.

(1) Havet, *croc* ou grande fourchette pour retirer la viande de la marmite.

(2) Est-ce à dire *saucières* ? Il s'agit sans doute de plats creux pouvant contenir la sauce.

(3) *Touailles*, essuie-mains, ou, s'agissant du linge de table, serviettes.

(4) *Hanap*, vase à boire ; *madre*, cœur de bois dont on fait des vases.

(5) *Flamiche*, pâtisserie de fromage, de beurre et d'eau.

(6) Un lépreux étant seul aurait la flamiche pour lui seul.

(7) *Hemina*, *emina* ou *mina*, mesure pour le blé et le vin, égalait depuis le XII^e siècle 63 litres pour le blé, un litre et demi pour le vin.

(8) Du 1^{er} octobre au 1^{er} dimanche de carême. *Brandons*, torches portées ce jour par les pénitents du carnaval.

(9) Bûches ajoutées à la mesure ordinaire du bois.

égale portion (1). — Item, ils doivent avoir à la Thyphaine (2) et aux Brandons chacun plainne escuelle de farine. — Item à l'Ascension, à la Penthecoste, le quart d'un quartier de mouton à chacun. — Item à la Toussaint et Noël le quart d'un quartier de porc à chacun. — Item on leur doit trouver chambérière à leurs dépens de pain et pitance. »

La pitance des lépreux est à peu près la même.

La pitance comprend la « chandelle » et les fagots pour chauffage que la maison fournit à raison de vingt-et-un par semaine, du 1^{er} octobre au 1^{er} dimanche de carême, terme variable de 35 jours.

En fait d'aliments solides, la pitance est bien frugale. Il est à peine question de viande : à l'Ascension, à la Pentecôte, un quart de quartier de mouton ; à la Toussaint et à Noël le quart d'un porc à mettre au charnier. Nul doute que le lépreux ne puisse ajouter à ce maigre ordinaire.

La maison est plus généreuse en ce qui touche la boisson ; une hémine — un litre et demi de vin — par jour. Si le vin n'était pas fortement baptisé, c'était beaucoup.

C'était même trop, au jugement d'un cellerier qui se mit à rogner sur la part des lépreux pour augmenter d'autant la sienne.

Cette fraude a pu se produire plus d'une fois et nous ne la mentionnerions pas si elle n'était apprise par une ordonnance de l'archevêque de Sens, rendue sur un rescrit du pape Innocent III (3).

En 1205, le pape Innocent III écrit à l'archevêque de Sens : « Nos chers fils les lépreux de Châteaudun au diocèse de Chartres (4), nous ont remontré que N..., gardien (*custos*) de leur maison (5), n'observe pas les coutumes anciennes et

(1) 25 sous à chacune des fêtes, soit au moins 100 francs ; ce semble beaucoup.

(2) *Thyphaine* (autrement chez les Grecs *Théophanie*). — C'est la fête de l'Épiphanie (6 janvier). Le nom de *Typhaine* ainsi que celui de *Noël* a été et est encore donné comme nom de baptême.

(3) Châteaudun, 1205.

(4) Chartres fut, comme Paris, suffragant de Sens, jusqu'au 20 octobre 1622, qu'une bulle de Grégoire XV fit de l'évêché de Paris un archevêché.

(5) Ce *gardien* semble bien le *maître*, qui seul peut donner un pareil ordre. Le supérieur des maisons de franciscains était dit *gardien*.

approuvées de la maison ; mais que les corrigeant à sa fantaisie, il refuse de recevoir les pauvres lépreux voyageurs qui avaient l'habitude de trouver là un gîte pour une nuit (1). »

Les lépreux avaient un autre grief : un prouvendier faisant fonction de cellierier diminuait leur pitance et faisait au cellier des visites dont le profit était pour lui seul.

C'est ce que permet de supposer ce règlement arrêté par l'archevêque, en suite de la lettre du Saint-Père :

« De l'avis unanime de notre conseil, nous avons décidé que le chapitre des frères, serment prêté d'agir de bonne foi, choisirait un homme qui sache se faire aimer et aimer les autres ; il sera élu parmi les frères lépreux, à la majorité. Il aura une clé du cellier, et une du grenier qu'il gardera et portera sur lui. Il jurera de garder fidèlement les biens de la maison, et de distribuer aux frères leur pitance en pain, vin, viande et autres choses, en ayant grand soin de ne rien souiller de son toucher, de son souffle, ni d'autre manière. Il n'entrera dans le cellier qu'appelé par le maître. »

N'est-il pas touchant de voir le pape Innocent III, au milieu des affaires qui firent de son pontificat un des plus troublés, avoir souci de ces pauvres lépreux et prendre leur cause en main contre l'administrateur de Saint-Lazare ?

Dans les pièces que nous avons sous les yeux, nous trouvons la composition de la maison de Meaux, en 1301. La voici : elle pourra donner une idée du personnel des autres maisons :

« Messire Roger, prestre et mestre liquieu (lequel), ne chanta messe, passé à VI ans ; frère Baudouin, procureur ; frère Eude de Dauligier ; frère Aubert de Biaumanoir et la (sœur) de Biaumanoir ; Girart de Puisovre, prouvendier ; Jehanne la boiteuse et Hellote, prouvendières. Item II mesiaux et III meselles. »

Il est à remarquer que le prouvendier et les prouvendières ne sont pas dits *frères* et *sœurs* (2).

Mais poursuivons. Nous allons voir l'Eglise étendre sa sollicitude maternelle sur les lépreux, comme au temps d'Innocent III.

(1) Nous parlerons de ces lépreux-voyageurs. Ci-dessous, p. 78.

(2) Ci-dessus, p. 20.

B. — Séparation rituelle.

Nous avons dit plus haut le cérémonial funèbre usité à Montreuil-sur-Mer. Ce cérémonial n'a pas été imaginé par l'autorité civile. Au contraire, le prêtre qui procède à la séparation au *xv^e* siècle ne fait que suivre un rituel dont nous trouvons un exemple en Bretagne, trois siècles auparavant.

Lobineau nous apprend (1) que dans la noblesse du diocèse de Dol, des maris prenaient ou faisaient semblant de prendre à la lettre l'office des morts célébré sur leurs femmes devenues lépreuses ; et, « soit par libertinage ou par ignorance, se hâtaient de prendre d'autres femmes, en sorte qu'il y en avait quantité qui avaient jusqu'à trois femmes vivantes à la fois. » L'historien ajoute : « Ce qui pouvait avoir donné lieu à cette pratique, était que, selon les rituels de quelques églises, les lépreux étaient censés morts, et la cérémonie essentielle en les séquestrant était de célébrer pour eux l'office des morts. »

Lobineau dit avoir trouvé ce fait dans les pièces du procès de Dol contre Tours jugé définitivement par Rome en 1199. Le fait est donc antérieur au *xiii^e* siècle.

Il semblerait que l'Eglise de Dol admettait que la séparation de l'époux devenu lépreux rendait la liberté à l'autre époux. Autrement comment aurait-elle béni les seconds et troisièmes mariages dont parle l'historien ?

Il est permis de croire que, au *xiii^e* siècle, il se passait en Angleterre quelque chose d'analogue, et que des évêques anglais interrogèrent le pape Alexandre II (1159-1181) ; car un rescrit de ce pape maintient le mariage du lépreux ; insiste sur l'obligation pour l'époux non lépreux de ne pas délaisser son conjoint malheureux ; et par conséquent interdit son second mariage (2).

Ce lugubre cérémonial était-il d'une coutume universelle ou du moins générale ? — Du Cange semble l'admettre. En effet, écrivant au *xvii^e* siècle, mais se reportant à plusieurs siècles en

(1) *Histoire de Bretagne*, p. 204. — Si tant de femmes nobles devenaient lépreuses, quels ravages la lèpre devait-elle faire parmi les pauvres gens !

(2) D. Martène, p. 358.

arrière, il dit qu'il importe de mentionner le rite de la séparation. Après quoi, il ne donne que l'extrait d'un seul rituel, celui de Clermont et Saint-Flour de 1490.

Or ce rituel montre devant l'autel le drap mortuaire étendu sur deux tréteaux, et le lépreux à genoux sous le drap mortuaire pour entendre la messe des morts puis le chant du *Libera* et les prières de l'absoute.

A la suite de ce fragment du rituel, le savant auteur donne un statut, malheureusement non daté, de Tulle. Il décide que si un chanoine devenu lépreux, veut par humilité être séparé publiquement, les mêmes cérémonies seront accomplies, et « ses obsèques — ce mot est à remarquer — seront célébrées comme celles des autres lépreux. »

Que conclure de cette décision spéciale ? Que les ecclésiastiques devenant lépreux n'étaient pas soumis aux rites ordinaires de la séparation. Et pourquoi ? Sans doute parce qu'ils ont déjà la consécration religieuse.

Beaucoup ont écrit que le rite prescrivant le drap mortuaire était universel ou du moins général (1). Mais un auteur plusieurs fois réimprimé a dû, plus que tout autre, propager cette idée (2).

Il a recueilli les détails les plus tragiques et il les représente comme universellement pratiqués. Ainsi il couvre le lépreux du drap mortuaire dès le seuil de sa maison, comme nous venons de le voir faire à Montreuil seulement. Il montre le lépreux endossant la *tartarelle*. Mais la tartarelle n'est pas un vêtement ! Le mot est synonyme de *cliquette*. Cette méprise vraiment plaisante, démontre que l'auteur n'a pris la peine de lire ni un rituel, ni un dictionnaire. Mais il commettra — nous le verrons — une méprise autrement grave, qui sera une calomnie à l'adresse de l'Eglise ; et, pour justifier son affirmation, il ajoutera, de sa pleine autorité, un article à notre Très ancienne coutume de Bretagne !

Ce qui semble le plus vraisemblable, c'est que cette cérémonie funèbre, cette espèce d'obsèques, comme dit le rituel de Tulle

(1) Parmi eux Montalembert. — *Vie de Sainte Elisabeth de Hongrie*. Chap. XXIV. Lire les admirables pages qui terminent ce chapitre.

(2) Alexis Montell. — *Histoire des Français des divers Etats*. Voir lettre VI. XIV^e siècle.

citée plus haut, put être d'abord assez commune, mais qu'elle devint de plus en plus rare. Au premier abord, on pourra même s'étonner de la trouver en usage à la fin du xv^e siècle.

En effet ce cérémonial faussement interprété avait donné occasion à de graves abus, notamment, comme nous l'avons vu, de la part de maris trop empressés de remplacer leurs femmes séparées.

C'est pourquoi, afin de couper court à ces interprétations fausses, sinon intéressées, certaines églises avaient interdit ce cérémonial. Dès l'année 1327 (8 juin) un concile de Toulouse avait condamné d'une manière absolue les funérailles anticipées, comme un acte de superstition que n'autorisait aucun droit ecclésiastique ni séculier ; et, comme sanction, avait frappé d'excommunication les prêtres qui célébreraient cette vaine cérémonie (1).

Au siècle suivant, Réginald, archevêque de Reims (1414-1444) fit défense, lors de la séparation des lépreux, de célébrer la messe des morts ni aucun service funèbre, ni de mettre le lépreux sous le drap mortuaire (2).

Or, ces décisions ne furent pas acceptées partout, et pour une raison bien simple. Parce que l'Eglise ne voyait pas dans ce cérémonial des funérailles anticipées ; mais un symbole qu'elle-même expliquait en disant au lépreux : « Vous voilà mort au monde, revivez en Dieu. » C'est ce que nous verrons plus loin.

Après ces observations générales, entrons dans le détail des cérémonies de la séparation. Après bien des recherches, j'ai pu trouver une dizaine de rituels, ou de fragments de rituels. Etudions-les.

Rituels de France.

Il y a dans les rituels que nous avons pu étudier, six parties distinctes :

(1) Sur ce point Mignet. *Charles-Quint à Yuste*. Chap. VIII, à propos des prétendues funérailles de Charles-Quint.

(2) Nous viendrons à cette décision qui se rapporte mieux au rite de la séparation que le décret du concile de Toulouse

1° La conduite du lépreux de sa maison à l'église, — son passage à l'église, — sa conduite de l'église à la maison où il devra vivre ;

2° Les prières de la messe que le lépreux entendra ;

3° Les *défenses* qui lui seront faites ;

4° La description de ses vêtements de lépreux et du mobilier de sa maison ;

5° Les règles relatives aux soins spirituels à porter au lépreux en cas de maladie et à ses obsèques ;

6° Quelques indications relatives à ses enfants.

Je renverrai *in fine* les deux dernières parties ainsi que la seconde, les prières de la messe. — La description des vêtements et du mobilier ne sera faite qu'une fois pour toutes. — Les défenses sont à peu près identiques (au moins pour le sens), dans tous les rituels ; je donnerai seulement le texte de deux rituels.

J'insisterai sur la première partie. Nous allons voir que ces cérémonies se rapportent à deux *types*, — si l'expression est permise — selon que le malade est placé ou non sous le drap mortuaire.

* * *

Dom Martène (1) a imprimé cinq rituels anciens, ceux de :

1° L'abbaye de Saint-Aubin d'Angers ;

2° La province de Reims (1585) ;

3° Les diocèses de Bourges et de Sens (je les compte pour un seul) ;

4° Le diocèse d'Amiens ;

5° Le diocèse de Chartres (1573-1598).

Il ne donne malheureusement qu'une date certaine, c'est pour le rituel de Reims ; mais il dit que le rituel commun à Bourges et Sens a été imprimé par ordre du cardinal de Bourbon. C'est donner la date approximative de 1535 à 1557, temps où Louis de Bourbon fut archevêque de Sens.

(1) D. Martène. *De antiquis Ecclesiarum ritibus* (Anvers et Venise, 1763). — Livre III, t. II, chap. 10. *De separatione leprosorium*, p. 353-363.

Nous savons d'ailleurs que le rituel de Chartres a été imprimé par ordre de l'évêque Nicolas de Thou, de 1573 à 1598.

Voici au moins par extraits tous ces rituels imprimés (cela va sans dire) en latin. Je traduis mot à mot.

1^o Rituel d'Amiens.

« Quand la maladie a été reconnue par les physiciens (1) et déclarée par sentence du juge ecclésiastique, les marguilliers de la paroisse où demeure le lépreux doivent pourvoir, aux frais et impenses de la paroisse, aux objets nécessaires, c'est-à-dire à sa maison, à son mobilier, à ses funérailles, comme s'il était mort et en état de pauvreté. S'il a des ressources suffisantes, ils exerceront leur recours sur lui, pour que la paroisse ne soit pas grevée mal à propos.

« Le prêtre annoncera au peuple le jour où il compte chanter le service du lépreux, comme il annonce les obits des défunts. Que le prêtre ait soin aussi d'exciter le peuple à prier dévotement pour obtenir la patience au lépreux.

« Le jour venu, le prêtre revêtu du surplis et de l'étole sortira de l'église précédé de la croix et de l'eau bénite, et se rendra processionnellement jusqu'à la maison du malade ; à l'entrée, il l'aspergera charitablement d'eau bénite ainsi que ses amis qui l'entourent, et dira le répons : *Credo quod Redemptor meus vivit*, etc. (2).

« Après quoi, on se rend à l'église et, si la route est longue, le prêtre dira les sept psaumes de la pénitence. Le malade suivra dévotement le prêtre, le visage voilé de son capuchon, et ses amis lui tiendront compagnie.

« A l'entrée dans l'église, le prêtre placera le malade sous le drap mortuaire étendu selon l'usage sur des tréteaux ; et il y restera agenouillé, s'il peut, jusqu'à la fin du service.

(1) Au texte « *per physicos* », par les médecins, j'ai traduit *physicien* pour garder le langage du temps. En 1275, la duchesse de Bretagne, Blanche de Champagne, femme de Jean Le Roux, écrit au roi d'Angleterre Henri III, que sa fille Béatrix, est soignée par les *fiacens* (Morice, Pr. I, 997).

(2) *Et in novissima die surrecturus sum, et in carne mea videbo Deum Salvatorem meum*. Office des défunts, à matines, 1^{re} Leçon. Job, 7.

« Ensuite, le prêtre chantera les *suffrages et la messe pour les morts*. A l'offrande de la messe viendront les amis et parents du malade ; mais lui restera toujours sous le drap mortuaire.

« Après la messe, le prêtre exhortera le malade à se confesser, surtout s'il sent en lui le remords de quelque péché ; et, la confession faite, il lui donnera la communion en viatique. Après la communion, le prêtre dira sur lui les prières de la recommandation de l'âme, comme il se fait sur le corps d'un défunt.

« Pendant ce temps, une petite fosse sera creusée au cimetière dans lequel on entrera en chantant *Libera me, Domine*, avec les versets. Le malade entrera dans la fosse, et le prêtre prendra avec une pelle de la terre que, par trois fois, il mettra sur la tête du malade, s'il est laïque ; mais, s'il est prêtre, il jettera la terre sur son corps, en disant l'antienne : *De terra plasmasti me...*, etc.

« S'il arrive que le malade prenne la voie que toute chair doit suivre, son corps sera inhumé au lieu destiné (à le recevoir). Après la sépulture accomplie, il sera fait un service aux frais du mort, les cierges seront posés au milieu de l'église et à l'introït de la messe, on chantera : *Os justi meditabitur*, etc., comme pour un confesseur non évêque. »

Suit la messe. Voir plus loin, *Appendice, III.*

2^o Rituel de Chartres.

Il copie en partie celui d'Amiens.

En arrivant à la maison du malade, le prêtre dit ou chante : *De profundis* ; en route vers l'église, il chante : *Libera*. Le lépreux, déjà couvert de son habit de lépreux et le capuchon rabattu sur le visage, entend la messe à genoux, s'il se peut, sinon assis, « devant les tréteaux funèbres (1) » ; mais le rituel ne parle pas du drap mortuaire. Le malade ne va pas à l'offrande. Quelle est la messe ? Le rituel ne le dit pas. C'est sans doute la messe de *Requiem* ; puisque, la messe finie, le prêtre dira les prières de l'absoute « comme en présence d'un cadavre posé sur les tréteaux. »

Le lépreux n'est pas conduit au cimetière et n'a pas à des-

(1) *Antè foretrum*, devant les tréteaux, qu'ainsi il ne verra pas.

endre dans la fosse. En route vers la léproserie, on chante les vigiles des morts. Arrivé là, le prêtre jette une pelletée de la terre qu'il vient de bénir sur la tête du lépreux ; il l'introduit dans la maison, plante une croix de bois auprès de la porte, et dit au lépreux :

« Or ça mon ami, demeurez ici en paix, servant Dieu dévotement, et ne vous déconfortez point pour votre pauvreté, car vous aurez toujours part à toutes bonnes prières, saint service et suffrages de l'Eglise. Priez ainsi Dieu dévotement qu'il vous donne grâce de tout souffrir et supporter patiemment. Et, si ainsi le faites, vous accomplirez votre purgatoire en ce monde, au départ duquel irez en paradis sans passer en purgatoire. »

Ici apparaît un des personnages que le rituel appelle *villicus* et *scabinus* : ce sont des officiers civils, administrateurs, échevins. Je signale ici leur présence parce qu'elle n'est mentionnée par aucun autre rituel.

Les défenses et prohibitions à faire au lépreux seront faites ou par le prêtre ou par un de ces officiers.

Après quoi le prêtre reprend la parole pour adresser au lépreux ce dernier adieu : « Mon ami, je vous laisse ici en la garde de Dieu, et ayez patience, et le louez toujours, et il demeurera avec vous. »

Puis il fait une aumône au lépreux, en invitant les assistants à suivre son exemple.

3° Rituels de Bourges et Sens.

Le cérémonial est absolument différent de celui des rituels qui précèdent. Ce rituel montre le lépreux comme « ayant la ressemblance d'un mort bien que, par la grâce de Dieu, il vive en corps et en esprit (1) ; » il le place sous le drap mortuaire ; mais, bien que le *Libera* soit chanté à l'absoute, la messe n'est pas celle des morts, mais une messe à la dévotion du prêtre ou du malade, ou une messe spéciale dont l'introït : « *Circumdederunt me gemitus mortis...* »

(1) « *Similitudinem mortui gerens quamvis vivat corpore et spiritu, Deo donante.* »

Le lépreux ne passe pas au cimetière et n'entre pas dans la fosse. C'est à sa maison (1) que le prêtre jette, non sur sa tête, mais sur un de ses pieds, une pelletée de terre en disant : « Meurs au monde et revis en Dieu ! »

Je relève ce mot qui donne le sens que l'Eglise attache à cette cérémonie.

Enfin, après lui avoir fait les défenses que nous lirons plus loin (2), le prêtre prend congé du lépreux en lui disant : « Ayez « patience, demeurez en paix ; Dieu demeure avec vous ! »

* * *

Avant de venir aux rituels de *Saint-Aubin* et de *Reims*, mentionnons deux fragments de rituels que nous avons trouvés ailleurs.

Le premier appartient au rituel de *Bayeux*, imprimé en 1627, par ordre de l'évêque Jacques d'Angennes. Il ne donne que la messe *Circumdede runt* identique à celle de Bourges et Sens. L'identité des messes peut être un indice de l'identité des cérémonies.

Il y a quelque apparence que le second fragment, malheureusement trop court, appartient au rituel de *Troyes* (3).

La messe est du jour, et « ne doit pas être des morts, comme on l'a fait quelquefois. » Le ladre doit avoir « le visage couvert et embranché comme le jour des trépassés (4). » Il ira à l'offrande et baisera le pied et non la main du prêtre. A l'issue de la messe, « le prêtre doit avoir une pelle en sa main, et (avec) « icelle pelle doit prendre de la terre du cimetière et en mettre « trois fois sur la tête du ladre en disant : « Mon ami, c'est « signe que tu es mort quant au monde, et pour ce prends « patience. »

(1) C'est-à-dire à la léproserie.

(2) Plus loin, nous rapprocherons une des défenses de Bourges, d'une défense portée au rituel de Saint-Aubin, p. 54.

(3) Durand de Maillane, *Dict. de droit canonique*, p. 415. On peut rapprocher de cet extrait un fragment des « Statuts Synodaux de Troyes » que Lalanne (*Dict. hist. de France, v^e Lépreux*), rapporte au xiv^e siècle.

(4) Le capuchon rabattu comme aux obsèques.

Remarquez ces variantes des rituels précédents. Le lépreux est en deuil, mais ne se tient pas sous le drap mortuaire ; il va à l'offrande ; et l'adieu que lui laisse le prêtre donne le vrai sens de la cérémonie, exprimé ainsi, comme nous verrons en d'autres rituels : « Mort au monde, revis en Dieu. »

Ce rite usité à Troyes semble, — autant que nous pouvons en juger par ce trop court extrait — une sorte de transition entre les anciens rituels et les nouveaux ; il est, si on peut le dire, un acheminement vers des formes adoucies que nous trouvons dans les deux rituels de *Saint-Aubin d'Angers* et de *Reims*.

4^e Rituel de Saint-Aubin d'Angers.

D. Martène a emprunté le premier de ces rituels à « un vieux registre de l'abbaye de *Saint-Aubin d'Angers*. » Quand je l'appelle *Rituel de Saint-Aubin*, je n'entends indiquer que le lieu d'origine. Il est probable cependant que la grande abbaye de Saint-Aubin faisait prononcer et exécuter la séparation, comme le faisait l'abbaye de Sainte-Croix à Quimperlé (1).

Ici, comme plus loin, je traduis mot à mot, demandant grâce pour des tournures de phrases peu françaises.

« Messieurs les vicaires de la curie de Reims défendirent lors de la séparation des lépreux de dire la messe des morts et de célébrer aucun rite funèbre (2). Il faut seulement que les lépreux viennent à l'église, comme il leur convient (3), qu'ils entendent la messe *pour les malades*, qu'ils se retirent et que, sortant de ville, ils se rendent dans le lieu préparé pour eux au nom du Seigneur. Cependant c'est une obligation pour les prêtres d'encourager ces malheureux à la patience par de bonnes paroles, pour que le Seigneur dirige leurs cœurs en l'amour de Dieu et la patience du Christ.

« Que le prêtre revêtu du surplis et de l'étole et muni d'eau

(1) *Soc. Arch. du Finistère* (1876-77), p. 138 et suivantes. Ci-dessous, p. 57.

(2) Ces mots semblent renvoyer au statut de Reginald. Ci-dessus, p. 46.

(3) Probablement « comme il sera convenu entre le prêtre et le lépreux. »

Au texte *sicut sibi placuerint*, lire *placuerit*. L'impression du livre est très fautive. Je pense que *sibi* se rapporte au lépreux et au prêtre dont il va être question.

bénite aille à la maison du malade. Revêtu d'un habit de lépreux (1), celui-ci doit venir à l'église avec le prêtre et la procession ; il ne revêt pas le drap des morts ; en sortant de sa maison il est aspergé d'eau bénite, de même à l'entrée de l'église. Il doit assister à la messe et doit se tenir assis ou debout dans un angle ou dans un coin du chœur pour que les gens sains ne soient pas incommodés ; mais pas de cierges autour de lui comme aux obsèques autour des morts ; car lui n'est pas mort, mais seulement chassé loin de tous à cause de sa lèpre ; et c'est pourquoi la messe dite à l'occasion de sa séparation ne doit pas être la messe de *Requiem*, et il ne faut pas de cierges comme autour d'un mort. La messe doit être ou du dimanche, ou du Saint-Esprit, ou à la dévotion du prêtre, excepté celle de *Requiem*, parce qu'il est défendu de dire la messe de *Requiem* (2). A la messe, il est fait commémoration *pro infirmis* dans la collecte : *Omnipotens sempiterna Deus...* aux mémoires communs.

« Après la messe on ne dit pas le *Libera* ni les recommandations des défunts ; mais, si le ladre veut se confesser, il le peut faire dans l'église, cette fois seulement, le prêtre se retirant à l'écart. »

(Ce qui suit est écrit en français).

« Après la messe, le prêtre doit le mettre hors, s'il ne fait trop fort temps de pluie, et le doit mener au lieu où sa maison est faite aux champs, et le doit exhorter en bonne patience et en charité en l'exemple de Jésus-Christ et de ses benoicts saints.

« Car, pour avoir à souffrir moult tristesse, tribulation, maladie, « mésellerie et autre adversité du monde, on parvient au royaume « de Paradis où il n'y a nulle maladie ne nulle adversité ; mais « sont tous purs et nets sans ordure et sans quelconque tache « d'ordure, plus resplendissants que le soleil, où que vous irez, « si Dieu plait ; mais que vous soyez bon chrétien ; et que

(1) Dans le texte « *Indutus tunica vel chlamide lazarea.* » *Tunica* est d'ordinaire un vêtement de dessous, *chlamis* un vêtement de dessus. Faut-il ici prendre un de ces mots au sens du mot *houss*e traduit souvent par *lazarea*, *toga*, *stragula* (*vestis*) ? — V. plus loin *vêtements et mobilier*, p. 69-70.

(2) On remarquera avec quelle insistance est répétée la défense de dire la messe des morts.

« vous portiez patiemment cette adversité. Dieu vous doint
« (donne) sa grâce. »

« Adonc le doit le prêtre recommander au peuple qu'il lui
fasse aumône et qu'il le conforte en Dieu.

« Notez que, se il était nécessité pour froid temps ou autre
chose, le prêtre pourrait faire ces enhortements et défenses sui-
vantes à l'entrée de l'église et ne irait point aux champs.

« Quand le prêtre est à l'entrée de la maison où il (le lépreux)
doit être mis pour demeurer, il doit lui faire les défenses qui
s'ensuivent. »

Je passe. Nous retrouverons ces défenses exprimées en
termes plus clairs (1).

Ensuite on lit : « Cy s'ensuivent les choses qu'un mesel doit
avoir avant qu'il entre en l'hostel où il doit être mis. » Suit
l'énumération que je donnerai plus tard.

Le rituel finit ainsi : « Quand il adviendra que le mesel sera
« trépassé de ce monde, il doit être enterré en sa maisonnette
« et non au cimetière. »

5° Rituel de Reims.

Le rituel de *Reims* daté de 1585 n'est que le développement
du rituel que je viens d'analyser.

Comme le premier, il interdit de placer le lépreux sous le
drap mortuaire et de dire pour lui les prières des morts.

Mais, je passe, comme je l'ai fait pour le rituel de Bourges
et de Sens ; j'aurai l'occasion de revenir avec détails sur ces
deux rituels.

(1) Toutefois il convient de signaler une défense qu'il faut rapprocher, comme
je l'ai annoncé, ci-dessus p. 51, d'une défense portée au rituel de Bourges :

Voici la phrase de Saint-Aubin : « Je te défends que tu ne habites à autre
« femme que la tienne. » — Le sens de cette phrase nous est donné par la
phrase latine de Bourges : « *Defendo tibi ne commiscearis alicui mulieri nisi
tuæ conjugii.* »

Le commandement n'étant pas spécial au lépreux, n'apparaît pas (et avec raison)
dans les autres rituels. — Mais de ces phrases nous pouvons conclure que, le
mariage subsistant, la séparation de l'époux lépreux ne mettait pas obstacle
à la cohabitation avec son conjoint. Nous le verrons plus loin.

* * *

Mais auparavant je voudrais dire quelque chose des rituels de Rome et de Paris. Il m'avait été dit, et, au début de mon étude, j'avais cru qu'en France, il y avait eu peut-être un rituel de Paris et un rituel de Rome. Il me fallait donc chercher ou plutôt faire chercher par des mains expertes autant qu'obligantes.

Or, en ce qui concerne Rome, j'ai reçu de toutes parts cette réponse unanime : « On ne trouve rien. »

En ce qui concerne Paris, voici quelques renseignements.

En 1557, un concile tenu à Paris sous l'évêque Eustache du Bellay, s'occupa de la séparation des lépreux ; mais les Pères du concile supposant « le *mode de la séparation* connu de tous, déclarent qu'il serait superflu de décrire ce cérémonial. » Ce qui pouvait être vrai alors, ne l'était plus deux siècles après ; et un canoniste écrivant en 1776 prend soin de rappeler un cérémonial de séparation (1) ; mais il ne l'emprunte pas au rituel de Paris, et il l'abrège (2). Mieux vaut recourir directement aux rituels eux-mêmes.

L'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, (1691 et années suivantes) (3) renvoie au rituel de Paris de 1654. Je n'ai pu trouver cette édition ; mais j'ai sous les yeux une édition de 1697 qui doit assurément reproduire l'autre sur ce point. A cette époque, les séparations étaient rares ou plutôt il ne s'en faisait plus ; et il est bien certain qu'un nouveau rite n'a pas été introduit entre ces deux dates.

Or le rituel de Paris de 1697 est à peu près l'exacte réédition du rituel de Reims de 1585 (4).

Les cérémonies de la séparation sont absolument les mêmes ; seulement à Reims la bénédiction et la remise au lépreux de

(1) Durand de Maillane. *Dict. de droit canonique*. — V. *Léproseries*, p. 415.

(2) Il semble que ses quelques phrases soient empruntées au rituel de Troyes. — Ci-dessus p. 51 et note 3.

(3) Fleury. T. XVIII. Liv. 89, 13.

(4) Le rituel recommande de faire au lépreux des exhortations embaumées de consolation et de charité chrétienne : « *Sermone christianam consolationem et charitatem redolente.* »

ses vêtements et de son mobilier, et les défenses qui accompagnent cette remise, se font à la porte de l'église.

A Paris, cette bénédiction et les prohibitions sont renvoyées devant la porte de la maison que le lépreux va occuper. Ces prohibitions sont un peu plus complètes dans le rituel de Paris.

Nous n'en dirons pas plus long : nous allons retrouver ailleurs le rituel de Paris.

Rituels Bretons.

Après avoir recueilli ces renseignements généraux, il m'a paru intéressant de rechercher comment la séparation des lépreux s'exécutait dans les neuf diocèses de Bretagne. De longues et obligeantes recherches, dont je ne saurais trop remercier les érudits et patients auteurs, n'ont fait retrouver que deux rituels : celui de *Rennes* suivi aussi à Saint-Malo et Dol, et celui de *Saint-Brieuc*. — Tréguier suivait d'ordinaire le rituel de Saint-Brieuc. — Je doute (on verra bientôt pourquoi) qu'il l'ait suivi en ce qui concerne la séparation.

Les diocèses de Nantes, Vannes, Quimper et Saint-Pol, avaient-ils des rituels particuliers ? On n'a pu en trouver aucune trace.

Je me suis demandé si, dans ces diocèses, la séparation des lépreux ne se faisait pas sans les solennités ou les formalités usitées ailleurs. C'est, je m'empresse de le dire, une simple hypothèse ; et encore est-il prudent de la restreindre aux diocèses de Tréguier et de Quimper. Voici sur quoi je me fonde :

J'ai sous les yeux six pièces relatives à des séparations prononcées dans la seconde moitié du *xv^e* siècle, en ces deux diocèses (1).

La première en date (1453) mentionne une séparation ordonnée à Quimperlé.

Je résume un long procès-verbal qui met sous les yeux un procès de séparation.

(1) La pièce concernant Quimperlé et quatre autres pièces ont paru dans le *Bull. de la Société Arch. du Finistère*. 1876-77. T. IV. p. 138-151. *Les lépreux et Cacous de la Basse-Bretagne* par Le Men, archiviste du Finistère. J'ai trouvé la dernière pièce dans l'*Echo paroissial de Brest*, 4 janvier 1903. *Arch. des paroisses du Léon. Saint-Melaine*.

La paroisse Saint-Michel de Quimperlé était au fief de l'abbaye bénédictine de Sainte-Croix ; et, à ce titre, le chambrier de l'abbaye jugeait les causes de séparation (1). Au mois de janvier 1453, le bruit se répandit qu'un paroissien nommé Yves Le Bihan était lépreux (2). Plusieurs paroissiens vinrent révéler le fait au chambrier. Celui-ci fit assigner Le Bihan, et s'étant assuré de sa comparution, assigna comme experts deux barbiers (*barbitionsores*) « connaissant bien la lèpre. »

Selon un ancien et constant usage, l'assignation était donnée dans un champ dit Locdelau, voisin de la léproserie située à une lieue de la ville, à Trilivalazre (3). — Pourquoi, dira-t-on, une audience tenue en plein air, le 17 janvier ? — C'est que, outre les deux barbiers, les lépreux de la léproserie voisine sont appelés comme experts (4).

Le chambrier arriva accompagné d'un notaire « bachelier ès lois », Guillaume Calou, qui écrira la sentence sous la dictée du chambrier. Barbiers et lépreux sont présents, leurs femmes sont venues avec eux : il y a même le public qui semble nécessaire à une audience, et l'audience est ouverte.

Le chambrier représente à Le Bihan qu'il est accusé (*reus*) d'un mal qu'un miracle seul peut guérir (5) et qui est contagieux ; il essaie de le consoler et l'encourage. Le Bihan ne nie pas son mal, et se soumet à la visite.

Mais, Le Bihan va-t-il être dépouillé publiquement ? Non. Les barbiers le conduisent au pignon d'une chaumière voisine. Ils font leur examen seuls. Après quoi les lépreux s'approchent pour examiner à leur tour. Mais ils ne viennent pas seuls : leurs femmes, qui ne sont pas dites lépreuses, mais qui habitent avec leurs maris, se joignent à eux, sans commission du chambrier, mais aussi sans opposition de sa part !

(1) Chambrier (*camerarius*). « Officier claustral qui a soin des revenus de la maison. » Trévoux.

(2) « *Fama publica et clamosa intinnacoe parrochianorum.* » Le texte dit *Parvi*, au génitif, sous-entendu *filius*. Le chambrier a traduit ainsi le nom de *Petit* ou plus probablement *Bihan* en breton.

(3) Au diocèse de Cornouaille. Aujourd'hui Trélivalaire, alors trêve de Lothéa, aujourd'hui réunie à Quimperlé.

(4) Ci-dessus, p. 30, nous avons vu cet usage suivi dans les villes d'Arras, etc.

(5) « *Morbo lepræ incurabili nisi miraculose.* »

Bientôt tous ensemble ramènent Le Bihan au chambrier qui les interroge l'un après l'autre, serment prêté. Leur avis est unanime. Le Bihan accepte d'avance la sentence que le chambrier prononce en présence de tous les experts et de deux ecclésiastiques appelés comme témoins, dont l'un est le vicaire de Saint-Michel qui procèdera plus tard à la séparation.

Car la sentence ne peut être aussitôt exécutée. Les maisons de la léproserie sont toutes occupées (1) ; et le chambrier avertit Le Bihan que le procureur et les paroissiens de Saint-Michel lui feront bâtir une petite maison (*hospitolum seu habitaculum*) où il recevra le vivre, le vêtement et tout ce qui lui sera nécessaire.

Le chambrier restant étranger à l'exécution de sa sentence, nous n'avons pas le procès-verbal de la séparation (2).

Les cinq autres procès de séparation ont été suivis en 1465, 1470, 1475 et 1481 devant l'official ou un vicaire général de Tréguier, contre cinq habitants de Morlaix : un homme et trois femmes de la paroisse de Saint-Melaine et une femme de la paroisse de Saint-Mathieu.

Nos pièces sont simplement les mémoires des frais acquittés par les paroisses à raison de chacun de ces procès et de l'exécution de la sentence. Les mémoires des frais nous révèlent les actes accomplis. Ces mémoires sont identiques, sauf quatre points que nous signalerons plus loin. Ils mentionnent :

1° frais payés aux *sergiens* (chirurgiens) ou barbiers qui ont examiné le malade ;

2° frais payés à l'official ou vicaire général ;

3° frais et dépens du procureur de la fabrique qui va et séjourne à Tréguier pour suivre l'instance ;

4° frais de réparation de la maison du lépreux, auxquels

(1) Combien de maisons ? C'est ce que nous ne savons pas.

(2) Le Men a publié cette ordonnance dans son édition de l'*Histoire de l'Abbaye de Quimperlé*, par D. Placide Le Duc, p. 635-638, pièces justificatives, n° XI. — Il dit (*Bull. Soc. Arch. du Finistère*, p. 142) : « La sentence est rendue... sans accompagnement de ces formules prohibitives, que l'on remarque hors de Bretagne dans les documents du même genre. » Les *défenses* ou *prohibitions* se retrouvent même en Bretagne (nous le verrons plus loin), non dans l'*ordonnance* de séparation, mais dans l'acte d'exécution, comme en France.

s'ajoutent les vacations du procureur chargé de surveiller ce travail ;

5° frais du mobilier et des vêtements ;

6° don de *bienvenue* aux lépreux de la léproserie ;

7° frais au vicaire de la paroisse qui a confessé, communiqué, mis en extrême-onction le lépreux et l'a conduit à la léproserie.

Il ne parait pas qu'à Morlaix, les lépreux fussent appelés comme experts avec les barbiers ou chirurgiens.

A remarquer l'article 6 (avant dernier) de ces mémoires. Dans l'un d'eux, l'article est ainsi libellé :

« Aux malars (1) et cacous de Penanknec'h qui sont tenus servir la dite lépreuse, pour le devoir de ce faire et la bienvenue de la dite... » La somme allouée est relativement considérable. Un des nouveaux arrivant donne 25 sous, environ 37 fr. 50 de notre monnaie.

Cette libéralité, qui permet une sorte de fête ou de réjouissance à la léproserie, a surtout pour but d'obtenir bon accueil au nouvel arrivant, et des soins qui adoucissent la douleur des premiers jours.

Quatre mémoires contiennent des frais supplémentaires.

Dans une des affaires, les deux sergiens n'ont pu se mettre d'accord, et un troisième est appelé pour les départager.

Dans une autre, un procureur, trop modeste sans doute, ne se juge pas en état d'exposer l'affaire à l'official. Il se fait assister d'un avocat. Les honoraires de celui-ci sont portés à vingt deniers, environ 3 fr. 30 de notre monnaie.

Le lépreux de Saint-Melaine résiste. Il est enfermé dans une maison à laquelle on met une « clavure » ; là il reçoit la visite des experts. Il est condamné ; conduit à la léproserie, il refuse de recevoir la clé de son « hostel » ; un notaire est appelé pour constater ce refus : il arrive escorté de ses témoins instrumentaires. Tous ensemble reçoivent seulement 20 deniers.

Enfin une expertise ne semble pas concluante. On recourt à un grand moyen : saigner le malade et passer le sang à travers

(1) Remarquez le mot *malars*, synonyme de *cacous*, que j'ai signalé plus haut (ci-dessus, p. 27). — Nous avons vu aussi un présent de bienvenue fait en certaines maisons de lépreux (ci-dessus p. 39).

une pièce de toile. On croyait le sang des lépreux plein de petits corps blancs et luisants semblables à des grains de millet et qui restaient dans le linge.

Ces cinq procès ont eu lieu de 1465 à 1481, en seize ans, et en une seule ville. On voit que la lèpre était à cette époque en Bretagne plus commune que quelques-uns ne l'ont cru.

De la confrontation des mémoires, il résulte que les deux paroisses n'avaient qu'une léproserie unique située à la limite extrême de la paroisse de Saint-Melaine (1). Le clergé de Saint-Melaine conduisait à la léproserie non-seulement les lépreux de Saint-Melaine, mais ceux de Saint-Mathieu que le clergé de Saint-Mathieu amenait sur le pont de la rivière limite commune des deux paroisses.

Nul doute que les lépreux ne fussent conduits, comme nous l'avons vu ailleurs, de leur maison à leur église paroissiale, puisque, comme nous venons de voir, le prêtre les a confessés et communies.

Les mémoires disent même qu'il leur a donné l'extrême-onction. C'est cette mention qui nous fait douter que Tréguier suivit le rituel de Saint-Brieuc : en effet nous verrons bientôt que le rituel de Saint-Brieuc interdit l'extrême-onction, et même les oraisons dites à l'administration de ce sacrement (2).

*
* * *

Etudions les rituels de Rennes et Saint-Brieuc.

Le rituel de Rennes (3) est la reproduction des rituels de Bourges et de Sens mentionnés plus haut ; mais il contient en plus une phrase du rituel d'Amiens sur laquelle nous avons appelé l'attention, et qui prescrit de dire aux

(1) Au lieu que les pièces nomment Penanknec'h, aujourd'hui Pencrec'h, autrement La Madeleine, sur la route de Lanmeur.

(2) Ci-dessous, p. 66.

(3) Il est imprimé en lettres gothiques, sans doute avant 1544, à Rouen. — Michel Augien demeurant à Caen et Jean Macé, libraire à Rennes, près Saint-Sauveur. Un exemplaire appartient à la bibliothèque du séminaire de Rennes. C'est celui dont j'ai eu la copie. Un autre se trouve à la bibliothèque de Vitré.

obsèques d'un lépreux, la messe *pour un confesseur non pontife* (1).

Le rituel de Saint-Brieuc (2) reproduit exactement le rituel de Reims déjà imité par le rituel de Paris (3).

Nous allons traduire les deux rituels de Rennes et de Saint-Brieuc.

1° Rituel de Rennes.

« Le lépreux ou malade doit avoir été averti que le prêtre viendra le prendre dans sa maison pour le conduire à l'église : et vêtu de sa robe et de ses habits ordinaires, il y attendra le prêtre. Celui-ci portant le surplis et l'étole et précédé de la croix en arrivant à la maison du malade lui adressera des paroles de consolation. — Il lui montrera que cette maladie du corps peut lui mériter la santé de l'âme et le don du salut éternel ; s'il bénit Dieu, le loue et se montre patient, il peut en avoir l'espérance assurée. — Il lui dira du reste les paroles que la circonstance lui suggérera. — Le prêtre aspergera le lépreux d'eau bénite et le conduira à l'église : la croix marche en tête, le prêtre suivra, le malade après lui.

« A l'église, devant l'autel, que le drap mortuaire (si l'église en a un), soit étendu sur deux tréteaux à quelque distance l'un de l'autre ; qu'entre les deux, le malade se tienne agenouillé, ayant la ressemblance d'un mort, bien que, par la grâce de Dieu, il vive de corps et d'esprit.

« Il doit ainsi dévotement entendre la messe. La messe finie, le prêtre l'aspergera de nouveau d'eau bénite et, précédé de la croix, le conduira au lieu où il doit demeurer.

« Arrivé là, le prêtre rappelle des paroles des saintes écritures, comme : « Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais. » Et ce mot de Saint-Augustin. « On méprise facilement tout quand on se persuade bien qu'on va mourir. » Le prêtre jette une pelletée de terre sur un des pieds du malade

(1) Ci-dessus, p. 49.

(2) Le rituel de Saint-Brieuc, conservé au séminaire de cette ville a été imprimé à Reims en 1603. Simon de Foligny.

(3) Ci-dessus, p. 54, 55.

en disant : « Mourez au monde et ressuscitez en Dieu. » Il le console et l'affermite dans la patience en rappelant ces mots d'Isaïe parlant de Notre-Seigneur : « Il a vraiment lui-même pris nos langueurs sur lui ; il a lui-même porté nos douleurs ; et nous l'avons considéré comme un lépreux frappé par Dieu et humilié. » — Et qu'il dise : « Si par votre patience dans ce mal du corps vous avez imité le Christ, vous pouvez espérer que en votre esprit vous vous réjouirez avec lui. Que le Seigneur vous accorde cette grâce et vous inscrive avec ses saints au livre de vie. *Amen.* »

« Notez que le prêtre doit conduire le lépreux à l'église et de l'église à sa demeure, comme un mort, en chantant *Libera me, Domine...* C'est pourquoi le malade est couvert d'un drap noir. A cette cérémonie de la séparation, la messe est au choix du prêtre ou du malade ; cependant ordinairement on dit la messe qui suit :

(*Messes de Paris et de Bayeux (presque identiques).*
V. *Appendice n° I.*)

« La messe finie, le prêtre sortant de l'église s'arrête à la porte, asperge le malade d'eau bénite et doit le recommander au peuple. Auparavant le malade a dû se confesser dans l'église pour la dernière fois. — Le prêtre le conduisant de nouveau entonne *Libera me, Domine*, avec les versets.

« Arrivé à la campagne le prêtre fait ce qui a été dit ci-dessus et finit par les *défenses* (au lépreux) comme suit (1) :

« Je vous défends de jamais entrer dans les églises (2), au marché, au moulin, au four et dans les réunions d'hommes.

« Je vous défends de jamais laver vos mains ni même les objets à votre usage dans les fontaines ou les ruisseaux quelconques. Si vous voulez boire, puisez l'eau avec votre baril ou un autre vase.

« Je vous défends d'aller désormais sans votre habit de lépreux, pour que vous soyez reconnu par les gens sains, et ne sortez pas de votre maison les pieds nus.

« Je vous défends de toucher un objet que vous voudriez

(1) Les défenses sont écrites en latin.

(2) Cette défense ne fut pas toujours prise à la lettre, comme nous verrons.

acheter en quelque lieu, autrement qu'avec une baguette ou un bâton : montrez ce que vous voulez.

« Je vous défends d'entrer dans les tavernes ou maisons. Si vous achetez ou qu'on vous donne une chose, faites-la mettre dans votre baril.

« Je vous recommande, si vous allez par les chemins et si quelqu'un vous parle, qu'avant de répondre vous vous mettiez hors du chemin et sous le vent de peur de faire du mal. Jamais ne marchez dans un sentier pour ne pas rencontrer quelqu'un face à face.

« S'il y a nécessité pour vous de marcher par un passage privé, par les champs ou ailleurs, je vous ordonne de ne pas toucher les plantes ni les outils des gens au milieu desquels vous passez avant d'avoir mis vos gants.

« Je vous défends de toucher les enfants et les jeunes gens, et de leur rien donner de ce qui vous appartient.

« Je vous ordonne de ne jamais manger et boire avec autres que des lépreux.

« Sachez que quand vous mourrez vous serez inhumé dans votre maison, à moins que vous n'ayez par avance obtenu d'être inhumé dans l'église (1).

« A noter qu'avant que le lépreux entre dans sa maison il doit avoir une tunique et des chausses de gris, — des souliers convenables pour lui, c'est-à-dire simples, — son signal, c'est-à-dire une cliquette, — un capuchon et une house, — deux draps, — un baril, — un entonnoir, — une courroie, — un couteau — et une écuelle.

« Sa maison doit être petite et avoir un puits, — un lit garni de draps et d'un oreiller, — une huche, — une table, — une chaise, — un chandelier, — une pelle, — un pot et autres objets nécessaires.

« A noter que les enfants des lépreux ne sont pas baptisés aux fonts, mais sur un vase quelconque ; et l'eau qui a servi au baptême est jetée en un lieu secret pour qu'elle ne soit pas foulée aux pieds.

« A noter aussi que le lépreux sur son lit de mort peut rece-

(1) Grâce qui serait bien extraordinaire, comme nous verrons.

voir du prêtre la communion en viatique et l'extrême-onction, s'il le désire. Dans cette nécessité, le prêtre ne doit pas avoir répugnance de toucher le lépreux puisque ces actes sont utiles au salut de son âme.

« S'il arrive que le lépreux suive le chemin que prend toute chair, que son corps soit inhumé au lieu destiné à cet usage (1). Après l'inhumation, il sera fait un service aux frais du mort, des cierges seront posés au milieu de l'église ; et à l'*introït* de la messe on chantera : « *Os justi medilabitur sapientiam,* » comme à la messe d'un confesseur non évêque. »

2° Rituel de Saint-Brieuc.

« Dès qu'un curé sait d'une manière certaine qu'un de ses paroissiens est atteint de lèpre, qu'il soit informé par sentence du juge ecclésiastique ou par autre moyen légitime, il le consolera par paroles bienveillantes : « qu'il prenne courage, qu'il réfléchisse que pour un vrai chrétien nulle maladie n'est pire ni plus dangereuse que la maladie de l'âme (le péché) (2), — que Dieu maître souverain est le plus doux des pères, qu'il faut se soumettre à sa volonté, car il arrange les choses humaines selon qu'il le croit plus utile au salut de ses fidèles ; — qu'il ne doit pas se désespérer s'il est soumis à la séparation pour la sainte charité et la louable coutume des chrétiens d'écarter du commerce des gens sains ceux que Dieu visite de cette maladie. » En même temps, il fixera le jour de la cérémonie d'accord avec le malade, s'il est possible ; et au prône il annoncera le jour fixé.

« Ce jour arrivé, le prêtre portant seulement le surplis et l'étole, viendra à la maison du lépreux, avec la croix et l'eau bénite ; le peuple suit comme il fait aux autres processions (3) ; le curé saluera le lépreux avec bonté, l'aspergera d'eau bénite, et

(1) Il a été dit plus haut que ce lieu sera sa maisonnette ou l'église. — Ajoutons, comme nous verrons plus loin, le cimetière de la léproserie.

(2) C'est le mot de saint Louis reprochant amicalement à Joinville de parler en étourdi, quand il lui dit qu'il aimerait mieux commettre trente péchés mortels que d'être lépreux : « Nulle si laide mezelerie n'est comme d'estre en péché mortel. »

(3) « *In aliis processionibus.* » Ainsi, la conduite du lépreux est une procession.

l'encouragera à le suivre pour assister au saint sacrifice de la messe, recevoir la bénédiction du prêtre et de salutaires instructions.

« En route, il peut être chanté quelques psaumes, non cependant de l'office des morts, comme jusqu'ici il était de coutume en quelques lieux ; mais des psaumes de la pénitence ou des répons propres à exciter la pénitence ou à implorer la miséricorde de Dieu.

« Quand on sera à la porte de l'église, le prêtre aspergera de nouveau le malade d'eau bénite, et lui montrera hors de l'église, ou même dans l'église, s'il est possible sans inconvénient, une place où, séparé des autres, il puisse entendre la messe.

« La messe pourra être ou du temps, ou de la fête du jour, ou du Saint-Esprit avec les oraisons *pro infirmo* qui se trouvent au missel pour le commun des fidèles, ou même toute entière la messe *pro infirmo* comme suit :

(*La Messe, V. Appendice n° II*).

« La messe est célébrée ; que le malade l'entende dévotement à une place séparée des autres ; mais qu'il ne soit pas placé sous le tréteau funèbre, ni couvert d'un voile noir, ni entouré de cierges comme jusqu'à ce jour il était d'habitude en certains lieux ; mais que, vêtu de ses habits ordinaires, il attende la fin du sacrifice, et que confessé il communie, s'il le désire ; mais que cependant il n'aille pas à l'offrande.

« Après la messe, qu'une table soit mise près de la place du malade sur laquelle soient déposés les objets qui suivent ; le vêtement d'humilité que d'autres nomment *lazarea* vulgairement la *housse* ; — la *nola*, ou, comme on disait autrefois, la *clamitella* vulgairement *cliquette* ou *tartarelle* ; — *modiolus* (le baril), *chirothecæ* (les gants), tous objets que le prêtre bénisse comme suit :

« ¶. Notre recours est dans le nom du Seigneur ! Que le nom du Seigneur soit béni. Le Seigneur soit avec vous. — R. Et avec votre esprit.

« *Prions.* — O Dieu dont la parole bénit et sanctifie toutes choses, daignez bénir et sanctifier ce vêtement d'humilité et ces autres objets, pour que votre serviteur puisse en user à la gloire de votre nom, et pour le salut de son âme et de son corps. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur qui vit et règne, etc. »

« Ensuite que le prêtre présente au malade chacun des objets bénits et d'abord le vêtement en disant (1) :

« En donnant le vêtement : Recevez cet habit et le vêtez en signe d'humilité, sans lequel désormais, je vous défends de sortir de votre maison. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« En donnant le baril : Prenez ce baril pour recevoir ce qu'on vous donnera pour boire ; et vous défends sur peine de désobéissance de boire aux rivières, fontaines et puits communs, ne de vous y laver en quelque manière que ce soit, ne vos draps, chemises et toutes autres choses qui auraient touché votre corps.

« En donnant la cliquette : Prenez cette cliquette en signe qu'il vous est défendu de parler aux personnes sinon à vos semblables, si ce n'est par nécessité ; et, si avez besoin de quelque chose, la demanderez au son de cliquette, en vous tirant loin des gens et au-dessous du vent.

« En donnant les gants : Prenez les gants par lesquels il vous est défendu de toucher chose aucune à main nue sinon ce qui vous appartient et ne doit venir entre les mains des autres.

« En donnant la pannetière : Recevez cette pannetière pour y mettre ce qui vous sera élargi par les gens de bien, et ayez souvenance de prier pour vos bienfaiteurs (2). »

« Qu'à ce moment le prêtre donne son aumône et qu'il exhorte les assistants à donner la leur. Après, qu'il conduise le malade dans la léproserie précédé de l'acolyte portant la croix et l'eau bénite et suivi du peuple.

« En route on chante une litanie ajoutant à la fin le verset *Miserere*, et *ora* ou *orate pro eo*, et on ajoutera les autres prières qui se disent habituellement dans l'administration de l'extrême-onction, excepté les oraisons à la place desquelles seront dites celles récitées à la messe ; c'est-à-dire : *Deus qui unigeniti tui*, et *de famulo tuo*.

(1) Chacune des prohibitions est écrite en français.

(2) On peut remarquer que les défenses mentionnées au rituel de Saint-Brieuc sont moins complètes que celles portées au rituel de Rennes. Ci-dessus, p. 62, 63.

« Et quand on sera arrivé à la porte de la léproserie, que le prêtre y introduise le malade en disant : « Voici le lieu de mon repos pour le siècle des siècles. Ici mon habitation parce que je l'ai choisie. »

« Ensuite, il exhortera le malade dans les termes qui suivent ou d'autres analogues :

« Voici le lieu qui vous est ordonné pour y faire désormais votre demeure ; je vous défends d'en sortir pour vous trouver aux places et assemblées publiques comme églises, marchés, moulins, fours, tavernes et autres semblables. Cependant vous ne vous fâchez pas pour être ainsi séquestré des autres, d'autant que telle séparation n'est que corporelle ; et que, quant à l'esprit, qui est le principal, vous serez toujours autant avec nous que futes oncques ; et aurez part et portion à toutes les prières de notre Mère sainte Eglise, comme si personnellement étiez tous les jours assistant au divin sacrifice avec les autres. — Et quant à vos petites nécessités les gens de bien y pourvoiront et Dieu ne vous délaissera point. Seulement prenez courage et ayez patience. Dieu demeure avec vous ! »

« Alors, s'il en est besoin, le prêtre plantera une croix de bois devant la porte de la léproserie ; tourné vers le peuple, il recommandera le malade aux prières et à la charité de tous ; et défendra de lui faire aucune injure de parole ou de fait. Il exhortera les assistants à se souvenir de leur humaine condition et des terribles jugements de Dieu, et à venir libéralement en aide au malade.

« Ensuite il prescrira aux parents (du lépreux) et aux gens d'église d'avoir grand soin de tenir compagnie au malade au moins pendant trente-deux heures ; de crainte que le changement de vie et la solitude nouvelle pour lui ne le jettent dans le désespoir et en quelque grave péril de son âme et de son corps.

« En outre il faut noter que les enfants des lépreux ne doivent pas être baptisés aux fonts où sont baptisés les autres ; mais à la piscine.

« Si le lépreux est gravement malade et qu'il demande les sacrements de l'Eglise, le curé fera une œuvre agréable au Seigneur en les lui administrant. Et, s'il entre dans la voie que toute chair doit suivre, il pourra être inhumé près de sa pauvre maison ; et on dira pour lui les mêmes prières que pour les

autres fidèles défunts ; mais on ne devra pas dire la messe : *Os justi meditabitur...* comme c'était jusqu'ici d'usage en quelques églises ».

Nous avons rencontré cet usage à Amiens et à Rennes. Nous en dirons le sens plus loin.

Maison, vêtements et meubles remis au lépreux séparé.

Deux observations à propos de la demeure et du mobilier du lépreux séparé.

On a représenté une léproserie comme ressemblant aux hospices de nos jours, et montré les lépreux occupant chacun une cellule ou chambre dans un édifice unique (1). Les rituels que nous venons d'étudier démentent ces descriptions. Un seul, celui de Saint-Brieuc, emploie le mot *léproserie* ; mais il le prend au sens de *maison privée* du lépreux et même de *maisonnette*, puisqu'il dit que le lépreux sera enterré près de sa maisonnette (*domunculam*). Les rituels de Saint-Aubin, Reims, Paris, emploient le même diminutif.

Les rituels de Bourges et Sens, Chartres et Saint-Aubin notamment, disent que la maison où le prêtre conduit le lépreux est « hors de la ville, à la campagne. »

Cette maison, disent les rituels, « doit être petite. » Il fallait pourtant que le lépreux y eût place pour sa femme et ses enfants. Les rituels de Saint-Aubin et de Bourges supposent la cohabitation, et celui de Saint-Brieuc suppose même des enfants nés du lépreux séparé (2).

La séparation a été opérée dans l'intérêt des paroissiens. C'est pourquoi la paroisse acquitte les frais de la cérémonie, et fournit la demeure du lépreux et son mobilier, sauf son recours contre le séparé, s'il a ressources suffisantes.

Les rituels se placent dans l'hypothèse de la séparation d'un

(1) Il en était ainsi dans certaines maisons. Cf-dessus, p. 59.

(2) En ce qui touche la cohabitation, voir séparation à Quimperlé, ci-dessus, p. 57. — Les enfants étaient même nombreux. Voir ord. de 1477, ci-dessous, p. 85.

pauvre ; et ils mentionnent seulement les meubles que la paroisse est tenue de fournir (1). Mais l'usage sur ce point était si bien établi, que les énumérations des rituels se terminent souvent par ces mots : « *et alia necessaria*, et autres objets nécessaires, » mots qui équivalent au signe *etc.* Mais, au moyen des indications des divers rituels, il est possible de composer une liste complète des objets mobiliers fournis au lépreux séparé. C'est ce que nous allons faire.

Les mêmes objets portent des noms différents que j'ai relevés. Une seule liste est écrite en français : c'est celle de Saint-Aubin ; je souligne les mots empruntés à cette liste. Les autres sont écrites en latin, avec traduction de quelques mots seulement.

Vêtements (2).

Lazareta (vestis, ailleurs *leprosaria*), vestis humilitatis, toga, stragula (vestis). Housse ou houze (3) de camelin.

Tunica et chlamys de griseo. Deux vêtements de gris (4), chausses.

(1) Il va sans dire que le lépreux pouvait, à ses frais, ajouter à ce pauvre mobilier.

(2) Ces vêtements sont ceux des hommes. Voici des vêtements de femmes : « 12 verges et demie, drap pour vestir la ladresse, savoir : robe, manteau, petite cotte (jupon), chaperon et chausses (bas)... (Morlaix 1481). — 7 aulnes de *gris d'Angleterre* pour faire robe et petite-cotte, demi-aune de *morégne* pour chaperon.. » (Morlaix 1465).

(3) La *houze* est une sorte de *robe* ou de *toge* (toga) assez large, paraît-il, pour servir de couverture la nuit (stragula). Elle est dite *sine colore*, de *griseo colore*, *coloris leucophæi*. Ces mots expriment que l'étoffe est *sans teinture*, grise, couleur de cendre. Ce ne peut être qu'une étoffe grossière. — Le compte d'une séparation faite à Saint-Martin de Morlaix, en 1470, mentionne une *douzième* d'aunes de drap de gris pour robe et manteau à la lépreuse. — Ce qui peut étonner, c'est le prix porté XLV sous (45 sous). Le sou de 1470 vaut à peu près 2 francs de notre monnaie. Je suppose que c'est la lépreuse qui payait ces vêtements ; elle avait quelque aisance, puisque pour sa bienvenue elle donne 22 sous ou 44 francs à ses compagnons de misère. L'instant d'après, il est mentionné le paiement à un tailleur (tailleur) d'une robe et un manteau 5 sous (10 francs). Il est question ensuite de *drap gris d'Angleterre* qui se payait 5 sous l'aune (10 francs monnaie actuelle).

(4) Voir note 1, ci-dessous, p. 70.

Capucium camelini.	Capuchon, <i>chaperon de camelin</i> (1).
Solutares, subtalares proprios, videlicet simplices.	Souliers convenant à un lépreux, c'est-à-dire simples.
Chirothecæ.	Gants.

Maison et Mobilier.

Domus debet esse parva et habere puteum.	La maison doit être petite et avoir un puits (ou une fontaine) (2).
Cubile ornamentum lintheamentibus, auricali, cervicali.	Un lit étoffé de <i>drapeaux</i> (draps), d'une <i>couette</i> , d'un <i>cousin</i> ou oreiller, d'une <i>couverture</i> , une paire de draps de rechange.
Arca.	Coffre, huche ou <i>écrin fermant à clef</i> .
Mensa.	Une table.
Sedes.	Une chaise ou <i>selle</i> .
Luminare.	Chandelier.
Pella.	Une pelle ou bêche.
Pera.	Une pannetière.
Potus ou potum.	<i>Un pot à mettre cutre la chair</i> .
Scutella.	<i>Une écuelle de bois</i> .
Poculum.	Une tasse à boire.
Cutellum.	Un couteau.

(1) *Camelin*. Ce mot est employé pour un autre ou détourné de son sens vrai. Le camelin (dérivé, dit-on, de *capelin*), était une étoffe de poil de chèvre mélangée de soie et de laine, très élégante et ayant reçu la teinture. Joinville, devant le roi saint Louis, reprochait un jour à Robert de Sorbon « d'être vêtu de plus fin camelin que le roi lui-même. » Ce n'est pas là l'étoffe qui convient au lépreux. — Le *camelot*, étoffe de même genre, mais moins précieuse, ne lui convenait pas non plus. Au témoignage de Joinville, le roi était souvent vêtu d'une cotte de camelot, d'une surcotte et d'un manteau.

La *cotte* était une sorte de soutanelle avec manches descendant aux genoux, la *surcotte*, sans manches et plus courte, était un *pardessus*. Ces mots *cotte* et *surcotte* traduisent peut-être *tunica* et *chalmis*.

(2) Fontaine ou puits privatif aux lépreux d'une léproserie mais commun entre eux, s'il y avait plusieurs maisons.

Corrigia.	Une courroie.
Busillum, modiolus, barillum.	Un baril.
Introsurium, infundibulum.	Un entonnoir (1).
Clamitella, crepitacula, nola.	Une cliquette ou tartarelle.
	<i>Une hache.</i>
	<i>Un bassin.</i>
	<i>Des écuelles à manger (2).</i>

Caractères des rites de la séparation.

Nous connaissons maintenant les rites vrais de la séparation. — Qui le croirait ? Quelque triste que soit cette cérémonie, des auteurs ont éprouvé le besoin de la *dramatiser* encore. L'un, nous l'avons vu, nous montre le lépreux traînant le drap mortuaire en sortant de sa maison ; ailleurs on lit que le malade était, de sa maison à l'église et de l'église à la léproserie, couché comme mort sur un brancard couvert du drap mortuaire ; enfin on le fait voir marchant sous le drap mortuaire en portant une croix entourée de cierges, comme le cercueil à l'église (3).

Et ce n'est pas tout !

Nous avons vu divers rituels indiquer la sépulture du lépreux dans sa maison, c'est-à-dire, comme on le dit ailleurs, auprès de sa maison, dans le jardin y attenant. Le cimetière paroissial lui est interdit. Il semble en effet que les populations avaient autant sinon plus de peur des lépreux morts que des lépreux vivants (4). Quand la léproserie composant un village avait un cimetière, les inhumations s'y faisaient tout naturellement.

On a imaginé que le lépreux était non pas inhumé selon l'usage chrétien, mais déposé dans sa maison et brûlé avec elle. Où a-t-on vu cela ? Les paroisses allaient-elles détruire inutile-

(1) Qui lui servira à introduire dans son baril l'eau qu'il puisera ou le liquide qui lui sera donné.

(2) Nous dirions aujourd'hui des *assiettes creuses*.

(3) *Soc. Arch. du Finistère*, 1876-77, p. 143. A Montreuil seulement nous l'avons vu portant « une croisette entre ses deux mains. » Cf-dessus, p. 32.

(4) Sur ce point voir les plaidoiries devant le Parlement siégeant à Vannes en 1681, *Caguins de Bretagne*,

ment la maison qu'elles pouvaient avoir à reconstruire pour un autre lépreux ? Il existe nombre de comptes des dépenses faites à l'occasion de séparations. Tous ces comptes contiennent un article pour « l'accoutrement », la réparation, la remise en état de la maison que le lépreux nouveau venu va occuper (1).

Enfin vous avez vu en plusieurs rituels qu'après l'inhumation d'un lépreux à la léproserie, un service pouvait être célébré à l'église paroissiale, avec les mêmes solennités que pour les autres fidèles. Le même auteur cité plus haut qui a pris la *tartarelle* pour le vêtement du lépreux, donne ici, sans qu'il s'en doute, un démenti aux rituels qu'il n'a pas lus (2). Il dit que le lépreux n'était pas enterré en terre sainte. C'est dire que le lépreux était traité en excommunié ! Et, comme s'il craignait (et il a bien raison) de n'être pas cru sur parole, l'auteur cite l'*Ancienne Coutume de Bretagne, Chapitre des Ladres*. Ne cherchez pas ce chapitre, il n'exista jamais (3) !

Quelle méconnaissance de l'esprit du *xiv^e* siècle ! Se figurer le duc de Bretagne et son conseil réglementant la discipline ecclésiastique et prononçant des excommunications ! Et quelle ignorance des règles et des rites de l'Eglise ! Nous avons vu l'Eglise priant pour le lépreux, lui promettant que bien qu'absent il aura part aux prières publiques, le bénissant, bénissant sa maison, et lui assurant les derniers secours à son lit de mort ? N'est-ce pas le traiter en chrétien ? Et, dès qu'il a rendu le dernier soupir, l'Eglise verrait en lui un excommunié !

Eh ! non, elle permet pour lui des prières solennelles comme pour les autres fidèles. Bien plus, elle a pour lui, selon certains rituels, une prière spéciale qu'elle refuserait au pape, aux empereurs, aux plus saints personnages avant la sentence de l'Eglise proclamant leur sainteté !

Je veux parler de la messe *Os justi meditabitur*, admise par les rituels d'Amiens et de Rennes (1541), mentionnée à ceux

(1) Exemple : Saint-Melaine de Morlaix, 1470, « pour habiller et réparer sa maison à la maladrerie XIII sols », environ 26 francs.

(2) Cf-dessus, p. 45, Montell. *Hist. des Français*, 4^e éd., t. 1^{er}, p. 4.

(3) Cette citation rappelle celle de l'*Intimé* dans les *Plaideurs* :

Qui ne sait que la loi Si quis canis, Digesto...
De vi, paragraphe, Messieurs, Caponibus...

de Reims (1585) et Saint-Brieuc (1605) comme ayant été dite jusqu'alors (*hactenus*), en certaines églises (1).

Il faut, je crois, rapprocher l'usage de cette messe du rite qui nous montre le lépreux sous le drap mortuaire.

Ce rite a paru barbare. Comme d'autres usages, il a été critiqué parce que, comme eux, il a été mal compris. — Pour être exact *historiquement*, il n'est pas permis de montrer le lépreux sous le drap mortuaire sans rappeler la parole que l'Eglise lui adressait : « Mort au monde, revis en Dieu ! »

Voilà l'explication de ce rite purement symbolique qui avait pour le lépreux du moyen-âge le même sens qu'il a pour le religieux notre contemporain.

En effet, le drap mortuaire qui avait un moment couvert le lépreux, pouvait, l'instant d'après, couvrir le religieux. De nos jours, rien n'est changé ; et nous entendons l'Eglise donnant au religieux le même avertissement qu'elle donnait autrefois au lépreux.

Dans la pensée de l'Eglise, le passage sous le drap mortuaire doit opérer une transformation. C'est une sorte de consécration religieuse aujourd'hui : c'en était une autrefois.

L'Eglise voyait donc dans le lépreux séparé par elle une sorte de *clerc*, comme on disait alors ; et, quand après de longues années peut-être de souffrance et de misère patiemment supportées, il rendait son âme à Dieu, l'Eglise honorait en lui une sorte de martyr et chantait pour lui, non la *messe des morts* commune à tous, mais une messe dont elle empruntait les prières aux messes des *confesseurs non évêques*, spécialement aux messes des docteurs et martyrs.

Dans cette messe *Os justi* . , l'Eglise rappelant le souvenir de Lazare le pauvre, célèbre la patience du lépreux dans la pauvreté et la maladie ; patience qui « fut un don de l'immense munificence de Dieu (2) ; » et, pressentant le jugement de Dieu, elle ose dire, parlant du lépreux mort : « Seigneur, vous avez posé sur sa tête une couronne de pierres précieuses. » (Offertoire). — « Vous l'avez revêtu d'une grande beauté. » (Communion).

(1) Voir Appendice n° III, p. 98.

(2) « *Tolerantiam... immensæ largitatis tuæ munus.* » Oraison de la messe.

Mais pourquoi, dira-t-on, cette sorte de consécration religieuse ? En voici plusieurs motifs :

L'Eglise n'a-t-elle pas voulu se donner un titre à une protection plus efficace des lépreux ? N'est-ce pas à cause de leur caractère de *clercs* qu'elle réclamait pour eux l'exemption de la dime, et qu'elle revendiquait sa juridiction sur eux (1) ?

Ce n'est pas tout. En ces temps rudes et violents du Moyen-Age, les lépreux n'avaient-ils pas à redouter quelque abus de la force ? La pensée ne viendrait-elle pas à des populations effrayées au voisinage des léproseries, de supprimer le malade pour prévenir la contagion ? La peur est mauvaise conseillère, et, quand elle a le fer en mains, elle peut en faire mauvais usage. La consécration religieuse garantit les lépreux de violences dans lesquelles le peuple aurait vu un sacrilège.

Voilà le lépreux défendu contre la violence ; mais il faut le défendre contre lui-même et en même temps prémunir les autres contre lui, c'est-à-dire le sauver du désespoir et de la vengeance.

Tous les lépreux séparés ne pouvaient avoir la pieuse résignation du pauvre ribaud d'Arras, dont nous avons parlé (2). Or, qu'on essaie de se figurer l'état d'esprit d'un malheureux enlevé à sa famille, enfermé dans la léproserie, et voué à des souffrances qui augmentant sans cesse ne finiront qu'avec sa vie. Pour lui, pas de consolations humaines ! Ne va-t-il pas tomber dans le désespoir et cherchera-t-il la fin de ses maux dans le suicide ?

D'autre part : comprend-on quelle somme de jalouse colère pouvait s'amasser dans l'âme du lépreux contre les hommes qui, dans leur intérêt, le rejetaient de leur société. N'essaierait-il pas de se venger ?

Eh bien ! l'Eglise parvint à ramener la paix dans les âmes de ces malheureux. Elle ne les flatta pas de la décevante espérance d'une guérison, qu'un miracle seul pouvait leur donner (3) ; mais elle leur persuada la patience, l'abandon à la volonté de

(1) Nous verrons cela plus loin, p. 81 et suivantes.

(2) Ci-dessus, p. 30.

(3) Tous les rituels, et à Quimperlé, ci-dessus, p. 57.

Dieu, en leur montrant, par delà l'horizon borné de la vie d'ici-bas, le ciel et le repos éternel.

Voilà comment l'Eglise maintint la paix entre « les gens sains » et les lépreux séparés. L'histoire et les chroniques n'ont pas gardé le souvenir de violences contre les lépreux, ni d'un trouble apporté par eux à la paix publique (1).

Le rite religieux de la séparation ne fut pas étranger à cet heureux résultat. Le peuple épargna le lépreux béni par l'Eglise ; et le lépreux comprit le grave avertissement que l'Eglise seule pouvait lui donner avec autorité : « Mort au monde, revis en Dieu ! »

(1) Nous dirons quelques mots de la persécution exercée contre eux et les Juifs, par le roi Philippe V (1321). Ci-dessous, p. 78.

CHAPITRE TROISIÈME

CONDITION DES LÉPREUX SÉPARÉS*Notamment en Bretagne*

Voilà ce que j'avais à dire de la *Séparation des lépreux*. Devrais-je en rester là ? Il m'a paru que, après avoir montré l'Eglise exerçant le devoir rigoureux, mais nécessaire, de la séparation, je devais la montrer exerçant envers les lépreux séparés la plus active et la plus persévérante charité (1).

En ordonnant la séparation, Moïse avait pourvu à l'intérêt de la santé publique ; mais on ne voit pas qu'il se soit préoccupé du sort des malheureux séparés. Nous les voyons dans l'Evangile tantôt isolés, mendiant au bord du chemin, s'ils étaient pauvres ; d'autres fois associant leurs communes misères et réunis en groupes.

L'Eglise chrétienne fit mieux. L'Eglise d'Orient essaya de concilier la sévérité nécessaire de la loi mosaïque et la miséricordieuse bonté du Sauveur ; et, en maintenant la séparation exigée pour le salut de tous, elle ouvrit des asiles aux lépreux séparés.

Cet exemple fut suivi par l'Eglise d'Occident, et, dès le vi^e siècle, le Concile de Lyon (583) commettait le soin des lépreux aux évêques (2).

Enfin, pour assurer aux lépreux des secours temporels et spirituels à perpétuité, l'Eglise fonda à Jérusalem un ordre religieux chargé de ces soins (1119).

(1) Je résume ici ce que j'ai dit avec plus de détails dans *Caguns de Bretagne*.

(2) Chap. VI. *Leprosorum cura episcopis committitur*.

A cet ordre, il fallait un patron. L'Eglise choisit Lazare le pauvre. Selon beaucoup d'interprètes, Lazare n'est pas un personnage parabolique, mais un homme ayant vécu (1). Il n'est pas dit que Lazare fût lépreux, mais couvert d'ulcères, comme un lépreux (2). Pourquoi le choisir ? Parce que c'est lui, dont le Seigneur avait dit : « Le mendiant mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. »

Quel patron pouvait être mieux choisi pour servir d'exemple et de gage d'espérance aux lépreux, que ce pauvre, « semblable à un lépreux », repoussé de tous, qui avait mené sur terre une vie humble et résignée, et dont Jésus lui-même avait proclamé la félicité au paradis ?

Lazare le pauvre tient moins de place dans l'Evangile que Lazare de Béthanie, l'ami du Sauveur, si tendrement aimé, pleuré (3), enfin ressuscité par lui. Ainsi s'explique que de Lazare le pauvre, le patronage des lépreux ait été par erreur transféré à Lazare de Béthanie. Par la suite, ses deux sœurs Marthe et Madeleine y furent comme associées, en sorte que les léproseries furent dites quelquefois de sainte Marthe, plus souvent de saint Lazare, vulgairement nommé saint Ladre, et si souvent de la Madeleine, qu'en certains pays le nom de *La Madeleine* devint synonyme de *léproserie* (4).

L'ordre de saint Lazare prospéra ; et le roi saint Louis le rapporta de la Palestine en France, en revenant de sa première croisade (1254).

Mais, dès longtemps, il y avait en France nombre de léproseries. Mathieu Paris, mort en 1250, écrit : qu'en Normandie il y avait de son temps, 218 léproseries (5) ; — en 1226, il y

(1) *Cornelius à Lapidé. Comm. in Lucam VI*, p. 220 et suiv. Ed. Vivès (1866), donne plusieurs motifs de cette croyance professée par Tertullien, Origène, saint Jean Chrysostôme, etc. L'Eglise chante aux obsèques ce vœu pour le défunt : « ...cum Lazaro quoniam paupere eternam habeas requiem. » Luc XVI, 22.

(2) S'il eût été lépreux, il n'aurait pas été montré demeurant dans la ville.

(3) « Jésus, s'approchant du sépulcre de Lazare, pleura ; et les Juifs dirent : Oh ! voyez comme il l'aimait ! » Jean II, 35-36.

(4) Notamment au diocèse de Vannes. La léproserie de Vitré avait deux chapelles : une dédiée à saint Lazare, l'autre à la Madeleine.

(5) On lui fait dire aussi qu'en 1244, il y en avait 19.000 dans la chrétienté. Or, le chroniqueur a écrit : « *Habent Templarii in christianitate novem millia*

en avait deux mille dans le royaume qui n'était pas la moitié de la France d'aujourd'hui (1). La plupart étaient des fondations de rois, seigneurs, villes, évêques ; des abbayes en ouvrirent à leurs portes, où les lépreux « recevaient journallement la pitance des religieux (2). »

Mais, malgré les indulgences offertes par les évêques aux bienfaiteurs des léproseries, beaucoup manquaient des ressources nécessaires (3) ; au début du *xiv^e* siècle, le nombre de ces asiles était insuffisant. Beaucoup de lépreux parcouraient le pays, vagabonds et demandant l'aumône. Le soir, ils recevaient l'hospitalité, pour la nuit, dans les léproseries (4) ; et le lendemain, ils se remettaient en route, au risque de semer la contagion.

En 1321, éclata une de ces pestes qui désolaient comme périodiquement la France. Les lépreux vagabonds furent accusés d'avoir, à l'instigation des Juifs, empoisonné les puits et les fontaines dans la Guyenne et le Poitou. Beaucoup avant ou après jugements furent brûlés ; pour ceux qui échappèrent au supplice, ils durent être enfermés (5).

Le 31 juillet 1322, des lettres du roi Charles IV (le Bel) ordonnent aux paroisses qui n'ont pas de léproseries, d'enfermer et de tenir rigoureusement les lépreux et d'assurer leur subsistance ; et le roi ajoute que les paroisses ayant des léproseries, avec des revenus insuffisants « ne doivent pas inhumainement laisser les lépreux mourir de faim (6). »

maneriorum ; Hospitalerit vero novemdecim, » c'est-à-dire : « les Templiers avaient 9.000 maisons, les hospitaliers (de Saint-Jean de Jérusalem, depuis Chevaliers de Malte) 19.000. » Mais il n'est pas question de léproseries, (V^e Mathieu Paris, *Chr. major*. Ed. 1614, p. 417, E. de Guard, t. IV. p. 291).

L'erreur a été commise (chose surprenante !) par du Cange ; et depuis elle est partout répétée.

(1) Testament de Louis VIII.

(2) Orderic Vital. *Hist. eccl.*, Anno 1060.

(3) Exemple la léproserie d'Arras, ci-dessus, p. 30.

(4) Ci-dessus, p. 43.

(5) Sur cette atroce et absurde accusation. Ce fut une guerre à la bourse des Juifs, qui fournirent au fisc la somme de 150.000 livres, comme 12 millions et demi de notre monnaie, v. Velly. Ordon. et lettres de Philippe IV, 16 et 18 août 1321.

(6) Lettres de Charles IV, 31 juillet 1322.

Le remède resta sans succès, et cinquante ans plus tard, des lépreux affamés entraient à Paris, pour demander l'aumône et encombraient surtout les rues les plus fréquentées. Le danger était d'autant plus grave qu'aucune marque extérieure ne signalait le lépreux à cette époque (1). Le roi Charles V ordonne de chasser et faire rentrer en leurs maladreries tous ceux qui ne sont pas natifs de Paris (2).

Au siècle suivant, malgré toutes les fondations de léproseries faites en Bretagne, et dont nous dirons un mot, le nombre en était insuffisant. « Les ladres étaient abandonnés dans les champs ou sur les fumiers. » Ce fut une des charités de la pieuse Françoise d'Amboise de les recueillir et « de leur faire construire des loges et cabanes » où elle leur assurait la subsistance et « les soins de personnes charitables » (3).

Nous retrouvons ainsi en Bretagne les *maisonnettes* dont nous ont parlé les rituels de Bourges, Amiens, Chartres, Reims, Saint-Aubin et même Paris. En Bretagne, et, selon toute apparence ailleurs, ces maisonnettes n'étaient pas isolées ; mais réunies elles formaient des villages. Charitable mesure qui adoucissait le sort des malheureux lépreux ! Ils étaient ainsi séparés « des gens sains » ; mais ils n'étaient pas isolés comme on l'écrit souvent ; et, dans leur commune misère, ils pouvaient se prêter une mutuelle assistance (4).

Au point de vue religieux, l'agglomération avait un sérieux avantage. Nous l'avons vu dans les rituels, les lépreux étaient exclus des églises pour éviter la contagion ; mais des prêtres leur refusaient même des chapelles privatives. Le quatrième

(1) C'est seulement par lettres du 7 mars 1407, que Charles VI prescrit aux lépreux du Midi de porter « une enseigne » sur leurs vêtements. « Nonobstant toutes lettres subreptices empétrées ou à empêtrer. » Le roi constate que plusieurs (de ces lépreux) ont de « grands et puissants amis. » C'est dire qu'ils n'étaient pas de « petites et pauvres gens. » — Nous verrons la même précaution ordonnée en Bretagne... mais plus tard. Ci-dessous, p. 85.

(2) Lettres du 1^{er} février 1371.

(3) Albert Le Grand. *Vies des Saints de Bretagne*, p. 553 et 562. L'hagiographe revient deux fois sur cet acte de charité. Années 1445 et 1460.

(4) En Bretagne, comme ailleurs, les léproseries ont souvent été situées sur d'anciennes voies romaines, ainsi que les prieurés, les aumôneries, « des chapelles dédiées à nos saints nationaux. » Gautier du Mottay, *Votes romaines des Côtes-du-Nord*, p. 20 et 182 (1869).

concile de Latran (1215) condamna « cette dureté de cœur » ; décida que les léproseries assez nombreuses pourraient avoir une chapelle avec un cimetière ; et « dispensa les lépreux d'acquiescer la dime des fruits de leurs jardins et de leurs bestiaux (1). » Ces derniers mots nous apprennent que, dès 1215, des lépreux jouissaient de quelques terres, champs ou pâturages. A ce titre, ces mots sont à retenir.

La construction d'une chapelle pouvait en certains lieux être une difficulté. Comment pourtant priver les hôtes des léproseries des offices de l'Eglise, de ses enseignements et de ses sacrements ? Je ne sais si la défense « d'entrer aux églises » fut exécutée ailleurs ; mais il est certain qu'en Bretagne, les lépreux isolés ou vivants dans les maladreries furent admis aux églises paroissiales avec certaines précautions.

Un statut de l'évêque de Tréguier (1436) leur permet l'entrée de l'église (2). Ils y seront séparés des gens sains. Ils se tiendront au bas de l'église, sous le clocher, à l'entrée (3), quelquefois dans une chapelle qui leur est privative (4) ; ils vont à l'offrande, baisent les reliques et la paix, mais après tous les autres (5) ; ils ne prennent pas dans la corbeille le morceau de pain bénit : il leur est mis dans la main.

Les baptêmes de leurs enfants sont célébrés à l'église (6) ; mais « en lieu à part », c'est-à-dire ailleurs qu'aux fonts, probablement, à la piscine de la sacristie. — On ne voit pas que leurs mariages ne soient pas célébrés aux mêmes autels que ceux des autres fidèles. Enfin ils peuvent recevoir la communion à l'église ; mais pas avec les gens sains (7).

Ainsi à l'église, ils sont traités, en Bretagne au moins, comme les autres, à la condition qu'ils soient séparés de la population saine. Nous voilà bien loin de la défense surannée portée au

(1) Fleury, T. XV. Liv. 73, 21.

(2) Statut de Tréguier. Morice, *Pr.* II. 1277.

(3) *Anciens évêchés de Bretagne*, I. p. 262.

(4) Comme à Quimper, au rez-de-chaussée de la tour méridionale, où l'évêque Alain Le Maout, premier président des comptes, ambassadeur de François II en Angleterre, choisit sa sépulture en 1493.

(5) Statut de Tréguier.

(6) *Anciens Evêchés*. — Aven de Saint-Brieuc de 1690. — Nous ne trouvons de fonts aux chapelles des léproseries qu'à la Madeleine de Quimper.

(7) S. Grégoire II (715-731). Concile de Worms, 868, can. 31.

rituel de Rennes (1541), mais que ne mentionne plus le rituel de Saint-Brieuc (1603) !

*
* * *

Voyons comment l'Eglise de Bretagne notamment traita les lépreux au point de vue *civil*.

De la séparation qu'elle ordonnait et exécutait, l'Eglise avait conclu la *juridiction personnelle* sur les lépreux séparés. Dès 1290, un concile défendit de poursuivre devant le juge laïque les lépreux placés sous la protection de l'Eglise (1). Dix ans plus tard (1300) un autre concile défendait de soumettre les lépreux à la taille; et ordonnait la restitution des tailles perçues (2).

On peut croire que ces prétentions ne furent pas admises, au moins d'une manière générale; mais, en ce qui concerne la juridiction des évêques sur les lépreux, voici des faits certains.

Nous avons montré des léproseries fondées par les souverains, des seigneurs et des villes. Les villes paraissent avoir souvent retenu l'administration des leurs (3). Au contraire, les souverains et les seigneurs semblent avoir remis leurs léproseries aux évêques. Seulement la remise ne se fit pas dans les mêmes conditions. Les souverains retinrent *la justice, le justicement*, comme on disait alors, c'est-à-dire la *juridiction*, considérée comme inhérente à la souveraineté. Les seigneurs abandonnèrent la justice avec leurs autres droits.

Cette situation nous est révélée par des aveux des évêques de Saint-Brieuc, Saint-Malo et Vannes, dont les diocèses formaient le tiers de la Bretagne. Les aveux qui nous restent sont tous postérieurs à la réunion de la Bretagne à la France; mais on ne peut douter qu'ils ne constatent un état ancien créé par les ducs (4).

(1) Concile de Nangaret en Armagnac. Fleury, t. XVIII, liv. 20. 13.

(2) Concile d'Auch, 1300. *Ibid.*

(3) Exemples: Arras, Montreuil, Béthune (xiv et xv^e siècles) Vezelay, xvii^e, v. ci-dessus, p. 29 et suiv., et ci-dessous, p. 88-89.

(4) Saint-Brieuc, 1690; Saint-Malo, 1556, 1628; Vannes, xvii^e et xviii^e siècles. Cf. *Mélanges d'Hist. et d'Arch. bretonnes*, 1835, p. 229-231, et 1858, p. 168-169.

L'aveu de Saint-Brieuc donne une liste de 22 caquinerries, elle semble complète ? Celui de Saint-Malo en nomme 10 ; mais le pouillé du diocèse *actuel* de Rennes permet d'ajouter 12 noms à cette liste qui serait encore à compléter (1). La liste de Vannes, comprenant 14 caquinerries, est-elle complète ? C'est ce qui semble bien douteux.

Le domaine royal ne comprend pas une seule des caquinerries de Saint-Brieuc, il en comprend trois de Saint-Malo et trois de Vannes. C'est pourquoi l'évêque de Vannes ne réclame pas la juridiction sur ces trois caquinerries ; cette restriction, l'évêque de Saint-Brieuc n'avait pas à la faire ; et l'évêque de Saint-Malo ne la fait pas, omission qui paraîtra injustifiée jusqu'à la production d'un titre.

Voilà pourquoi aussi les caquins de Saint-Brieuc se disent « serfs de l'Eglise, » tandis que ceux des trois caquinerries de Vannes, en domaine royal, se disent « gens de main morte sous la garde et protection de Sa Majesté. »

Quoiqu'il en soit, sur 58 caquinerries connues dans ces trois évêchés, 53 sans conteste étaient au *réel* comme au *personnel*, sous la juridiction épiscopale.

Et voici la situation des caquins de Saint-Brieuc, qui nous est le mieux connue. — Ils ne devaient rien à personne qu'à l'évêque, auquel ils payaient seulement une taille de vingt livres (environ 66 francs de notre monnaie) portant solidairement sur chacun des feux (des maisons ou ménages). On peut supposer, tout compte fait, que chaque feu payait environ

Articles de La Borderie. — Les aveux emploient les mots *caqueux*, *caquins*, *caquinerries*, autrefois synonymes de *lépreux*, *léproseries*. Pour plus de renseignements, voir mon mémoire *Les Caquins de Bretagne*.

(1) Les listes données par les aveux de Saint-Malo ne sont pas complètes ; elles se terminent par le mot « et autres. » Le diocèse de Saint-Malo s'étendait sur partie d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord et du Morbihan. La liste ne comprend que 10 caquinerries dans l'évêché de Vannes actuel, 2 dans le diocèse de Rennes, une dans celui de Saint-Brieuc. Le *pouillé* du diocèse de Rennes *actuel* nomme 12 léproseries ou caquinerries de l'ancien évêché de Saint-Malo, dont une au domaine royal, 11 dans l'Ille-et-Vilaine et une dans le Morbihan. Le chiffre 10 est donc à remplacer par le chiffre 22 ; et nous n'avons pas encore une liste complète pour Saint-Malo, il manque les léproseries des paroisses comprises dans le Morbihan et les Côtes-du-Nord. — Je cite le *pouillé* de M. le chanoine Guillotin de Courson.

cinquante centimes (1) ; et, pour cette redevance minime, le caquin avait acquis un droit de jouissance transmissible à ses héritiers, s'ils étaient lépreux, droit qu'il pouvait « aliéner et transporter », mais seulement à un lépreux. C'était une manière de maintenir la séparation.

De l'étude qu'il avait faite des aveux de Saint-Brieuc et de Saint-Malo, M. de la Borderie avait conclu que « l'état de choses dont ces textes donnaient connaissance avait dû exister jadis dans la plus grande partie de la Bretagne (2). » Depuis, l'étude qu'il put faire des titres de Vannes dut le confirmer dans cette pensée. Mais la conjecture de notre éminent historien ne s'est pas réalisée. Après bientôt cinquante ans et en dépit de sérieuses recherches, aucun titre n'a été découvert réclamant pour un seul des six autres évêques de Bretagne la juridiction sur les caquineries.

Le concile de Latran parlant, en 1215, de bestiaux appartenant aux lépreux séparés, nous avons supposé que, dès cette époque, c'était un usage général que les lépreux eussent la jouissance de terres ou de pâturages. Mais, au point de vue de ce droit, les lépreux de Bretagne ont subi bien des vicissitudes.

Au *xv^e* siècle, époque où la lèpre était encore, quoiqu'on ait pu dire, très commune en Bretagne, nous trouvons jusqu'à six ordonnances ou mandements des ducs, relatifs à ces malheureux. Ces règlements se contredisent souvent.

Les ducs avaient le devoir d'empêcher les lépreux d'aller de proche en proche exercer un métier ou faire quelque commerce, et ils devaient aussi assurer leur existence dans les léproseries ; mais ils voulaient obtenir le paiement des taxes, notamment des fouages ; et les lépreux refusant d'acquitter cette imposition peu onéreuse s'exposaient à quelques rigueurs.

Le 12 février 1425 (n. st.) pour prévenir le danger de contagion, le duc Jean V interdit « aux méseaux la marchan-

(1) Voici le compte que je suppose. La taille unique est de 66 francs, elle est répartie sur 22 caquineries, eu égard au nombre de feux, il peut y en avoir six en moyenne : soit en tout 132 : c'est juste un demi-franc ou 50 centimes par feu. Encore est-il très croyable qu'il y eût dans les 22 caquineries, plus de 132 feux.

(2) *Mélanges*, t. I^{er} (1885), p. 230, et t. II (1888), p. 168.

dise », c'est-à-dire le commerce, et « ordonne à ses juges de les séparer (1). »

Cette dernière disposition nous montre qu'il s'agit ici de lépreux non encore séparés. L'ordonnance ne pourra recevoir une entière exécution : nous l'avons vu, la Bretagne n'a pas à cette époque, assez de léproseries (2).

Le 16 avril 1447, le duc François I^{er} permet aux caqueux « de prendre terres à louage dans l'évêché de Vannes, comme ailleurs (3). » C'était donc déjà le droit général dans les autres évêchés. Mais la faculté va être bientôt retirée.

Le 18 décembre 1456, le duc Pierre II rend une ordonnance sur la perception des fouages. L'article 17 concerne « les lépreux, malornez et ladres séparés et devant habiter les maladreries, vivants de leur métier de *cordage et de faire mesure de bois à blé et autres ouvrages* qu'ils peuvent faire en leurs maisons. » Mais ils se sont mis « à louer héritages et y font labourage, et aussi à la marchandise qui les a grandement enrichis (4). » Ils ont été taxés (aux fouages) et ils se refusent à payer la taxe. Le duc ne les y contraint pas ; mais il défend à tous « de leur louer aucuns héritages, et de leur marchander autre chose que de leur métier anciennement accoutumé et des matières nécessaires pour le faire, sous peine d'amende. » Et l'amende est lourde, 60 livres (5).

C'est bien retirer la faculté de cultiver des terres pour en vendre les produits.

La preuve, c'est que, le 24 novembre 1462, le duc François II permet aux « caqueux et lépreux de l'évêché de Vannes de

(1) Art. 11 de la Constitution que Lobineau (*Hist.*, p. 554), semble dater de 1420. Sauvageau (l. p. 21) donne ce texte qu'il date de 1405 (en toutes lettres). Faute d'impression. Lire 1425 (n. st.) M. Planiol, *La T. A. Coutume*, etc., p. 392.

(2) Cf-dessus, p. 79.

(3) Mentionné dans mandement du 24 mars 1476 (n. st.). — Arch. Loire-inférieure, B. 1170, f° 51, v°.

(4) *Grandement enrichis*, au dire du fermier des fouages qui n'a jamais assez de débiteurs !

(5) Amende comminatoire. 60 livres valent près de 5.000 fr., monnaie actuelle. Ce texte a été publié par le B^{is} de Courcy, *Nobiliaire*, 3^e éd., t. III, p. 517, et réimprimé par M. Planiol, *T. A. Coutume*, p. 392. Nous reviendrons sur les mots soulignés plus haut. Cf-dessous, p. 86 et suiv.

louer des terres à la condition que le bail ne dépasse pas trois années (1). »

Mais, le 5 décembre 1475, le duc change d'avis. Il interdit aux caqueux de « se mêler d'aucun labourage que de leurs jardins, à peine de confiscation, » et défend « de leur louer aucun héritage, sous la même peine et autres rigueurs. » Bien plus, le duc revenant sur l'ancien usage ou droit attesté par Pierre II, réduit les caqueux au métier de cordier, leur défend de se mêler d'autre commerce que de fil et de chanvre, et interdit de leur vendre autre marchandise. Enfin, le duc leur défend « de voyager dans le duché sans avoir une pièce de drap rouge sur leur robe, » pour être reconnus de tous (2).

Bientôt, en faveur des caqueux de l'évêché de Saint-Malo, il est représenté au duc que la prohibition relative aux baux de terres à cultiver, les condamne à mourir de faim, tant leurs familles sont nombreuses ; et mieux informé, le duc les autorise à louer par baux de deux ou trois années des terres au plus proche de leurs maladreries, dont les fruits les nourriront, mais ne pourront être vendus « que par entr'eux », c'est-à-dire qu'aux habitants des maladreries. Les caqueux ne pourront bâtir sur les terres louées, et ils acquitteront les taxes imposées sur ces terres. La permission de sortir avec la marque rouge est maintenue, à la condition d'éviter toute assemblée de « gens sains » ; enfin, le duc maintient aussi la défense d'exercer autre métier que celui de cordier et « d'acheter autre marchandise que le fil et le chanvre pour leur métier de cordage. » (Ordonnance du 18 juin 1477) (3).

Ici nous pouvons remarquer que le mandement de 1475, est général pour tout le duché, et que l'ordonnance favorable de 1477 est spéciale aux caqueux de Saint-Malo. Mais il est permis

(1) Reg., Chancellerie. Arch. Loire-Inf. B. 2, 1164, f. 121. V°.

(2) Lobineau, *Pr.* 1350, et Morice, *Pr.* III. 283 — Les dates du jour et du mois se trouvent dans l'ordonnance citée à la note suivante. C'est ici qu'apparaît en Bretagne la *marque*. Nous l'avons vue usitée en quelques parties de la France. Cf.-dessus, p. 79.

(3) Nous avons vu ci-dessus, p. 38-39, une marque de drap gris (drap de lépreux) sur des vêtements d'autres couleurs. — La marque prescrite ici est rouge ; mais plus tard, nous verrons une double marque rouge et bleue, ci-dessous, p. 88.

de croire que les caqueux des autres évêchés durent profiter des immunités nouvelles. Ils y avaient les mêmes titres que ceux de Saint-Malo.

Ces ordonnances de François II sont la contrepartie de l'ordonnance de Pierre II. Celui-ci défendit aux lépreux « le labourage » ; François II l'autorise ; mais il leur interdit le métier de faiseur de boisseaux autorisé par Pierre et qui était pendant l'hiver leur occupation et leur gagne-pain.

On s'est demandé si ce n'est pas le mandement de 1475 qui a réduit les caqueux au métier de cordier (1). Pierre II a résolu la question, quand il a dit, en 1456, que ce métier leur était, dès cette époque, « anciennement accoutumé avec celui de faire mesures de bois à blé et autres ouvrages faits dans leurs maisons. »

Mais du renseignement donné par Pierre II naît cette autre question souvent posée : Comment expliquer l'association, le cumul de deux métiers si disparates ?

Cela semble assez simple. Pour vivre, il fallait aux lépreux confinés dans la léproserie un métier sédentaire. De bonne heure, selon toute apparence, un règlement général leur imposa le métier de cordier (2). Mais, ce métier s'exerce extérieurement. Vienne la mauvaise saison, le cordier devra cesser sa monotone promenade. Prisonnier dans sa maison, va-t-il être condamné à l'oisiveté et à la faim ? Non, les lépreux, en remplaçant les douves de leurs petits barils, ont fait l'apprentissage du métier de *tonnelier* ; et l'ordonnance de 1456 nous les montre accoutumés d'ancienneté « à faire des mesures de bois, » dites *boisseaux*, formées de douves, « et autres ouvrages qu'ils font dans leurs maisons », surtout l'hiver.

(1) *Anciens Evêchés*, II, 231, note 1. Les savants auteurs font remarquer que le statut de Tréguier (1436) ne parle pas du métier de cordier. C'est vrai ; mais il n'avait pas à en parler, il n'a traité qu'à leur présence à l'église.

(2) Il faut supposer un règlement. Comment admettre que les lépreux se soient entendus par tout le duché pour choisir le métier de cordier ? D'autant que le choix semble assez singulier. De la main souillée du lépreux, la corde passe dans les mains des « gens sains » ; elle descend au puits, elle fait sonner la cloche de l'église, elle sert aux attelages, elle est très souvent en mains.

Quels sont ces autres ouvrages du genre du boisseau ? Nous en pouvons nommer un, ressemblant au boisseau : c'est le *baquet*, « petit cuvier fait de douves avec anses. » Or, cet ustensile est dit en breton *baraz*, et en français vulgaire, même de nos jours, au moins en Bretagne, *baratte*. Mais ces mots expriment en même temps un autre ustensile de ménage différent d'usage et de forme, et demandant plus d'art, je veux dire : « Le vaisseau fait de douves plus étroit par le haut que par le bas, qui sert à battre le beurre, » ou, selon l'expression usuelle, à *baratter* (1).

Voilà donc deux ustensiles à ajouter aux boisseaux faits par les lépreux ; et voilà les cordiers devenus *barattiers* (en breton *barazer*, pluriel *barazerien*).

L'autorisation de cette seconde industrie, retirée aux caqueux par François II, en 1477, leur fut-elle rendue ? Jouirent-ils seulement d'une tolérance bienveillante ? Ce qui est certain, c'est que depuis la fin du xv^e siècle, plusieurs caquinerie firent concurremment le « cordage » et la baratte. Mais, si le métier de barattier fut habituel, on ne peut pas dire qu'il ait été universel comme le fut le métier de cordier (2).

Or, ce que les ducs n'avaient pas prévu, cette industrie assez lucrative semble être devenue en Bretagne comme un monopole entre leurs mains et celles de leurs premiers descendants.

L'article 156 de notre T. A. Coutume ne comprenait pas le métier de cordier au nombre des métiers entraînant l'infamie de fait (3). Mais, du jour où les lépreux séparés ne purent être que cordiers, quel homme « parmi les gens sains », aurait osé prendre ce métier ? N'était-ce pas s'exposer et surtout exposer

(1) J'emprunte cette définition au *Dict. de Trévoux*, v. *Baratte*. L'auteur (qui est peut-être le P. Bougeant, de Quimper) ajoute que les Bas-Bretons disent *baraz*. On dit aujourd'hui en breton *ribot* (Troude), mot vulgairement employé en français, d'où le verbe *ribotter*. Mais *ribot* en français n'exprime que le *pilon de la baratte à beurre*.

(2) En 1667, les cordiers de Quimper ne se disent pas barattiers. En 1750, le rôle de la Capitation de Quimper distingue les cordiers des barattiers. V. *Les Caquins devant le Sénéchal de Cornouaille* (1884) ; et le rôle de la capitation de Quimper, en 1750 (1887), par J. Trévédy.

(3) V. l'article .. On lit à la table du t. III, des *Preuves* de D. Morice : *Caqueux déclarés infames*. Ces mots renvoient à l'ord. de 1475, où il n'y a rien de tel,

ses enfants au soupçon de lèpre ? Leurs pressentiments ne les trompaient pas, puisque aujourd'hui encore le mot *cacous* s'emploie injurieusement au sens de *cordier*.

De même, l'opinion populaire assimilant les barattiers aux cordiers, vit longtemps en eux des gens suspects de lèpre. En 1725, à Quimper, les barattiers étaient, comme les cordiers, repoussés du papegault ; et le Marquis de Pont-Croix, gouverneur de la ville, jugeant contre eux, leur défendait de s'armer et de paraître au jeu : « Les barattiers ne sont pas au gré des habitants ; » et il importe de prévenir une querelle à main armée (1).

L'autorisation de voyager dans le duché, même avec les restrictions et les précautions prescrites, peut faire présumer sinon une décroissance du moins une atténuation de la lèpre. Au xvi^e siècle, en effet, elle tend à disparaître. Toutefois, il y a encore des lépreux en Bretagne. A Rennes, il en reste un à la Madeleine, en 1536 ; à Saint-Ladre de Nantes, il y en a plusieurs à la même époque ; et l'évêque ému de leur misère publie des indulgences pour ceux qui viendront à leur secours (2) ; mais, en 1569, la léproserie de Saint-Ladre est vide ; et ses dotations heureusement inutiles aux lépreux sont attribuées à un autre hospice. Disons pourtant que trente-six ans plus tard, il restait encore des lépreux à la maladrerie de Quimperlé, puisque, le 8 janvier 1605, l'abbé de Sainte-Croix leur « défendait d'entrer parmi les gens sains » et leur ordonnait de porter la marque dont nous avons parlé plus haut (3).

Deux ans plus tard, le 6 février 1607, une sentence du bailli de Vézelay (aujourd'hui département de l'Yonne) ordonnait la séparation de trois lépreux, et leur séquestration en la maladrerie de Saint-Père, ou autres lieux qu'ils pourront bâtir à leurs frais, si bon leur semble. Cette séparation, ordonnée le

(1) *Les papegaults de Bretagne et en particulier de Quimper*, par J. Trévédy (*Assoc. Bretonne*). A remarquer que cette injurieuse exclusion ne frappe pas les *tonneliers*, que le rôle de la *capitation* de 1750 distingue des *barattiers*.

(2) V. cette pièce à l'Appendice IV, p. 100.

(3) « Marque de quatre doigts de large en rouge au côté dextre, et de l'autre côté en bleu. » *Soc. Arch. du Finistère*. IV. p. 150-151.

6 février 1607, serait-elle la dernière qui ait été prononcée en France (1) ?

On sait qu'une ordonnance du roi Louis XIII, du 24 octobre 1612, prescrivit la réformation des léproseries. Soixante ans plus tard, leurs revenus étaient affectés à l'Ordre de Saint-Lazare pour revenir aux hospices ordinaires en 1692.

Dans les léproseries de Bretagne établies sur le modèle de celles de France, le changement de destination était simple et facile. Il en allait autrement dans les caquineries du genre de celles que nous avons décrites.

Là le caquin avait acquis un droit transmissible à ses héritiers ou à d'autres caquins. Ses fils (pour s'en tenir au cas ordinaire) y étaient nés ; ils s'y trouvaient bien, ils y restèrent et leurs familles s'y perpétuèrent, héritant de l'industrie des ancêtres lépreux. Mais, ils héritèrent aussi le nom de caquin, l'aversion populaire, les mesures d'exception édictées autrefois contre leurs pères lépreux, mais devenues des vexations cruelles contre leurs fils exempts de lèpre. Il leur fallut longtemps lutter contre le préjugé ; et c'est seulement à la fin du xvii^e siècle qu'ils obtinrent de façon définitive le droit commun (2).

En finissant cette étude, nous dirons avec M. de la Borderie : « On voit que l'Eglise avait fait ce qui était possible pour rendre plus tolérable la condition de ces infortunés. »

J'oserai même ajouter que la condition des caqueux de Bretagne, à la fin du xv^e siècle, pourrait être enviée par beaucoup des lépreux nos contemporains.

(1) Bulletin du comité des travaux historiques, 1884, 3 et 4, p. 291 et suivantes.

(2) *Caquins de Bretagne*, 2^e partie.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA LÈPRE A L'ÉPOQUE ACTUELLE

Il y a seulement vingt-cinq ans, cette dernière phrase aurait fait scandale. Personne ne s'occupait de la lèpre : on la croyait disparue du monde et depuis longtemps ; et on niait les caractères de la lèpre au Moyen-Age : inguérissable et contagieuse. On faisait un reproche à l'Eglise d'avoir séparé les lépreux : « Pourquoi séquestrer ces malheureux, quand il fallait les guérir ? Infortunés, ils furent trop punis d'être nés dans des siècles d'ignorance ! Heureusement les progrès de la civilisation ont fait justice de ces absurdes préjugés ! »

Or, voilà que personne n'oserait aujourd'hui signer ces protestations indignées (1). Pourquoi ? Parce que nous sommes mieux instruits. Parce que l'on sait aujourd'hui que la lèpre existe dans les cinq parties du monde, même en Europe, même en France, même à Paris (2) ! De nos jours, comme autrefois, elle apparaît brusquement dans des lieux jusque là indemnes, et elle y progresse rapidement (3).

Comme au Moyen-Age elle est inguérissable ; et en certains lieux contagieuse. Il est démontré que pour en arrêter la diffusion, un seul moyen est efficace, la séparation !

Nous voilà donc revenus aux pratiques d'autrefois ; et, « les

(1) Erreur ! Je lis dans un livre de *vulgarisation* daté de 1900 que « le perfectionnement de la civilisation a fait disparaître la lèpre. »

(2) V. ci-dessous Appendice V. p. 102 : Liste de léproseries A. — Journal *La Nature*, B. — Mémoire présenté à l'Académie de Médecine, en 1892, par le Dr Zambacco Pacha, C.

(3) Exemple, en 1888, à la Nouvelle-Calédonie V° Appendice, Article du journal *Le XIX^e siècle*, avril 1890, D., p. 89.

progrès de la civilisation » aidant, voici comme s'opère la séparation.

Dans l'archipel Turc, aux Iles Sporades, en Crète, « un individu à peine attaqué est chassé de sa maison et envoyé au village lépreux. Il y a des villages entiers de lépreux (1). » Dans l'autre hémisphère, aux Iles Sandwich, une île dite Molokai reçoit les lépreux des autres îles. Il y a deux léproseries dans lesquelles meurt en moyenne une personne par jour. Les gendarmes font des battues de **tamps en tamps** ; ils emmènent au poste de police les personnes soupçonnées de lèpre ; là un médecin les examine ; et si elles sont reconnues malades, en route pour Molokai (2) !

Mieux valait la séparation par la main maternelle de l'Eglise priant et pleurant sur le lépreux.

Heureux du moins le lépreux d'être accueilli à la léproserie par le prêtre et les religieuses catholiques !

Un jour (c'était en 1873) un jeune missionnaire, religieux des Sacrés-Cœurs (Picpus) obtient comme une grâce de s'enfermer à Molokai. Il y vient non pour guérir, mais pour soigner, consoler, évangéliser huit cents lépreux ; et pour leur apprendre à mourir, car il se sait condamné à mort. La maladie l'épargne pendant dix années, puis elle met six ans à accomplir sur lui son œuvre de destruction. Enfin il meurt, le 15 avril 1889, après seize ans passés dans une atmosphère empoisonnée. Et voilà sa succession soulevant parmi ses frères de Picpus une héroïque compétition.

Aujourd'hui les missionnaires Picputiens, Jésuites, Lazaristes, sont les apôtres et les serviteurs des lépreux ; et ils sont secondés par toutes les religieuses dispersées dans les missions, notamment sœurs blanches, sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, sœurs Franciscaines-Missionnaires-de-Marie.

Cette dernière congrégation est née en Bretagne (grand honneur pour notre Bretagne), il y a trente ans. Elle est consacrée aux colonies et aux missions lointaines. Les sœurs firent, je crois, leurs débuts auprès du P. Damiens à Molokai.

Quelques années plus tard, « la mère supérieure fit un jour

(1) *Journal officiel*, V. Appendice, E.

(2) *Vie du P. Damiens*, p. 83.

savoir à ses filles qu'un village de lépreux, au Japon, était privé de tout secours humain et de toute assistance spirituelle. Elle ne demandait pas à ses religieuses de partir : elle se contentait de signaler le cas. Eh bien ! quand il fallait dix sœurs, huit cents sollicitent comme une faveur la permission d'aller sacrifier leur jeunesse et leur vie pour ces malheureux (1). »

Il y avait alors environ dix-huit cents franciscaines ; aujourd'hui, elles sont à peu près deux mille. Or, en 1902, on demanda des sœurs pour des léproseries de Madagascar. Il en fallait sept ; et les sœurs qui ont demandé « avec instance » la grâce de partir ont été près de mille.

Les humbles sœurs ne connaissent pas la *réclame*, si bien pratiquée de nos jours. Les faits que je viens de dire sont à peu près inconnus, même à Saint-Brieuc, au voisinage de leur noviciat. Peut-être, en vous les faisant connaître, ai-je commis une indiscretion ?

(1) Le cardinal Ferrata, ancien nonce à Paris. — Discours sur l'Eglise catholique aux XIX^e et XX^e siècles, 15 juin 1900.

APPENDICE

I

Messe de Rennes (Ci-dessus, p. 62).

(*Analogie à celle de Bayeux*).

Introït. — Circumdederunt me gemitus mortis; dolores inferni circumdederunt me; et in tribulatione meâ invocavi Dominum, et exaudivit de templo sancto suo vocem meam. — Diligam te, Domine, fortitudo mea; Dominus firamentum meum et refugium meum et liberator meus.

Oremus. — Omnipotens sempiternus Deus, salus æterna credentium, exaudi nos pro famulo tuo, pro quo misericordiæ tuæ imploramus auxilium, ut reddita tibi sanitate gratiæ tibi in ecclesia tua referat actiones.

Epistola (S. Jacques V, 13).

Fratres, tristatus aliquis vestrum, oret. Æquo animo est, psallat. Infirmatus quis in vobis, inducet presbiteros Ecclesiæ et orent super eum

Les gémissements de la mort et les tourments de l'enfer m'ont entouré; mais, dans ma tribulation, j'ai invoqué le Seigneur; de son saint temple, il a entendu ma voix. — Je vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma force. Le Seigneur est mon rempart, mon refuge et mon libérateur.

Oraison. — Seigneur, Dieu tout-puissant, éternel salut de ceux qui croient en vous, exaucez-nous pour votre serviteur pour lequel nous implorons le secours de votre miséricorde, afin qu'ayant recouvré la santé il vienne vous rendre grâce en votre église.

Épître.

Mes Frères, quelqu'un de vous est-il triste? qu'il prie. Est-il content? qu'il chante des cantiques. Quelqu'un de vous est-il malade? qu'il

unguentes eum oleo in nomine Domini ; et oratio fidei salvabit infirmum ; et si in peccatis sic dimittentur ei. Confitemini ergo alterutrum peccata vestra et orate pro invicem et salvemini.

℟. Miserere mei, Domine, quia infirmus sum. Sana me, Domine.

℣. Conturbata sunt omnia ossa mea et anima mea turbata est valde. Alleluia, qui sanat contristos corde et alligat contritiones eorum.

Tractus. — Commovisti, Domine, terram tuam, et conturbasti eam, sana contritiones, et commota est ut fugiant à facie arcus et liberentur electi tui.

appelle les prêtres de l'Eglise et qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile sainte au nom du Seigneur ; et la prière de la foi sauvera le malade, et s'il a des péchés ils lui seront remis. Confessez donc vos péchés, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés les uns par les autres.

℟. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis malade, guérissez-moi, Seigneur.

℣. Tous mes os ont été troublés et mon âme est bouleversée. Louez Dieu, qui guérit ceux dont le cœur est brisé et qui bande leurs plaies.

Trail. — Seigneur, vous avez ébranlé votre terre et vous l'avez troublée ; guérissez ses brisures ; vous l'avez remuée pour que vos élus fuient votre colère et soient délivrés.

Evangile (S. Luc XVII, 12-21). — En ce temps-là, Jésus allant à Jérusalem traversait le pays de Samarie et la Galilée. Et, comme il entra dans un village, il rencontra dix lépreux venant à sa rencontre ; ils s'arrêtèrent loin de lui, et ils élevèrent la voix, disant : « Maître, ayez pitié de nous. » Dès que Jésus les vit, il dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » Et il arriva, pendant qu'ils y allaient, qu'ils furent purifiés. L'un d'eux se voyant purifié revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix ; et il tomba sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces ; or, celui-ci était Samaritain. Jésus, prenant la parole, dit : « Est-ce que les dix n'ont pas été purifiés ? et les neuf autres, où sont-ils ? Il ne s'en est pas trouvé qui revint et rendit gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger. » Et il lui dit : « Lève-toi et va, ta foi t'a sauvé. »

Offertorium. — Domine, exaudi orationem meam et clamor meus ad te veniat.

Offertotre. — Seigneur, exaucez ma prière, et que mes cris montent jusqu'à vous.

Secrela. — Deus, sub cujus nutibus vitæ nostræ momenta decurrunt, suscipe preces et hostias famuli tui pro quo misericordiæ tuæ imploramus auxilium, ut de cujus periculo metuimus de ejus salute lætemur.

Secrète. — O Dieu ! dont les volontés dirigent chaque moment de notre vie, recevez les prières et les offrandes de votre serviteur, pour lequel nous implorons le secours de votre miséricorde ; qu'ayant craint le danger pour lui, nous puissions nous réjouir de son salut.

Communio. — Redime nos, Deus Israël, de omnibus angustiis nostris.

Communion. — Retirez-nous, Dieu d'Israël, de toutes nos peines.

Postcommunio. — Deus infirmitatis humanæ singulare præsidium, auxilii tui super infirmum nostrum ostende virtutem, ut ope misericordiæ adjutus ecclesiæ tuæ sanctæ incolumis præsentari mereatur.

Postcommunton. — Dieu, secours de l'infirmité humaine, montrez la puissance de votre secours sur notre malade, afin que, sauvé par votre miséricorde, il mérite d'être présenté sain et sauf à votre église.

II

Messe de Saint-Brieuc (Ci-dessus, p. 65).

(*Empruntée sans changement au rituel de Reims*).

Introïtus. — Exaudi, Deus, orationem meam et ne desperis deprecationem meam : intende in me et exaudi me.

Introït. — O Dieu, écoutez ma prière et ne méprisez pas mes supplications. Ecoutez-moi et exaucez-moi.

Psalmus. — Contristatus

Psaume. — Je suis triste ;

sum et conturbatus sum a voce inimici et a tribulatione peccatoris. j'ai été troublé par la voix de l'ennemi et par le péché.

(*Sine Gloria in excelsis*).

Oratio. — Deus qui Unigeniti tui patientia antiqui hostis contrivisti superbiam, da huic famulo tuo quæ idem piæ pro nobis pertulit dignè recollère; ipsiusque exemplo hanc adversam valetudinem æquamente tolerare.

Oraison. — O Dieu, qui par la patience de votre Fils unique avez abattu l'orgueil de l'antique ennemi, donnez à votre serviteur de recevoir le prix des maux qu'il souffre pieusement pour nous, et, à l'exemple du Sauveur, d'endurer patiemment son mal.

(Addatur oratio de Patrono Ecclesiæ et oratio generalis pro vivis et defunctis, si placet: Omnipotens sempiterna Deus).

(On peut ajouter l'oraison du patron de l'église et l'oraison générale pour les vivants et les morts: Dieu tout-puissant et éternel, etc.)

Épître (Rois, Liv. IV, c, V, 10-15). — En ces jours, Elisée envoya à Naaman un messager disant: « Va et lave-toi sept fois dans le Jourdain, et ta chair sera guérie, et tu deviendras net. » Et Naaman irrité se retirait, disant: « Je croyais qu'il sortirait vers moi; et que, se tenant debout, il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu; qu'il toucherait de sa main l'endroit de la lèpre et me guérirait. Est-ce que Abanas et Pharphar, fleuves de Damas, ne sont pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël, pour que je m'y lave et que je devienne net? » Comme donc il s'était tourné et qu'il s'en allait indigné, ses serviteurs s'approchèrent de lui et lui dirent: « Père, quand même le prophète vous aurait recommandé une chose difficile, vous auriez assurément dû la faire; mais, combien plus lorsqu'il vous a dit: Lave-toi, et tu deviendras net. » Il descendit et se lava dans le Jourdain sept fois, selon la parole de l'homme de Dieu; et sa chair fut rendue comme la chair d'un petit enfant et devint nette. Et étant retourné vers l'homme de Dieu avec toute sa suite, il vint et s'arrêta devant lui et dit: « Je sais vraiment qu'il n'y a pas d'autre Dieu, dans toute la terre, sinon dans Israël. »

Â. Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum ; sana me, Domine.

†. Conturbata sunt ossa mea et anima mea conturbata est valdè.

Ostende nobis Domine, misericordiam tuam et salutare tuum da nobis.

Evangelie (les dix lépreux), comme à Rennes, ci-dessus, p. 94.

Offertorium. — Inte, Domine, speravi. Dixi : tu es Deus meus ; in manibus tuis tempora mea.

Secreta. — Deus, sub cujus nutibus vitæ nostræ momenta decurrunt, suscipe preces et hostias famuli tui pro quo ægrotante misericordiam tuam imploramus, ut de cujus adversa valetudine dolemus, de ejus patientia ac virtute lætemur.

Communio. — Illumina faciem tuam super servum tuum, et salvum me fac in tua misericordia, Domine. Non confundar, quoniam invocavi te.

Postcommunio. — Da famulo tuo, quæsumus, Domine, in tuâ fide et sinceritate constanciam, ut in charitate divina firmatur, nullis adversitatibus ab ejus integritate vellatur.

Â. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis malade ; guérissez-moi, Seigneur.

†. Je suis troublé jusqu'à la moëlle des os et mon âme est bouleversée.

Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et donnez-nous votre salut.

Offertoire. — Seigneur, j'ai espéré en vous ; je vous ai dit : Vous êtes mon Dieu, ma vie est entre vos mains.

Secrète. — O Dieu, dont les volontés dirigent chaque moment de notre vie, agréez les prières et les offrandes de votre serviteur, pour lequel nous implorons votre miséricorde, et qu'après avoir déploré sa mauvaise santé, nous nous réjouissons de sa patience et de son courage.

Communio. — Faites briller votre face sur votre serviteur ; sauvez-le dans votre miséricorde, Seigneur, je ne serai pas confondu, parce que je vous ai invoqué.

Postcommunio. — Nous vous en supplions, accordez, Seigneur, à votre serviteur la constance dans votre foi et votre vérité, qu'il soit confirmé dans la charité divine, au point qu'aucune adversité ne l'affaiblisse en lui.

III

**Messe des rituels d'Amiens et de Rennes pour les
lépreux morts** (Ci-dessus, p. 73).

(Comme pour un Confesseur non pontife).

Introïtus.—Os justimedita-
bitur sapientiam, et lingua
ejus loquetur judicium. Lex
Dei ejus in corde ipsius.

Introït. — La bouche du
juste méditera la sagesse, et
sa langue parlera selon la jus-
tice. La loi de son Dieu est
dans son cœur.

Oratio. — Omnipotens et
misericors Deus qui justo no-
bis tamen occulto judicio epu-
lonem divitem pro meritis in
inferno condiri voluisti ino-
pem quoque Lazarum in sinu
Abraham ad imitationis exem-
plum misericorditer collocas-
ti...præsta ut qui in hoc famulo
tuo paupertatis et infirmita-
tis humanæ tolerantiam, im-
mensæ largitatis tuæ munus,
devote recolimus, hujus sæ-
culi ærumnas te adjuvante
vincamus.

Oratison. — Dieu tout-puis-
sant et miséricordieux qui, par
un jugement juste, mais pour
nous impénétrable, avez voulu
que le riche viveur fût ense-
veli en enfer, pendant que
Lazare le pauvre, par votre
miséricorde et pour que son
exemple eût des imitateurs,
fût porté dans le sein d'Abra-
ham ; à nous qui célébrons
pieusement en votre serviteur
la résignation à la pauvreté
et à la maladie, don de votre
immense munificence, accor-
dez de vaincre, avec votre
assistance les maux et les
peines de cette vie.

[]

(Messe pour un saint Docteur).

Épître (Sagesse, Eccl. 39). — Le juste appliquera son
cœur, et veillera dès le point du jour pour s'attacher au Sei-
gneur qui l'a créé et il offrira ses prières au Très-Haut. Il

ouvrira la bouche pour la prière, et il demandera pardon pour ses péchés. Si cela plait au Seigneur tout-puissant, il le remplira de l'esprit d'intelligence. Et lui, il répandra comme une pluie la parole de sa sagesse, et il bénira le Seigneur dans la prière. Le Seigneur conduira ses conseils et ses instructions ; et pour lui il méditera les secrets de Dieu. Il publiera lui-même la doctrine qu'il a apprise, et il mettra sa gloire dans l'alliance du Seigneur. Beaucoup loueront sa sagesse qui ne tombera pas dans l'oubli. Sa mémoire ne s'effacera pas ; et son nom sera honoré de génération en génération. Les nations publieront sa sagesse, et l'Eglise publiera ses louanges.

℟. Justus ut palma florebit,
sicut cedrus Libani multipli-
cabitur in domo Domini.

℣. Ad annunciamdum mane
misericordiam tuam et verita-
tem tuam per noctem.

℟. Le juste fleurira comme
le palmier ; il se multipliera
comme le cèdre du Liban.

℣. Pour annoncer le matin
votre miséricorde et votre vé-
rité durant la nuit.

(Messe d'un Confesseur pontife).

Evangile. — Il n'est personne ayant allumé une lampe qui la mette en un lieu caché ou sous un boisseau, mais sur un chandelier pour que ceux qui entrent voient la lumière. Votre œil est la lampe de votre corps ; si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé ; mais si votre œil est mauvais, votre corps sera ténébreux. Prenez donc garde que la lumière qui est en vous soit elle-même ténèbres. Si donc tout votre corps est éclairé, sans qu'une partie soit ténébreuse, tout sera éclairé et ce sera comme lorsqu'une lampe vous éclaire de sa lumière.

(Messe d'un Martyr non pontife).

Offertorium. — Posuisti,
Domine, in capite ejus coro-
nam de lapide precioso.

Offertoire. — Seigneur,
vous avez posé sur sa tête une
couronne de pierres précieu-
ses.

Secreta. — Placare, quæ-
sumus, Domine, humilitatis
nostræ precibus et hostiis, et

Secrète. — Apaisez-vous,
nous vous en prions, Seigneur,
à cause des prières et des

ubi nulla suppetunt suffragia
meritorum, tuis nobis succur-
re præsidiis.

offrandes de notre humilité ;
et, là où il n'est ni suffrages,
ni mérites, venez à notre
secours.

Communio. (Psaume 205).
— Magna est gloria in saluta-
ri tuo, et magnum decorum
impones super eum.

Communio. — Grande est
sa gloire par votre salut :
vous le revêtirez d'une grande
beauté.

Postcommunio. — Reple-
ti cibo potuque spiritualis ali-
monia, supplices te, Domi-
ne, deprecamur ut hujus
participatione mysterii doceas
nos terrena despicere et ama-
re celestia.

Postcommunio. — Ras-
sasiés de la nourriture et du
breuvage de l'aumône céleste,
nous vous supplions, ô Sei-
gneur, que par la participation
à ce mystère, nous apprenions
de vous à mépriser les choses
terrestres et à aimer les biens
célestes.

IV

Indulgences accordées à Saint Ladre de Nantes.

(Ci-dessus, p. 88).

Ce placard imprimé, destiné à être affiché, n'est imprimé que sur un seul côté du feuillet. Il est rongé sur les bords. Il porte en tête deux gravures sur bois ne se rapportant point au texte, et dont l'une semble remonter au début du xv^e siècle par la naïveté du travail. Les caractères du texte sont gothiques ; mais, le titre *Saint Ladre de Nantes* étant en caractère rond, le placard ne peut être attribué qu'au début du xvi^e siècle (*Note de M. de Berthou*).

(Copie ligne pour ligne).

Saint Ladre de Nantes.

..... vous est mande et commande de par Révérend
Père en Dieu Monsieur de Nantes et de

Messieurs ses vicaires de vous recommander
la pauvreté et necessite des pauvres malades
de lhospital de Monsieur Saint Ladre près
Nantes lesquelz sont piteusement persecutez et tor-
mentez de la perverse maladie de Ladrerie
dont Dieu nous vueille garder ét préserver Il ny a
(.....) celle qui en soit persecute de quelque
condition qui ne soit separe et mys hors de la com-
(munau) té des aultres Et la plus grande
necessite qui soit audict hospital cest de linge tant pour le
service que pour coucher et lever lesditz povres
malades et ensevelir les trespassez Et ce

(faisan) t vous accomplirez les œuvres de miséricorde
et serez participans en toutes les messes

(et) oraisons qui a jamais seront dictes
et celebrees aud. hospital de Monsieur saint Ladre.

(Sult une liste des indulgences).

(Le pà) pe Sixte (1) a donne et concede a tous ceulx
qui donneront de leurs biens scavoir Le (jour de

(Pasqu) es sept ans et sept quarantaines de vray
pardon Le lundi de la Pentecoste sept

(ans et sept quarantain) es de pardon Item le jour
de la commemoration des deffunctz sept

ans et sept quarantaines Item le jour apres
la Nativite Nostre Seigneur sept ans et sept
quarantaines de vray pardon.

Jehan évesque d'Albane legat en France et en Bretaigne
a donne les memes indulgences le jour de la Nativite — le

(1) Sans doute Sixte IV (1471-1484). Il faut remonter à 432-440 pour trouver
Sixte III ; et Sixte V (dit Sixte-Quint), ne fut élu qu'en 1585.

premier dimanche de quaresme — le mardi des fayriers de Pasques — les fayriers de la Penthecoste.

Pierre cardinal du tittre saintz Cosme et Damien a donné semblablement à tous ceulx qui donneront de leurs biens audict hospital toutes foys et quantes qailz donneront cent jours de vray pardon.

..... e treze cardinaulx (du) Saint Siege apostolique scavoir à la feste de la puri-

(fication) treze cens (jours) de vray pardon — Le tiers jour de la resurrection Nostre (Seigneur)

(treze) cens jours de (vrai pardon) — Le tiers jour des Rogations treze cens jours — Le jour (d'Assomp) (?)

tion Nostre-Dame (treze cens jours) de vray pardon.

Reverend (Pere) en Di (eu) (levesque de) Nantes et ses vicaires ont approuve les dictes in-

(dulgenc) es et ont donne et donnent quarante jours de vray pardon a tous ceulx qui donner-

..... ont de leurs biens audict hospital (et) maison Dieu des povres ladres Et veullent mesd.....

onques revocab (les) quels vailent a ce..... contraires jus.....

..... taire pis voz maiso....s vous recommande.

V

Documents relatifs à la lèpre à l'époque actuelle.

(Ci-dessus, p. 90 et 91).

A. — *La lèpre de nos jours.*

Voici une liste, qui assurément est loin d'être complète, des lieux où *existent des léproseries*. Je prends ces indications surtout dans les *Annales de la Propagation de la Fot* et dans

les *Missions catholiques*, Bulletin hebdomadaire. — Je souligne les noms des pays faisant partie de la France coloniale ou compris sous son protectorat.

Océanie : *Nouvelle-Calédonie*. — Iles Sandwich (Molokai). — *Iles de la Société* (Taïti).

Amérique du Sud : Equateur (Quito). — Antilles. — *Guyane Française* (1).

Afrique : Abyssinie. — Iles Seychelles. — *Madagascar* (deux léproseries au centre ; une au sud). — *Soudan français* (Ségou). — *Gabon*. — Pays des Gallas aux frontières d'Abyssinie. — Egypte (Mahala dans le Delta).

Asie : Asie-Mineure. — Birmanie (nord et sud. Rangoon et Mandalay). — Chine. — Japon (Kummamoto et Nagasaky, Ile de Kioussou ; Tokio ou Yeddo, Gotemba ; Ile de Nipon). — Palestine (Bethléem, Jérusalem). — *Tonkin* (Bas et Haut à Yen-Tap).

Europe : Archipel Turc. — Constantinople. — Crète. — Iles Sporades. — Islande. — Norwège.

Voilà une liste *incomplète* des lieux où existent des *léproseries* ; mais en d'autres pays sans *léproseries*, il y a de nombreux lépreux. Ainsi dans l'*Inde* où les religieuses soignent les lépreux dans les dispensaires annexés aux hôpitaux des missions.

B. — *Lépreux en France.*

La Nature 1900, 2^e semestre, p. 110, Chronique :

« On estime à 400 le nombre des lépreux en France, ils sont dispersés en Bretagne, dans les Pyrénées, sur les côtes de la Méditerranée et à Paris, où ils sont 150. Parmi eux il y a des missionnaires et des gardes-malades victimes des soins dévoués donnés aux malades d'autres pays, des officiers et des soldats qui ont pris le mal aux colonies. Un comité contre la lèpre, dit le *British Medical Journal*, a été formé récemment

(1) *La lèpre à la Guyane*. Thèse de M. Simon. Bordeaux 1887.

sur l'initiative de Dom Sauton, bénédictin de Ligugé, docteur en médecine. Dom Sauton, après s'être entendu avec le conseil d'hygiène, a acquis une propriété dans les Vosges où il compte établir un asile pour les lépreux sous le vocable de *Sanatorium de Saint-Martin*. »

C. — *Les lépreux en Bretagne, en 1892*, par le docteur Zambacco-Pacha. — *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 3^e série, t. 28 (1892), p. 309.

Le docteur Zambacco résume ainsi ses observations sur la lèpre en Bretagne :

« En général état disséminé, sporadique sans tendance à une propagation active ; » mais à côté « quelques lépreux dont la gravité ne le cède point à celle de nos malades d'Orient. »

J'ai été mis en relations avec le savant docteur, à Saint-Brieuc. Je pus même lui fournir quelques renseignements dont un est compris dans son mémoire ; mais je regrette que notre conversation n'ait pas porté sur quelques détails qui sont à rectifier au point de vue historique.

En voici quelques-uns :

« La Bretagne a été pendant trois siècles à notre connaissance et peut-être bien plus longtemps un foyer ardent de lèpre. »

De ce fait, qui malheureusement est trop vrai, l'auteur donne deux preuves :

1^o La grande quantité des léproseries. « Il suffit, dit-il, de rappeler les 23 (disons 22) caquineries du diocèse de Saint-Brieuc. »

Il y a quelque apparence que l'auteur se rapporte au diocèse de Saint-Brieuc actuel comprenant le département des Côtes-du-Nord ou 389 communes. Le diocèse dans lequel étaient les 22 caquineries ne comprenait que 130 paroisses, le tiers. Il y avait donc une caquinerie par 6 paroisses. — Mais le chiffre 22 exprime le nombre des caquineries épiscopales résultant d'un aveu de l'évêque de 1690. — Antérieurement, il y avait eu nombre de léproseries appartenant aux villes.

2^o « Les règlements draconiens qui régissaient les lépreux bretons. »

Réponse. — On a vu plus haut que les lépreux en Bretagne

furent traités aussi bien que possible, et, selon toute apparence, mieux qu'ailleurs.

Le docteur parlant de l' « *interdiction qui pesa sur les lépreux*, » semble dire qu'elle ne cessa qu'à la Révolution.

Erreur ! La justice fut tardive ; mais elle était pourtant venue plus d'un siècle avant la Révolution. Un arrêt du parlement du 20 mars 1681 avait reconnu aux caquins le dernier droit qui leur fût encore contesté au diocèse de Vannes (mais qu'ils avaient déjà ailleurs), leur place au cimetière paroissial. De ce jour, ils furent partout en possession des droits communs.

Enfin, le docteur ne pouvait contrôler certaines informations archéologiques. Voici deux inexactitudes qu'il a reproduites.

Les logettes des lépreux dans les églises « se retrouvent partout. » Non, elles sont devenues très rares.

Le docteur signale et décrit une de ces logettes à la cathédrale de Quimper à *proximité de l'autel*.

Non. Toutes les logettes sont au bas des églises. La cellule de Quimper n'a jamais été destinée à un lépreux. Ce n'était pas sa place. Son ornementation très élégante exclut cette destination. Les lépreux de Quimper, outre la chapelle de la léproserie, dite de la Madeleine, avaient dans la cathédrale une chapelle au rez-de-chaussée de la tour méridionale. Cette chapelle construite en 1424 porta, de 1496 à 1790, le vocable de la Madeleine. — Sur la cellule et la chapelle, Le Men, *Monographie de la cathédrale*, p. 47-48 et 185-188 — et ci-dessus, p. 73.

D. — *Le XIX^e Siècle*, Avril 1890.

« Cinq mille canaques, sur une population de quarante mille indigènes, et trois mille blancs seraient atteints. La maladie sévit depuis deux ans, sans que l'administration ait pu, malgré sa sollicitude, en arrêter les effets.

« Devant les injonctions de la presse locale, le gouvernement a, paraît-il, cru devoir créer deux léproseries... Tout habitant reconnu lépreux, après examen..., sera séquestré dans l'une ou l'autre. »

E. — Journal officiel 1875 ; 3 avril, n° 2430.

« Un docteur anglais parcourt les îles de l'Archipel Turc pour étudier la lèpre. En Crète, dans les Sporades, il y a des villages entiers de lépreux. La contagion passe pour si foudroyante qu'un individu à peine attaqué est chassé de sa maison et envoyé au village lépreux. »

J. TRÉVÉDY,

Ancien Président du Tribunal de Quimper.



NOTRE-DAME-DES-ANGES

EN LA PAROISSE D'ORVAULT

PRÈS DE NANTES

Le culte de la Sainte Vierge fut, dès les âges les plus reculés, en grand honneur au pays nantais ; innombrables sont les paroisses où se dresse un temple dédié à la Mère de Dieu. Quelle séduisante occupation ce serait que de publier pour notre diocèse un *Mots de Marie*, où l'auteur raconterait chaque jour l'histoire de quelques-uns de ces sanctuaires ! Mais pour mener cette tâche à bien il serait indispensable d'être abondamment renseigné sur chacun de ces pieux monuments, et c'est faire œuvre utile que de faciliter ce travail au futur narrateur quand l'occasion s'en présente.

Mû par ce sentiment confraternel, je veux faire sortir d'une trop longue nuit, à l'aide du registre paroissial d'Orvault (1), la naissance lointaine et la vie mouvementée d'une chapelle fort populaire dans notre contrée, de Notre-Dame-des-Ange.

Il me semble nécessaire de rappeler, avant d'entrer dans le vif du récit, l'origine de ce vocable spécial.

(1) M. l'abbé Hémerly, vicaire à Orvault de 1844 à 1855, puis curé de Pouillé, fut un archéologue enflammé, un travailleur inlassable. Lors de la destruction, en 1851, de la vénérable chapelle de Notre-Dame-des-Ange, il pousse des cris lamentables ; il avoue qu'une restauration est presque impossible, mais il déclare à plusieurs reprises, en un style ardent, que jamais il ne se consolera de la disparition de l'antique sanctuaire. L'abbé Hémerly eut l'heureuse idée de reproduire sur un gros registre les principales pièces des archives paroissiales et de les corroborer par les traditions locales : c'est de ce précieux volume — mis fort gracieusement à ma disposition par M. l'abbé Mainguy, le nouveau et déjà si aimé curé d'Orvault — que je tire les éléments de la présente monographie.

Vers le début de sa laborieuse carrière, saint François d'Assise rebâtit plusieurs églises, entre autres, près d'Assise, Notre-Dame-des-Anges, ainsi nommée, depuis le vi^e siècle, à cause des apparitions angéliques qui s'y produisaient. Dans la vie de François cet oratoire joua un rôle prépondérant qu'il serait oiseux de redire ici ; je noterai seulement, car c'est un point capital, que le saint d'Assise obtint du pape Honorius la faveur extraordinaire d'une indulgence plénière, dite « indulgence de la Portioncule », pour toute personne qui, s'étant approchée des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, visiterait Notre-Dame-des-Anges.

Ce privilège insigne fut d'abord exclusivement attaché à la chapelle restaurée par saint François ; les Souverains Pontifes l'étendirent par la suite à de nombreux sanctuaires, et actuellement il existe des milliers d'endroits où l'on peut gagner la *Portioncule*.

De tous les prêtres qui ont exercé le saint ministère dans la paroisse d'Orvault, le premier dont le nom nous ait été conservé est Jean Bernard, né au village de la Grée, près du bourg. Nommé recteur en 1400, il exerça cette charge au moins jusqu'en 1436. La cure était alors très pauvre et Jean Bernard de la Grée eut la pieuse inspiration de léguer à ses successeurs quelques pièces de terre lui appartenant en propre et attacha à cette libéralité posthume l'obligation perpétuelle de plusieurs messes.

Cette fondation fut des plus utiles aux recteurs suivants, mais un monument, beaucoup plus précieux encore, contribua à rendre la mémoire du vénérable pasteur infiniment chère aux habitants d'Orvault, je veux parler de l'érection de Notre-Dame-des-Anges.

Lorsque les Religieux de saint François vinrent s'établir à Nantes, ils y répandirent le culte cher aux habitants du pays d'Assise. Pressé du désir de faire participer ses paroissiens à une faveur si remarquable, M. Bernard de la Grée résolut d'édifier une chapelle sous le vocable de Notre-Dame-des-Anges. Le lieu qu'il choisit est situé à un kilomètre environ du bourg sur le chemin de la Pâquelais, alors très fréquenté, car c'était la seule route suivie pour se rendre de Nantes à Redon.

Les fondements de ce sanctuaire furent jetés en 1436 ; son

architecture n'avait rien de remarquable ; mais, ce qu'il est essentiel de mettre en lumière, c'est que le zélé recteur le bâtit sur le même plan et avec les mêmes dimensions que la chapelle de saint François près d'Assise ; elle mesurait 36 pieds 8 pouces de long, sur 17 pieds 5 pouces de large ; la façade était surmontée d'un petit clocher en pierre de 8 à 10 pieds de haut ; or, si l'on ouvre le *Dictionnaire des pèlerinages (encyclopédie Migne)* on y lit à la description de la chapelle chère à saint François : « Elle avait 17 pieds de large sur 37 de long ; au-dessus du pignon antérieur une petite tour carrée haute de 8 pieds. »

Comme missire Jean Bernard avait pourvu son cher petit temple de tous les objets nécessaires, pendant une centaine d'années on ne trouve sur ce chapitre aucune note d'entretien ou de réparation. Au commencement du siècle suivant, la vétusté se faisant sentir, les zélés paroissiens voulurent à l'envi remplacer les choses hors d'usage. En 1527, Jeanne Main, dame de la Bussonnière, donna un calice ; en 1531, Guillaume Thomaré offrit une nappe d'autel ; la même année des burettes furent le cadeau d'une personne tenant à l'anonymat ; les propriétaires de la Grée, parents et héritiers du fondateur, firent présent d'une magnifique chapelle garnie. Enfin, en 1547, les seigneur et dame du Plessis-Tourneuve se signalèrent par le don d'une robe, de guimpes et de tout l'ensemble des habillements nécessaires pour orner, selon le goût du temps, l'image de la Vierge.

Les offrandes, fort considérables, appartenaient aux recteurs d'Orvault, comme le constate une déclaration de Gilles de Beauveau, évêque de Nantes, faite par devant les commissaires députés par le Roi pour la confection du papier terrier en 1683.

Le désir de partager cette prébende fut sans doute ce qui engagea les seigneurs d'Orvault à prétendre au titre de fondateur ; ils tentèrent des démarches actives, mais restées vaines, devant la cour des regaires.

Pour couper court à ces velléités d'empiétement, les marailliers appelèrent de Nantes, en 1603, des notaires royaux pour entendre sur ce sujet les dépositions de plusieurs notables de la paroisse. Cet acte notarié, qui réduisit à néant les prétentions des seigneurs d'Orvault, est conservé encore

aujourd'hui dans les archives paroissiales. En voici les passages essentiels :

« Messire Mathurin Hubert, prêtre, âgé de 45 ans, demeurant au bourg d'Orvault.... dépose qu'il a été et va souvent en la chapelle appelée vulgairement la Chapelle des Anges, et auroit vu et lu dès l'an mil cinq cent quatre vingt cinq, et du depuis, au vitrage de ladite chapelle, dans la grande vitre du grand autel d'icelle, en grosses et anciennes lettres gravées où sont ces mots écrits : *L'an m^{ij}c xxxvi fut auteur de cette chapelle de Notre Dame des Anges, Messire Jean Bernard de la Grée Recteur de S^t Liger d'Orvault*, et au-dessus et joignant ladite écriture est le portrait étant à genoux et à mains jointes dudit Messire Jean Bernard, lequel portrait le représente vieil et chenu et au bout desdits portrait et écriture sont audit vitrage deux écussons dont les armes ne se peuvent bien connaître, fors que dans un d'iceux écussons, le prochain dudit portrait, il y a une barre en travers avec un petit croissant dans ladite barre.... »

Les autres témoins s'exprimèrent tous dans les mêmes termes.

La prudence des marguilliers fut loin d'être inutile. Quelques années après, messire Guillaume Le Marié, sieur de la Garnison, voulut s'arroger à son tour le titre de fondateur de la fameuse chapelle qui se trouvait enclavée dans ses terres ; mais les armes de M^{sr} de Malestroit, évêque de Nantes à l'époque de la construction du sanctuaire, qui étaient placées dans la fenêtre du côté méridional, et celles de Jean, cardinal de Lorraine, évêque de Nantes, qui se voyaient encore dans un des coins du grand vitrail du fond, contrecarraient ses prétentions.

Avant de faire aucune démarche il était opportun d'anéantir ces signes gênants ; en juin 1615, le sieur de la Garnison fit enlever secrètement le portrait de Jean Bernard de la Grée, l'inscription qui l'accompagnait et les deux écussons épiscopaux.

Le 16 juin 1615, lors de la reddition des comptes de fabrique, les marguilliers sortants signalèrent les déprédations commises à Notre-Dame-des-Anges et il fut enjoint aux marguilliers entrants de faire une enquête soigneuse et de fulminer un monitorial.

Aucun résultat ne sortit de ces mesures terribles, lorsque, trois ans après le mystérieux événement, en juillet 1618, le sieur de la Garnison fit réparer à ses frais les vitraux brisés ; mais, à la place du portrait et de l'inscription, l'ouvrier plaça du verre blanc.

Le recteur et les notables, fort surpris de la générosité inattendue de Guillaume Le Marié, qu'ils ne connaissaient guère jusque là que pour des procès suscités par lui à propos de vétilles, flairèrent quelque mauvaise intention de sa part et, pratiquant le *timeo Danaos vel dona ferentes*, ils inscrivirent sur leur registre, lors de la reddition des comptes, le 1^{er} août 1618, la déclaration suivante :

« A l'endroit de la tenue des présents comptes a été remontré par plusieurs paroissiens de cette paroisse que puis un mois Guillaume Le Marié sieur de la Garnison auroit fait racoustrer la grande vitre du grand autel de la Chapelle des Anges, en cette paroisse, en laquelle vitre, du costé de l'Evangile ils ont vu de tout temps immémorial gravée et taillée à garniture de plomb un vieil et ancien portrait fort antique, représentant un Recteur qui étoit autrefois de cette paroisse, étant à genoux et les mains jointes, des deux côtés duquel portrait étoient escripts ces mots, en grosses et antiques lettres : *L'an mil quatre cent trente six fut auleur de cette chapelle de Notre Dame des Anges, Messire Jean Bernard de la Grée, recteur d'Orvaull*, lequel portrait et escripture qui s'entretenoient ont été levés et ostés par le vitrier qui a racoustré ladite vitre ; et au lieu de remettre ledit portrait et escripture y a minps (mis) seulement du voisre (verre) blanc, ce qui porte grand préjudice, même que depuis ledit temps il a été minps deux nouveaux écussons environ le milieu de ladite vitre ; c'est pourquoi lesdits paroissiens font ladite présente déclaration pour leur servir et valoir ce que de raison. »

La ruse du sieur de la Garnison était éventée : il se le tint pour dit.

En 1683, le seigneur d'Orvaull mit tout en œuvre pour se faire reconnaître comme fondateur de Notre-Dame-des-Anges ; mais il échoua radicalement devant la cour des regaires qui s'appuya sur la déclaration précise et formelle de l'évêque Gilles de Beauvau.

Les recteurs d'Orvault restaient donc en possession de leurs droits et les quelques tentatives faites ultérieurement pour les en dépouiller eurent le même sort que celles dont nous venons de parler.

Ces discussions, financières ou honorifiques, ne nuisaient en rien à la dévotion des fidèles. Notre-Dame-des-Anges était fréquentée par de nombreux pèlerins des paroisses voisines. Missire Mathurin Hubert, prêtre d'Orvault, assure, dans un acte notarié conservé aux archives, qu'il y allait souvent célébrer le Saint Sacrifice pour les pieux voyageurs. Beaucoup de processions, dont le nombre s'accroissait sans cesse grâce à de chrétiennes libéralités, se rendaient chaque année de l'église paroissiale au sanctuaire de la Sainte Vierge : on en voyait le jour de la Saint-Marc, le lundi des Rogations, le jeudi de la Fête-Dieu, le jour de l'Assomption, le mardi des fêtes après Pâques, le jour de la Visitation (2 juillet), le jour de la fête de Notre-Dame-des-Anges (2 août), le jour de la Saint-Michel et à la fête de saint Pierre-aux-Liens, et enfin à toutes les fêtes gardées de la Sainte Vierge.

Mais de toutes ces processions la plus célèbre était celle du lundi de la Pentecôte : ce jour-là un nombre prodigieux de pèlerins se rendaient à Notre-Dame-des-Anges de tout le pays d'alentour ; le clergé et les fidèles d'Orvault s'y transportaient pour y chanter solennellement la Sainte Messe ; et tous consacraient ensuite le reste de la journée à satisfaire leur amour pour Marie dans son oratoire privilégié.

Bientôt les petits merciers de Nantes et des environs, attirés par l'espérance du gain, vinrent présenter aux fidèles divers objets de dévotion que l'on achetait avec empressement ; et après les avoir fait bénir par le recteur, sur l'autel vénéré de Notre-Dame-des-Anges, on les emportait avec respect et on les conservait avec soin, comme un souvenir précieux du pèlerinage.

Les hôteliers, de leur côté, s'empressaient d'offrir aux étrangers nourriture et rafraîchissements ; on commit d'abord quelques excès, peu à peu les abus augmentèrent et, à la fin, l'accessoire l'emportant sur le principal, le pèlerinage dégénéra en partie de plaisir pour toute la jeunesse du voisinage.

Jusqu'à la Révolution il fut toujours très fréquenté.

M. Lemarié, nommé curé en 1803, se trouvant seul pour

desservir la paroisse, ne pouvait plus se rendre à Notre-Dame-des-Anges le lundi de la Pentecôte pour y célébrer la première messe et les pèlerins devaient assister aux offices dans l'église paroissiale.

Les aubergistes profitèrent de cette situation pour accroître leurs bénéfices ; des joueurs de violon furent appelés de Nantes et même de Vertou pour attirer de plus en plus la jeunesse ; l'antique pèlerinage fut entièrement abandonné et remplacé par l'assemblée qui depuis la Révolution seulement (1) se tient toujours très exactement au bourg le lundi de la Pentecôte. Les jeux, les danses, les chants profanes se substituèrent aux processions et aux cantiques (2).

« On y vient chaque année de tous les environs et parfois de plus de quinze lieues pour y gager des domestiques, écrit l'abbé Hémerly ; ceux qui désirent entrer en condition se tiennent autour de l'église dans l'enclos de l'ancien cimetière avec un bouquet ou quelques feuilles d'arbres, au côté pour les filles, au chapeau pour les garçons. »

Curieux de savoir ce qu'il était advenu de cette coutume depuis un demi-siècle, j'ai interrogé un habitant du bourg dont l'intelligence et l'expérience m'offraient toutes garanties ; voici ce qu'il m'a appris. Il n'y a pas plus d'une vingtaine d'années, il se consommait au moins 20 barriques de vin ; actuellement la gagerie n'est plus guère qu'un souvenir ; il vient encore un certain nombre de jardiniers et autres patrons pour trouver des serviteurs, mais ces derniers font presque totalement défaut. Dès 8 heures du matin, tout est terminé. Dans la journée et la soirée des danses sur la route s'organisent au Pigeon-Blanc, au Croisy et aux Pavillons-Doré.

Les nombreuses processions à Notre-Dame-des-Anges entretenaient dans le cœur des paroissiens un amour ardent

(1) « Nous tenons ces détails, dit l'abbé Hémerly, du père François Cholmet, de la Montéguère, et de la veuve Hauray, des Angès. »

(2) On sait, grâce aux précieuses découvertes de M. l'abbé Durville et de M. P. de Berthou, que la célèbre assemblée du lundi de Pâques sur la route de Paris, aux portes de Nantes, dite Assemblée des Œufs ou de la Saint-Agapit, est issue d'une réunion purement religieuse. Voici que la même remarque s'impose pour l'assemblée d'Orvault du lundi de la Pentecôte. N'y aurait-il pas une étude suggestive à écrire sur l'origine chrétienne de la plupart de nos assemblées laïques ? G. W.

pour la Sainte Vierge. Ainsi, par son testament fait en 1648, Philippe Poictery ordonne que son corps « soit ensépulturé dans l'église d'Orvault au lieu où ont été enterrés ses ancêtres.... et que il soit dit six messes en la chapelle des Anges incontinent après son deceix. »

Messire Michel Deluen, recteur d'Orvault de 1650 à 1673, voulant donner un nouvel élan à la dévotion de ses ouailles pour la Mère de Dieu, eut l'heureuse inspiration d'ériger une confrérie en l'honneur de Notre-Dame-des-Anges ; les statuts, rédigés par lui et dont une partie considérable nous a été conservée, furent soumis en 1660 à l'évêque de Nantes, et, le 5 juillet, le zélé pasteur eut la fortune de recevoir une approbation entière de Messire Georges Arnaud, vicaire général de M^{sr} de Beauvau.

Le prévôt devait tenir deux registres, l'un pour l'état des recettes et des dépenses de la confrérie, l'autre pour l'inscription des noms des confrères ; le premier a, par malheur, été perdu, et, du second, M. l'abbé Hémerly n'a retrouvé que deux feuilles détachées où il a relevé ces quelques noms : Charles du Pé, s^r d'Orvault, damoiselle Claude de la Ramée, prévôte et la greffière d'Orvault, Claude Guischard, Claude de la Ramée, Catherine Redor, Catherine Barret, Catherine Guérineau, Denis Duval, prêtre, prévôt, Dominique Laforêt, Denis Bureau, Guillaume Bodard, s^r du Fresne, M^{re} G. Bunel, vicaire à Orvault, prévôt, M^{re} Gabriel Bourget, vicaire à Orvault.

Dans le cours de l'année 1673, Madame d'Orvault, qui, très probablement, faisait partie de la confrérie, donna à Notre-Dame-des-Anges une cloche qui fut baptisée avec une grande solennité et dont voici l'inscription : PARRAIN ET MARRAINE MESSIRE MATHURIN DELUEN, SIEUR DU PAS-DURAND, RECTEUR D'ORVAULT, HAUTE ET PUISSANTE DAME PRUDENCE BOUTIN, COMPAGNE DE MESSIRE CHARLES DU PÉ, CHEVALIER SEIGNEUR D'ORVAULT..... LA SALLE ET LE PLESSIS-TOURNEUVE. Et plus bas : FAIT PAR MOI JEAN NIGET 1673.

Ecusson des seigneurs d'Orvault.



Cette cloche sonna jusqu'à la Révolution ; elle fut alors descendue à temps et cachée dans un jardin ou dans la fon-

taine près de la chapelle par le père Hauray, des Anges. Après la tourmente, la cloche fut portée à l'église paroissiale où elle servit pour les offices jusqu'en 1819, année où l'on acheta deux cloches ; elle fut alors replacée dans la petite tour de Notre-Dame-des-Anges où elle demeura jusqu'au jour de la démolition de l'ancienne chapelle ; le 4 juin 1851, elle fut descendue de nouveau et transportée à la cure où on la voit encore aujourd'hui.

Dès 1604, deux couvreurs, Guillaume Jallet et Jacques Agaisse, s'étaient chargés d'entretenir en bon état la couverture de l'église et de la chapelle moyennant une *glèbe* (quête de grain) qu'ils feraient chaque année dans la paroisse : ces braves gens furent d'une exactitude scrupuleuse pour la quête, mais ils négligèrent les réparations promises à tel point que, sur la fin du XVIII^e siècle, l'archidiacre de la Mée étant venu faire la visite de la paroisse, interdit l'exercice du culte dans la chapelle délabrée.

Messire Louis Lair, alors recteur d'Orvault, entreprit de la restaurer ; mais, afin de sauvegarder les droits rectoraux si souvent discutés, il réunit les notables et il fut résolu qu'avant de rien démolir on ferait une inspection très exacte des lieux pour constater l'état des armoiries, inscriptions, etc., des vitraux afin des les rétablir identiques. La délibération du 10 juin 1703 sur ce sujet nous a été conservée. Je n'en reproduirai que quelques lignes du début où l'on rencontre des expressions curieuses.

« devant moi Guy Oger, notaire des cour et juridiction d'Orvault.... étant à mon tablier au bourg d'Orvault, ont comparu René Davy et François Limon.... lesquels m'auroient prié et requis me vouloir transporter sous le chapitreau de ladite église..... »

La restauration fut faite immédiatement, mais aussi mal que possible : la grande fenêtre ogivale qui ornait le fond du sanctuaire fut remplacée par un misérable œil-de-bœuf de 2 pieds de diamètre environ ; les vitraux peints, les armoiries, les inscriptions disparurent ; les deux fenêtres latérales ne conservèrent aucun caractère architectural et l'on n'y observa même pas la régularité et les proportions. Au bas de la fenêtre du côté de l'Évangile on avait laissé une petite ouverture en

forme de grotte, aussi irrégulière que la fenêtre elle-même, et l'on y avait placé une petite statue ridicule de la Madeleine couchée dans cette grotte en travers de la fenêtre.

En dépit du goût exécrable qui présida à ce travail, le temple se trouvait de nouveau en bon état, l'interdit fut levé, processions et pèlerinages recommencèrent.

Il semble que le Bon Dieu fut mécontent que l'on eût traité si mal une chapelle si chère à sa Mère, car, ce qui ne s'était jamais vu depuis la construction du sanctuaire et ce qui ne s'est jamais vu à Orvault depuis cette époque (1), un ouragan épouvantable fit des ravages affreux dans la paroisse, en 1751 ; un grand nombre d'arbres furent déracinés, entre autres un beau cormier qui en tombant endommagea beaucoup la couverture de Notre-Dame-des-Anges : on le donna à Jean Esseau, couvreur au bourg, qui se chargea de réparer les dégâts.

En 1735, fut fait un testament qui renferme la première fondation connue en faveur de la vénérée chapelle. Voici les passages intéressants de cet acte rapporté intégralement sur le registre paroissial.

« L'an mil sept cent trente-cinq, le vingt-sixième jour du mois d'avril, par devant nous Messire René Sébastien de Sourdy, prêtre, recteur de la paroisse d'Orvault, et M^r Antoine Vistet, notaire des juridictions d'Orvault, a été présente Damoiselle Catherine Lucas, veuve du feu sieur François Cran, demeurante audit bourg et paroisse d'Orvault,.... laquelle nous auroit fait appeler et requis de rapporter son testament.... a dit : Je veux qu'après mon decez arrivé mon corps soit inhumé en le cimetière de l'église d'Orvault. Je fonde et lègue à jamais à perpétuité le nombre de quinze livres de rente constituée, annuelle et perpétuelle, pour la somme de trois cents livres de principal d'un contrat.... à la charge au sieur Recteur d'Orvault et autres prêtres de la paroisse de faire annuellement Trois Processions de l'église d'Orvault à la Chapelle des Anges en cette Paroisse, sçavoir : une le lundi de la Pentecôte heure de la messe de matin laquelle sera chantée à la Chapelle des

(1) C'est une croyance invétérée, et basée sur les faits, dans la paroisse d'Orvault, que jamais un orage n'y cause de mal, que jamais une récolte n'y est détruite, grâce à la protection de Notre-Dame-des-Anges.

Anges, la deuxième le deux^e jour d'aout, fête de Notre Dame des Anges, et la troisième le jour et fête de la Nativité de la S^{te} Vierge, huit septembre, aussi heure de première messe avec la messe chantée à la Chapelle des Anges ; et de chanter aussi annuellement un service dans l'église d'Orvault le jour de sainte Catherine. Je souhaite que les Procession et service ci-dessus soient faits et chantés à jamais à perpétuité aux jours et heures sus marquées ou autres à la comodité du sieur Recteur..... »

Cette rente, fidèlement payée aux recteurs d'Orvault jusqu'en 1787, fut alors affranchie par le remboursement du capital qui fut remis par les héritiers entre les mains des marguilliers en charge. A la Révolution, le service de cette fondation fut interrompu et il n'a pas été repris depuis lors.

Le curé et le vicaire d'Orvault ayant prêté serment à la Constitution Civile du Clergé, les paroissiens les délaissèrent et, n'ayant aucune confiance en eux, cachèrent dans leurs maisons les ornements et le linge de la chapelle ; en 1855, on conservait encore à la sacristie plusieurs objets de lingerie ayant appartenu à Notre-Dame-des-Anges avant la Révolution.

Lors de la Réforme, les protestants firent beaucoup de mal dans les paroisses de la contrée, mais Orvault fut en quelque sorte épargné ; les hérétiques s'étaient installés à la Chollière — où un vieux puits en granit porte encore le nom de puits des Huguenots — et la chapelle, dont ne subsiste aucun vestige, leur servit de préche. En 1572, les marguilliers se rendirent à Nantes pour faire connaître les maisons habitées par les hérétiques, et, en 1588, ils parcoururent avec des notaires royaux tous les villages de la paroisse, exigeant une profession de foi claire et précise ; aucun hérétique ne fut trouvé.

Cette protection a toujours été attribuée à Notre-Dame-des-Anges dont le temple, durant la Révolution, ne fut ni pillé, ni profané, en dépit de sa position au bord de la grande route de Nantes à Redon.

Voici un exemple bien remarquable de la confiance des paroissiens d'Orvault envers la Mère de Dieu ; ce trait fut raconté à M. l'abbé Hémeri par plusieurs témoins oculaires et, ce qui est mieux, par le héros même de l'aventure.

Au plus fort de la tourmente révolutionnaire, Louis Corbar, de Beau-Soleil, descendait une côte rapide, monté sur le timon de sa charrette à bœufs ; entraînés par la déclivité, les animaux firent un faux pas et l'infortuné cultivateur tombant sous une des roues eut les jambes brisées ; voyant les bœufs arriver sans leur conducteur, les habitants du village partirent à sa recherche et le trouvèrent couché dans la boue, ayant perdu connaissance ; après lui avoir donné les premiers soins, ils le reconduisirent chez lui.

Quelques jours se passent ; tout à coup, au milieu de ses cruelles souffrances, Louis Corbar se souvient d'avoir vu des béquilles suspendues auprès de l'autel dans le sanctuaire de la Sainte Vierge : il promet aussitôt une neuvaine à Notre-Dame-des-Anges dès qu'il sera transportable. Peu de temps après, quatre hommes serviables le portèrent dans une chaise jusqu'à la chapelle et le ramenèrent, ses prières dites. Il en fut ainsi les jours suivants.

Vers le milieu de sa neuvaine, Corbar était ainsi dans le sanctuaire, dépositaire des clefs. Un peu avant midi, une compagnie de soldats républicains, allant de Nantes à Redon, arriva devant Notre-Dame-des-Anges. A la vue de deux croix, l'une en bois érigée à l'intérieur de l'enceinte de murs qui entourait la chapelle, l'autre en granit placée sur le mur d'enclos, ils entrèrent en fureur et brûlèrent devant le sanctuaire la croix de bois, déchiquetée d'abord à coups de hache, tandis qu'ils brisaient la croix de granit et en jetaient les morceaux dans la boue.

A peine les vandales partis, les voisins accoururent pensant trouver mort le pauvre Corbar, mais ils le virent assis paisiblement dans sa chaise et récitant son chapelet ; il révéla aux auditeurs surpris qu'il avait entendu du bruit autour de la chapelle, mais que personne n'y était entré, bien que la porte ne fût close que par un simple loquet. La plaie de Corbar se guérit et, quelque temps après, il put vaquer à ses affaires.

Après la Révolution, le père Hauray, du Paty, Louis et Julien Corbar, de Beau-Soleil, et plusieurs voisins recueillirent avec soin les débris de la croix de pierre restés sur le chemin et firent relever le signe de la Rédemption auprès du village

de la Ménardièrre : cette croix, qui subsiste encore (1), fut bénite en 1816 par M. l'abbé Le Marié.

Ce dernier, nommé curé d'Orvault en 1803, se convainquit bientôt que la dévotion de ses ouailles pour la vénérable chapelle était profonde et ardente ; malgré la pauvreté de l'église paroissiale et des embarras de plus d'un genre, il eut à cœur de mettre Notre-Dame-des-Anges en état assez convenable pour que la Sainte Messe pût y être célébrée et que les processions y revinssent.

La confiance envers la Sainte Vierge était de plus en plus profonde, à mesure que les grâces se multipliaient. Si des parents tombaient malades, si l'intempérie menaçait une récolte, si une épidémie jetait la désolation dans les familles, on accourait vers M. le Curé lui demander une messe à la chapelle des Anges : à ces messes, annoncées au prône le dimanche précédent, se rendaient beaucoup de fidèles.

Non seulement d'Orvault, mais des paroisses voisines, parfois même de localités éloignées, les pèlerins accouraient nombreux au sanctuaire vénéré.

Les enfants de la Psalette de Nantes, les élèves des Frères et du Petit-Séminaire s'y rendaient presque chaque année ; plusieurs fois, les Directeurs du Grand-Séminaire y conduisirent leurs jeunes gens.

Nommé à la cure d'Orvault en 1840, M. de la Rüe du Can rêva bientôt de faire une restauration complète de Notre-Dame-des-Anges ; toutefois la prudence et le bon sens lui commandaient d'achever d'abord le paiement des dettes paroissiales et de pourvoir du mobilier nécessaire la nouvelle église, bâtie en 1835. A peine libéré de ces soucis, il ne pensa plus qu'à la chapelle et Dieu lui vint en aide.

M. Marais, propriétaire du Raffuneau et maire de la commune, offrit à son pasteur une certaine somme pour commencer cette tâche importante et lui exprima le désir de faire, aussitôt les travaux terminés, une fondation de trois messes annuelles pour le repos éternel de son épouse et de deux de ses enfants inhumés au cimetière d'Orvault.

(1) Plusieurs habitants qui connaissent la croix de la Ménardièrre m'ont affirmé que c'était une croix neuve ; le renseignement donné par l'abbé Hémery ne serait donc plus exact.

Ce cadeau généreux ayant été accepté de grand cœur, on appela de Nantes un jeune architecte, M. Faucheur, qui, naturellement, démontra à ces Messieurs que toute restauration sérieuse était impossible et qu'il fallait raser la vieille chapelle pour en édifier une nouvelle : cette façon de voir fut adoptée et après quelques discussions sur le devis on se mit à l'œuvre.

Au mois de mai 1851, M. le Curé, à la tête de ses paroissiens, se rendit à Notre-Dame-des-Anges, la statue de la Sainte Vierge fut descendue de la grotte où elle reposait depuis des siècles et menée à la cure (1) sur un brancard richement décoré, porté en tête de la procession par les enfants de la Communion. Le 4 juin 1851, l'abbé Hémery fut chargé avec un métayer de rapporter les ornements, le tableau, les statues, le missel, les deux écussons en verre colorié qui se trouvaient dans les fenêtres, etc. Enfin le 5 juin commença la démolition de ce vénéré oratoire qui avait duré 415 ans, de 1436 à 1851.

M. l'abbé Hémery, qui ne pouvait se consoler de voir disparaître à jamais l'antique chapelle, nous en a laissé une description copieuse, — appuyée de dessins de diverses personnes, — que je résume ici.

Au-dessus de la porte ogivale était creusée dans la façade une petite grotte où fut placée la vieille statue de la Vierge, probablement lors de la déplorable restauration du XVIII^e siècle, car les cadeaux de robes de soie, guimpes et autres habillements, prouvent que l'image vénérée était pendant les premiers siècles dans l'intérieur de la chapelle.

« En démolissant l'autel primitif, qui, suivant l'ancien usage de l'Eglise, était massif en pierre, dit l'abbé Hémery, nous avons trouvé quelque chose de très curieux. La table de l'autel était formée d'une seule pierre de granit, de 10 à 11 pouces d'épaisseur, très proprement taillée. A un pied environ de l'extrémité, du côté de l'Epître, nous avons vu une petite

(1) Cette statue que les archéologues estiment être la statue primitive, est en tuffeau ; comme elle était rongée par le salpêtre et toute mutilée, M. le curé chargea le sculpteur Thomas Louis de la restaurer, ce dont l'artiste s'acquitta avec grand soin. D'abord replacée dans l'église paroissiale, elle fut, le 13 juillet 1857, ramenée à Notre-Dame-des-Anges et dressée sur le tabernacle au fond de la vaste grotte qui surmonte l'autel.

ouverture de 1 pouce de large sur 2 à 3 pouces de long, taillée bien proprement et fermée avec du mortier. Lorsque cette pierre énorme a été enlevée, nous avons découvert au-dessous de cette petite ouverture un tronc formé par trois pierres de granit avec deux gonds très forts scellés dans ces pierres et destinés à porter les ferrures de la porte du tronc. Il y avait encore dedans cinq ou six vieilles pièces de cuivre rongées par le vert-de-gris ; M. le curé les conserve avec soin. J'avais remarqué bien des fois en divers sanctuaires que les pèlerins après avoir prié allaient embrasser la table de l'autel et y déposaient leurs offrandes ; mais je ne m'étais pas rendu compte de cet usage ; en voyant ce tronc dans l'autel même j'en ai compris l'origine antique. »

Dans la fenêtre de la façade latérale, du côté de l'Épître, étaient peints deux écussons paraissant fort anciens et que M. le curé conserve avec le plus grand soin (1).

Il nous resterait à citer les nombreuses fondations faites en l'honneur de Notre-Dame-des-Anges, mais cela nous entraînerait bien loin.

Quant à la jolie chapelle moderne, due au zèle du vénérable abbé de la Rue du Can, à la générosité de M. Marais et au talent de M. Faucheur, vous me pardonnerez de n'en rien dire ; pour un archéologue ce monument n'offre aucun intérêt. J'exprimerai seulement avec franchise le regret sincère qu'une statue de la Sainte Vierge ne se dresse pas sur la façade du temple qui lui est consacré : c'est là un oubli que l'on pourrait, me semble-t-il, aisément réparer.

Dans sa maison nouvelle la Mère de Dieu reçoit autant d'adorations que dans son pauvre vieux logis, et c'est toujours à rangs pressés que les excellents habitants d'Orvault s'acheminent vers leur bien-aimée chapelle de Notre-Dame-des-Anges.

Bon G. DE WISMES.

La Chollière, en Orvault, août 1903.

(1) Ces précieux restes ont probablement été jetés lors d'un déménagement ; M. l'abbé Mainguy, qui a bien voulu les rechercher sur ma demande, n'a pu les retrouver,

DES TITRES USITÉS EN BRETAGNE

AUX XI^e ET XII^e SIÈCLES

D'après les chartes du Cartulaire de Quimperlé

La question des titres en usage aux différentes époques de notre histoire n'a jamais été étudiée à fond. Dans beaucoup d'ouvrages, on désigne nos anciens souverains par les titres de rois ou de ducs, sans s'embarrasser de savoir s'ils les portaient en réalité. Quant aux principaux personnages qui formaient leur cour, rendaient sous eux la justice, ou administraient des portions de territoire, on les a souvent affublés de titres qui constituent de véritables anachronismes.

Depuis quelques années, toutefois, surtout depuis la publication des nombreux ouvrages de M. de la Borderie, on se montre plus soucieux de donner aux hommes du moyen-âge les titres qui leur conviennent.

Nous n'avons pas la prétention de traiter ce sujet curieux dans son ensemble, encore moins d'épuiser la matière, mais nous désirons soumettre à l'Association Bretonne, les remarques que nous avons pu faire sur ce point, en préparant la seconde édition du *Cartulaire de Quimperlé*, dont nous avons été chargés, avec M. Mattre, par l'administration des *Annales de Bretagne*, sur la gracieuse initiative de l'éminent doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, M. Joseph Loth.

On pourrait donner un jour plus d'étendue à cette étude, en dépouillant soigneusement, au point de vue spécial des titres, d'autres documents, comme les *Cartulaires de Redon* et de *Landévenec*. Le *Cartulaire de Redon*, en effet, présente les appellations celtiques de *tiern*, *machttern*, vestiges d'un état

de choses qui allait disparattre, et qui ne se retrouvent plus dans les chartes du *Cartulaire de Quimperlé*, remontant seulement aux XI^e et XII^e siècles

Et tout d'abord, occupons-nous du souverain.

Alain III. Deux de nos chartes en font mention : « *Alanus Redonensis dux Britanniæ* » (Charte, n° IV, 1031); — « *Alanus Redonensis dux* » (LXXV, 1075).

Conan II. La chronique qui précède le Cartulaire l'appelle à la fois *comes* et *dux*. La charte LXXV le désigne par *comes*.

Hoël, comte de Cornouaille en 1058, par héritage de son père; comte de Nantes en 1064, par héritage de sa mère; comte de Rennes, par sa femme, en 1066. « *Hoel comes totius Britanniæ* » (XLVI, 1066-1085); — « *Hoel Britannorum consul* » (LII, 1069); — « *Hoel gratia Dei comes Britanniæ* » (LIV, 1069); — « *Hoel dux Britanniæ* » (LXXV, 1075); — « *Hoel comes* » (LXXVI, 1076); — « *Adstante principe Hoelo* » (*Ibidem*); — « *Hoelo comite curiam tenente* » (LXXXV, 1082).

Alain IV, dit Fergent ou mieux Fergant, mot breton qui paraît signifier : *cheville du pied blanche, jambe blanche*, d'après la *Chrestomathie Bretonne* de M. Loth. « *Alanus consul, Hoeli consulis filius* » (LXXIV, 1084-1096); — « *Alanus nobilissimus dux Britanniæ* »; — « *Mathias comes ejusdem ductis frater* »; — « *Duo comites, Alanus videlicet et Mathias* » (XXXV, 1084-1103).

Il s'agit de Mathias, comte de Nantes. Nous ferons observer que, dans cette charte, Alain IV est appelé, tantôt *dux*, tantôt *comes*.

« *Ego Alanus, Hoeli consulis filius, Dei gratia Britanniæ comes* » (LVIII, 1084-1107); — « *Alanus Dei gratia dux Britanniæ, Hoeli consulis filius* » (LXIV, 1084-1112); — « *Alanus consul* » (*Ibidem*); — « *Alanus consul Britanniæ* » (LXIX, 1084-1112); — « *Constantia Britanniæ comitissa, presente marito meo Alano duce Britanniæ, Hoeli ductis filio* » (CXI, 1088).

Voilà Constance appelée *comitissa*, tandis que son mari est qualifié *dux*.

« *Ego Alanus Britannorum consul* » (CVII, 1089); — « *Ego*

Alanus Dei gratia dux Britanniae, Hoeli ducis filius » (LXXXII, 1096) ; — « *Ego Alanus Dei gratia Britanniae comes* » (LX, 1107) ; — « *Alanus consul* » (LXXXII, 1107-1112).

Conan III, à qui son père abandonna le gouvernement de la Bretagne dès 1112, en se retirant dans l'abbaye de Redon, où il mourut, en 1119. « *Conanus illustris Britan-norum comes* » (CXXIV, 1117) ; — « *Conanus Britannorum dux* » (CXX, 1118) ; — « *Conanus illustris Britanniae dux* » (CXXI, 1118) ; — « *Ego Conanus humilis Britanniae dux* » (CXXXV, 1118). Il s'agit ici d'une concession faite sur les instances du Souverain Pontife et par crainte de l'excommuni-cation, ce qui explique cette humble suscription. « *Conanus comes* » (LXXXI, 1139-1143) ; — « *Ego Conanus dux Britonum* » (XCI, 1140).

Que conclure des précédentes citations ? C'est qu'au XI^e siècle, sauf peut-être pour Alain III, la qualification *comes* ou *consul* est la plus ordinaire. Celle de *dux* est moins fréquente ; mais elle se fixe, au XII^e siècle sans exclure celle de *comes* ni celle de *consul*.

De plus, il nous paraît certain qu'aux XI^e et XII^e siècles, on n'attribuait à aucun de ces trois titres une supériorité quel-conque sur les autres. Nous avons vu, en effet, Alain IV, qualifié *comes* et *dux* dans la même charte ; sa femme dite *comitissa*, là même où il est appelé *dux*.

En parlant du souverain, on employait quelquefois le mot *princeps*.

La souveraineté est indiquée par les mots *Dei gratia*, qui semblent montrer que le prince, *comes*, *consul* ou *dux*, n'entend relever de personne.

Le titre *comes*, emprunté à la cour de Byzance, est suffisam-ment connu. Les souverains de Bretagne le prennent dans un sens qu'il n'avait pas à l'origine.

Quant au titre *consul*, représentant la puissance romaine, et que Clovis montra une grande joie de porter (car il lui donnait pouvoir sur les gallo-romains), nous le voyons en Bretagne comme synonyme de *comes*, et il est certain qu'au XI^e siècle, on avait oublié son origine.

Nous ferons encore remarquer que l'on disait indifférem-

ment : *dux*, *comes*, *consul Britanniæ*, *Britannorum*, *Britonum*.

La souveraineté du duc est appelée : *jus comitis* (LXI, 1084-1112) ; — *jus consulare* (LV, 1069) ; — *consulatus* : « *In quantum ad meum pertinet consulatum* » (CVII, 1089) ; quelquefois aussi : *principatus* : « *Omnia meo principatui supposita* » (LXXVII, 1074).

Pour l'épouse du souverain, la duchesse, le Cartulaire l'appelle constamment *comitissa* : « *Berta comitissa* », « *Hadeuts comitissa*, *Hoelt ducis conjux* » (LXXV, 1075) ; — « *Constantia comitissa Britanniæ* » (CXI, 1088) ; — « *Ermen-gardis comitissa* » (CXIX, 1118).

La fille d'Hoel, Havoise, morte jeune et à peine connue, est appelée *comitissa Haduis* (LXXV, 1075). Pas une seule fois n'apparaît le mot *ducissa*, alors même que le souverain est appelé *dux* dans la même charte (CXI, 1088 ; — LXXV, 1075).

C'est une nouvelle preuve que les titres *comes* et *dux* s'employaient indifféremment, sans qu'il fût attribué de supériorité au mot *dux*. Cette synonymie a duré longtemps ; car Joinville appelle toujours Pierre de Dreux : *le bon comte Perron de Bretagne*, ce qui ne signifiait pas que Pierre était bon, mais simplement que Joinville en parlait après sa mort. Sans doute Joinville, donne à Pierre de Dreux le titre de comte, parce que de son temps la Bretagne n'était pas pairie ; elle ne le devint qu'en 1297, et ce fut plutôt un assujettissement pour elle qu'une dignité nouvelle.

Au-dessous du souverain, nous trouvons les feudataires gouvernant les grandes circonscriptions de la Bretagne, sous la suzeraineté du duc ; à l'origine, indépendants les uns des autres.

Le *Cartulaire de Quimperlé* met surtout en scène le comte de Cornouaille, Alain Caignard, en breton *Canhiart* ou *grand guerrier*, mort en 1058, fondateur de l'abbaye de Sainte-Croix.

Il est le plus souvent désigné par *comes Cornubiæ*, *Cornubiensis*, *Cornubiensium*, *Cornugallia*, *Cornugallienis*, *Cornugallienstum*, ces mots pris indifféremment les uns pour les autres.

Sa femme Judith, fille du comte de Nantes, Judicaël, par *comitissa* (ix, 1031-1055).

Quelquefois, Alain Caignard est appelé *consul Cornubiæ* (x, 1037) ; — « *Alanus consul cognomento Cainard, Cantard* » (Lxxiv, 1084-1096).

Les comtes de Nantes. Judicaël : « *Judicael Nannetensium comes* » (ix).

Hoël : « *Hoel Dei gratia Nannetensis comes* » (Lxxvii, 1074).

Mathias : « *Duo comites, Alanus videlicet et Mathias* » (xxxv, 1084-1103) ; — « *Ego Mathias Dei gratia Nannetensium consul* » (Lxxviii, 1091).

Consul était donc, pour eux aussi, synonyme de *comes*.

Les comtes de Penthièvre. Geoffroi : « *Gaufridus Eudonis comitis filius* » (cix, 1085-1087).

Eudon, mort en 1179 : « *Eudonus comes* » (xxvii, 1163-1179).

Au-dessous des comtes, sont les vicomtes, d'abord délégués du comte pour le gouvernement d'une certaine circonscription, puis devenus héréditaires. Le *Cartulaire de Quimperlé* cite ceux de Léon et de Gourin.

Les vicomtes de Léon. « *Morvanus vicecomes* » (iii, iv, ix, 1031-1055) ; — « *Guihomarch et Morvan vicecomites* » (ix) ; — « *Ehuarn filius Morvant vicecomitis* » (xlvi, 1066-1084).

Dans la charte n° ix, les deux frères sont appelés à la fois vicomtes. Peut-être se partageaient-ils la vicomté de Léon.

Les vicomtes de Gourin. « *Tanki vicecomes* » (lxxiv, 1084-1096 ; xcii, 1088-1114) ; — « *Rivallonus vicecomes* » (xciv, 1163-1186) ; — « *Bernardus vicecomes* » (cxi, 1088).

Au n° xcvi (1163-1186), nous trouvons encore deux vicomtes de Gourin à la fois : Tanki et Rivallon.

Le mot *baron* n'est pas un titre, mais la qualification générale des seigneurs importants. C'est ainsi qu'on disait, en France : le roi et ses barons, pour le roi et les hauts-justiciers de son domaine propre, qui relevaient de lui. Du Cange rapporte cet

ancien texte : « Et dit-on que tout homme qui a haute justice se peut nommer baron. »

Il est question du comte et de ses barons, dans notre Cartulaire, aux n^{os} LXXXV (1082) et LXXXI (1139-1143). Le mot *barons* doit être entendu ici des seigneurs relevant directement du comte ou duc ; mais il n'y avait point de *baronnies* à cette époque.

Le seigneur est désigné par *dominus*, une seule fois par *senior* (LXVIII, 1114-1131), mais plutôt sous cette forme, avec le sens de suzerain ou seigneur supérieur, qu'avec celui de seigneur de terre. Le titre de *dominus* est le seul que prenne le seigneur d'Hennebont, qui tenait tout le Kéménet-Heboeu, et l'un des plus grands seigneurs de Bretagne (LXVIII). En 1037 (x), le seigneur d'Hennebont, beau-frère d'Alain Caignart, s'intitule simplement : *Huélín, fils de Bérenger* ; son arrière-petit-fils : *Guillaume, fils de Tanki* (LXVIII). De même, le seigneur de Rais signe : *Jestín, fils d'Harscoët*, en 1091. Le fils du seigneur de Bougon, près de Nantes (qualifié *princeps Begontis* dans le *Cartulaire de Redon*, vers 1052), s'intitule dans nos chartes (XXXV, XLVI, CIX) : *Gurmaelon filius Glevian*. Il a laissé son nom à la pointe de Gourmalon, près de Pornic.

Notre texte cite plusieurs seigneurs fort puissants du comté de Nantes, sans autre titre que celui de *dominus* ; encore est-il sous entendu : Baudri de Clisson, 1075 ; Gaudin de Clisson, 1074 et 1091 ; Brient de Sucé, 1075 ; Bernard de la Roche (d'où La Roche-Bernard) et Simon de la Roche, 1074, 1091 ; Guéfier de Prigny, au pays de Rais, 1091 ; Talamond de Saint-Nazaire ; André de Chauvé, au pays de Rais, 1096 ; *Harscoidus de Sancto-Petro*, de Saint-Père-en-Rais, sire de Rais, en 1096 ; Urvoi et Amalcud de Goulaine, entre 1084 et 1103.

Remarquons que les seigneurs de Clisson faisaient alors partie des *barons de Bretagne*, et cependant Clisson n'a jamais été que châtelainie.

Ces suscriptions nous fournissent matière à une observation importante : la forme des noms de baptême prouve que les seigneurs de Rais, de Bougon, de Goulaine, étaient de race bretonne, pourvus de fiefs en pays de langue romane. Pour les seigneurs de Clisson, leur nom indique des hommes de

race franque : Clisson était en Bretagne, quoique touchant la marche de Bretagne et Poitou.

Dans le *Cartulaire de Quimperlé*, il n'y a point d'autres titres proprement dits, au-dessous des titres de *dux*, *comes*, *consul*, que ceux de *vicecomes* et de *dominus*.

Le même texte nous fournit encore divers qualificatifs, tirés de l'exercice de certaines fonctions, qui méritent d'être signalés.

Les grands et principaux commensaux de la cour ducale, les vassaux d'un comte, d'un grand seigneur sont dits :

Optimates. « *In presentia domini sui et optimatum ejus* » (IX, 1031-1055) ; — « *Optimates Cornubiæ* » (LXIV, 1084-1112) ; — « *Hoel comes et omnes terræ optimates* » (CVI, 1058-1084).

Primates. (LIV, 1069 ; — LXXVII, 1074 ; — CXI, 1088).

Curiales. (LXIV, 1084-1112 ; — LXXVI, 1076).

Barones. (LXXXI, 1139-1143) ; — LXXXV, 1082).

Procères. Au n° L (1081-1113), il est parlé des *procères* ou principaux vassaux d'Alfred, fils de Cadoret, écuyer du duc.

Nous pouvons même spécialiser, et à la cour ducale, nous trouvons des personnages ainsi qualifiés :

Dapifer, ou grand sénéchal. « *Gaufridus dapifer* » (LXXV, 1075) ; — « *Rudall dapifer* » (LXXVI, 1076) ; — « *Guarinus dapifer* » (XXXV, 1084-1103) ; « *Dunguallonus dapifer* » (XXV, 1114-1131).

Cette charge qui consistait à présenter les plats sur la table du souverain, était la première à la cour d'Hoël, d'Alain IV, de Conan III, comme elle fut aussi la première à celle des rois de France, jusqu'à son dernier titulaire, Thibaut de Blois, mort en 1191. On la supprima en France, comme dangereuse et donnant trop de pouvoir à celui qui en était pourvu. Nous ne pouvons dire jusqu'à quelle époque elle subsista en Bretagne. Elle entraînait le gouvernement de tous les domaines privés du souverain, qui fournissaient à la dépense de sa maison.

Senescalcus, *senescallus* ou sénéchal du duc, autrement

echonomus. « *G. Rtvallont, domini comitis senescallus* » (LIII, 1208) ; — « *Dunguallonis echonomus qui vulgo seneschal appellabatur* » (LXXII, 1107-1112) ; — « *Guégon echonomus qui vulgo senescalcus vocatur* » (xc, 1161) ; — « *Ama Senescalla* » (xxviii, 1167).

La qualification *Senescalla*, donnée à une femme, indique une fonction qu'elle ne pouvait remplir. Peut-être était-ce la femme d'un sénéchal ; mais les mots « *qui vulgo seneschal vocatur* », à la suite des noms de Guegon et de Donguallon, nous portent à nous demander si la fonction de sénéchal de Cornouaille, héréditaire dans une famille, n'a pu être l'origine d'un nom patronymique, et s'il ne faut pas lire : Donguallon Le Sénéchal, Guégon Le Sénéchal, Ama Le Sénéchal. Il serait intéressant de rechercher si l'on peut voir dans ces importants personnages, les ancêtres d'une maison bien connue en Bretagne, les Le Sénéchal, marquis de Carcado.

Panetarius, grand panetier du duc. « *Guarin, Raenher, panetarii* » (LXXVII, 1074) ; — « *Guarin panetarius* » (LXXV, 1075 ; XLIII, 1084).

Deux personnes à la fois ont exercé cette charge.

Armiger, écuyer du duc. « *Viridis armiger* » (c, 1218) ; — « *Cadoret, armiger comitis* » (LXXV, 1075).

Venator, grand veneur. « *Gleu venator* » (LIV, 1069). Il avait sous lui plusieurs *venatores*.

Virgiferi, huissiers à verge du duc, chargés d'exécuter les contraintes, de recueillir les devoirs et rentes, et sans doute aussi de maintenir l'ordre dans sa maison. « *Anscher et Guennou, virgiferi* » (xxxiv, 1081-1084) ; — « *Gurgar et Tréchuoret virgiferi* » (LXX, 1084-1131) ; — « *Gradlon et Iedecael, virgiferi* » (LX, 1107) ; — « *Gurgar virgifer* » (LVII, 1126) ; — « *Kadored virgifer* » (LXVII, 1128).

Magister comitis, le maître qui enseigne au duc les éléments des lettres. « *Cum magistro meo Guillelmo apud eos monacho facto* » (LXIV, 1084-1112).

Enfin, le duc Hoël paraît avoir eu près de lui un joueur de cithare : « *Cadiou citharista* » (LII, 1069).

L'échanson n'est pas cité dans notre texte ; mais il devait certainement exister une grande charge de cette nature, en Bretagne.

Dans les circonscriptions féodales, le Cartulaire nous montre divers officiers, nommés :

Vicarius, délégué du comte dans une certaine circonscription. « *Gaufridus vicarius de Minthibriac* » (XLVII, 1205) ; — « *Elmarcus vicarius* » (LXVIII, 1114-1131).

Prefectus. « *Budguoret prefectus* » (L, 1081-1114) ; — « *Ventilata causa ante dominum abbatem et dominum prefectum Bernardum* » (LXX, 1084-1131) ; — « *Harscoidus prefectus episcopi* » (LXXVI, 1076) ; — « *Pastus prefecture* », droit de pâturage appartenant à un *prefectus* (XXXIII).

Pretor. « *Rivallono quoque pretore* » (LXX, 1084-1131). Dans cette charte, les mots *prefectus* et *pretor* semblent synonymes et pris l'un pour l'autre.

Ils désignent sans doute un juge seigneurial.

Prepositus, prévôt, sans doute prévôt féodé. « *Mets officialibus cum prepositis et venatoribus* », dit le duc Hoël, en 1069 (LIV) ; — « *Prepositus Sancti-Amandi* » (LV, 1069) ; — « *Gaufridus Deriant, prepositus de Broerec* » (LIII, 1208) ; — « *Guillelmus prepositus* » (XLVII, 1205) ; — « *Prepositura* » (VII, XI^e siècle, et LV, 1069).

Quel était le lien hiérarchique entre les *prefecti* et *pretores*, d'une part, et les *prepositi*, d'autre part ? Il est difficile de le dire, car le Cartulaire n'en laisse rien paraître. Nous verrions volontiers dans les premiers des juges révocables, et dans les seconds des prévôts féodés, chacun ayant sa circonscription particulière.

Bajulus, baile, bailli, magistrat inférieur, sans doute, aux *prefectus*, *pretor* et *prepositus*. Cette fonction est exercée par un moine, en 1091 : « *Evenduc monachus qui primo bajulus ipstus terræ fuit* » (LXIII).

Thelonarius, *telonartus*, receveur du tonlieu ou droit de passage, personnage important dans les villes. Le *thelonarius* de l'évêque de Nantes fait une riche donation à l'abbaye. « *Guillelmus thelonarius* » (LXXXIX, 1093) ; — « *Clodovan telonartus* » (LXXV, 1075).

Major domus, intendant d'une grande terre, qu'on a quelquefois assimilé, peut-être à tort, avec un sergent féodé. Il semble y en avoir eu dans tous les domaines importants. « *Majoris domus* » (xciv, 1163-1186). La traduction bretonne de ces mots, *Maer Ty*, a donné Le Merdy, village en Guis-criff. « *In domo majoris eorum* » (c, 1218).

Villicus, intendant héréditaire des domaines de l'abbaye de Quimperlé. Le duc avait aussi un *villicus* à la tête de ses domaines, à Quimperlé. Les droits et les devoirs du *villicus* de l'abbaye sont exposés tout au long dans notre charte xxxiii.

Nous manquons de renseignements pour pouvoir établir les distinctions entre le *villicus* et le *major domus*. Nous croyons cependant que le *villicus* devait avoir une autorité d'une autre nature et peut-être d'ordre inférieur à celle du *major domus*.

Chevalerie. Il en est question dans diverses chartes. Un seigneur fit une restitution, le jour où il fut armé chevalier, dans le cloître de l'abbaye, « *me militaria arma sumente* » (xxvii, 1163-1179). Diverses listes de témoins distinguent les chevaliers de ceux qui ne le sont pas. Nous ne faisons pas figurer la qualification *miles* parmi les titres proprement dits, aux xi^e et xii^e siècles, parce que cette qualification s'attachait à l'homme et non pas à la terre. Un *vicomte*, un *dominus* pouvait être ou non chevalier, selon son âge ou même sa constitution physique. S'il était infirme ou estropié, il ne pouvait pas être armé chevalier. S'il avait une terre importante, quoique non chevalier, il n'en faisait pas moins partie des *optimates*, *procures*, *barones* d'un comte. Olivier II, seigneur de Clisson, est qualifié écuyer en 1261, chevalier en 1275. Il n'en était pas moins seigneur, *dominus*, de Clisson, dès avant 1261. La qualification *miles* semble se rapprocher plutôt d'un grade militaire que d'un titre.

Le prévôt féodé de l'abbé, à Loc-Amand, en Fouesnant, était un chevalier : « *Abbas et miles suus* » (Lxvii, 1128).

Cour féodale de l'abbé. « *Curia abbatis* » (Lxx, 1084-1131 ; — Lxvii, 1128).

N'oublions pas enfin de mentionner les *familiares abbatis* (LXXVI, 1076), dans lesquels M. Huysmans pourrait peut-être voir des oblates ; et les *familiares comitissæ Haduts*, familiers ou conseillers de la comtesse Havoise, fille d'Hoël, qui signent, pour cette jeune princesse, une charte importante (LXXV, 1075).

Certaines des fonctions dont nous venons de parler, ont pu, par leur hérédité, donner naissance à des titres, aux XI^e et XII^e siècles ; mais ces titres ont vite disparu.

Dans plusieurs mémoires, M. Trévédy, notre savant confrère, a donné des détails sur l'origine des neuf grandes baronnies de Bretagne, régularisées au XV^e siècle. A cette époque, il n'y avait encore en Bretagne que quelques comtés, vicomtés et baronnies, en nombre fort restreint. On peut s'en assurer, en lisant les listes de gentilshommes prêtant serment au duc ou figurant aux montres, que nous fournissent les grandes histoires des Bénédictins.

Vers le milieu du XV^e siècle, quelques titres portés par des étrangers, apparaissent en Bretagne. C'est ainsi que dans l'*Histoire de Gilles de Rais*, par MM. l'abbé Bossard et de Maulde, nous voyons, non sans étonnement, avant 1440, un certain marquis de Ceva, Italien, d'ailleurs aventurier de la pire espèce, complice des évocations d'esprits et des égorgements d'enfants du baron de Rais, et l'un de ses plus dangereux commensaux. Il échappa par la fuite au châtimement qu'il avait mérité. Le titre de marquis était donc relativement commun en Italie, au XV^e siècle. En tous cas, il y est plus ancien qu'ailleurs, témoin ce marquis de Mantoue, célébré par les romans de chevalerie et que Don Quichotte aimait à citer, pour tâcher d'imiter ses hauts faits.

Le mot *marchio* se trouve dans une bulle de Grégoire VII (CXXXII de notre Cartulaire), du 25 mars 1078, dont l'authenticité, il est vrai, a été attaquée.

Le mot *marche*, pays frontière, puis sorte d'état-tampon entre deux souverainetés ou deux provinces, est fort ancien. Roland, neveu de Charlemagne, était comte des marches de Bretagne, c'est-à-dire alors de l'Anjou. Nous doutons fort qu'on l'ait jamais appelé *marquis*. La *Chanson de Roland* le nomme toujours : le comte Roland, *li cuens Rolant*.

Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici cet étrange anachronisme, dû à un excès de romantisme et de recherche de couleur locale, commis par Victor Hugo dans les *Burgraves* :

« Ton vin est bon, marquis »,

dit un personnage du drame à un burgrave Rhénan du ^{xiii}^e siècle, tout comme on l'eût pu faire à un courtisan de Louis XIV ou du régent. Ce burgrave pouvait être seigneur d'une *marche* ; mais certainement on ne l'appelait pas *marquis*.

Quant aux marches de Bretagne et Poitou, Poitou et Anjou, Bretagne et Anjou, petites circonscriptions de quelques paroisses, jouissant d'une situation toute particulière, aux points de vue féodal, judiciaire et religieux, et dont l'étude présente d'incroyables difficultés, elles n'ont jamais eu de marquis. M. Emile Chénon, dans la *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*, 1892, en a fait l'objet d'un très savant mémoire, d'un haut intérêt.

Les premières terres titrées, en Bretagne, après les comtés et vicomtés, furent les grandes baronnies, fiction historique consacrée en 1451, par Pierre II. Les autres titres, avec leur hiérarchie actuelle, importation étrangère, s'y établirent au ^{xvi}^e siècle. Ils s'y multiplièrent rapidement, non seulement dans le but d'illustrer les familles, mais aussi dans un but fiscal. En effet, les divers domaines réunis pour former une terre titrée, étaient enlevés à leurs seigneurs supérieurs, pour ne plus relever que du roi. Le trésor royal bénéficiait donc de tout le casuel féodal auquel ils pouvaient donner lieu. Aussi, n'était-ce point sans difficultés, causées par les oppositions des seigneurs naturels de ces domaines, que les parlements pouvaient enregistrer les érections par lettres-patentes, de marquisats, comtés ou baronnies.

Henri III, en 1578, fit une tentative pour mettre de l'ordre dans ces érections de terres en dignité, qui lui étaient souvent demandées. Il prit comme unité la châtellenie, et déclara que trois châtellenies pourraient être érigées en baronnie, neuf en comté et ainsi de suite. Mais cet édit de 1578 ne fut pas observé. Il n'était pas facile, en effet, de réunir les douze châtellenies nécessaires, aux termes de l'édit, pour constituer

un marquisat. Aussi, les érections de terres en dignité, continuèrent-elles à se faire comme par le passé.

Il n'y eut que le titre de duc que nos rois ne prodiguèrent point, parce qu'il donnait à son titulaire une situation toute particulière à la cour et au parlement.

Beaucoup de terres titrées étant peu à peu tombées aux mains de nouveaux nobles, de financiers, et même quelquefois de non nobles, l'usage s'introduisit, au ^{xvii}^e siècle, d'attacher un titre à l'exercice de certaines fonctions distinguées, à la jouissance du droit d'être présenté à la cour, afin que les gentilshommes d'ancienne extraction, placés dans une situation éminente, pussent faire aussi bonne figure que d'autres, plus riches et quelquefois moins nobles qu'eux.

Nous citerons un exemple très frappant de l'existence de cet usage, constatée à l'extrême fin du ^{xviii}^e siècle.

M. de la Peyrouse, gentilhomme d'Albi, capitaine de vaisseau, au cours du voyage dont il ne devait jamais revenir, reçut, en 1787, comme récompense et encouragement du roi, le grade de chef d'escadre. Il était au Kamschatka. Quelques jours après, ayant élevé un monument sur le tombeau du naturaliste français, Louis de la Croyère, mort en cette contrée en 1741, il signa : *comte de la Peyrouse*, sur l'épithaphe de ce monument, prenant ainsi le titre qu'un usage déjà ancien attachait à son nouveau grade. Jusque là, il ne figurait dans les documents officiels que sous le nom de *M. de la Peyrouse, capitaine de vaisseau*.

Nous ferons encore remarquer que le fief de Sévigné, dont le seigneur portait bannière, et dont l'importance est ancienne, n'a jamais été régulièrement érigé en marquisat, c'est-à-dire par lettres-patentes, enregistrées au parlement. Les marquis de Sévigné devaient donc leur titre soit à un usage de cour, soit à l'exercice de quelque charge importante. Peut-être encore (chose vraisemblable et dont il y a de nombreux exemples), ont-ils placé sur la terre de leur nom un titre régulièrement concédé à un autre de leurs domaines.

D'ailleurs, il semble qu'à la cour, au moins à partir du ^{xvii}^e siècle, peut-être avant, la chose importante fût d'être gentilhomme d'ancienne extraction. C'est ce qu'il fallait faire constater authentiquement par le généalogiste, pour

être présenté au roi, pour faire partie de sa société. La tendance paraît s'être vite établie à n'envisager le titre que comme un ornement du nom, ornement d'une importance secondaire, quelque chose comme les supports et cimiers plus ou moins ambitieux, dont chaque gentilhomme entourait son écusson.

M^{me} de Maintenon, dans sa correspondance, en parlant de diverses personnes auxquelles elle s'intéressait, a grand soin de dire que tel homme est « *parfaitement bien gentilhomme* », que telle jeune fille est « *bien demoiselle* ». Elle montre toujours un grand respect pour l'ancienne noblesse. Cependant, elle écrivait à son frère : « ... A l'égard du marquisat ou du comté, je sais par expérience qu'on en est fort libéral à la cour : on le donne d'abord par civilité, mais il y a toujours quelques rebelles. On les réduit bientôt, en empêtrant de ce nom ses amis et ses valets... » (*Lettres de M^{me} de Maintenon*, 3^e édit., 1756, tome I, p. 134, lettre XLVI, à son frère) (1).

Nous devons rappeler ici au lecteur que les ducs, princes et maréchaux de France, avec leurs femmes, constituaient seuls, au xvii^e siècle, ce qu'on appelait à la cour, les *gens titrés*, *hommes titrés*, *femmes titrées*. Dangeau est formel sur ce point (Voir *Mémoires de Dangeau*, édit. in 8°, 1830, Paris, Mame et Delaunay-Vallée, tomes II, pp. 271 et 282 ; III, p. 332).

Il y aurait un livre intéressant à faire sur les usages, en matière de titres, depuis le xvi^e siècle. Ce sujet ne rentre point dans notre cadre ; mais nous voudrions que quelque érudit prit à tâche de le traiter à fond, travail très attrayant et qui ne demanderait d'autre peine qu'une grande lecture.

Pour nous, nous avons voulu seulement montrer quelles étaient les qualifications des ducs de Bretagne et des seigneurs Bretons, aux xi^e et xii^e siècles, d'après les chartes du *Cartulaire de Quimperlé*.

Paul DE BERTHOU.

(1) C'est en vertu de cet usage de cour, que le frère de M^{me} de Maintenon fut connu sous le nom de *comte d'Aubigné*.

LA RÉGION DE LA ROCHE-BERNARD

AUX ÉPOQUES

PRÉROMAINE, GALLO-ROMAINE & MÉROVINGIENNE

*Inventaire descriptif des monuments et découvertes
des cantons de La Roche-Bernard et de Muzillac.*

La plupart des auteurs qui ont décrit les antiquités du sud-est du département du Morbihan se sont complus à dire que cette région était dépourvue ou à peu près de monuments mégalithiques, et qu'on n'y connaissait que peu de trouvailles antiques. M. Léon Maitre, lui-même, n'écrit-il pas dans son remarquable et magnifique ouvrage, *L'ancienne baronnie de La Roche-Bernard* : « Les populations de l'âge celtique n'ont « pas laissé, dans le coin que nous étudions, des traces bien « nombreuses de leur passage... (1) ».

Certes, nous ne voulons pas dire que nos devanciers aient absolument tort, mais, l'énumération faite, on verra que les cantons de La Roche-Bernard et de Muzillac ne sont pas aussi dépourvus d'antiquités qu'on veut bien le dire. Pour étudier

(1) LÉON MAITRE, Archiviste de la Loire-Inférieure, *L'ancienne baronnie de La Roche-Bernard*, p. 6.

complètement tous les monuments et mettre en pleine lumière toutes les trouvailles dont ont parlé nos prédécesseurs, ou qui ont été découverts depuis, il faudrait tout un volume. Nous ne le rédigerons pas. Nous n'en voyons pas l'utilité. Notre but est de réunir, dans un inventaire quelque peu détaillé seulement, tout ce qu'on sait des monuments et des découvertes, connus à ce jour dans la région, se rattachant aux époques *préromaine, gallo-romaine et mérovingienne*. Nous supprimerons les observations de détail, et nous n'insisterons un peu que sur quelques monuments plus rares ou qui tendent à disparaître.

Nous mentionnerons par communes :

1° De l'époque *préromaine* :

Tous les monuments *mégolithiques* connus ou explorés, ou même seulement signalés, et les découvertes relatives à l'époque de la *Pierre polie*.

Les *tumulus* ou autres sépultures, ainsi que les trouvailles de l'ère des *métaux*, c'est-à-dire de l'époque du *bronze* et de la période du *fer* ou gauloise.

2° De l'époque *gallo-romaine* :

Les stations, enceintes, vestiges, trouvailles de monnaies et les voies.

3° De l'époque *mérovingienne* :

Les sépultures, monuments et autres découvertes.

Les monuments dont l'âge est incertain seront classés à part et dits d'une époque *indéterminée*.

Nous indiquerons soigneusement les sources bibliographiques se rattachant à chaque monument ou découverte, avec l'indication des musées et collections particulières où les objets sont déposés.

Nous terminerons par un résumé ou tableau analytique des monuments et découvertes mentionnés, ainsi que par quelques observations.

Ce travail quelque peu aride, dans sa forme brève, sera peut-être utile à ceux qui s'occupent sérieusement de notre histoire primitive, en leur permettant de trouver réunies les antiquités décrites ou mentionnées dans les différents recueils des sociétés savantes bretonnes, dans plusieurs ouvrages tirés à un très petit nombre d'exemplaires, ou dans des éditions

anciennes, épuisées ou devenues rares. Les renvois bibliographiques permettront de trouver facilement, pour chaque monument ou découverte, les travaux originaux des auteurs. Enfin les nouvelles découvertes, la plupart inédites, viendront encore augmenter l'intérêt de ce tableau des antiquités du sud-est morbihannais.



CANTON DE LA ROCHE-BERNARD (1)

CAMOEL (2)

Aucun auteur, ni le chanoine Mahé, ni Cayot-Délandre, ni Rosenzweig, dans son *Répertoire archéologique*, ni le *Catalogue des monuments historiques du Morbihan*, ne signale d'antiquités dans cette commune.

Epoque préromaine.

(Pierre polie.)

Seul, M. le chanoine Le Mené mentionne dans son *Histoire des Paroisses du diocèse de Vannes* « un énorme menhir, « autrefois debout, aujourd'hui renversé. » (T. I, p. 123.)

Epoque gallo-romaine.

Les Romains ont laissé des traces sensibles de leur séjour dans ce pays : on y a trouvé des fragments de briques à rebord dans différents endroits.

(1) Les huit communes qui forment le canton de La Roche-Bernard figurent dans cet inventaire. Nous en examinerons les antiquités en suivant l'ordre alphabétique.

(2) Sa superficie comprend 1.433 hectares. Pour les origines de cette paroisse, voir LÉON MAITRE, *Baronnie de La Roche-Bernard*, p. 66 ; chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. I, p. 124.

§ I. — *Oppidum de la Vieille-Roche. Monnaie de Tibère.*

A l'embouchure et sur la rive gauche de la Vilaine, près du village de la *Vieille-Roche*, existe une énorme butte de terre entourée d'une douve profonde sur trois côtés et, à l'ouest, protégée par la Vilaine (1). En parlant de cet endroit « on voit encore, disait Bizeul, en 1843, les vestiges d'un ancien camp, appelé le Vieux-Château (2). »

Était-ce un ouvrage des Saxons ou des Normands ? Non, car « J. Péré, laboureur, en creusant un égout destiné à assécher sa maison voisine de ce vieux fort, en janvier 1828, trouva une monnaie d'or du poids d'une pièce de 20 francs, qu'il porta à un amateur, et sur laquelle on lisait au droit « TI. CAESAR DIVI. AVG. F. AVGVST ; au revers, une femme assise, et en exergue : PONTIF. MAXIM. En d'autres termes, la monnaie était du règne de Tibère et attestait que, peu de temps après la conquête, les Romains étaient solidement établis sur la Vilaine, ce qui n'exclut pas l'hypothèse d'une occupation antérieure, au contraire (3). » La découverte de cet *aureus*, frappé vers l'an 15 de l'ère chrétienne, semble indiquer que les travaux dont il s'agit remontent aux premiers temps de la conquête ; mais rien ne prouve qu'ils ne soient antérieurs encore à l'enfouissement de la monnaie.

« Il ne reste plus, lit-on dans le *Lycée Armoricaïn*, année 1828, que quelques monticules recouverts de terre et entourés d'un fossé qui s'étend de toutes parts excepté du côté de la rivière. Le propriétaire de ces ruines y a fait faire des fouilles, il y a cinquante ans ; les habitants du pays rapportent qu'il y trouva des morceaux de roues de chars, mais nullement ce qu'il y cherchait... Cette pièce de Tibère, ajoute M. Le Boyer, l'auteur de l'article, prouve que l'idée du propriétaire était

(1) *Annales de la Soc. Acad. de Nantes et du dép. de la Loire-Inférieure*, 1889, p. 369. (LÉON MAITRE, *De l'emplacement du Portus Brivatès ou des origines du Croisic et de Batz*).

(2) OGEÉ, art. *Assérac*, nouv. édit.

(3) *Annales de la Soc. Acad. de Nantes*, 1889, p. 310 (LÉON MAITRE, *op. cit.*)

fondée et qu'on ferait bien d'y faire de nouvelles recherches (1). »

§ II. — *Ancien passage sur la Vilaine.*

« Au village de la *Vielle-Roche* et près du camp romain, existe, *sur la rivière*, un *passage* fort ancien qui aboutit à un autre village du même nom situé sur la rive droite, en la commune d'Arzal, desorte qu'on disait autrefois pour le distinguer, *Vielle-Roche en Nantes* et *Vieille-Roche en Vannes*. » Il y a tout lieu de croire que ce passage existait dès l'époque romaine.

Bull. de la Soc. Archéo. de Nantes et du dép. de la Loire-Inférieure, 1883, p. 148 (Gustave BLANCHARD, *César sur les côtes Guérandaises*.)

§ III. — *Minerais de fer.*

M. Ducourtioux, le bibliophile vannetais, notre distingué collègue de la *Société polymathique*, nous a signalé des *traces de mines de fer* dans toute la région, le long de la Vilaine. Sont-elles dues aux Romains ou aux Gaulois ? — Plutôt à ces derniers, croyons-nous. M. Léon Maître semble indiquer dans le passage suivant les mêmes traces de mines de fer : « En Camoël, dit-il, dont le nom se rapproche du *Camtnus* des Latins, M. de Boceret a rencontré autour de *Trodudal* des *excavations* desquelles on a extrait du *fer*, et, à proximité vers l'est, des *substructions de fours* en briques ou de *forges* ; il a aperçu aussi des *tuiles* sur le bord du chemin de Guérande à Tréhiguier (2). »

Enfin, M. le chanoine Le Mené, dans son *Histoire des Paroisses du diocèse de Vannes*, parle aussi de « l'ancienne exploitation des *minerais de fer* de cette localité », où « les *scories de forge* » se trouvent en abondance (3).

(1) *Lycée Armoricain*. Monnaie en or de Tibère, 1828, XII, p. 124.

(2) *Annales de la Soc. Acad. de Nantes*, 1889, p. 284. (Léon MAÎTRE, *De l'emplacement de Granthons et des origines de Guérande*.)

(3) Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. I, p. 123.

Des ingénieurs ont tenté, nous a dit M. Ducourtieux, il y a quelques années d'organiser une affaire.

Epoque mérovingienne.

M. Léon Maître signale dans cette commune, parmi les *Aulæ* du ix^e siècle, *Aula Bilis*, aujourd'hui *Kerbily*. Il s'exprime ainsi : « La désignation d'*Aula* est encore appliquée au ix^e siècle à quatre résidences de la contrée (1) : il y a *Aula Bilis*, qui est *Kerbily*, château de Camoël ; *Aula alis*, qui paraît être *Trevaly*, vieux manoir assis au-dessous de Trescalan, ou *Ally*, en Camoël (2). »

Les châteaux de *Kerguen* et de *Kerbily* sont situés sur une sorte de monticule (3). Peut-être ont-ils remplacé des *oppida* gallo-romains ? La haute antiquité de leur nom semble l'indiquer.

FÉREL (4)

Epoque préromaine.

(Pierre polie.)

Le Menhir de Kerosten et le Dolmen de Noy.

Seul de tous les auteurs ayant parlé des antiquités du Morbihan, M. le chanoine Le Mené, dans son *Histotre des Paroisses du Morbihan*, dit « qu'on voit encore un *menhir* « près de *Kerosten*, et un *dolmen* ruiné vis-à-vis de Noy. » (T. I, p. 233.)

On ne possède aucun autre renseignement sur ces monuments.

(1) Cartulaire de Redon.

(2) Soc. Acad. de Nantes et de la Loire-Inf., 1889, p. 278. (Léon MAÎTRE, *De l'emplacement de Grannona*).

(3) Renseignement de M. Ducourtieux.

(4) Sa superficie est de 2.890 hectares. Voir *Hist. des Paroisses*, t. I, p. 233 pour l'origine de la paroisse.

Découverte de 15 haches en pierre polie de grandeurs diverses au Haut-Riguy, au Palus de l'Isle. Le coupant de ces haches était émoussé par l'usage (1). A chaque instant on rencontre fortuitement des haches en diorite (2).

Epoque gallo-romaine.

§ I. — Débris Romains à La Grée.

« Près et au sud de la petite ville de La Roche-Bernard, dans un très grand champ, en face du village de La Grée, et sur le bord de l'ancien chemin de La Roche à Férel, on trouve, ici et là, des débris de briques et de poteries anciennes. Un fragment présenté à la Société polymathique a dû appartenir à une vaste amphore. »

Bull. Soc. Polym. du Morbihan, Procès-Verbal 24 avril 1866, p. XIV.

§ II. — Four antique à Trégrain.

« En Férel, dont le nom semble sorti de *ferrum* ou *ferreolum*, dit M. Maitre, M. Piel a démoli sur le domaine de *Tregrain*, un four fait de briques et de tuiles, et ramassé des scories. »

A quelle époque remonte ce monument ? — Très probablement à l'époque gallo-romaine.

Société Académique de Nantes, 1889, p. 284 (Léon MAITRE, *op. cit.*)

§ III. — Palus de l'Isle. — Haut Riguy. — Monnaies romaines.

Au-dessus de la plage de la rive gauche, au Palus de l'Isle en Férel, il y a une éminence, nommée la butte de *Horiguy* ou Haut-Riguy, de laquelle on a retiré les monnaies romaines,

(1) LÉON MAITRE, *Beronnie de La Roche-Bernard*, p. 9.

(2) Renseignement de M. Ducourtjoux.

que le docteur de Closmadeuc a eues entre les mains, et où les tuiles à rebords apparaissent çà et là (1).

Voici, à ce sujet, un passage intéressant que nous extrayons du livre de M. Léon Maitre, *La Baronnie de La Roche-Bernard* :

« Quand on descend le cours de la Vilaine en bateau, on se rend parfaitement compte des motifs qui ont attiré les ingénieurs romains au *Palus de Lisle*, en Férel ; ils ne pouvaient trouver d'endroit plus commode pour y établir un service de bac. Ce ne sont pas eux qui auraient choisi la direction de La Roche, quand ils trouvaient, à quatre kilomètres plus bas, deux belles plages d'embarquement auxquelles on arrive en pente douce, sur la rive droite, comme sur la rive gauche, en Arzal et en Férel.

« Au-dessus du fleuve, s'élève l'éminence du *Haut-Riguy*, sur laquelle j'ai eu la bonne fortune de retrouver l'habitation du gaulois chargé du service du bac. Sa maison, ensevelie sous les terres, mais annoncée par la présence de quelques *briques à rebords* dans les fossés, et par la découverte de *quelques monnaies*, a été déblayée sans peine et m'a procuré une surprise agréable. J'ai ramassé sur l'aire, bétonnée suivant les procédés antiques, parmi des cendres et du charbon, un anneau de fer, une sorte de broche de cuisine, deux pelles en terre cuite (!), un couteau et *quinze hachettes en pierre polie* de grandeurs diverses, dont le coupant était émoussé par l'usage. Ceux qui se servaient de ces instruments primitifs habitaient des chambres dont les murs étaient enduits d'une teinte rougeâtre avec filets dans le genre des ornements pompéiennes, et décorés d'une plinthe en saillie de même couleur. Voilà un mélange des civilisations celtique et romaine, qui prouve que l'âge de la pierre a duré bien longtemps chez nous (2). »

Il prouve, du moins, ajouterons-nous, que les gallo-romains, comme nos paysans d'aujourd'hui, attachaient un prix

(1) *Bull. Soc. Polym.*, 1866 et 1867; *Soc. Archeol. de Nantes*, 2^e semes., p. 27 et 28.

(2) LÉON MAITRE, *Baronnie de La Roche-Bernard*, p. 9. — Voir aussi : *Soc. Polym.*, 1866 : D^r DE CLOSMADÉUC, *Le passage sur la Vilaine de la voie antique de Portus-Namnetum à Dartoritum*.

tout particulier à ces objets d'un autre âge, auxquels ils attribuaient une puissance mystérieuse. Le *mein gurun* actuel ne possède-t-il pas ou à peu près la même valeur dans l'esprit de nos campagnards ?

§ IV. — *L'Isle. — La Fontaine-Morven.*

A mentionner encore le village de l'*Isle*, en Férel, et celui de la *Fontaine-Morven* où on a constaté des vestiges de l'époque romaine en grande quantité.

Bulletin Société Polymathique, 1866, p. 16. — LÉON MAITRE, *op. laud.*

§ V. — *La voie antique.*

Sur le territoire de Férel, la voie romaine est dans un état de parfaite conservation, sur une longueur de deux kilomètres ; sa largeur est celle de nos routes nationales (1). Venant de Vannes, elle traverse la Vilaine à *Noy* pour entrer en Férel ; elle passe auprès de *Kertalet* et du *Pontis*, et entre en Herbignac, pour se diriger ensuite d'un côté sur Blain, et de l'autre sur Pont-Château et Nantes (2).

§ VI. — *Légende de la pie morte.*

La curieuse légende de la Princesse et de la Pie morte, s'appliquant à plusieurs voies romaines de Bretagne, est répandue dans la commune de Férel, sur le *chemin pavé* de l'*Isle*. La seule différence est que la pie est remplacée ici par une taupe. La voici :

« Le château de l'*Isle*, ou du Gué de l'*Isle*, était autrefois un beau et fort château habité par des princes puissants. Ils gardaient tout le pays et la navigation de la Vilaine, au travers de laquelle on jetait, chaque soir, une grande chaîne de fer,

(1) LÉON MAITRE, *op. laud.*, p. 8.

(2) Chanoine LE MENÉ, *op. laud.*, 233. — Voir aussi : *Bull. Soc. Polym.*, 1886, p. 7.

qui allait d'un bord à l'autre. La duchesse Anne s'y plaisait et souvent y revenait. Mais, comme ses affaires la demandaient parfois ailleurs, et que, faute de chemins, les voyages étaient longs et fatigants, elle résolut d'en faire un de son château à sa bonne ville de Nantes. Elle fit venir des ouvriers et réunit tous ses vassaux, qui commencèrent un grand travail qu'elle avait tant à cœur d'achever, qu'elle y pensait jour et nuit. Mais les travaux allaient lentement à cause de la sécheresse et des rochers du sol. Un matin que la duchesse visitait l'ouvrage, elle vit *quelque chose de noir* sur la terre fraîchement remuée, et manda à un ouvrier de voir ce que c'était : « C'est, répondit-il, Madame, une *taupe* qui faisait, elle aussi, sa route, quand la mort l'a prise. » Ces paroles donnèrent à penser à la Duchesse qui fit tristement cette réflexion : A quoi bon tant de desseins et de labeurs pour en arriver où est cette bête ! Peu de temps après elle ordonna d'abandonner les travaux (1). »

Bull. Soc. Polym., 1886, p. 13 et 14 (D^r DE CLOSMADÉUC, *Le passage sur la Vilaine de la Voie antique de Portus-Namnetum à Dartoritum*). Voir : *Bull. Assoc. bret.*, t. I, p. 12, 13 et 14 des mémoires.

Epoque mérovingienne.

Parmi les *Aulæ* du ix^e siècle, M. Léon Maitre mentionne *Aula Alis*, aujourd'hui *Ally*, village en Férel.

Soc. Acad. de Nantes, 1889, p. 278.

MARZAN (2)

Epoque préromaine.

(Pierre polie.)

De l'époque de la pierre polie nous ne connaissons qu'une

(1) Nous avons trouvé la tradition de l'oiseau mort sur la voie de Vannes à Carhaix, à Bieuzy, Melrand, Guern, etc.

(2) Sa superficie est de 3.290 hectares.

hache en pierre polie trouvée en cette commune et recueillie par M. l'abbé Piéderrière.

ROSENZWEIG, *Répertoire Archéologique du Morbihan. Revue de Bret. et de Vendée*, 1867, 1^{er} semest., p. 274. Elle est maintenant au Musée de la Soc. Polym., croyons-nous.

Epoque gallo-romaine.

Les Romains ont laissé à Marzan des vestiges importants dans différents endroits. On y trouve, en effet, des *tegulae* et des poteries à l'Isle, à Belléan, au Château-Gaillard, au Vertin, à La Fontaine-Vertin, à Keruchoux.

§ I. — *Castellum de l'Isle.*

Avant d'être une forteresse ducale, le château de l'Isle était sans doute un *castellum romain*, destiné à surveiller la voie et à protéger le passage de la Vilaine. C'est l'opinion émise par tous les auteurs qui ont décrit les lieux.

L'endroit était, comme toujours, merveilleusement choisi. Le *castellum*, situé sur le bord de la Vilaine, était solidement assis sur la pointe d'une langue de terre élevée à base de rocher, défendue d'un côté par la rivière, de l'autre par un ruisseau et un ravin profond et abordable seulement par l'isthme étroit qui la rattache à la terre ferme.

OGÉE, art. *Marzan*. — CAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 271. — D^r DE CLOSMADÉUC, *op. laud.* (*Bull. Soc. Polym.*, 1866). — *Catalogue des monuments hist. du Morbihan*, p. 7. — BIZEUL. — Abbé PIÉDERRIÈRE.

§ II. — *Belléan* (1).

« En avant du village de *Belléan*, le plateau qui domine à la fois le passage et les ruines du château de l'Isle, est couvert de *débris romains* sur une grande étendue, écrit le D^r de

(1) En breton, *Belezen* (Ville des prêtres).

Closmadeuc. Ce sont d'innombrables briques à rebord, des tessons de vases, des matériaux de petit appareil dispersés çà et là sur le sol. On reconnaît même, sous les touffes de lande et de fougère, des substructions régulières maçonnées. Les fossés et les talus du village sont semés de tuiles à crochet. Lors de ma dernière excursion, j'ai rapporté un grand nombre de ces tuiles, et des fragments de grandes amphores, tout à fait semblables à celles que possède le musée de Vannes, salle gallo-romaine.

« Il y a quelques années, le hasard mit à découvert une fontaine pavée, qui existe encore. En creusant, pour des besoins agricoles, la noë ou prairie basse qui la suit, les paysans retirèrent des tuyaux en brique rouge et dure, sur une longueur de plusieurs mètres. La direction des tuyaux était telle qu'ils semblaient partir de la fontaine de Belléan et se rendre au château de l'Isle. »

M. Ducourtieux a lui-même constaté des traces d'une conduite d'eau allant de cette fontaine pavée vers le château de l'Isle, distant à vol d'oiseau de 1500 mètres. Il a remarqué, comme le Dr de Closmadeuc, de nombreux vestiges romains auprès de cette fontaine.

« Si je ne me trompe, ajoute le Dr de Closmadeuc, je suis le premier à signaler l'existence de ces ruines romaines sur le plateau de Belléan, et je m'en étonne, car tous ces débris sautent aux yeux. Ils prouvent que la situation de Belléan et de l'Isle, en Marzan, a été occupée longtemps avant la construction féodale du duc Jean Le Roux. Ils tendent à prouver en outre que le château de l'Isle a remplacé un *castellum* élevé par les Romains. » — « L'établissement romain de l'Isle et de Belléan dominait le débarcadère et faisait tête à la voie. »

« En arrière de Belléan, on remarque, dans la lande, un large et profond fossé, avec talus, qui descend en droite ligne jusqu'au bas du ravin où coulent le ruisseau et l'étang de l'Isle. Deux hauts monticules en forme de bastions s'élèvent de chaque côté du ruisseau ; en rapport avec le fossé précédent, ils semblent compléter le système de défense de ce côté (1). »

(1) Bull. Soc. Polym., 1866, p. 16. (Dr DE CLOSMADÉUC, *Le passage sur la Vilaine de la voie antique de Portus-Namnetum à Durtoritum*). — Voir aussi : CAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 271.

§ III. — *Château-Gaillard. — Le Vertin. — La Fontaine-Vertin.*

« Un peu à droite, et sur la colline, est le village du *Château-Gaillard*, où des briques romaines se retrouvent encore.

« Du reste, il faut bien le dire, il n'est pas besoin de chercher beaucoup pour découvrir des tuiles romaines dans toute cette région qui entoure le passage de l'Isle. »

Nous citerons particulièrement les endroits suivants :

Les villages du *Vertin*, de la *Fontaine-Vertin*, sur la rive droite et en Marzan. On connaît déjà, sur la rive gauche en Férel, le village de l'Isle, la Fontaine Morven, etc.

Toutes circonstances qui concourent à établir l'importance de la circonscription pendant la domination romaine.

Bull. Soc. Polym., 1866, p. 16 (D^r DE CLOSMADÉUC, *op. laud.*)

§ IV. — *Keruchoux.*

« Au nord du village de La Bréhiat, en Marzan, à 3 kilomètres et demi de La Roche-Bernard, près de la route de La Roche à Muzillac, s'élèvent, sur la hauteur de Keruchoux, deux moulins connus dans la localité sous le nom de moulins de Marzan. Le sommet de cette butte isolée est pour ainsi dire *pavé de briques à crochets et sans crochets*, mais toutes de la période gallo-romaine. De ce sommet on découvre un vaste et remarquable horizon. »

Bull. Soc. Polym., Procès-Verbal 24 avril 1866, p. XIII et XIV.

§ V. — *La voie romaine. — Un vieux pont.*

La grande voie, venant de Vannes, limite pendant plusieurs kilomètres Arzal et Marzan, et traverse la Vilaine à Noy. M. le D^r de Closmadéuc, notre savant et éminent collègue, écrit à ce sujet : « Au-delà de l'isthme, sur lequel on découvre encore les ruines du château (de l'Isle), la voie commence par une longue chaussée empierrée jetée sur la coulée et le ruisseau de l'Isle ; cette chaussée, solidement construite et

« bien conservée, se termine par un *vieux pont à une seule*
 « *arche en plein-cintre*, tout-à-fait analogue aux ponceaux en
 « pierre établis par les Romains sur les ruisseaux des marais.

« De là le sillon de la voie, à peine apparent sous la bruyère,
 « montait obliquement, par une pente très rapide, jusqu'au
 « sommet du coteau sur lequel est bâti le village de Belléan.
 « Du village de Belléan, la voie se dirige au nord-ouest jus-
 « qu'à la limite des communes d'Arzal, en laissant sur la
 « gauche le bourg d'Arzal et le village de Lantiern (à 600 mètres
 « environ), et aboutit à la route impériale actuelle de La Roche-
 « Bernard à Vannes, au niveau du cabaret appelé *Croix-du-*
 « *Cerf*.

« Dans la lande d'Arzal particulièrement le trajet de la voie
 « ancienne est très reconnaissable. Elle s'y montre avec les
 « dimensions et les caractères que nous lui avons déjà recon-
 « nus sur la rive gauche de la Vilaine, dans les communes de
 « Férel et d'Herbignac (1). »

Bull. Soc. Polym., 1866, p. 15 et 16 (D^r DE CLOSMADÉUC,
op. laud.)

(1) Les quelques notes qui suivent ne sont pas inutiles, croyons-nous. Elles
 sont encore, en majeure partie, extraites du travail du D^r de Closmadéuc. — Le
Gué de l'Isle ne signifie pas autre chose, d'après l'érudit docteur, que le pas-
 sage de l'Isle. C'est le *vadum* latin dans son acception la plus générale, c'est-
 à-dire celle qui dérive du verbe *vadere*, aller. — Dans la langue du pays, le
Gué de l'Isle est simplement synonyme de : *Passage de l'Isle*. — Cette dénomi-
 nation étonnera ceux qui sont habitués à considérer le mot *gué* comme expri-
 mant ordinairement un point de rivière qu'on peut passer à pied, sans le secours
 d'un bateau. Ici la rivière est très profonde et vaseuse sur ses bords. Jamais
 elle n'a été guéable dans cet endroit.

L'ancienne voie, dans les anciens titres de la baronnie, s'appelle, partout où
 elle est apparente : le *chemin pavé*, le *vieux chemin*. — Les paysans ne la nom-
 ment pas autrement que le *chemin pavé*, le *chemin ferré*, les *hautes routes*, et
 quelquefois la *voie de la duchesse* ou la *voie romaine*. — Le cadastre la désigne
 sous le nom de : Ancien chemin de Nantes à Vannes.

Il n'est pas jusqu'à des dénominations portées au plan cadastral dans la sec-
 tion de l'Isle en Férel qui n'aient leur intérêt, puisqu'elles s'appliquent à des
 parcelles voisines de la voie : *Le Champ du Grand chemin*, *le Champ des Cour-*
ses, *le Clos du Soudard*, et le nom singulier des *Cesardes* donné à un grand
 nombre de pièces. Puis, aux abords de la Vilaine, c'est le *Chemin*, et le *Champ*
du Passage ; les *Bauches du Passage* et le *Passage* lui-même, lieu d'embarque-
 ment.

Bull. Soc. Polym., 1866, p. 15 et p. 13 (D^r DE CLOSMADÉUC, *op. laud.*)

§ VI. — *Une monnaie de Posthume.*

M. l'abbé Piéderrière recueillit en cette commune une monnaie de Posthume. C'est tout ce que nous savons de cette découverte.

ROSENZWEIG, *Répert. Archéo. du Morbihan*. — Cette monnaie fait partie, croyons-nous, du médaillier de la *Société Polymathique*.

Epoque mérovingienne.

§ I. — *Sarcophages en pierre à Kerjean.*

Au village de Kerjean, à l'est du bourg, « dans un terrain « inculte, on voit plusieurs cercueils de pierre qui affleurent « le sol, et qui indiquent que des recherches dans cet endroit « en feraient découvrir beaucoup d'autres. La tradition du « pays veut que ce lieu ait été autrefois un cimetière « public. »

CAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 271. — *Catalogue des Monuments*, p. 7. — Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. I, p. 509.

« On voit près du manoir de Marzan, écrit M. le chanoine Le Mené, quatre cercueils en pierre, trouvés à Saint-André, non loin de Kerjean ; ils sont semblables, et mesurent 1^m, 80 de longueur, 0^m, 60 de largeur à la tête, et 0^m, 30 au pied. » (T. I, p. 509). Evidemment ces cercueils sont les mêmes que les précédents.

ROSENZWEIG, *Répertoire Archéologique du Morbihan*.

§ II. — *Le Château fort de l'Isle.*

Un autre souvenir du début du Moyen-Age est le château de l'Isle (*Manerium de Insula prope Rochan Bernardi*) (1), dont l'origine — nous l'avons dit plus haut — remonte à l'époque

(1) Dom MORICE, *Preuves*, p. 41. — Les ducs Jean I et Arthur II y sont morts (1286-1312).

romaine. Il fut élevé probablement sur l'emplacement même du *castellum* par les souverains bretons. En 1565, le château de l'Isle était déjà en ruine. Il n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de décombres, au milieu desquels on découvre quelques vieux pans de murailles.

Epoque indéterminée.

« Au bord de la Vilaine, et sur une hauteur flanquée de rochers, se développe une enceinte de la forme d'une ellipse, qui paraît un peu aplatie d'un côté. Des levées de terre de quatre ou cinq pieds de hauteur en sont le périmètre, et elle est entourée d'un fossé. »

Chanoine MAHÉ, *Antiquités du Morbihan*, p. 117.

NIVILLAC (1)

Epoque préromaine.

(Pierre polie.)

En 1867, M. Paul Geffray, instituteur à Rieux, signalait sur la lande de *Kerlieu* des vestiges de monuments mégalithiques : *dolmen* et *menhir* (2).

M. le chanoine Le Mené signale également les ruines d'un dolmen près du village d'Isernac (3). Ce dernier monument est peut-être le même que le précédent.

Epoque du bronze.

En 1869, M. Leroy, conducteur des Ponts-et-Chaussées à La Roche-Bernard, offrit au Musée de la Société Polymathique, un *fragment de hache* en bronze, trouvé à Darun (4).

(1) Sa superficie est de 5.551 hectares. — La forme la plus ancienne de Nivillac est *Nutlac plebs*, à la date de 1063 (*Cartulaire de Redon*, p. 259).

(2) *Bull. Soc. Polym.*, 1867, Proc.-Verb. 26 nov., p. LXVII.

(3) T. II, p. 41.

(4) *Bull. Soc. Polym.*, 1869, Proc.-Verb. 25 mai, p. 14.

Toujours en 1869, « au nom de M. Geffray, instituteur à Rieux, M. Délivré donne pour le Musée de la Société Polymathique, *deux haches* ou coins en *plomb*, exhumés au sommet d'un monticule, près de la carrière d'Isernac, en Nivillac (1). »

Voici, de plus, les objets trouvés à Darun et mentionnés au Catalogue du Musée archéologique de la Société Polymathique :

OBJETS DIVERS EN PLOMB, EN CUIVRE ET EN ALLIAGE

(Vitrine K. *Etiquettes violettes.*)

- 54. Hache massive, en plomb.
- 55. Hache creuse, en plomb.
- 56. Hache creuse, en plomb.
- 57. Deux fragments de hache, en plomb et en alliage.
- 58. Fragments de haches, en alliage.
- 59. Trois tranchants de haches, en alliage.
- 60. Divers fragments de haches, en alliage.
- 61. Lingot, en alliage.

(Don de MM. GEFFRAY et LE ROY.)

Epoque gallo-romaine.

Trouaille de monnaies romaines.

Ces monnaies, qui appartiennent à M. le Dr de Closmadeuc, « doivent provenir de la même trouvaille, car outre que toutes ont été frappées à la même époque, entre les années 260 et 273, elles se ressemblent singulièrement par leur état de conservation et la nature de la patine qui les recouvre. »

Sur quinze pièces étudiées « cinq appartiennent à *Gallien*, empereur de 260 à 266 ; deux à *Victorin*, 265-267 ; trois à *Claude II*, le Gothique, 268-270 ; et cinq à *Tétricus*, père, 268-273. »

(1) *Bull. Soc. Polym.*, Proc.-Verb. 26 octobre, p. 103. — *Catalogue du Musée Archéologique*, p. 43. — *Bull. Soc. Polym.*, Proc.-Verb. 26 novembre, p. 27.

Quelques-unes d'entre elles sont rares. Toutes sont des *petits bronzes*.

Bull. Soc. Polym., 1903, Proc.-Verb. 31 mars.

Epoque indéterminée.

« Quatre longs sillons de terre, parallèles et placés à un quart de lieue l'un de l'autre, dit le chanoine Mahé, croissent graduellement en longueur depuis le premier jusqu'au dernier. Ce sont, dit-on, des parapets.... Ils n'ont que 3 ou 4 pieds d'élévation (1). »

Notre collègue, l'érudit bibliothécaire de la Société Polymathique, M. Ducourtioux, nous a signalé, comme très curieuses les ruines du *Vieux-Château du Plessix*, à l'extrémité nord de la commune, près de la Vilaine.

Près du village de *Trévigneu*, sur les bords de la Vilaine, existe un souterrain taillé dans le roc. La tradition est muette sur sa destination.

Au château de La Grée, ruiné, dit-on, vers 1526, se trouve un autre souterrain, qui pouvait être un lieu de refuge ; la tradition populaire y a placé jadis des faux monnayeurs.

Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. II, p. 44.

PÉNESTIN (2)

Epoque préromaine.

(Pierre polie.)

Les différents auteurs qui ont décrit les antiquités du Morbihan signalent les monuments suivants :

Menhir en quartz, de quatre mètres de hauteur, nommé la *Pierre blanche*, près du village de *Tréhiguiet*, au lieu dit *Le Scal*. A cause de sa couleur blanche, ce menhir sert d'amer pour entrer en Vilaine, écrit M. le chanoine Le Mené. Il existe encore.

(1) Chanoine MAHÉ, *Antiquités du Morbihan*, p. 419. Vannes, Galles, 1825.

(2) Sa superficie est de 2.143 hectares.

Dolmen détruit (à côté du menhir) dont la table a quatre mètres de longueur. Il ne reste plus que cette table reposant sur un support entièrement enfoncé dans le sol.

Autre *menhir*, de plus petite dimension que le précédent, dans un champ de *Larmor*.

Allée-Couverte, assez remarquable bien qu'en partie ruinée, appelée *Mein-Arzein*, sur une espèce de tertre, entre les points de *Lomer* et du *Castelli*.

MM. le chanoine Le Mené et Rosenzweig signalent les débris d'un *dolmen*, à la pointe du *Confréno*.

CAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 273. — *Catalogue des Monuments*, p. 7. — ROSENZWEIG, *Répertoire*. — Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. II, p. 81. — *Bull. Soc. Polym.*, 1900 (Henri QUILGARS, *Exploration dans la commune de Pénestin*, etc.)

D'après M. Henri Quilgars, à la pointe du *Confréno*, il y a quelques années, existait encore un *tumulus* détruit par son propriétaire dans l'espoir d'y rencontrer un trésor. Ce fut un *dolmen* qui en sortit. Le mobilier fut rejeté, sauf *deux haches*, dont l'une fut perdue et l'autre, magnifique hache en diorite, fut remise à M. Quilgars.

Ce dolmen fait-il double emploi avec le précédent ? — Il y a tout lieu de le croire.

Henri QUILGARS, *op. cit.* (*Bull. Soc. Polym.*, 1900.)

Un autre *menhir*, d'après M. L. Maître. (*Baronnie de la Roche-Bernard*, p. 7.)

Fin période néolithique, début époque du bronze.

Les tumulus de Méarzein. — Fouilles du grand tumulus de Méarzein.

A la pointe du Halguen « dans une île dominant la côte « morbihannaise et nommée *Méarzein*, apparaissent huit tumulus, au milieu desquels se montrent les piliers d'un *dolmen* « à peu près détruit, et un *menhir* abattu et brisé. »

La plupart de ces tumulus ne mesurent guère qu'une dizaine de mètres à peine de circonférence, sur une hauteur d'un

mètre. « C'est probablement, écrit M. Henri Quilgars, une « réunion de petites sépultures à coffre, ou même sans coffre, « entourant deux énormes tumulus dont l'un atteint quatre- « vingt-dix mètres de tour. » (Voir planche ci-jointe.)

Ce dernier tumulus, haut de 2^m, 50, fut fouillé par notre distingué collègue, M. Henri Quilgars. Il recouvrait *deux chambres*, un *menhir* et un *alignement de pierres debout* (fig. 1). Le mobilier, assez pauvre, comme cela arrive souvent dans les grands tumulus, était composé de *vases dolméniques* : Fragments d'un vase en terre noire ; un vase en terre noire, forme gobelet et fond plat, sous le menhir entre deux pierres (fig. 3) ; une *petite hache* en aphanite et un *grain en verre bleu*.

Ce grain trouvé avec une hache, ne paraît pas, d'après M. Henri Quilgars, être d'origine romaine. « La matière dont « il est fait est très grossière. Il a été taillé dans un bloc de « verre mal fait, et contient encore des grains de sable et des « poussières, puis poli et percé ; les traces du polissage sont « très visibles. Ce grain de collier doit être contemporain de « l'érection du tumulus. »

La première urne, reconstituée en partie par M. Quilgars, est ornementée (arceaux superposés, — genre sculptures de Gavrinis) (fig. 2). Cette ornementation se rencontre seulement sur des poteries du Morbihan.

Un autre fragment ornementé (des points) est en terre grise épaisse. A ajouter encore au mobilier quelques fragments de poterie noire.

Sur l'une des grandes dalles supports étaient gravées trois séries de trois cupules chacune (fig. 4).

« Ce qui frappe surtout à Méarzein, écrit M. Quilgars, c'est la disposition des chambres. Celle du Nord, la grande, formée, d'une part de gros blocs, et de l'autre, de petites pierres alignées en demi-cercle, semble, avec sa voûte à encorbellement, être de la dernière époque des monuments mégalithiques. On en peut dire autant de l'autre. Nous sommes en présence d'un de ces tumulus, tels qu'on les construisait à l'époque où le bronze était en usage, et qui contiennent souvent, outre des poignards de bronze, des pointes de flèches en silex et des ossements. »

Ce monument se rattache étroitement au groupe mégalithique des côtes morbihannaises, et doit être attribué aux peu-

plades des rivages morbihannais. De la fin de la période néolithique certainement, il ne nous semble pas appartenir à l'époque du bronze proprement dite.

Bull. Soc. Polym., 1900. (Henri QUILGARS, *Exploration dans la commune de Pénestin et fouilles du tumulus de Méarzein*.)

Epoque gallo-romaine.

§ I. — *Vestiges romains du Confréno, de Méarzein et du Halguen.*

L'occupation romaine a laissé des vestiges certains au bord de la côte. A la pointe du Confréno, M. Henri Quilgars a découvert « dans une tranchée nouvellement faite, un stock de « *vases fragmentés*, en terre rouge fine et très mince, mêlés « de quelques morceaux de terre samienne. Dans les champs « environnants, des *débris de briques à rebords* se rencontrent fréquemment. Sur le sommet du tumulus de Méarzein « étaient des fragments de ces mêmes briques, quelques-unes « arrondies en forme de palets. Enfin, dans le sable d'une baie « touchant la pointe du Halguen, fut découvert un grain de « collier en terre rouge, d'origine évidemment romaine. »

Bull. Soc. Polym., 1900 (Henri QUILGARS, *op. laud.*) — Voir aussi : Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. II, p. 81.

§ II. — *Trouvaille de monnaies romaines à Pénestin.*

M. de Boceret, ancien maire de Pénestin, dit avoir vu une poignée de monnaies romaines du Haut-Empire, qui avaient été recueillies à marée basse, en lavant des sables stannifères. Les pièces étaient bien authentiques.

Soc. Acad. de Nantes, 1889, p. 283. — Chanoine LE MENÉ, *op. laud.*, t. II, p. 81.

Minerais de fer.

« M. de Boceret a rencontré autour de *Trodudal* des excavations desquelles on a extrait du fer, et, à proximité vers

l'est, des *substructions de fours* en briques, ou de forges ; il a aperçu aussi des tuiles sur le bord du chemin de Guérande à Tréhiguier. »

Soc. Acad. de Nantes, 1889, p. 284 (1).

Le gîte stannifère de Pénestin.

Pénestin, personne ne l'ignore, tire son nom des mots bretons *penn sten*, pointe de l'étain. On trouve, en effet, sur la côte, des grains roulés d'oxyde d'étain, résidus de roches anciennes. L'étain fut constaté de notre temps, en 1813, par MM. Athenas et La Guérande.

Le filon d'étain court de l'est à l'ouest, disent les géologues ; il s'étend sous la mer depuis Poulbran, près La Turballe, jusqu'à Pénestin, et se prolonge à l'est jusqu'à Pontpas.

Soc. Acad. de Nantes, 1889, p. 282 et 283. — Voir aussi : *Bull. Soc. Polym.*, 1878, p. 124. ●

Nous devons, de plus, les renseignements suivants à M. Ducourtioux : Depuis le mois de novembre 1902, des recherches ont été entreprises par une société particulière, sur le gîte stannifère de Pénestin. L'Etat a accordé pour un an la concession du terrain compris entre la pointe du Lescolo et celle du Hali-guen. Depuis le 15 mai 1903, un atelier de lavage et de triage des sables fonctionne régulièrement (2).

Il résulte de la visite faite par M. Ducourtioux à la plage de Lomer, que la question du gisement de la *cassitérite* peut donner lieu à une étude nouvelle. M. Ducourtioux attire également l'attention sur l'existence, au haut de la falaise, d'un lit régulier de cailloux roulés, d'une largeur de mille mètres, sur une épaisseur de deux mètres environ.

Bull. Soc. Polym., 1903, Proc.-Verb. 26 mai.

L'exploitation ancienne de l'étain, dans ce pays, paraît certaine. Quant à la légende phénicienne qui s'y rattache, elle ne repose sur aucune base sérieuse.

(1) Même Bulletin, même année, même page, on lit : « En Mesquer, un ingénieur a trouvé une mine de fer sur le terrain de Kero, près la route de Pirlac. »

(2) Nous possédons des échantillons de sable, provenant de Pénestin, très riche en grenats.

ROCHE-BERNARD (LA) (1)

La petite ville de La Roche-Bernard, située sur la rive gauche de la Vilaine, bâtie et en quelque sorte perchée sur la crête d'une haute colline qui domine le cours de la Vilaine et l'étier auquel aboutit le courant du Rodoir « est environnée de « chaque côté d'une ceinture de ravins profonds et de montagnes très accidentées. L'extrémité de la colline atteint la « rivière sous la forme d'un gros rocher à pic que baignent le « flux et le reflux de la marée. Le rocher a nom : Le Rocher-Bernard (*rupes* ou *roca Bernardi*). Jamais position ne fut « mieux choisie pour asseoir un de ces châteaux-forts féodaux, « du genre de ceux qui servaient en si grand nombre de refuge « aux barons du Moyen-Age (2). »

« Il n'est pas douteux que Bernard ait établi son premier donjon sur le promontoire qui porte son nom ; on peut en être assuré, bien que le temps n'ait rien respecté de sa forteresse (3). »

Un acte de 1095 donne le nom d'*oppidum* à la résidence de Bernard : « *Bernardus oppidi vocabulo Rupis dominus* (4). »

Il y a aussi tout lieu de croire que la chapelle moderne consacrée à Notre-Dame, au-dessus du vallon de La Garenne, marque le lieu où les religieux de Redon s'établirent quand ils furent appelés par Bernard au début du XI^e siècle (5).

Nous ne connaissons aucun monument préromain ou romain, sur le territoire de La Roche-Bernard.

Epoque mérovingienne.

On a trouvé — on ignore quand — une monnaie mérovingienne à la frappe de Vannes, aux environs de La Roche-

(1) Sa superficie n'est que de 43 hectares.

(2) *Bull. Soc. Polym.*, 1866, p. 30 (D^r DE CLOSMADÉUC, *op. laud.*)

(3) LÉON MAITRE, *La Baronnie de La Roche-Bernard*, p. 89.

(4) *Cartulaire de Redon*, p. 340.

(5) LÉON MAITRE, *op. laud.*, p. 57. — Voir aussi : DOM MORICE, *Preuves*, t. I ; chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. II, p. 306 ; CAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 262.

Bernard. Nous ne savons rien de plus sur la découverte. Voici la description de la pièce :

— $\text{HIAIAO}^{\dagger}\text{AIVIO}^{\omega}\text{PAVC}$ (dégénérescence de la légende $\text{DNIVSTINIANVS PF AVG}$).

Buste diadémé tourné à droite ; devant la figure, un X et un globe.

— $\text{H. IICIOIV}^{\omega}\text{VAIOCHIA}$ (débris altérés de *Victoria Augustorum*). Victoire passant à droite et tenant une palme et une couronne ; dans le champ, un point ou petit globe derrière elle ; un autre plus gros devant, et la lettre V ; à l'exergue : VOHIO .

Poids : 26 grains 1/2.

« Ce triens, trouvé aux environs de La Roche-Bernard, doit être donné à Vannes, dont il porte deux fois au revers la lettre initiale : dans le champ et à l'exergue, qui, au lieu de *Conob*, donne VOHIO . Son travail et son poids assignent la date d'émission, au commencement de la seconde moitié du VI^e siècle. Quant aux légendes, je les crois des dégénérescences de celles des tiers de sou au nom de Justinien, et les considère comme la preuve de l'immobilisation du type de ce prince à Vannes, où des comtes continuaient à battre monnaie à leur bénéfice. »

« Le style est fort caractéristique, et sert à distinguer les pièces vraiment bretonnes de cette époque. »

Revue des Provinces de l'Ouest, II^e année, p. 340, dans *Etudes numismatiques : Souvenirs d'un voyage à Poitiers*, par Benjamin FILLON. Voir aussi : *Revue numismatique*, 1849, p. 23 ; 1854, p. 257 (*Lettres à M. de Saulcy*, par M. Lenormant). — Cette monnaie figure Pl. I, n^o 12, *Revue des Provinces de l'Ouest*, II^e année, p. 319.

SAINT-DOLAY (1)

Epoque préromaine.

(Pierre polie.)

Il n'est pas rare que la charrue ramène des haches de pierre

(1) Sa superficie est de 4.832 hectares.

polie sur le territoire de Saint-Dolay. Notre collègue, M. Ducourtioux, en possède une, trouvée dernièrement, en diorite noire. Cette hache porte des traces visibles d'emmanchement. Brisée légèrement au talon, elle mesure 0^m, 11 de longueur et a 0^m, 06 de largeur au tranchant.

Epoque indéterminée.

Les retranchements du Clio et de La Martinats.

Le chanoine Mahé mentionne dans cette commune, entre le village du Clio et de La Bernardière, trois fossés parallèles, garnis de talus, et un quatrième fossé isolé, et un peu plus loin trois fossés circulaires disposés en triangle (1).

Ces retranchements sont réduits aujourd'hui à deux lignes de remparts parallèles (2).

M. Ducourtioux nous signale des restes de fossés à droite de la route, près de *La Martinats*. Ne serait-ce pas l'un des fossés mentionnés par l'abbé Mahé.

Epoque gallo-romaine.

« Une voie romaine, allant de Vannes à Blain, passe sur la pointe sud de ce territoire, en longeant les villages de l'Hôtel-Rqho et de La Baronnie (3). »

(1) Chanoine MAHÉ, *Antiquités du Morbihan*, p. 133 et 134. — « On m'a parlé, dit l'abbé Mahé, d'un singulier monument qu'on voit non loin du village du Clio. Il consiste en trois fossés parallèles, long d'environ cent pas, distants les uns des autres d'environ quarante, et profonds d'environ dix pieds. Ils filent de l'est à l'ouest, ils sont flanqués, sur leurs deux côtés, de parapets hauts d'environ trois pieds, et ces flancs sont coupés par des ouvertures en guise de portes. Dans les intervalles des tranchées on a trouvé plusieurs fois des ossements et des cendres (p. 133 et 134). »

« A un quart de lieue du Clio on rencontre une autre douve toute semblable aux précédentes ; mais elle est seule... (p. 134). »

« A une portée de fusil de cette tranchée, trois fosses circulaires, profondes d'environ dix pieds et d'environ douze pas de diamètre, sont disposées en triangle, et on y a exhumé des ossements (p. 134). »

(2) LÉON MAITRE, *op. laud.*, p. 10. — Voir : Chanoine LE MENÉ, *op. laud.*, p. 368.

(3) Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. II, p. 368.

Une autre voie venant de Guérande et traversant Herbignac, passait à *Saint-Jean*, en Saint-Dolay, près du *Temple*, et aboutissait au passage de Cran. Elle porte dans les titres le nom de Grand-Chemin de Guérande à Cran (1).

Le village du *Temple* près et au nord du bourg de Saint-Dolay semble rappeler un ancien établissement.

Chanoine LE MENÉ, *op. cit.*, p. 371.

Epoque mérovingienne.

L'origine de Saint-Dolay est très ancienne et remonte au-delà du x^e siècle, d'après les documents authentiques. Dès 916 on trouve *saint Aelwod*, dans un acte du *Cartulaire de Redon* (p. 228). Si l'orthographe du nom a varié à travers les siècles, il n'en paraît pas moins certain qu'il s'agit bien toujours de *Sanctus Aelwodus* ou *Elvodus* (2) (le saint Aelwod) qui rappelle le mieux celui de saint *Ethelwod*, évêque de Lindisfarne, mort en 740.

Léon MAITRE, *op. laud.*, p. 69. — Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 369. — *Revue Morbihannaise*, II^e année, 1892, p. 171 et suivantes.

Le *plomb argentifère* qu'on rencontre en cette commune a-t-il été exploité par les anciens ? C'est une question à laquelle nous ne pouvons répondre (Léon MAITRE, *op. laud.*, p. 6).

THÉHILLAC (3)

L'époque préromaine n'a laissé aucun vestige à Théhillac.

Epoque gallo-romaine.

L'église actuelle de Théhillac est moderne, mais elle a succédé

(1) *Soc. Acad. de Nantes*, 1889, p. 259 (Léon MAITRE, *De l'emplacement de Grannona*). Voir aussi même auteur : *La Baronnie de La Roche-Bernard* et la carte qui l'accompagne.

(2) *Saint-Elvoy* en français.

(3) Sa superficie est de 1.446 hectares.

à un édifice ayant les caractères de l'architecture gothique, et qui lui-même avait sans doute remplacé un sanctuaire plus ancien. « En examinant le sol et les décombres, écrit M. Maitre » (*La Baronnie de La Roche-Bernard*, p. 62), j'ai rencontré « des briques à rebords qui nous reportent de suite, au moins » au IV^e siècle. »

Voir aussi : *Soc. Acad. de Nantes*, 1890, p. 368 (Léon Maitre, *Questions de Géographie ancienne*. On y trouvera des renseignements intéressants sur l'origine du nom de Théhillac). Même auteur : *La Baronnie de La Roche-Bernard*.

Epoque indéterminée.

Ogée (nouv. édit.) signale au château de *Théhillac*, ou La Cour, des traces de *constructions anciennes*. Tel qu'il est encore aujourd'hui, le château de Théhillac est un vieil édifice situé au bord de vastes prairies. De profondes douves, jadis remplies d'eau, en défendaient l'accès.

OBSERVATIONS

Voici le résultat de notre inventaire dans le canton de La Roche-Bernard. Nous ne comptons que les monuments et les découvertes bien déterminés.

Epoque préromaine : Pierre polie. — Six menhirs ; six dolmens ; dix-sept haches en pierre polie, dont quinze trouvées ensemble. Ces haches sont conservées dans des collections particulières ou des musées. Nous ne comptons pas les haches trouvées dont on a perdu la trace.

Epoque du bronze ou plutôt fin période néolithique. — Huit petits tumulus, deux grands, soit dix tumulus. L'ensemble agglomérés à Méarzein, en Pénestin. — L'un des grands tumulus, fouillé, renfermait deux chambres, recouvertes de dalles posées en encorbellement, un menhir et un alignement de pierres debout. Le mobilier, dolménique, est caractérisé par son analogie avec ceux des dolmens carnacéens.

Epoque du bronze. — Trois haches de bronze ; quatre haches

de plomb; nombreux fragments de haches en bronze et en plomb, et un lingot en bronze. Toutes ces haches à douille et à anneau latéral.

Epoque gallo-romaine : Stations, établissements, enceintes et restiges bien déterminés : Quatorze endroits. — Trouvailles de monnaies : Cinq dont quelques-unes assez nombreuses. — Un four et un pont attribués à l'époque gallo-romaine.

Epoque mérovingienne : Quatre sarcophages. — Un monument. — Une monnaie.

Epoque indéterminée : Cinq enceintes ou retranchements. — Deux souterrains, dont un taillé dans le roc. — Des vestiges.

(Ne sont pas compris dans cette liste les objets recueillis dans les sépultures explorées.)

CANTON DE MUZILLAC (1)

AMBON (2)

Epoque préromaine.

(Pierre polie.)

Ambon possède plusieurs monuments mégalithiques intéressants. En voici la liste :

Menhir, au lieu dit *Le Gutrec*, sur la route de Damgan. Ce menhir a été, à une époque inconnue et certainement ancienne, surmonté d'une croix (Voir planche ci-jointe, fig. 5).

ROSENZWEIG, *Répertoire Archéologique*. — CAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 225. — Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. I, p. 5. — *Catalogue des Monuments*, p. 8.

(1) Les sept communes qui forment le canton de La Roche-Bernard figurent dans cet inventaire. Nous en examinerons les antiquités en suivant l'ordre alphabétique.

(2) Sa superficie est de 3.800 hectares.

Dolmen ruiné à l'est de la Noultte.

Chanoine LE MENÉ, *op. laud.*, t. I, p. 5.

Dolmen, jadis précédé d'une allée près de la chapelle de *Sainte-Julitte*, non loin de Rangliac.

CAYOT-DÉLANDRE, p. 225. — ROSENZWEIG, *Répertoire*. — Chanoine LE MENÉ, t. I, p. 5. — *Catalogue des Monuments*, p. 8.

On ne sait rien de relatif à l'exploration de ces monuments qui ont été vraisemblablement violés à une époque reculée.

Deux *dolmens* ruinés au champ *Rohel*, près du bourg.

Chanoine LE MENÉ, t. I, p. 5 ; CAYOT-DÉLANDRE ; ROSENZWEIG et le *Catalogue des Monuments* ne citent qu'un grand dolmen au champ *Rohel*.

Les deux dolmens du champ Rohel.

Ces deux dolmens ont été explorés le 5 juillet 1881. Voici le compte-rendu sommaire de la fouille.

« Le champ de *Rohel*, section E du bourg, n° 383, renferme deux dolmens à galerie presque parallèles, et situés à environ deux mètres l'un de l'autre. Ils étaient en fort mauvais état, et des excavations pratiquées à leur surface dénonçaient des fouilles antérieures et anciennes. — Le premier dolmen, orienté est-nord-est, se compose de quatorze supports, tous en quartz, à l'exception d'un seul qui est en granit à gros grains, d'une hauteur variant entre 0^m, 60 et 1^m, 40. La galerie a une longueur de 5 mètres et une largeur de 0^m, 70. Il existe une chambre carrée de 2^m, 30 de côté. En dehors et au côté sud de la galerie gît une table de recouvrement de 1^m, 60 sur 1^m, 50. A l'ouest, à 1^m, 20 de la chambre, un menhir debout, de 0^m, 75 de hauteur totale, est profondément enfoui. Un menhir de même dimension est adossé au premier support de la galerie, au côté nord. »

Objets trouvés dans le premier dolmen.

« *Près de la surface*, plusieurs fragments de poteries moderne et du Moyen-Age. — A une certaine profondeur, et en descendant jusque sur le dallage, se trouvaient disséminés dans la chambre et la galerie quelques fragments de *poteries gallo-romaine et celtique*, avec des petits fragments de briques romaines. — Dans l'angle nord-ouest de la chambre, un frag-

ment d'afflotir en silex gris brun de 0^m, 065. — Vers le centre de la chambre, un fragment de rebord d'un *vase celltique* brun. — Vers le côté sud de la chambre, un grattoir semi-circulaire de 0^m, 038, en silex gris jaunâtre. — Près de l'angle sud-est, un galet très poli, de 0^m, 032, reconnu, par M. de Limur, pour un silex rubanné. »

— « Le deuxième dolmen, composé de 16 supports variant entre 0^m, 50 et 1^m, 40 de hauteur, avait encore deux tables de recouvrement légèrement déplacées, l'une posée sur l'entrée de la chambre, l'autre aux deux tiers de la galerie. — Ce dolmen a une longueur totale de 10^m, 50, dont 2^m, 70 sont pris par la galerie orientée vers l'est, avec un petit coude se relevant vers le nord. La chambre forme un rectangle à peu près régulier de 3^m, 50 sur 3 mètres. »

Objets trouvés dans le deuxième dolmen.

« Comme dans l'autre, à la surface, plusieurs fragments de poteries moderne et du Moyen-Age. — Au-dessous de cette couche et jusqu'au dallage, des fragments de *poteries gallo-romaine et celltique*, avec des fragments de briques romaines. — Près de l'angle nord-ouest et dans la chambre, une *lame en silex* gris brun. — A l'intérieur et au côté sud de la chambre, un *éclat de silex* sans caractère déterminé. — Dans la galerie et près de l'entrée de la chambre, un *grand nucleus*, de 0^m, 125 sur 0^m, 080, en silex gris, et encore en partie recouvert de cachalong. Les traces de charbon remarquées sont trop rares pour qu'on puisse dire des sépultures par incinération. »

Bull. Soc. Polym., 1881, p. 123, 124, 125 et 126 ; et même *Bull. et année*, Proc.-Verb. 29 nov., p. 36.

Ce monument — on le voit aisément — a été violé à différentes reprises. Il remonte incontestablement à l'époque de la Pierre polie.

Trouvailles de haches en pierre polie.

Les trouvailles de haches sont fréquentes à Ambon.

Le musée archéologique de la Société Polymathique possède six haches en pierre polie offertes par M. l'abbé Thomas, autrefois vicaire à Ambon. — (*Bull. Soc. Polym.*, 1876, Proc.-

Verb. 29 août). Elles ont été recueillies à Ambon, mais nous ignorons les endroits.

Ont été également trouvés :

Une hache recueillie par M. l'abbé Piéderrière. Nous ignorons le lieu de la découverte (*Revue de Bret. et de Vendée*, 1867, 1^{er} semest., p. 274).

Une hache en diorite, trouvée à *Billton*. Longueur 0^m, 095 ; tranchant curviligne de 0^m, 05 de largeur (Collection Ducourtieux, à Vannes).

Une hache en diorite, trouvée à *Kerlescoet*. Longueur 0^m, 09 ; largeur au tranchant 0^m, 05 (Coll. Ducourtieux).

Nous mentionnerons encore une très intéressante découverte provenant de défrichements faits à *Lienne* :

Une petite hache en fibrolithe, affectant la forme d'un triangle. Longueur 0^m, 07 ; largeur au tranchant 0^m, 045. — Ce petit celt est un vrai bijou. Il était accompagné de deux objets en diorite que nous nommerons *ponçoirs*. L'un de 0^m, 10 de long ; l'autre de 0^m, 07 (Coll. Ducourtieux).

Ces deux derniers objets, bien caractérisés, sont très intéressants (Voir planche ci-jointe, fig. 6, 7, 8).

Epoque du bronze.

Comme remontant très probablement à l'époque des métaux — Bronze ou Fer — nous citerons *deux tumulus* sans monument intérieur. Ces deux tombelles furent explorées le 4 juillet 1881 par la Société française d'Archéologie, réunie en Congrès à Vannes, du 28 juin au 4 juillet 1881. Les fouilles n'ont amené aucune découverte appréciable.

Bull. Soc. Polym., 1881, p. 124. — Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, p. 5.

M. Rosenzweig mentionne aussi *deux tumulus* dans la lande de Borne qui sont, croyons-nous, les mêmes.

Voir aussi Ogée, *nouv. édit.*

Epoque gallo-romaine.

Parmi les objets appartenant à l'époque gallo-romaine trouvés à Ambon, nous citerons :

Un fragment d'une Vénus-Anadyomène, en terre cuite, trouvée sous une pierre et offerte par M. l'abbé Piéderrière au Musée de la Société Polymathique.

Bull. Soc. Polym., 1871, Proc.-Verb. p. 81 et *Liste des objets entrés au Musée*, p. 194.

Une figurine de bronze, découverte au bord de la voie romaine de Nantes à Vannes, dans un champ dépendant de la terre du Grand-Borne, il y a une trentaine d'années, par M. Tallendeau du Montrut. Cette statuette, haute de 127 millimètres, est très intéressante. De style *gallo-romain*, elle représente un *Mercure barbu*, et remonte au 1^{er} ou au 11^e siècle de notre ère. C'est une œuvre originale, dont nous ne connaissons aucune réplique (Voir planche ci-jointe, fig. 9).

M. Tallendeau du Montrut en fit don à M. l'abbé Chauffier qui la possède encore aujourd'hui. Le musée de la Société Polymathique en possède un moulage (Salle II, vitrine L, n° 118).

Bull. Soc. Polym., 1901. (AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, *Notes d'Archéologie romaine*. Quelques statuettes de bronze inédites, la plupart découvertes dans le Morbihan (cinq photographies).

Tout près de l'endroit où a été recueillie cette statuette, dans les nombreux défrichements qui ont été faits, on a trouvé des *tegulae* et des *actiles*. Ces vestiges, tels que ces derniers tuyaux en terre cuite, indiquent l'emplacement d'un établissement romain.

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, *op. cit.*

La voie de Vannes à Nantes, passe à deux kilomètres au nord du bourg d'Ambon.

Chanoine LE MENÉ, p. 5.

Epoque indéterminée.

Près du village du Cosquer, sur une élévation, on remarque une *enceinte circulaire*, de 45 mètres environ de diamètre, avec douves et talus.

ROSENZWEIG, *Répertoire*. — Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, p. 5.

Epoque mérovingienne.

De l'époque mérovingienne, nous ne connaissons qu'un *sarcophage* en pierre, découvert en 1867 dans une rue au midi de l'église. Ce cercueil mesure 2 mètres de longueur, 0^m, 65 de large à la tête, 0^m, 35 aux pieds. Il contenait des ossements presque réduits en poussière. Sur la pierre, servant de couvercle, est gravée une croix.

Bull. Soc. Polym., 1867, Procès-Verbal 26 novembre, p. LXVII.

ARZAL (1)

Nous ne connaissons à Arzal aucun monument, ni aucune découverte remontant à l'époque préromaine.

Epoque gallo-romaine.

La voie de Vannes à Nantes passe à quelques centaines de mètres à l'est de *Lantier* et d'Arzal. Le passage de la Vilaine s'opérait « au moyen d'un bac, qui stationnait d'abord auprès de Noy, et plus tard auprès de l'Isle. »

Chanoine LE MENÉ, *Les Paroisses*, t. I, p. 12. — *Bull. Soc. Polym.*, 1866, p. 7. — 1867, p. 30.

Epoque mérovingienne.

« En creusant des tombes dans le cimetière, on a rencontré parfois des cercueils en granit : ce qui indique une respectable antiquité. »

Chanoine LE MENÉ, *op. laud.*, t. I, p. 13.

(1) Sa superficie est de 2.542 hectares.

BILLIERS (1)**Epoque préromaine (Pierre polie.)**

A noter deux dolmens à la Bate-des-Granges. L'un, à galerie, mesure environ 20 mètres de longueur. Il est entièrement bouleversé. L'autre, à demi ruiné, est prêt à s'écrouler dans la mer. « Sa table, dit Cayot-Délandre, repose encore d'un bout sur l'un de ses supports, en sorte qu'au premier coup d'œil on pourrait le prendre pour un demi-dolmen ; il est placé sur l'extrême bord de la côte, qui est très escarpée en cet endroit. »

ROSENZWEIG, *Répertoire*. — CAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 229. — Chanoine LE MENÉ, t. I, p. 79. — *Catalogue des Monuments*, p. 8.

On ne possède aucun renseignement sur la violation de ces monuments.

Epoque gallo-romaine.

De l'époque romaine, nous ne connaissons qu'une médaille de *Posthume*, trouvée au bourg, et offerte à la *Société Polymathique* par M. le Docteur Jégo, de Muzillac.

ROSENZWEIG, *Répertoire*. — Chanoine LE MENÉ, t. I, p. 79.

Epoque mérovingienne.

Le *Musée de la Société Polymathique* conserve une bague en argent, avec chaton en pierre bleu, trouvée à Billiers, et offerte par M. l'abbé Piéderrière.

Bull. Soc. Polym., 1869, Proc.-Verb. 27 juillet, p. 96.

DAMGAN (2)

Nous ne connaissons, à Damgan, aucune antiquité préromaine.

(1) Sa superficie est de 588 hectares.

(2) Sa superficie est de 1.005 hectares.

Epoque gallo-romaine.

Une médaille de *Trajan*, trouvée dans cette commune, est conservée au *Musée de la Société Polymathique* (Don de M. l'abbé Piéderrière).

ROSENZWEIG, *Répertoire*.

LE GUERNO (1)

On ne connaît aucun monument mégalithique au Guerno. Aucune trouvaille préromaine, faite en cette commune, n'a été enregistrée.

Epoque gallo-romaine.**§ I. — Vestiges romains.**

« A un kilomètre au nord du bourg du Guerno, on a trouvé en 1848, en ouvrant le chemin vicinal de Questembert, une très grande quantité de briques romaines, provenant, sans doute, d'antiques constructions. »

CAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 234. — ROSENZWEIG, *Répertoire*. — Chanoine LE MENÉ, t. I, p. 307. — *Catalogue des Monuments*.

« Je visitai ce lieu, écrit Cayot-Délandre (p. 234), où je trouvai, à la surface du sol, de nombreux fragments de ces briques ; la voie romaine de Nantes à Vannes passe à un myriamètre au sud de ce point. »

Le *Catalogue des Monuments du Morbihan* signale aussi d'autres vestiges romains près du bourg (p. 8).

§ II. — Trouvailles de monnaies romaines.

Le *Musée de la Société Polymathique* conserve une médaille

(1) Sa superficie est de 974 hectares.

d'or de l'empereur *Valentinien*, trouvée près du Guerno (Envoi de M. l'abbé Piéderrière).

Procès-Verbaux (inédits) des séances de la *Société Polymathique*. Séance du 25 février 1862, p. 151 du tome II.

Découverte, en 1878, de 2 000 monnaies romaines, dans la commune du Guerno. « Ces médailles sont presque toutes en cuivre et frappées à l'effigie des empereurs qui ont régné de la fin du 1^{er} siècle jusqu'à la moitié du III^e; elles étaient enfermées dans un vase de terre grossière et enfouies à une très petite profondeur sous terre. »

Bull. Soc. Polym., 1878, Proc.-Verb. 31 décembre, p. 258.

Voici quelques détails complémentaires sur cette trouvaille : Cette découverte était l'œuvre d'une petite bergère. Le recteur qui avait eu le soin de recueillir le trésor, avait pris ses mesures pour en tirer le meilleur parti possible au profit de sa petite paroissienne. Plusieurs pièces furent vendues à des musées, « mais, écrit l'auteur, il en reste encore un assez grand nombre... Nous pouvons compter sur l'envoi prochain à la Société, de toutes celles qui se trouvent entre les mains de M. le Recteur du Guerno. »

Bull. Soc. Polym., 1879, Proc.-Verb. séance du 30 décembre, p. 268.

MUZILLAC (1)

Epoque préromaine.

(Pierre polie.)

De cette époque il ne subsiste plus qu'un *dolmen* incomplet auprès du village de *Cohtyér*, sur la limite nord-est du territoire.

CAYOT-DÉLANDRE, *Le Morbihan*, p. 227. — ROSENZWEIG, *Répertoire*. — Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 26. — *Catalogue*, p. 7.

On ne sait rien sur l'exploration de ce monument.

A signaler, au bord de l'étang de *Penmeur*, sous l'eau actuellement, et ne découvrant que très rarement, une roche à cupules, connue dans le pays, et dite *Pierre à sacrifices*.

(1) Sa superficie est de 3.788 hectares.

Près de l'étang, on remarque encore un *cercle ellipsoïde de pierres*, dont l'extrémité émerge seulement de terre.

Il y a là une fouille à faire.

(Renseignements dus à l'extrême obligeance de notre distingué collègue M. Ducourtioux).

Comme trouvaille, nous citerons une hache en pierre, recueillie par M. Piéderrière. — *Revue de Bret. et de Vendée*, 1867, 1^{er} semestre, p. 274.

Une autre hache en diorite, ébauchée, long. 0^m, 130, donnée au *Musée de la Société Polymathique* par M. Délivré (N° 335 du Catalogue).

Epoque des métaux.

Vers 1840, on a rasé un *beau tumulus*, situé entre le bourg et l'étang de Penmeur.

Nous n'avons aucun autre renseignement relatif à ce monument. Peut-être contenait-il un dolmen et doit-il être plutôt placé parmi les monuments mégalithiques de la *Pierre polie*.

CAYOT-DÉLANDRE, p. 227. — Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 26.

Dans les landes de la région, nous a dit M. Ducourtioux, on trouve beaucoup de *petites tombelles* qui doivent vraisemblablement remonter à l'époque des métaux.

Il en a compté sept ou huit non loin de l'étang de Penmeur.

Il y a une exploration à faire et à examiner si ces petits tumulus sont à *stones-cists* ou sans chambre intérieure.

Epoque gallo-romaine.

La grande voie romaine traverse l'étang de Penmeur. On en remarque les traces des deux côtés.

Renseignements de M. Ducourtioux.

« On voit quelques restes de maçonneries, derniers vestiges du château de Penmeur, écrit Cayot-Délandre, forteresse féodale qui avait probablement succédé à un *camp romain* ; car l'emplacement qu'il occupait était admirablement choisi pour surveiller la voie de Nantes à Vannes, qui passe à peu de distance de ce point. » (*Le Morbihan*, p. 227.)

Tout porte à croire que les Romains, comme le dit aussi

Ogée, ont utilisé cette position remarquable et si bien placée près de la voie. Du reste, de tous côtés dans la région, les débris romains abondent. (OGÉE, *Dict. de Bretagne*, art. *Muzillac*.)

Epoque indéterminée.

§ I. — *Enceinte de Penneur.*

Au sud et sur le bord de l'étang de Penneur, on remarque une *enceinte de forme presque circulaire*. Ce retranchement est placé sur la pointe d'un coteau d'où l'on plonge sur ce vaste et sinueux étang.

CAYOT-DÉLANDRE, p. 227. — ROSENZWEIG, *Répertoire*. — Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 26.

Ce retranchement doit-il être attribué aux Romains ? Peut-être, et dans ce dernier cas il était destiné à protéger la voie, qui passe un peu plus au nord, et qui longe les villages de Lannach, de Bréhotty et de Kerlan, pour se rendre à Vannes ?

M. Ducourtioux nous a également signalé, à 10 mètres de la voie romaine et sur les bords de l'étang de Penneur, des *petits talus*, en forme de redan. Peut-être s'agit-il du même retranchement que le précédent. C'est à vérifier sur place.

Quoi qu'il en soit, les Romains, s'il s'agit d'eux, auraient eu en cet endroit deux enceintes et même trois, s'il n'y a pas double emploi.

§ II. — *Découverte de tombeaux antiques.*

Nous extrayons le passage suivant du *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes* : « M. Nau lit une lettre de M. le « Préfet annonçant la découverte à Muzillac de *tombeaux* « *antiques*. M. Bizeul a été chargé de les examiner, il fera « son rapport. »

Bull. de la Soc. Archéo. de Nantes, 1849, p. 321, Proc.-Verb. séance du 5 avril 1849.

Nous n'avons pas retrouvé la trace du rapport et nous ignorons à quelle époque appartiennent ces *tombeaux antiques*.

§ III. — *Penneur.*

Le château de *Penneur*, berceau de la famille de ce nom (1), était construit sur une langue de terre qui s'avance dans l'étang de Penneur. Voici ce qu'en dit Ogée : « En 1290, « existait encore dans le territoire de Mussilac le château de « Pennemur. Sa situation avantageuse sur un rocher escarpé, « environné d'un étang large et profond où la mer montait « alors, son entrée d'environ 80 pieds de largeur, rendaient « cette place une des plus fortes de Bretagne. On n'y voit plus « que des ruines, avec quelques souterrains presque comblés. « On ne sait rien de positif sur le temps où il fut construit : il « est à croire qu'il fut bâti par les Romains ; ce qui le fait « soupçonner, c'est le chemin tracé par cette nation... »

« Cette seigneurie fut donnée à l'abbaye de Prières par le « duc Jean Le Roux, fondateur de cette communauté... Il y « avait au ^{xiii}^e siècle des seigneurs de Pennemur. Ce nom « se trouve dans le titre de fondation de l'abbaye de Prières, « par le duc Jean Le Roux. »

OGÉE, *Dict. de Bretagne*, 1843. Art. *Bourg-Péaule-Mussilac*, p. 100.

Le château de Penneur, aujourd'hui propriété de notre collègue M. Ducourtieux, semble avoir été détruit par un incendie, à une époque qu'on ne peut fixer. En 1858, en y construisant une nouvelle habitation, on a mis des substructions à découvert et on a trouvé *plusieurs objets en fer, des boulets de pierre* et quelques pièces de monnaie (2).

(1) Josselin vivait en 1252, Roland en 1266, 1274, 1277, et 1281. — C'est à Penneur que furent détenus quelques-uns des otages, donnés en 1363 par Charles de Blois à Jean de Monfort, lors du traité d'Evran (Dom LOBINEAU, *Preuves*, t. II, p. 318. — Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 27. — CATOT-DÉLANDRE, p. 227).

C'est une preuve que la place était forte et, de plus, qu'elle était confortable, étant donné l'importance des personnages qui appartenaient à de puissantes maisons bretonnes.

(2) « Un aveu de l'abbaye de Prières, datant du ^{xv}^e siècle, 1496, donne sur le château de Penneur le renseignement qu'il est détruit et que les ruines appartiennent à l'abbaye. On sait que bon nombre de forteresses furent abattues à l'occasion du mariage d'Anne de Bretagne et de Charles VIII ; cependant des traces évidentes d'incendie ont été remarquées et feraient croire à la des-

Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 27.

Il y a tout lieu de croire que l'*oppidum* romain de Penmeur fut occupé dès l'époque mérovingienne.

NOYAL-MUZILLAC (1)

Epoque préromaine.

(Pierre polie.)

Nous trouvons en Noyal-Muzillac, sans aucun renseignement relatif à leur exploitation, les monuments suivants :

Au nord du village de *Kerluré*, entre ce village et celui de Kermabalan, un *dolmen* bouleversé.

Catalogue des Monuments, p. 8. — Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 50. — *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1867, 1^{er} semestre, p. 273 (Abbé PIÉDERRIÈRE, *Noyal-Muzillac* (Morbihan). — ROSENZWEIG, *Répertoire*.

Lande de *Pratello*, un *dolmen* ruiné.

Catalogue des Monuments, p. 8. — Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 50.

Deux autres *dolmens* sur la lande située entre la *Maison-Neuve* et *Cocar*.

Revue de Bretagne et de Vendée, 1867, 1^{er} semest., p. 273 (Abbé PIÉDERRIÈRE, *op. cit.*)

Enfin, comme trouvailles remontant à cette époque, nous connaissons :

truction violente du château dans un siège quelconque avant le mariage d'Anne de Bretagne.

« Aujourd'hui, il reste bien peu de choses des ruines. On voit les bases des deux tours sises de droite et de gauche du pont-levis, du côté nord-ouest on trouve la base d'une autre tour, de même que différentes bases de murs, mais l'ensemble du vieux castel n'est pas retrouvé, n'est probablement pas retrouvables. Les anciens se rappellent avoir vu l'entrée d'un souterrain à l'est du côté du moulin. Ce moulin, qui touche à la butte en forme de tête de cheval sur laquelle était placé Penmeur, a été construit autrefois avec des pierres qui furent extraites des ruines... »

(*Quelques mots sur l'ancien château de Penmeur en Bourg-Paul-Muzillac*, par MM. Piéderrière, Bézard, Burgault, Marquer). Manuscrit inédit conservé aux Archives de la Société Polymathique, n° 138, avec plan du château.

(1) Sa superficie est de 4.888 hectares.

Une *hache* en diorite, longue de 0^m, 108, trouvée à *Pomtin*, qui est aujourd'hui au *Musée de la Société Polymathique* (n° 392 du Catalogue).

ROSENZWEIG, *Répertoire*. — Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 50.
— Don de M. Piéderrière.

Une *dalle en quartz lydien*, polie, longue de 0^m, 200, trouvée également à Pomin, qui est aussi au *Musée de la Société Polymathique* (n° 393 du Catalogue).

Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 50. — Don de M. Piéderrière.

Une *hachette* en diorite, à tranchant obtus, trouvée à l'*Elvéno*, conservée à Muzillac.

Renseignement de M. Ducourtioux.

« Il m'a semblé voir, dit M. l'abbé Piéderrière, les ruines de quelques autres (dolmens) encore, mais si mal conservées que je n'ose rien affirmer. »

Revue de Bret. et de Vendée, 1867, 1^{er} semest., p. 273.

Epoque gallo-romaine.

Les Romains ont laissé des vestiges intéressants à Noyal-Muzillac.

§ I. — Les thermes de l'Elvéno.

En 1859, MM. Louis Galles et l'abbé Piéderrière, délégués de la *Société Archéologique du Morbihan*, découvrirent et fouillèrent des substructions romaines importantes au village de l'Elvéno. Ils mirent à jour les restes d'une construction composée de trois pièces dont deux avec hypocauste. Elle « renfermait trois chambres, écrit M. Piéderrière, le *calidarium*, le *tepidarium* et le *frigidarium*. Les piliers, « en briques, étaient assez bien conservés, ainsi que quelques « tuyaux. Nous avons constaté une quantité de cendre. »

Bull. Soc. Archéo. du Morbihan, 1859, p. 80, avec plans.
— Même Société, *Procès-Verbaux*, 75^e séance, 25 octobre 1859.
Idem, 27 septembre 1859. — *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1867, 1^{er} semest., p. 274 (Abbé PIÉDERRIÈRE, *Noyal-Muzillac* (Morbihan)).

Tout porte à croire que nous sommes bien en présence de thermes, bien que les explorateurs n'en parlent pas.

§ II. — *Vestiges Romains de Keroyant.*

Les différents auteurs qui se sont occupés des antiquités de cette région citent des ruines romaines à *Keroyant*.

Catalogue des Monuments, p. 8. — ROSENZWEIG, *Répertoire*. — Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 51.

§ III. — *Ruines romaines au Manoir de Carné.*

« A la porte de la ferme qui a remplacé l'antique manoir de Carné, dans le grand champ, et à droite comme on y entre, se trouvent des briques à rebords et le tracé d'un mur. »

« Un peu plus loin, au sud, mêmes indices. »

Revue de Bret. et de Vendée, 1867, 1^{er} semest., p. 274 (PIÉDERRIÈRE, *op. cit.*)

« Le manoir de Carné est assis sur des ruines romaines, » dit aussi le chanoine LE MENÉ, t. II, p. 51.

§ IV. — *Voie romaine. — Débris romains à Grâce et au Pont-Marchant. — Monnaies romaines.*

Un fragment de la voie de Nantes à Vannes, passe près de *Notre-Dame-de-Grâce*, de *Liniac* et de *Keralto*. (Chanoine LE MENÉ, t. II, p. 51). — « La route romaine de Vannes vers Nantes, écrit M. Piéderrière, passe au sud de Noyal-Muzillac, et est bien conservée dans les landes du *Camp* et de *Liniac*. Malheureusement, le chemin vicinal de cette dernière commune à Marzan en a effacé environ un kilomètre en la remplaçant. »

« Dans la lande de *Grâce*, sur les bords de cette route, on remarque en deux endroits des débris de constructions romaines. »

« Vers le *Pont-Marchant*, il y a encore des briques, et les apparences d'un tronçon de route, qui semble se diriger vers l'embouchure de la Vilaine. »

« J'ai trouvé aussi, ajoute M. Piéderrière, *différentes pièces de monnaies des empereurs romains*, et j'en ai remis quelques-unes au Musée de Vannes. »

Effectivement, nous voyons au *Musée de la Société Polymathique*, des monnaies de *Claude le Gothique* et de *Faustine*, trouvées en Noyal-Muzillac et offertes par M. Piéderrière. (Don fait en 1858. *Bull. Soc. Polym.*, 1858, p. 76.) — *Revue de Bret. et de Vendée*, 1867, t. XXI, 1^{er} semest., p. 274 et 275 (Abbé PIÉDERRIÈRE, *op. cit.*).

§ V. — Vestiges romains à Bodrefaux.

« Entre les villages de *Bodrefaux* et de *Kermoridon*, dans le grand champ de cette dernière ferme, est une lande boisée qui est à côté ; il y a une quantité de briques à rebords. *Ils sont même si nombreux par endroits qu'ils forment le sol.* A côté, sur la partie sud du commun de Lanvais, on remarque des trous qui ressemblent à des carrières et des tronçons de routes. J'ai toujours pensé que les Romains avaient là une fabrique de tuiles, dit M. Piéderrière. »

Revue de Bret. et de Vendée, 1867, t. XXI, 1^{er} semest., p. 274 et 275 (Abbé PIÉDERRIÈRE, *op. laud.*).

Epoque indéterminée.

On remarque une butte assez élevée, entre Berric et Noyal-Muzillac, près du chemin qui conduit d'un bourg à l'autre, et au bord d'un ruisseau.

Est-ce une butte féodale, est-ce un tumulus ? — C'est une question à trancher sur place en y pratiquant des fouilles.

Bull. Soc. Polym., 1881, Proc.-Verb. 26 avril, p. 15.

OBSERVATIONS

L'inventaire des monuments et des trouvailles antiques du canton de Muzillac donne le résultat suivant. Nous ne comptons, bien entendu, que les antiquités bien déterminées.

Epoque préromaine : *Pierre polie.* — Un *menhtr.* — Onze *dolmens.* — Quatorze *haches* en pierre polie. Ces haches sont conservées dans des collections particulières ou des musées. Nous ne comptons pas les haches trouvées dont on a perdu la trace. — Deux autres objets (*ponçoirs*) en diorite polie. — Une *roche légendaire à cupules.* — Un *cercle de pierres.*

Période du bronze. — Un grand tumulus, deux de moyenne grandeur et huit petits, en tout onze *tumulus.*

Epoque gallo-romaine : *Stations, établissements, enceintes et vestiges* bien déterminés : Onze endroits (Découverte de thermes à l'Elvéno, en Guerno). — Trouvailles de monnaies : quatre, dont deux *trésors*, l'un de 2000 monnaies. — Une *statuette en bronze* remarquable. — Une *statuette en terre cuite.*

Epoque mérovingienne : Un *sarcophage* ; *plusieurs* à Arzal (on n'en précise pas le nombre). — Une *bague en argent* avec chaton.

Epoque indéterminée : Deux *enceintes* ou *retranchements.* — Des vestiges de constructions. — Plusieurs *tombeaux antiques* à Muzillac. — Une *butte* en terre.

(Ne sont pas compris dans cette liste les objets recueillis dans les sépultures explorées.)

TABLEAU ANALYTIQUE & CONSIDÉRATIONS

En résumé, nous avons retrouvé :

De l'**Epoque préromaine :** *Pierre polie.* — *Sept* menhirs, *dix-sept* dolmens, *vingt-neuf* haches en pierre polie conservées dans des *Musées*, *deux* autres objets en diorite polie, *une* roche légendaire à cupules, *un* cercle de pierres.

Période du bronze : *Vingt-et-un* tumulus, dont trois de grandes dimensions, *trois* haches en bronze, de nombreux fragments de haches en bronze, *un* lingot de bronze, *quatre*

haches en plomb, de nombreux fragments de plomb. — Toutes les haches à douille et à anneau. Type *Larnaudien*. — A noter que les *dix* tumulus agglomérés à Mearzein (Pénestin) semblent plutôt appartenir à la fin de l'époque néolithique. Dans tous les cas, ils sont seulement de la première période de l'âge du bronze. — Resterait donc *onze* tumulus appartenant franchement à l'époque du bronze.

De l'**Epoque gallo-romaine** : *Vingt-cinq* endroits où ont été observés des substructions ou des vestiges romains dont des *thermes*, *neuf* trouvailles de monnaies dont plusieurs assez nombreuses et *un trésor* de 2.000 pièces, *un* four et *un* pont attribué à l'époque romaine, *une* statuette de bronze, *une* statuette de terre cuite.

De l'**Epoque mérovingienne** : *Cinq* sarcophages en pierre, plusieurs autres à Arzal (sans indication du nombre), *un* monument, *une* monnaie, *une* bague.

D'**Epoques indéterminées** : *Sept* enceintes ou retranchements, *deux* souterrains, *deux* vestiges de constructions, *plusieurs* tombeaux, *une* butte de terre.

Soit de l'**Epoque préromaine** : *trente-huit* sépultures bien déterminées et plus de *quarante* objets entiers, conservés dans des Musées et classés. On avouera que nombreuses sont les provinces de France qui ne possèdent pas autant de monuments préhistoriques, et qui n'ont pas dans leurs Musées des objets dont l'authenticité et la provenance soient aussi sûres. Il faut tenir compte aussi du grand nombre de monuments mégalithiques et de tumulus qui ont disparu dans le cours des siècles.

Des *dix-sept dolmens* cités, quatre ont été explorés scientifiquement, et, sur ces quatre, deux seulement, sous un tumulus, étaient inviolés. Quoi qu'il en soit, le mobilier recueilli caractérise l'époque de la *Pierre polie*. Si, dans les deux dolmens bouleversés d'Ambon, on a rencontré des poteries dolméniques associées à des objets céramiques romains, on n'a trouvé *aucune trace* de poterie qui caractérise franchement l'époque des métaux.

Tous ces dolmens se rattachent étroitement aux groupes mégalithiques des rivages du Morbihan. Quelques-uns, parmi

eux, confinent peut-être de près à l'époque des métaux, mais rien, aucun objet mobilier, ne peut prouver qu'ils en font partie. Nous faisons des vœux pour que ces monuments, dolmens et menhirs, soient préservés de la destruction. Rien à dire des haches en pierre polie qui, sauf quelques exceptions, sont en diorite et plutôt communes. À noter cependant la très intéressante petite trouvaille d'Ambon.

Que pouvons-nous dire des *vingt-et-un* tumulus ? Assurément rien ! Ils ne recouvrent pas de grands monuments. C'est à peu près tout ce que nous savons d'eux. Il serait à souhaiter qu'on fouille ceux d'entre eux qui ne l'ont pas été. L'exploration du grand tumulus de Méarzein (Pénestin) a donné lieu à de très intéressantes observations.

Les objets de bronze ou de plomb recueillis appartiennent au type *Larnaudien*.

N'oublions pas de dire aussi que de Pénestin à Guérande des *oppida* sont échelonnés tous le long de la côte. On en reconnaît les vestiges sur toutes les pointes avancées. Ils tendent à démontrer l'importance de l'occupation gauloise dans ces parages.

Les *vingt-cinq* vestiges d'établissements romains et les trouvailles de la même époque que nous avons mentionnés, prouvent également l'intensité de l'occupation romaine dans cette région sillonnée de voies et couverte de stations et d'habitations. À noter tout particulièrement, les *thermes* de l'Elvéno, les nombreux vestiges des environs de l'*Isle* et la *statuette* découverte à Ambon.

Les *temps mérovingiens*, comme presque partout, ne sont marqués que par des *cercueils de pierre* et quelques vestiges de substructions assises sur des restes romains.

Les *sept retranchements* que nous plaçons dans les paragraphes : *Epoque indéterminée*, peuvent tout aussi bien appartenir à l'époque préromaine qu'à la période romaine. Des fouilles seules, en admettant encore qu'on trouve des débris de poteries, pourraient aider à les identifier. Toutefois nous croyons — nos explorations dans la région de Pontivy nous

l'ont démontré — que bon nombre d'entre eux remontent à l'époque préromaine et sont dus aux gaulois-armoricains.

Concluons. — La côte morbihannaise, de la pointe du Halguen à l'embouchure de la Vilaine, à la rivière de Pénérf, limite de la région dont nous avons recherché les monuments, en s'étendant jusqu'à 12 kilomètres environ à l'intérieur des terres, a été occupée dès les temps les plus reculés. Les rites, qui ont été observés dans les quelques monuments scientifiquement explorés, doivent être attribués aux mêmes peuplades qui ont érigé les monuments qui couvrent les bords du golfe du Morbihan, la région de Carnac et de Quiberon.

Nous n'avons recueilli malheureusement aucune trace du mode de sépulture : *incinération* ou *inhumation*.

Les tombelles que nous avons signalées marquent une nouvelle phase dans la civilisation dont le début a été observé à Méarzein. Ces monuments sont-ils dus aux peuplades néolithiques armoricaines où sont-ce les sépultures d'une race nouvelle ? Le problème est à l'ordre du jour et n'est pas encore prêt d'être résolu, croyons-nous.

Nous avons terminé. Ce travail — nous l'avons dit au début — s'adresse aux chercheurs et à ceux qui s'occupent de notre histoire primitive. Il donne une vue d'ensemble sur les civilisations primitives qui se sont succédées dans la région du sud-est du Morbihan. Entrepris pour chaque canton, il rendrait un important service et éviterait des recherches difficiles et fort longues (1). Il n'a assurément rien d'attrayant. C'est un travail à consulter plutôt qu'une lecture à faire.

AVENEAU DE LA GRANCIÈRE,

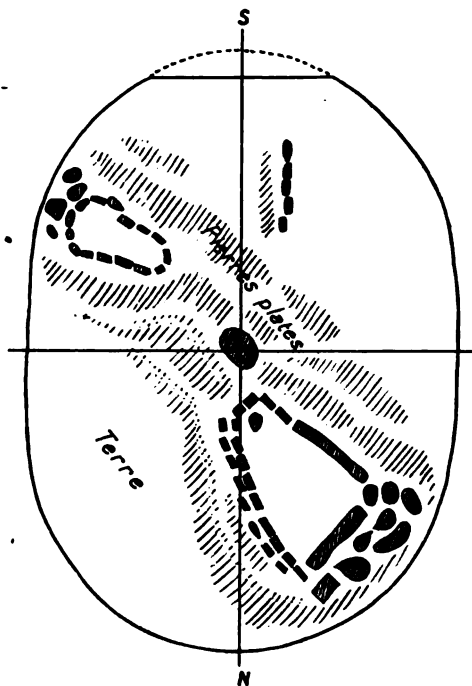
Président de la Société Polymathique du Morbihan,
Associé-Correspondant National de la Société des
Antiquaires de France.

Moustoir-Lan, par Pontivy, 31 août 1903.

(1) Voir : AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, *Le Préhistorique et les époques Gauloise, Gallo-Romaine et Mérovingienne, dans le centre de la Bretagne-Armorique* (47 figures et 3 cartes). — Vannes, Galles, 1903.



Fig. I



*Plan du Tumulus de Mearzein
D'après un dessin de M. Henri Quilgars*

Fig. II



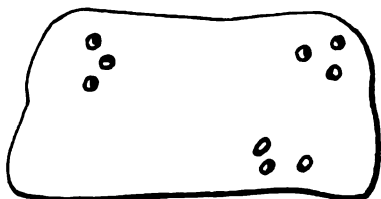
*Vase en terre noire
(Tumulus de Mearzein)
D'après un dessin de M. Henri Quilgars*

Fig. III



*Vase en terre noire
(Tumulus de Mearzein)
D'après un dessin de M. Henri Quilgars*

Fig. IV



Dalle support avec trois séries de trois cupulus (Tumulus de Méarzein) D'après un dessin de M^r Henri Quilgars

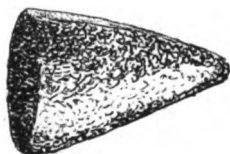
Fig. V



*Menhir du Guirec
(Ambon)*



Fig. VI



*Trouvaille du Lienne
(Ambon)
Collection Ducourtioux.*

Fig. VII



*Le Mercure d'Ambon
(Musée de la Société Polymathique)*



Le Vaisseau « La Couronne »⁽¹⁾

Le port de La Roche-Bernard était florissant au xviii^e siècle et peut-être l'avenir ressuscitera-t-il son commerce et l'activité de son transit. Il fut choisi par les ingénieurs de Louis XIV pour la construction et le lancement du plus grand navire qui fût alors, à cause de multiples avantages de sécurité qui subsistent encore, et surtout à cause du voisinage de la forêt de La Bretesche, que la Révolution adépouillée de ses plus beaux arbres, mais qui en comptait un nombre considérable autrefois.

Les notes que nous donnons ci-après, proviennent des mémoires de l'amiral Thévenard, conservées à l'arsenal de Lorient :

Le vaisseau *La Couronne* fut construit au pied de La Roche-Bernard, par Charles Morieu, natif de Dieppe, et lancé en 1637. Il était alors considéré comme un chef-d'œuvre d'architecture navale, et les marins s'étonnaient beaucoup de voir cette grande masse manœuvrer avec plus de facilité et même de vitesse qu'un petit brûlot. Il vint le 13 juillet 1638 rejoindre, devant Fontarabie, l'armée commandée par l'archevêque de Bordeaux. Il y fit l'admiration des marins français et de ceux des nations voisines.

Il avait 120 pieds de quille, mais sa longueur totale de mât de pavillon jusqu'à l'extrémité de l'éperon sur lequel on voyait un Hercule monté sur une Hydre, était de deux cents pieds. La largeur totale, épaisseur des deux plats bords comprise, était au maître bau de quarante-six pieds.

La hauteur de la quille, au haut de la dunette, était de soixante pieds. Le grand mât, y compris les mâts de hune, de perroquet et la gaule de pavillon, de deux cent seize pieds, avec un diamètre de trois pieds huit pouces au niveau du pont.

(1) Ce document complète la note de M. de Boceret sur le vaisseau *La Couronne*, qui a paru dans le dictionnaire Ogée, édition Marteville et Varin, 1813.

Le mât de misaine avait quatre-vingt-quatorze pieds ; celui d'artimon soixante-seize pieds ; celui de beaupré quatre-vingt onze pieds.

La grande vergue comptait quatre-vingt douze pieds de longueur, et deux pieds deux pouces de diamètre à son milieu.

Dans la construction du navire on employa des chevilles de fer que l'on répartit suivant la force d'échantillon des bois. On en voyait de six pieds de longueur.

On le perça de soixante-douze sabords pour recevoir autant de canons de fonte espacés de onze pieds entre eux.

Le chomard pour hisser le mât de hune et la grande vergue, pesait mille quatre cents livres, sans compter l'essieu et les roues en fer. Le jeu des voiles contenait six mille aunes de toile, dont le lez était plus étroit qu'à l'ordinaire ; la voile était ainsi renforcée d'un plus grand nombre de coutures, ce qui permettait de ne pas doubler la toile. Le gros câble avait vingt-quatre pouces de circonférence ; étant neuf il pesait quatorze mille livres.

A l'arrière du vaisseau était deux soutes l'une au-dessus de l'autre, l'une en bas pour les poudres, et l'autre pour le biscuit. La petite Sainte-Barbe au-dessus avait quatre canons et la grande Sainte-Barbe en avait quatre aussi pour battre en galère, c'est-à-dire en retraite, c'était le logement des canoniers et des gargousiers.

La chambre du commandant était au-dessus des Saintes-Barbes, sa longueur était de trente pieds sur vingt-six de largeur et sept de hauteur. Les logements de l'équipage étaient aussi très spacieux ; le capitaine d'infanterie, le lieutenant de vaisseau, le maître d'équipage et les aumôniers occupaient la grande dunette. Dans la seconde dunette, au-dessous, habitaient les pilotes, les contremaitres et les quartiers-maitres, ils étaient quarante et chacun avait sa cabine. Enfin, au-dessous de tout cela, était la plate-forme à l'arrière de laquelle, près du pavillon, on voyait trois fanaux en cuivre doré avec des carreaux de talc. Celui du milieu avait douze pieds de hauteur sur vingt-quatre de circonférence, les deux autres étaient plus petits, on allumait dans chacun douze livres de chandelle à la fois. Dans la cale étaient trois cuisines : l'une pour le capitaine du vaisseau, l'autre pour le capitaine d'infanterie, et la troi-

sième, la plus grande, pour les matelots et soldats. La grande chaudière de cette dernière contenait huit barriques d'eau, la seconde six, et à côté de la grande cuisine étaient deux fours. Tous ces établissements en bois doublé du fer blanc le plus fort.

Le vaisseau contenait en outre des parcs à bestiaux, à volailles et à tortues.

Enfin, le grand pavillon de France que l'on arborait au grand mât coûtait onze mille écus.

Ces dimensions, qui paraissaient extraordinaires à nos ancêtres, sont aujourd'hui bien dépassées, mais l'arrivée de *La Couronne* dans un port devait être incomparablement plus majestueuse que celle de nos plus grands steamers.

Il est curieux de comparer l'équipage d'un tel vaisseau à celui qui est actuellement nécessaire à nos navires de guerre.

En voici le détail :

Capitaine : M. de Launay Rasily. — Appointements par mois : trois cents francs.

Lieutenant-Capitaine : M. Coquet de Brouaye. — Appointements par mois : cent francs.

Enseigne : M. le Prévost d'Orléans. — Appointements par mois : cinquante francs.

- Capitaines d'armes, trois ; Sergents, deux ; Caporaux, six ; Anspessades, six ; Prévôt, un ; Aumônier, un ; Chirurgiens et Fraters, six ; Maîtres d'équipage, deux ; Contremaîtres, quatre ; Quartiers-maîtres, seize ; Pilote hauturier, selon les cas, un ; Pilotes cotiers d'Espagne, de Saintonge et de Bretagne, six ; Maître-charpentier, un ; Charpentiers, quatorze ; Tonneliers, deux ; Maîtres-valets, huit ; Maîtres-coqs, trois ; Maître-canonier, un ; Canonniers et boute-feu, cinquante-quatre ; Armuriers, trois ; Matelots ayant tous certificat de long-cours, cinq cents. — Total de l'équipage : Six-cents quarante-trois.



ALCOOLISME

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESSIEURS,

Tant d'écrivains éminents ont gémi sur l'alcoolisme ou l'ont attaqué avec rage et habileté, qu'il est presque ridicule à moi de présenter un rapport sur ce sujet, et devant un tel public.

Alors surtout que tant de flots de l'encre la plus mordante, tant des plus grands efforts de l'esprit, se sont entassés, grimpant les uns sur les autres, épuisés parfois, vaillants à nouveau, stériles toujours, au pied de cet énorme rocher d'airain qu'est l'alcoolisme, qui, loin d'en être atteint, s'élève chaque jour. Telles ces îles volcaniques sorties de l'Océan, qui grandissent sans cesse, malgré l'énergie de ses vagues et la force de ses ouragans. Et il monte sous l'œil contrôleur des Pouvoirs publics qui semblent le protéger ! Hélas, ils sont loin de mériter les critiques du fabuliste : dans la *Poule aux œufs d'or* !

Dans sa sortie plus clinquante que géniale, Gambetta a dit : « Le Cléricalisme voilà l'ennemi ! » Tous les naïfs l'ont cru, tous les déréglés et les assoiffés l'ont affiché. S'il eût dit, avec justesse : « L'un des ennemis, c'est l'alcoolisme, c'est l'ivrognerie ! » Combien il eût été amoindri !

Donc, à quoi bon ce rapport ?

C'est dans le programme !

Mais alors, n'est-ce pas plutôt la faute, non du programme, mais de ceux du brillant état-major de ce Congrès qui, par erreur ou illusion de personne, se sont adressés à moi, me croyant armé comme les autres, pour sabrer le terrible animal !

Et qui sait après tout ?

Puisque les plus beaux rapports n'ont jamais rien produit, peut-être un mauvais !...

Le mauvais cognac n'est-il pas le plus redoutable !

Tout d'abord il me semble très inutile de donner des chiffres, des statistiques, pour deux raisons :

La première, c'est que je n'en possède point. On m'a demandé ceci au bord de la mer (dont le liquide est bien moins terrible) où je n'avais ni livres, ni brochures quelconques, à peine un vieux petit dictionnaire où l'alcoolisme n'est même pas marqué.

Donc tant pis pour l'assistance, elle n'aura pas les jolis chiffres habituels, sauf ceux-ci que, par hasard, j'ai lu sur un journal :

En 1830, la France avait environ 281.000 cabarets.

En 1896 (avec deux provinces en moins), le nombre dépassait 424.000.

Pendant que cette dégringolade en avant s'accroît en France, la consommation d'alcool diminue sérieusement dans diverses nations, telles l'Allemagne, la Suède, la Norvège, les Etats-Unis.

La deuxième raison, c'est que les statistiques n'atteignent pas l'esprit, encore moins les appétits qu'il faudrait détourner, et encore moins la conscience, la vraie citadelle contre l'ennemi, qui, si Dieu laisse faire, n'existera de plus en plus qu'à l'état de ruines, dans nos futures générations (1).

(1) Bien que ce rapport ne concerne point uniquement le canton de La Roche-Bernard, voici quelques chiffres que j'ai pu me procurer en dernier lieu, pour la Roche-Bernard. Antérieurement à la loi ou décret, de 1886 je crois, qui laisse à tous le droit de tenir cabaret sans autorisation préfectorale, la ville de la Roche-Bernard comptait 38 débits.

En 1902, elle en possédait (1) 51.

La consommation d'alcool pur, depuis la fin de 1900, date de l'augmentation des droits, s'est élevée pour le canton de La Roche-Bernard, y compris la commune de Péaule qui fait partie de Questembert : à 348 hectolitres en 1901 ; à 375 hect. en 1902 ; à 246 hect. pour les six premiers mois de 1903, ce qui indiquerait 492 pour l'année entière.

Je n'ai pu me procurer les années antérieures à la loi.

Cela semble marquer une progression. Et pourtant les droits ont été portés de 156 fr. 25 par hect. à 220 francs, par la loi du 29 décembre 1900.

Mais peut-on soutenir que le but principal de cette surélévation des droits a été de combattre l'alcoolisme plutôt que créer des ressources nouvelles ? Autant hasarder peut-être que l'augmentation récente du prix des tabacs a été faite pour en réprimer l'excès de consommation.

Est-il besoin de faire une distinction entre l'alcoolisme et l'ivrognerie. Ils vivent séparément assez souvent, et ne sont pas toujours mariés, bien que, quand ils le sont, ce soit un couple très assorti.

Mais fréquemment l'alcoolisme vit en célibataire, se bornant à des fraudes accidentelles. Le cidre, le vin, même les liqueurs, n'ont pour lui que des attraits éloignés. Il est plus terrible que l'ivrognerie, car il est un feu, un vitriol sans alliage, tandis que sa compagne est, en général, l'association (trop autorisée) de tous les liquides modérés et méchants.

Si l'alcoolisme est moins terrassant, il est plus meurtrier, et a plus de cadavres que l'autre sur la conscience.

Je compare les boissons hygiéniques à cette brise tempérée, qui souffle pour rafraîchir et vivifier.

Prises à dose exagérée, elles sont le vent trop fort qui fatigue les arbres et les hommes.

L'ivresse, c'est la tempête qui les ébranle jusque dans leur solidité et leur santé. Elle brise leur ramure et déforme leurs traits et leur beauté.

Modifiant le grand vent de la fable, elle finit par déraciner, avant l'âge, l'homme passionné qui était né pour être un chêne, et a vécu comme un roseau !

L'alcoolisme est d'une autre nature. Moins bruyant, moins renversant, il est plus dangereux et plus pervers.

Il est ce vent rongeur de l'Océan qui étiole et rend rachitique toute la végétation qu'il peut atteindre. Il courbe et déprime les hommes, comme il courbe les arbres.

Ce n'est point son impétuosité fortuite qu'ils doivent tant redouter, mais surtout sa persistance, sa régularité quasi-quotidienne.

Ces arbres meurent vite d'abord, et, en outre, sont impropres à une saine reproduction. Et ce sont les produits vigoureux des contrées éloignées et abritées, qui viennent repeupler sans cesse les rivages sans cesse dépouillés.

Et comme il n'en peut être ainsi dans la nature humaine, la France se rabougrit comme les arbres de l'Océan, mais ne peut se repeupler comme eux.

L'alcoolique est un pèlerin local, fidèle et régulier. A heures fixes, comme des heures d'*Angelus*, il va implorer deux ou trois fois par jour : « Donnez-nous notre poison quotidien ! »

Il va perfectionner régulièrement, mathématiquement, la dégénérescence de notre race, dégénérescence que l'atavisme transmet fidèlement à ses enfants ; *descendants* convient mieux.

En ce temps de moteurs légers, on peut dire qu'en bon ingénieur de l'enfer, il travaille à réduire la taille du moteur humain.

C'est qu'en effet nos petits soldats français deviennent, petit à petit, de plus en plus petits !

Avant-hier, ils se recrutaient à 1^m 59.

Hier à 1^m 54.

Aujourd'hui, ils doivent remuer le même fusil avec un mètre *quelconque* !

C'est merveilleux ! et ça met à l'abri, pour l'avenir, de cet ennui humiliant d'abaisser de temps en temps le minimum de la taille.

Ah ! qu'ils sont loin ces vieux gaulois de deux mètres, et même les vieux grognards du siècle dernier.

On ne les trouve plus .. que partout ailleurs !

Surtout chez les peuples exotiques, au Maroc notamment, où l'alcool n'est pas encore le maître.

Cette distinction faite, laissez-moi, un instant, suivre l'alcoolisme et l'ivrognerie, mariés ou non, dans leurs exploits plus ou moins communs.

Qui ne connaît un peu partout, de ces types d'alcooliques et d'ivrognes, gonflés comme des cornichons confits, que l'ivresse, cette épidémie des cabarets, ne peut plus atteindre, tellement ils se sont inoculé du virus, et continuent fidèlement leurs injections.

Ou, suivant leur constitution, flasques, étirés comme une outre percée, tatoués aubergine ou fraise, d'un mauvais rouge, dans lequel ne compte plus celui du sang. Leur sang se débat agonisant dans leurs veines, où, comme en un terrier, l'alcool, perfide furet, a pénétré et le suce.

Vous doutiez-vous que tout ce monde est le plus patriote, le

plus « équilibré », le grand redresseur des torts de l'humanité. C'est dans leurs temples multiples que ces grands pontifes, ces purs, au souffle puissant comme celui d'un marsouin qui respire, à l'éloquence déshabillée, jettent sur le reste des hommes, et spécialement sur les gens de bien, les jugements les plus « débattus », qu'ils signent et contre-signent de leurs poings sur la table, comme pour s'applaudir ; telle la grosse caisse du charlatan, dès qu'il a fini ses périodes humanitaires.

Dans la plupart des petites villes et même dans les bourgs, les gens du matin ont l'avantage de voir défiler deux ou trois mange-tout qui n'ont plus de sommeil. Ils vont battre les cabarets, comme un chasseur bat les champs, les poches garnies des quelques balles dérobées aux besoins de leur famille ; ils vont tuer le ver !...

Ce terrible ver rongeur qui, comme l'Hydre, ressuscite toujours la nuit suivante.

Dans la gent qui aime le verre, il est des usages de politesse extraordinaires, qui aboutissent souvent à l'ivresse cherchée ou rencontrée. Cette politesse ridicule est celle des tournées générales.

Dix individus, supposons même des buveurs modérés, entrent au cabaret où l'un offre une tournée ; successivement chacun des autres se croit dans l'obligation d'honneur d'en offrir une semblable ou de semblable effet.

Il est facile de juger le mal que procure cette politesse de dix verres absorbés dans la même séance, s'il s'agit d'alcool dans toutes ses variétés, depuis la nuageuse absinthe, cette courtisane des cafés, où elle fait tourner les têtes, jusqu'aux apéritifs qui tous excitent à boire encore, mais jamais à manger.

J'ai connu des phénomènes qui buvaient à peu près toute la journée, n'importe où, n'importe quoi, pourvu que ce fût du liquide capable de mettre, en passant, quelque oasis, dans leur Sahara toujours brûlant. A peu près toutes les auberges y passaient, si même il s'en trouvait assez en certains jours plus spongieux !

Et ces gens d'amour propre, et parmi eux des intelligents,

des instruits, des fort honnêtes, qui auraient eu honte de sortir sans cravate, ne rougissaient pas de faire faire à leur santé, sans épargner une station, un pareil chemin de Croix où la gourmandise et la passion tenaient le rôle des Grands Prêtres !

Le soir, ils rentraient en tire-bouchons ou encadrés de tuteurs charitables, rapportant à leur femme écoeurée, les parfums d'une bouillabaisse où tous les liquides avaient collaboré.

Vous savez qu'en général, l'ivrogne ne sème pas assez le scandale, ni le dégoût. On rit... simplement ! C'est si habituel, que c'est presque naturel. Un peu plus même, on montrerait le sobre au doigt.

Il n'est pas rare enfin de rencontrer des gens qui se vantent presque de s'être enivrés la veille.

L'ivresse, chez certains, est tellement l'ordinaire, que la tête, peut-être plus que le corps, a fini par s'y habituer. Dans cet état ils discutent et font assez habilement leurs marchés.

Comment expliquer cette étrangeté que j'ai pu constater. Faut-il croire qu'aussitôt qu'ils ont perdu leur raison, « leur légitime », ces veufs incorrigibles sont accostés par une deuxième, un peu plus dévergondée forcément, une sorte de « déesse raison » qui fait les auberges et les chemins.

Le divertissement classique de la jeunesse et des hommes, c'est l'auberge. Si elle n'était qu'un lieu de réunion et de distraction raisonnable, ce serait parfait, car il en faut. Autant j'y comprends les jeux de toutes sortes avec quelques rafraichissements de tempérance, autant j'y déplore ces excès de toute nature, ivresse, dévergondage, inconduite. Mais, croyez-le, la plupart des raisonnables, y compris ceux qui se disent tels, qui, là, prétendent trouver une simple distraction par le jeu, ne trompent personne.

Si le jeu n'était pas très arrosé, combien iraient ?

Dans nos régions, il faut reconnaître que l'on compte fort peu de véritables alcooliques, c'est plutôt l'ivrognerie qui domine, mais non l'ivrognerie quotidienne.

Ce n'est guère que les dimanche, lundi et jour de marché

que les grands buveurs dépassent les limites. Il est vrai que ceux qui chancèlent sont peu nombreux, mais il est non moins vrai qu'il en est plus qui ne chancèlent point. Ils doivent cet avantage (si l'on peut employer un tel mot), à l'habitude et à leur constitution.

* * *

Voyons s'il existe des remèdes.

J'en connais de deux sortes :

Les premiers ne valent rien, quoique étant les meilleurs ; je vais vous dire pourquoi.

Les autres, avant de les essayer, il faudrait les fabriquer.

Parlons des premiers que j'appellerai les remèdes de vitrine.

Ce sont ceux qu'on indique toujours, mais qu'on n'applique jamais. Des remèdes qui restent éternellement intacts dans leurs fioles étiquetées : « Conseils et Vœux. »

Ces vœux sont :

1° La diminution du nombre des auberges par extinction naturelle, mais non par suppression. Le principe pour la création de nouvelles étant la proportionnalité ; tant d'auberges par tel chiffre d'habitants.

2° La défense par le gouvernement de livrer aux cabaretiers, et à ceux-ci de débiter, des liquides quelconques dépassant tel degré d'alcool, un degré modéré. La vente des alcools purs et des liquides titrant davantage ne pouvant avoir lieu qu'en bouteille intacte, pour les besoins domestiques de chacun.

Ne vous récriez pas. Le gouvernement a bien songé, peut-être y songe-t-il encore, à défendre aux fabricants d'automobiles d'établir des machines pouvant faire plus de tant à l'heure, afin d'empêcher les dévorants d'espace de se tuer et de tuer.

Ce serait la vitesse limitée. *La vitesse du Progrès !*

Alors, pourquoi le feu de l'alcool ne serait-il limité, lui surtout, lui le feu de *la décadence* !

3° L'application de la loi contre les aubergistes coupables de donner à boire à des ivres déjà.

Cela paraît une dérision de ranger, parmi des vœux, rien que des vœux, l'application d'une loi, « d'une bonne loi. » Mais il est logique de borner là son remède, car cette application serait une dérogation aux habitudes prises partout, qui sont comme une deuxième loi secrète faite contre la mise en vigueur de la première, et une atteinte à la liberté du mal, qui reste intangible, elle !

Si, par hasard, on punit un ivrogne, ce n'est jamais parce qu'il est ivre, mais parce qu'il a l'humeur chancelante, écroulante sur les choses qu'il avarie, ou les passants qu'il insulte, mais nullement pour le délit même.

Donc on punit uniquement l'effet, jamais la cause ; le bras c'est-à-dire l'ivrogne, mais jamais la tête, qui est le cabaretier.

Et ainsi les auberges douteuses (rares en notre ville heureusement, où au contraire on en rencontre beaucoup de bien tenues) peuvent à l'aise ruiner la santé, malgré les lois ou grâce aux lois. Celles-là vendent moins le boire que l'ivresse.

Au malheureux qui s'y égare on ne demande pas la bourse ou la vie, on demande les deux à la fois !

Hélas ! ces grands remèdes, les seuls vrais peut-être, resteront longtemps encore sans emploi, vissés aux vitrines des Congrès et des Ligues du bien, parce que cela dérangerait les plans du Directeur de l'hôpital général qu'est la France, où peut-être il y a plus de malades que d'indemnes.

Ils resteront des remèdes « types », que l'on conserve, pour l'histoire, dans l'encre des brochures ; comme, dans les bocaux aux belles teintes, on garde les phénomènes et les serpents.

Le second remède serait un remède d'essai.

Ne vous étonnez pas si je vous le présente informe, incomplet ; c'est que dans mon esprit, il est conçu à peine. Au reste ne me sentant ni les forces, ni le savoir indispensables pour le produire à terme, j'ai eu hâte de le remettre aux mains du sage Congrès.

Ce remède, pas nouveau probablement, se compose de trois choses liées entre elles autant que possible :

1° Ligue locale dans chaque ville ou bourg.

2° Concours le dimanche.

3° Auberges de tempérance.

Je vais le développer :

1° Ligue ou Société de tempérance :

Il existe en France, depuis longtemps, la ligue anti-alcoolique dont chaque membre s'est engagé à ne pas boire d'alcool, et sans doute aussi à combattre, de toutes ses forces, ce grand fléau.

C'est une belle société, mais dont la vertueuse abnégation ne profite guère qu'à chaque membre. En cette matière, l'exemple d'une rigoureuse sobriété me semble peu contagieux.

Plus large dans ses principes, ma ligue consisterait dans l'engagement de ne jamais boire de boissons à grande base d'alcool, *dans les cafés ou les auberges* ; la consommation restant libre chez les particuliers, où, règle générale, elle est modérée et à peu près proportionnée aux besoins. L'alcool y filtre mais n'y ruisselle pas.

Par rapport à la ligue anti-alcoolique, mon remède est, on le voit, plus atténué. Je l'ai adouci pour en corriger l'amertume.

2° Concours.

Il y aurait chaque dimanche — jour critique — un concours réservé aux sociétaires, pour les distraire.

Ce concours varierait chaque dimanche, pour éviter la monotonie. Il serait facile de créer une série de cinq ou six jeux différents, permettant un roulement, de façon que chaque jeu ne revienne pas plus d'une fois par mois.

Ce seraient non des jeux de hasard mais purement d'adresse, assez peu sportifs toutefois, les sports purs étant le terrain privilégié des agiles et des forts. Autant que possible il faut égaliser les chances.

Des prix seraient décernés chaque fois en argent ou en nature, prix de peu d'importance, l'amour-propre étant le meilleur des stimulants, j'allais dire des apéritifs !

Les ressources à créer, soit en demandant aux communes une petite subvention, bien utile là je suppose, soit par des secours privés, pourraient au besoin être augmentées par un minime versement de chaque membre, à date fixe ou au moment du concours.

Enfin, le fonctionnement de cette société et de ses concours, l'emploi de ses ressources, pourraient être confiés à un conseil nommé par tous les membres au vote secret : Président, vice-président, secrétaire et trésorier.

La Société serait donc autonome, avec, comme direction supérieure, un semblable conseil composé de ceux qui l'auraient constituée. Ces deux conseils seraient renouvelables chaque année, et rééligibles.

3° Auberges de tempérance.

Il n'est pas facile dans les localités peu importantes de créer des auberges de tempérance, comme il en existe déjà dans certaines villes.

Une fois la société constituée, des démarches pourraient être tentées près de quelques auberges, afin de les faire entrer dans la ligue. C'est-à-dire qu'elles s'interdiraient à l'avenir, la vente au détail des boissons à base d'alcool. Mais en compensation, les sociétaires s'engageraient à n'aller que dans ces seules maisons.

Evidemment il faudrait à tout cela des statuts étudiés. Ce qui précède n'est qu'un aperçu jeté au passage des idées, un peu sans ordre.

Réjouissez-vous ; j'ai terminé.

Il me reste — et ce sont mes seules lignes agréables à écrire — à remercier l'Association Bretonne d'avoir choisi La Roche-Bernard pour y tenir son congrès. Je veux espérer, plus que le croire, qu'elle n'emportera pas un mauvais souvenir de notre pittoresque petite ville. En tous cas les habitants, et moi tout particulièrement, conserverons de tous ses membres le meilleur et le plus reconnaissant souvenir.

T. RANCHER,

Notaire honoraire.

AUX ENVIRONS DE LA ROCHE-BERNARD

A Mlle Louise Cornudet.

Les profanes de l'archéologie, — c'est ainsi que les *savants* grincheux ont coutume de désigner les personnes n'ayant pas la chance de s'intéresser à leurs travaux ou de partager leurs petites manies, — les profanes de l'archéologie, dis-je, s'imaginent volontiers qu'une fois leurs conférences débitées, les membres de l'Association Bretonne s'enferment à double tour dans leur chambre d'hôtel et que là, seuls, sans témoins, ils continuent à rêver de menhirs, de dolmens, de briques romaines, d'écussons, de parchemins jaunis, le tout en face d'un verre d'eau plus ou moins sucrée.

« Car que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe. »

Heureusement pour eux, les Congressistes de la Section d'Archéologie n'ont rien pris au lièvre du bonhomme La Fontaine, pas plus la peur que les longues oreilles ! Ils ne craignent pas de parcourir les routes poudreuses sous les rayons cuisants du soleil d'été, ils affrontent les terres et les mers (voyez l'excursion à Belle-Isle-en-Mer !) et n'ont pas même un vertige bien excusable quand les lourdes voitures où ils s'entassent, viennent s'aligner en colonne serrée tout en haut, vers le ciel bleu, sur les tabliers des grands ponts suspendus. Pourtant ne croyez pas que nous soyons des cheminaux, des vagabonds désœuvrés ; si, pauvres mendiants, nous tendons notre main aux vieux monuments du pays, si nous leur demandons une réelle aumône, cette aumône, d'une nature toute particulière, aura pour premier effet d'augmenter la richesse des environs, car, une fois publiée aux quatre coins de l'Arvor,

elle attirera des visiteurs à la bourse bien garnie. N'en déplaise à nos confrères de la Section d'Agriculture qui, d'ailleurs, se joignent maintenant de bonne grâce à nos promenades, nous sommes des glaneurs, mais des glaneurs peu égoïstes, puisque notre plus grand plaisir est de mettre aux pieds de nos gracieuses et patientes auditrices le fruit bien gagné de nos recherches.

Cette bonne habitude, nous venons de la suivre à La Roche-Bernard, comme nous l'avions suivie l'an passé à Redon, et nous avons parachevé ainsi nos investigations sur les bords de la basse Vilaine, ce joli fleuve dont les eaux verdâtres, roulant sous des sombres falaises, entretiennent entre ces deux villes une intimité dont on ne saurait trop apprécier les douceurs et les avantages.

Notre itinéraire, savamment, mais formidablement élaboré, comprenait Marzan, Le Guerno, Bourg-Paul, Muzillac et Prières ! On gravit les pentes du fameux pont, et la traversée est pour tous un véritable enchantement. Au nord-est la Vilaine serpente entre des collines escarpées semées de bruyères et d'ajoncs ; au sud, là-bas, vers la mer, on soupçonne son embouchure derrière les bois d'Arzal et de Férel ; puis, tout près, c'est La Roche-Bernard avec sa roche antique, au-dessus de laquelle se dresse le délicieux hôtel de M. le docteur Cornudet, ancienne demeure, croit-on, d'un cardinal de la Maison de Rieux qui a laissé sur des pilastres artistement fouillés, comme signe de son passage, un salut de son chapeau...

Aux environs de La Roche-Bernard, les côtes rapides enthousiasment les amateurs de la belle nature, mais elles doivent peu satisfaire les chevaux et peu arranger aussi les mécaniques des voitures. On monte, on descend sans discontinuer ici, et c'est l'image de la vie. A force de grimper et de dévaler, on finit par atteindre le but ! Le premier des nôtres, c'est le bourg de Marzan dont le château, siège d'une importante seigneurie, appartient aux familles de Marzan, de la Chastaigneraye, Butaud, de Durfort de Lorges et du Breil ; il existe encore, ce château, et son aimable propriétaire, M. le Cte de Marzan, nous en fait les honneurs avec une bonne grâce exquise. Comme Trégouët en Béganne, Marzan présente les caractères de l'architecture du xvi^e siècle, dont tous deux sont

des spécimens intéressants ; nous y retrouvons sur un mur cette éternelle tête de ligueur coiffée d'un chapeau de pierrot, les yeux fendus à l'égyptienne, la barbe pointue comme un pain de sucre renversé, telle qu'elle s'étale et grimace sur beaucoup de manoirs de l'époque. M. de Marzan n'oubliant pas que parmi nous il y a des archéologues, montre à ces Messieurs quatre cercueils Mérovingiens provenant de la chapelle Saint-André. D'après Cayot-Délandre, les nombreux cercueils de pierre qui affleurent le sol, au village de Kerjean, font penser que ce lieu était, il y a 1400 ans, un cimetière public.

Nous repartons et nous voici bientôt au Guerno, ancienne trêve de Noyal-Muzillac devenue paroisse. C'est un petit bourg tout ramassé dont les maisons sont frileusement serrées les unes contre les autres et dont l'église, jadis dépendance de la Commanderie du Temple de Carentoir, a été décrite en détail par Cayot-Délandre (1) et par Rosenzweig (2) ; elle offre entre autres particularités la présence au collatéral sud d'une chaire extérieure qui se dresse en face d'une grande base de calvaire qui ne supporte qu'une seule croix. On s'explique difficilement la présence d'une aussi large plateforme carrée, à moins qu'elle n'ait été construite à l'origine pour soutenir un calvaire à personnages. A l'intérieur de l'édifice nous remarquons de vieux vitraux bien conservés et des écussons dont plusieurs sont faciles à reconnaître. Je ne connais rien de plus amusant que la chasse aux armoiries ; le sujet est inépuisable à tous points de vue, sans en excepter celui du bon André Favyn (3) qui, d'après les Rabbins, attribue à Cham *de sinople au léopard d'argent* et aurait pu donner aussi bien à son père Noé *un cep de vigne*, en souvenir de la malheureuse aventure qui accompagna pour ce saint patriarche l'invention du vin.

Les écussons du Guerno sont plus sérieux. Les voici :

De gueules à 3 macles d'or. — Armes de la famille de Kerméno, qui possédait en Noyal-Muzillac la magnifique terre de Keralio.

(1) *Le Morbihan, son histoire et ses monuments*, 1 vol. in-8° Vannes et Paris, 1847, avec album.

(2) *Répertoire archéologique du Département du Morbihan*, Paris, 1863.

(3) *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, édition de 1620, p. 5.

De gueules à la croix pleine d'argent. — Armes de l'Ordre de Malte.

D'or à 2 fasces de gueules. — Armes des Carné dont le manoir (Carné) est situé en Noyal-Muzillac.

Parti au 1 d'argent au cerf de gueules ; au 2 coupé en chef vatré d'or et de sable, et en pointe de 4 annelets surmontés d'un chef de gueules. — Il est aisé de reconnaître là les armes des Chohan, sieurs de Trémondec, en Noyal-Muzillac, des Phelippot qui leur furent alliés, et des Gourvinec alliés sans doute des Phelippot.

Parti d'azur au chevreuil ou cerf d'argent, et de 3 croisants d'or. — Sans doute Chohan et une famille alliée à déterminer.

D'argent à la fasce de gueules chargée de 3 besants d'or et accompagnée de 6 hermines, 3 en chef et 3 en pointe, 3, 3. — Armes d'Yves de Pontsal, évêque de Vannes, vice-chancelier de Bretagne, mort en 1476.

Une croix haussée de gueules placée en bande et accostée à sénestre d'une comète de sinople. — Sans doute armes fantaisistes d'un ecclésiastique quelconque.

Fascé d'or et d'azur à la cotice de gueules. — Armes à déterminer.

D'hermines pleines. — Qui est de Bretagne. Le bourg du Guerno était situé aux fiefs du Duc.

D'azur à 10 besants d'or (relevé par Rosenzweig). — Qui est de Rieux, ou peut être de Malestroît. Les de Malestroît avaient un fief en Noyal à cause de leur seigneurie de Beaumont.

Vatré d'or et d'azur (relevé par Rosenzweig). — Qui est de Rochefort. Les de Rochefort et les de Rieux après eux, avaient en Noyal des fiefs considérables dont relevait entre autres la terre de Carné.

L'église du Guerno renferme une statue de sainte Anne d'un modèle assez rare. L'épouse de saint Joachim y est représentée tenant sur ses genoux la sainte Vierge, qui tient elle-même sur les siens l'Enfant-Jésus. Le symbolisme de ce groupe est très touchant.

Notre sympathique et dévoué ami, M. le Marquis de l'Estourbeillon, chef de notre caravane, possède une montre qui, mal-

heureusement, marque l'heure exacte. Il nous empêche de nous attarder et nous remontons en voiture pour parcourir des landes interminables où nous remarquons le manoir de Kergentil avec ses beaux portails et ses épaisses futaies.

Bourg-Paul-Muzillac : une demi-heure d'arrêt ! L'église de Bourg-Paul a été scrupuleusement décrite, comme celle du Guerno, par le regretté Rosenzweig. En parler serait s'exposer à des redites. Qu'il me soit permis seulement de signaler sur la sablière nord, un écusson portant *de. . . au chef chargé de 3 roses*, et dans la chapelle du transept sud, un tabernacle fermé par une porte en fer forgé à jour, preuve qu'il fut construit pour renfermer une relique de la vraie croix. Au-dessus de ce tabernacle, voici encore une jolie scène mystique : l'Enfant-Jésus entouré de sa mère, de saint Joseph et de saint Joachim. C'est à n'en pas douter l'œuvre d'un partisan du dogme de l'Immaculée-Conception, dont la promulgation prononcée deux siècles plus tard par Pie IX a tant grandi la personnalité de sainte Anne.

Exécutant ponctuellement notre programme, nous regagnons La Roche-Bernard par la vieille abbaye de Prières où nous avons la bonne fortune de rencontrer M. Le Masne, qui nous fait visiter en détail les restes de l'Abbatiale ; ces restes, le transept nord, sont imposants et permettent de se rendre un compte exact de ce qu'était l'Eglise dans son intégralité. Nous sommes en présence du style *rococo* du XVIII^e siècle, dans tout l'éclat de sa splendeur : sur les frises deux anges ressemblent à s'y méprendre à deux amours, et l'un d'eux, dans un mouvement d'adoration, paraît danser un rigaudon tout en adressant un pied de nez aux fidèles. Si le geste est fâcheux, l'exécution est bonne.

Avant de quitter Prières, M. Le Masne nous présente la pierre qui servait de mesure-étalon aux poissons que l'on réservait aux Religieux avant de porter toute la pêche au marché.

Enfin, la nuit avance et nous regagnons nos pénates à travers un pays splendide. Malheureusement, l'obscurité ne nous permet plus de voir la voie romaine de Blain à Vannes, qui traverse la Vilaine au passage de l'Isle et a été prise à tort par M. le Docteur de Closmadeuc pour la grande voie militaire de Peutinger qui réellement passe à Rieux.

Et satisfaits du devoir accompli, l'esprit rempli de toutes les belles choses que nous avons vues, nous rentrons à l'hôtel Halgand, à 8 heures

« En fêtant La Roche et ses habitants ! »

La journée a été bien remplie et nous laissera le plus agréable des souvenirs.

Comte RENÉ DE LAIGUE.



EXCURSION A BELLE-ISLE

Le Jeudi 2 Septembre 1903

MESDAMES, MESSIEURS,

Une des principales attractions du congrès qui réunit en ce moment l'Association Bretonne à La Roche-Bernard, était l'excursion projetée à Belle-Isle. L'accès n'en est pas toujours facile ; aussi, les membres de l'Association qui fréquentent habituellement nos réunions, virent avec joie que bon nombre des notabilités de La Roche saisissaient l'occasion de faire ou de recommencer ce petit voyage, en se joignant à notre troupe que plusieurs dames, bravant les inconvénients de la mer, voulurent bien honorer de leur gracieuse présence.

Le voyage, malgré un orage malencontreux, se fit dans de bonnes conditions. En passant, nous pûmes considérer à loisir divers points intéressants de la rive du fleuve. En première ligne, notons le château de l'Isle dont il ne reste que quelques débris de tours et de murailles, sur un rocher s'avancant dans la Vilaine et séparé de la rive droite par un profond vallonement. Bâti au ^{xiii}^e siècle pour défendre l'entrée du fleuve, ce château vit séjourner dans ses murs plusieurs de nos ducs : Arthur II y mourut en 1312.

A Vieille-Roche, le passage de la voie romaine de Nantes à Vannes, et son inclinaison sensible sur les deux rives, excitèrent aussi notre curiosité. Plus tard, à quelque distance de l'embouchure, nous apercevions, à notre gauche, l'île d'Houat, aux mœurs patriarcales encore conservées et qui donnèrent, dit-on, à Gresset, l'idée de son joli poème, *Le Carême improvisé*. Successivement apparurent et disparurent, à notre droite, les côtes lointaines de Saint-Gildas et de Quiberon, et nous abordâmes enfin, après une traversée de quatre

heures, dans le port de Palais, dominé par une forteresse du ^{xviii}^e siècle.

Belle-Isle n'est pas un lieu dénué de souvenirs historiques. Ceux qui ont étudié nos annales bretonnes savent que cette Ile, nommée en breton *Guedel*, appartint aux comtes de Cornouaille et fut enlevée à l'un d'eux, Benott ou Binidic, par le duc Geoffroi, avant 1008, pour être donnée à l'abbaye de Redon. En 1026, Alain III en confirma la propriété à cette abbaye, par une charte solennelle; mais l'année suivante, 1027, ayant eu à récompenser le comte de Cornouaille, Alain Caignart, à qui il devait son mariage avec Berthe, fille d'Eudes comte de Chartres, il lui rendit, sur sa demande pressante, cette belle possession de ses ancêtres, sans doute après en avoir dédommagé l'abbaye de Redon, mais sans que nous sachions de quelle manière.

Alain Caignart ne garda Belle-Isle que deux ans. En 1029, guéri contre toute espérance, d'une grave maladie, il résolut de témoigner à Dieu sa reconnaissance par la fondation d'une abbaye. Il établit donc, dès 1029, des religieux Bénédictins, dans son domaine ou *villa*, dit *Anaurut* puis Quimperlé, au confluent de l'Ellé et de l'Isole, là même où, au ^{vi}^e siècle, saint Gurthiern, venu de Grande-Bretagne, avait fondé et gouverné un petit monastère, détruit plus tard par les Normands. Il assigna dans les alentours, aux nouveaux religieux, une belle terre comprenant plusieurs *villas* ou domaines, à laquelle il joignit Belle-Isle. Tout à l'heure, nous disions que le duc Alain III avait dédommagé l'abbaye de Redon, en lui reprenant Belle-Isle : la chose est certaine ; car le premier abbé de Sainte-Croix de Quimperlé (ainsi se nomma le nouveau monastère) fut un religieux de Redon, saint Gurloes ou Urlou, et l'abbé de Redon, Catguallon, confirma de sa présence et de son sceau la donation de Belle-Isle à Quimperlé par le comte Alain Caignart.

L'Ile fut possédée en paix par l'abbaye de Quimperlé, jusqu'en 1116, malgré une vaine tentative de l'évêque de Vannes, Morvan, en 1096. Mais en 1116, un des successeurs de Catguallon, l'abbé de Redon Hervé, poussé par la cupidité et avec une grande mauvaise foi, d'ailleurs fort de l'appui du duc Conan III, essaya de reprendre Belle-Isle à Quimperlé, et s'en

empara même de vive force, ce qui lui valut l'excommunication. En 1119, l'île fut remise aux mains de l'abbé de Sainte-Croix, Gurguand, non sans difficultés, mais le procès continua avec diverses phases, et ne fut définitivement terminé que soixante ans après.

Belle-Isle resta désormais, sans contestation, à l'abbaye de Quimperlé qui n'aurait jamais dû s'en dessaisir, mais qui, en 1572, fut malheureusement amenée à l'échanger avec Albert de Gondi, premier duc de Retz, contre d'autres terres de valeur très inégale. Tout le monde sait que Belle-Isle fut vendue, en 1658, par Henri de Gondi, duc de Retz et de Beaupreau, à Fouquet qui, dans des vues d'ambition restées mystérieuses, s'en fit une sorte de lieu de refuge contre l'autorité royale, à tel point que Louis XIV dut user de prudence pour en reprendre la souveraineté et le droit d'y placer garnison, qu'il avait assez imprudemment abandonnés au surintendant.

Le tome I^{er} de l'*Histoire de Bretagne*, de D. Morice, contient une longue et savante dissertation historique sur Belle-Isle, et ses divers seigneurs.

Les membres de l'Association Bretonne et leurs aimables compagnons de voyage ne manquèrent pas de se rappeler ces détails, en abordant à Palais.

On déjeûna au principal hôtel de cette jolie petite ville, et on se mit en route, sous la direction de M. le marquis de l'Estourbeillon. Fréter un bateau, y installer 47 personnes, les nourrir et les promener en voiture pendant une journée, les faire arriver partout à l'heure convenable, n'est pas chose facile, et cependant cette tâche ne parut pas lourde à M. de l'Estourbeillon, tant il s'en acquitta avec bonne grâce et si bien fut-il inspiré par son dévouement à notre Association. Les personnes qui ont déjà fait plusieurs tournées archéologiques sous sa conduite, ont vu de lui de telles merveilles, dues à son esprit d'organisation et à son activité, que rien ne les étonne plus de sa part.

Mais nous montons en voiture et, chemin faisant, nous constatons l'extrême fertilité de l'île ; nous admirons ses champs bien cultivés et ses creux vallons, garnis partout de fraîches prairies et quelquefois d'arbres de haute futaie. Nous nous reprocherions de ne pas rappeler ici le grand essor que M. Trochu

a donné, il y a quelque quarante ans, à la culture des primeurs, notamment des pommes de terre, dans sa belle propriété du Souverain, et l'exemple excellent que ses intelligents travaux ont fourni aux Belle-Islois. En passant, nous pûmes jeter un coup d'œil sur les jardins potagers, les champs et les prairies qu'il a créés autour de son habitation.

Cependant, par des chemins raboteux et pittoresques, nous arrivons à la grotte de l'Apothicaierie, dont les merveilleux aspects défont le talent du descripteur. Aussi, laissons-nous à nos compagnons de route le soin d'en raconter les beautés. Elle tire son nom des nids de certains oiseaux de mer, jadis rangés en ordre, dans ses anfractuosités, et qui présentaient avec les bœufs d'un apothicaire une certaine ressemblance. Aujourd'hui, ces oiseaux, chassés sans doute par les fréquentes visites de l'homme, vont faire leurs nids dans les grottes moins célèbres qui sont nombreuses sur les côtes de Belle-Isle. Nous ne vîmes pas un seul nid dans cette fameuse grotte qui surpasse, croyons-nous, celle de Morgat, près de Brest, en grandeur et en sauvage majesté.

Les côtes déchirées de la *mer sauvage* peuvent aussi soutenir la comparaison avec certaines parties de la pointe du raz de Sein, quoique beaucoup moins élevées au-dessus de la mer.

En quittant ce lieu célèbre, après avoir retrouvé la route principale de l'île, nous entrevoyons au loin le château bâti récemment par une grande artiste, enthousiaste de Belle-Isle, sur l'emplacement d'un fort du ^{xvii}^e siècle, et nous traversons, par une pente dangereuse, le bourg de Sauzon, dont le nom rappelle quelque incursion de pirates Saxons ou Normands. Nous côtoyons son petit port, profond et bien abrité entre deux collines, nous remarquons l'air d'aisance que lui donnent ses maisons bien entretenues et peintes en couleurs vives, et nous rentrons à Palais.

A 9 heures du soir, après une agréable traversée à travers le curieux archipel des îles Béniguet, et un regard donné au petit bourg de l'île d'Houat non loin duquel nous pûmes passer, nous abordions, avec quelque difficulté, au quai de La Roche-Bernard, et au pied même du rocher escarpé qui lui donne son nom.

Certes, cette belle excursion ne nous a pas fait connaître

Belle-Isle tout entière; mais elle a été suffisante pour en donner une idée générale à ceux d'entre nous qui ne l'avaient jamais parcourue, et aussi pour leur laisser le désir d'y retourner quelque jour. Nous en avons visité les principales beautés, plusieurs de ses vallées, de ses rochers, et sa célèbre grotte; mais ses côtes recèlent bien d'autres cavernes, et abritent bien des plages solitaires que l'on aimerait à explorer. Si la belle culture de son sol, la propreté et l'aspect riant de ses fermes et de ses villages aux maisons peintes en couleurs tranchantes, ont excité notre admiration, n'oublions pas que sa fertilité a été exploitée tout d'abord par les religieux de Sainte-Croix de Quimperlé, qui les premiers surent en tirer parti et la mettre en œuvre. Ici, comme partout en Bretagne, pour ne parler que de notre pays, c'est le travail du moine qui a préparé le bien-être de l'habitant.

Paul DE BERTHOU.



RAPPORT

DU

COMITÉ DE PRÉSERVATION DU BRETON

• RAPPORT

DU

COMITÉ DE PRÉSERVATION DU BRETON

**Chants populaires, traditions. Manuscrits
de tragédies et de gwerz. Mélodies bretonnes.**

Nous avons reçu de M. l'abbé Helliet, recteur de Tréméven, une excellente copie, faite par M. Adelin, secrétaire de la mairie de Plouha, d'un manuscrit ancien de *Huon de Bordeaux*; ainsi que les manuscrits anciens d'une sorte de *Cours de religion* (*Gutrineou ar Fe*) en vers et d'une *Conversion de saint Augustin* en vers également. Ces derniers manuscrits ne sont pas sans valeur au point de vue littéraire, bien que la langue en soit très incorrecte.

Les résultats d'une enquête sur les *gourdeiziou* (1) entreprise avec le concours de nos correspondants, notamment de M. l'abbé Le Besco, de MM. Jaffrennou et Even et du regretté abbé Lec'hvien, ont été communiqués à M. Loth qui les a utilisés dans son Rapport à l'Académie sur l'année celtique.

Une importante collection de manuscrits de tragédies bretonnes, réunie par nos correspondants par les soins et aux frais de M. Vallée, a été remise par ce dernier à la bibliothèque de Rennes pour aider à y constituer un fonds breton.

M. l'abbé Guillerm, recteur d'Ergué-Armel, dont nous avons déjà signalé les travaux sur la musique bretonne, vient d'ob-

(1) On appelle ainsi, dans certaines régions de la Bretagne celtique, les derniers jours de l'année qui finit et les premiers de l'année qui commence. Ces jours passent pour représenter chacun des mois de l'année nouvelle.

tenir un prix dans un concours de Recueils de mélodies et chants populaires organisé par la *Schola cantorum* de Saint-Gervais et la Société des études historiques. Son Recueil, complété pour la Haute-Cornouaille par M. Vallée, avec des documents fournis par nos correspondants, notamment par M. l'abbé Le Besco, doit paraître prochainement (Paris, Champion).

La *Revue de Bretagne* continue à donner de temps en temps à ses lecteurs des poésies en langue bretonne avec airs notés. On a dû renoncer aux accompagnements à cause de la difficulté de l'exécution des planches. Le *Clocher breton* publie toujours *Les voix du Pays*, excellente collection de chants populaires et d'airs vannetais, par MM. Louis Herrieu, Gwennael et René Sahib. Enfin la Direction de *Kroazar Vretoned*, à Saint-Brieuc, vient d'imprimer sur feuilles volantes un choix de poésies avec airs notés, écrites spécialement pour les patronages de jeunes gens par nos meilleurs poètes bretons.

Publications en breton et mouvement littéraire.

Les deux ouvrages annoncés dans notre compte-rendu de l'an dernier, *Ma heaj Jerusalem* de l'abbé Le Clerc et *Mouez an aochou* de Glanmor, ont été publiés et ont obtenu un succès mérité.

Ont paru depuis notre dernier Rapport :

Gwerziou Juluan Godest, édité par M. Jaffrennou (Taldir) à Carnoët.

Levr ar skoueriou kristen, par un Missionnaire breton (Quimper, Salaun).

Levr oferen latin ha brezonek, par l'abbé Le Gall, recteur du Folgoat, 2^e édition augmentée (Quimper, Salaun).

Ar Pevar Aviel lakeat en unan, par M. l'abbé Caer (Brest, Kaigre).

Santex Barba, vie, mystère, gwerz et cantique de sainte Barbe, par *Meltiaf* (Saint-Brieuc, imprimerie Saint-Guillaume).

Roll-geriou ar Jabadao (Paris, Le Dault).

Geriou brezonek ha keumraeg gant Abherve, petit vocabulaire gallois-breton (Saint-Brieuc, imprimerie Saint-Guillaume).

Nous sommes heureux de constater l'éclatant succès obtenu

dans le Finistère par l'excellent *Levr skouertou kristen* dont l'auteur, *eur Mistoner breton*, est un de nos meilleurs écrivains du Léon.

Nous recommandons très vivement cet ouvrage, ainsi que le *Levr oferen* (Livre de messe) et *Pevar Aviel* (les quatre Evangiles), à toutes les personnes qui s'occupent de propagande religieuse en Basse-Bretagne. Nous espérons les voir distribuer de moins en moins d'évangiles et de livres de messe *français* à nos enfants bretonnants, sous le fallacieux prétexte de combattre la propagande protestante (qui se fait en breton !) Comme nous le disions l'an dernier, il est vraiment lamentable, au moment où l'on cherche à nous arracher notre enseignement religieux oral en breton, de travailler ainsi à détruire de nos propres mains l'enseignement religieux breton écrit qui nous reste encore. On trouvera plus loin une liste détaillée de bonnes publications en breton.

En préparation :

War an delen hag ar c'horn-boud, par Y. Berthou.

Le vin de Contascorn, par Midy, avec traduction en vers bretons de Ch. Guennou.

Grammatreronnée de la langue bretonne, par E. Ernault.

Les journaux continuent de faire une part de plus en plus large à la langue bretonne. Nous avons remarqué notamment les articles de M. Berthou dans la *Résistance* de Morlaix. Un essai très intéressant de revue bretonne a été tenté à Paris par M. Tanguy Malmanche (*Spered ar Vro*, Paris, Le Dault). Cette revue est actuellement continuée par *ar Vro*, sous la direction de M. Jaffrennou (Morlaix, Le Gwaziou). MM. Jaffrennou et Le Gwaziou préparent de plus un journal hebdomadaire, breton et français, *ar Bobl*, qui sera imprimé à Carhaix.

La revue *Fetiz ha Bretiz* a changé sa Direction et semble devoir s'occuper très activement de publications bretonnes (Directeur : M. l'abbé Normant, recteur de Ploneis, par Quimper).

La société, la Bretagne, de Paris a fondé un journal *Bretoned Paris*, qui publiera des articles en breton (23, rue de Vaugirard, Paris).

La direction de *Kroaz ar Vretoned*, à Saint-Brieuc, a développé sa collection de publications populaires à bon marché

(voir plus loin la liste de ces publications). Cette petite bibliothèque à un sou répond à un vœu exprimé au dernier congrès de l'Union Régionaliste à Nantes en faveur de bonnes publications bretonnes à très bas prix. Nous invitons tous les amis du breton à seconder cette initiative et à répandre ces petits livres (Imprimerie Saint-Guillaume, boulevard Charner, Saint-Brieuc).

Cours de breton. Conférences.

Les cours de breton de Guingamp (M. l'abbé Le Clerc), de Brest (M. Pierre Pronost), de Morlaix (M. Lajat) continuent à prospérer, ainsi d'ailleurs que les cours des grands séminaires. Le cours de Vannes a perdu son éminent professeur, M. l'abbé Guillevic, appelé à d'autres fonctions ; le cours de Saint-Charles à Saint-Brieuc a été momentanément interrompu à la suite du départ des Marianites ; nous espérons pouvoir le rouvrir l'an prochain.

Nous avions déjà signalé l'année dernière l'initiative hardie de M. le Comte de Laigue fondant à Redon, en plein pays gallot, un cours de langue bretonne. Nous sommes heureux de constater que M. de Laigue a réussi au delà de toute espérance. Le modeste cours de l'an dernier est en voie de devenir une véritable Académie, non seulement de langue, mais d'art celtique.

La mort du fondateur du cours de Brest, M. le colonel Bourgeois, est une grande perte pour le mouvement breton et un vrai deuil pour la Bretagne. M. Bourgeois était à la fois un savant consciencieux, un breton convaincu et un organisateur habile. Correspondant assidu de notre Comité, il avait écrit pour l'Association Bretonne une excellente traduction des *Leçons d'agriculture* du Rév. Frère Abel, qui a été publiée en grande partie dans la *Résistance* de Morlaix ; il collaborait très activement aux *Leçons élémentaires de Grammaire bretonne* du Clocher breton ; il avait enfin, de concert avec un autre ami de la Bretagne, M. de Grandpont, contribué à sauver de l'oubli des œuvres importantes d'un de nos meilleurs écrivains bretons, Gabriel Milin. A Brest, M. Bourgeois ne négligeait

aucune occasion d'appeler l'attention du public éclairé sur notre langue, notre littérature et notre musique bretonne ; il laisse une foule de travaux intéressants, notamment un remarquable Recueil d'airs de danses bretonnes (1).

A Rennes, M. Loth, l'éminent doyen de la Faculté des Lettres, a donné à diverses reprises des conférences sur le mouvement littéraire en langue bretonne, notamment sur le remarquable ouvrage de Glanmor, *Mouez an aochou*, que nous avons signalé à propos des publications de l'année.

M. Bourgault-Ducoudray est venu apporter aux amis de la musique bretonne l'appoint de son talent de compositeur, de sa science et de son éloquence, en organisant en Bretagne, avec le plus grand succès, une tournée de conférences sur la musique celtique et d'exécution de ses œuvres. Voici sur son passage à Saint-Brieuc, un article de *Kroaz ar Vretoned*, dont l'auteur s'est placé surtout au point de vue breton :

Eur gaer a brezegen diwar-benn toniou Breiz-Izel.

Kaerat prezegen hon deuz klevet aman gant an Aotrou Bourgault-Ducoudray diwar-benn toniou Breiz-Izel ! An Aotrou Bourgault-Ducoudray a zo eun den a wiziegez dispar. Brudet eo dre ar bed-holl zoken evel ar gwizieka hini war gement a zell ouz an toniou-kana. Baleet en deuz, evit o studia, ar c'horniou pella eus ar bed, Bro ar C'hreslaned hag al leac'hioù eus an Azl ar muia brudet evit ampartiz o c'hanerien ha kaerder o zoniou. — « Goude beza beajetkeit-se, emezan, ec'h iz da Vreiz-Izel hag eno e kleviz toniou hag a oa trec'h da gement am oa klevet. *Brava toniou ar bed eo re Breiz-Izel !* »

Nag a drouk a ra ar skolioù divrezonek-ze, e lec'h e ve dizesket da vugale Vreiz toniou ar Vro ha troet ane war doniou gallek ! — « Ar c'hontrol eo a dlefed da ober, eme an Aot. Ducoudray. Seul gaeroc'h e vo ar c'hân, seul welloc'h e vo enoret gantan an Aotrou Done ! Dleed ar gwir gristenien eo, eta, e lec'h moug a toniou brezonek, o harpa, o difenn, o diski dre ar bed-oll ! »

Trugare d'an A. Ducoudray da zifenn ken kaer-ze tra hon Bro, ha da

(1) Ceux de nos amis qui désireraient se procurer les ouvrages de M. le colonel Bourgeois, pourront s'adresser à son légataire, M. Pierre Pronost, à Brest. Nous engageons les Membres de l'Association qui seraient à même de le faire, à prêter leurs concours à MM. Hébert et Pronost, de Brest, pour aider à maintenir le cours de breton fondé par M. Bourgeois.

rei ar skouer vad war *skigna hon toniou dre ar bed-oll* (a drugare d'ezan ec'h int anavezet beleg en Amerik !) Ni, Bretoned, na chomomp ket war-lerc'h ha dalc'homp stard d'hon toniou dispar, evel d'hon talvoudusa tenzor ! (*Kroaz ar Vretoned*, 15 mai 1904).

Théâtre breton. Représentations bretonnes.

Les troupes d'acteurs et cercles bretons de jeunes gens se développent. A signaler notamment la formation à Morlaix d'une chorale bretonne, sous la direction de M. Lajat. Un certain nombre de pièces bretonnes nouvelles sont à l'étude dans le Finistère ; on nous annonce notamment pour cette année, une tragédie de Gilles de Bretagne en breton, et une adaptation en Léonais de la pièce anti-alcoolique vannetaise de Job ar Glean, lauréat de l'Union Régionaliste.

Nous sommes heureux de mentionner ici l'intervention de M. le comte de Laigue, à un récent Congrès de la Jeunesse catholique à Rennes, en faveur d'une part plus large à faire dans les patronages et cercles de jeunesse bretonne, aux chants et aux pièces de théâtre en langue bretonne ou tout au moins inspirés de l'idée bretonne. Nous ne perdrons pas évidemment à voir ainsi remplacer les *Bistrouille*, les *Gavroche*, ou les *Carma-gnole catholique* qui forment aujourd'hui le fond du répertoire artistique (?) de maint patronage en plein pays de langue celtique (!) — Il n'en est pas de même partout, Dieu merci ! Nos amis s'en convaincront en lisant les compte-rendus suivants :

Bignan.

Le lundi de la Pentecôte avait attiré de nombreux celtisants au bourg de Bignan (Morbihan). M. l'abbé Buléon, curé-doyen de cette paroisse, dont le nom est particulièrement sympathique à tous ceux qui travaillent au réveil du sentiment breton ; avait pris l'initiative de donner, en ce jour, à ses paroissiens, une représentation en plein air de la tragédie bretonne *En Eutru Kerioloet* du poète Job er Glean.

La journée a débuté par une messe dite au pied d'un calvaire breton en pleine campagne. Les assistants s'y sont rendus à pied, précédés de trois drapeaux : le drapeau de Bretagne, le drapeau de l'Eglise et le drapeau tricolore, et en chantant des cantiques bretons ; car il faut

vous dire que Bignan, quoique situé aux confins du pays bretonnant, est essentiellement breton. M. l'abbé Buléon n'a pas peu contribué à développer l'amour de la langue bretonne et de la Bretagne dans sa paroisse : il n'a jamais manqué une occasion de mettre la langue bretonne à l'honneur ; c'est ainsi qu'en arrivant au bourg — un vrai bourg breton aussi — les regards sont attirés par une superbe inscription bretonne placée au-dessus du portail de l'église. Les calvaires eux-mêmes portent des inscriptions bretonnes.

La représentation *En Eutru Keriolet* a commencé à deux heures. Les auditeurs, tous cultivateurs, étaient très nombreux.

Je n'ai pas à refaire aujourd'hui l'éloge de la troupe *Pautred Guigner*, de Pluvigner. Les rôles principaux, ceux de Matelin et du Sorcier en particulier, ont été tenus d'une façon excellente et je ne crois pas exagérer en avançant que dans quelques années *Pautred Guigner* joueront dans la perfection.

Dans les entr'actes, le barde Loelz Herrieu s'est fait entendre dans ses œuvres. Ses sônes populaires, *er Holherezed* en particulier, ont été très goûtées. D'autres chanteurs populaires se sont également fait entendre. Une sône de Job er Gléan : *Fest Kerhuion* dite par un gas de Pluvigner a fort égayé l'assistance et a eu un succès mérité.

Pour clore la séance, Loelz Herrieu a chanté une nouvelle sône composée pour la circonstance : *Saüamb hun penneu* / Relevons la tête ! dont les énergiques strophes ont trouvé de l'écho dans le cœur de maint auditeur.

(Clocher Breton, juin 1904).

Istor ar Mab Prodik.

Pendant que les philologues donnent une importance de plus en plus grande aux langues celtiques, et qu'elles sont étudiées dans un bon nombre d'Universités en France et à l'étranger, les efforts se multiplient d'autre part pour conserver et même renouveler l'usage de ces langues en Irlande, en Ecosse, au Pays de Galles et en Bretagne. Et, dans ce but, des Ligues et des Associations se sont formées, des brochures et des livres ont été imprimés et distribués, des périodiques ont été créés, des cours ont été fondés, des représentations théâtrales ont eu lieu. Ce mouvement est très intéressant à suivre ; mais pour aujourd'hui nous ne voulons que mentionner l'essai tenté le dimanche 26 juin.

Faire jouer une pièce bretonne à Paris pouvait sembler audacieux. Cependant, ce n'était pas en réalité une chose si risquée, car l'essai a pleinement réussi, et au delà même des espérances. Des différents points de la capitale, les Bretons étaient accourus nombreux à cette

représentation. Les acteurs ont été excellents ; et s'il n'y a pas lieu d'être surpris de voir des étudiants interpréter un rôle avec art, on constate avec grand plaisir quels progrès remarquables des ouvriers peuvent faire après une série de répétitions.

Les infortunes et le repentir de l'Enfant Prodigue, ainsi que le pardon accordé par le Père et le Frère aîné ont fait couler bien des larmes, comme les jeux d'esprit et les plaisanteries des deux amis du *Map hena* ont fait beaucoup rire.

La séance était présidée par M. le comte de Guébriant. On s'attendait, je crois bien, à un discours en français. « Mais, a dit M. le comte de Guébriant, j'aurais honte de parler français pour clôturer une fête qui a été si exclusivement bretonne... Cette histoire que vous venez d'entendre, est vieille comme le monde... Que d'*Enfants Prodiques* encore !... Que de Bretons ont quitté la maison de leurs pères !... S'ils n'avaient quitté que cela ! Mais combien, parmi ces exilés, ont oublié la foi de leurs mères !

« Venez en aide à ces frères égarés, quand l'occasion vous est offerte, vous qui êtes restés fidèles à tout ce qui nous est cher... Ne craignez personne, ne tremblez devant personne, ne rougisiez pas d'être ce que vous êtes ni de parler la vieille langue du pays natal. Être de bons Bretons n'empêche pas d'être de bons Français, et qui oserait nous dire que nous ne sommes pas de bons Français ?... »

Ces idées ont été développées dans un excellent breton, et ce discours a produit sur tous les auditeurs la meilleure impression. On voyait que ces Bretons étaient contents et fiers d'entendre le Chef d'une de nos plus belles familles bretonnes s'exprimer si aisément dans la langue nationale...

Voici les noms des Acteurs qui ont inauguré le *Théâtre Breton de Paris* :

AA.

AN TAD.....	C. LE ROUX, euz GOAREC.
AR MAP HENA	G. ESNAULT, euz BREST.
AR MAB PRODIK	E. LE CLERC, euz LANRODEK.
PHAREZ, amezek, ha mignoun	
d'an Tad.....	J.-B. L'HORSET, euz RUNAN.
ELIAS, den a fisians an Tad...	Y. AR BODOLEC, euz KASTELLIN.
MANASSEZ } mignouned d'ar map hena {	P. AR FLEM, euz LEZARDREN.
AZARIAS }	M. LE DAULT, euz REDON.
UR MESSAER.....	A. DE GUÉBRIANT, euz KASTEL-PAOL.

(Bretoned Paris, juillet 1904).

Concours.

Les concours de poésie et de prose bretonnes vont se multipliant. Nous avons jusqu'à présent le concours annuel de l'Union Régionaliste et le concours de Montfort d'Amaury ; nous avons de plus maintenant un très important concours de poésie bretonne organisé à Rennes par la Société artistique et littéraire de l'Ouest, sous la direction de M. Loth, et un concours de prose bretonne pour les élèves des lycées et collèges de l'Etat, fondé par le Jabadao, Société d'étudiants bretons de Paris.

M. l'abbé Jézégou nous envoie le compte-rendu suivant du concours de l'Association Bretonne dans le Finistère.

Résultats du Concours de 1904 dans le Finistère

Le concours de langue bretonne de l'année dernière, avait été annoncé dans tous les journaux du département.

Cela nous avait amené des compositions de presque toutes les paroisses du Finistère.

Cette fois-ci, nous espérons mieux encore.

Mais hélas ! l'Association bretonne ne nous allouait que 75 francs pour donner des prix. C'était bien peu, relativement surtout à ce que coûte un livre breton. Et nous avons été forcés de limiter notre concours à quelques écoles privées.

Deux cent trente-quatre devoirs nous sont arrivés quand même. Nous avons distribués trente-huit prix.

Le sujet du concours était la traduction de cette page de Jouffroy, que tous connaissent, sur le catéchisme. « Il y a un petit livre qu'on fait, etc.

Il y avait dans la traduction de cette page de réelles difficultés, La langue bretonne, en effet, n'a guère de mots abstraits.

Inutile de dire, par suite, qu'aucune composition n'était parfaite.

Mais une fois de plus, nous avons constaté que la langue bretonne peut bien rendre les idées les plus abstraites. Dans tous les devoirs, il y avait des expressions défectueuses, des termes français habillés en breton. Mais, en collectionnant les mots et les expressions bretonnes de quatre ou cinq devoirs, on pourrait faire une traduction tout à fait exacte et conforme au génie de notre langue.

Jézégou.

La *Semaine religieuse* de Saint-Brieuc a publié en mai dernier la note suivante de M. le chanoine Allo, Inspecteur des écoles chrétiennes du diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier, au sujet des examens d'agriculture et d'économie domestique pour l'obtention des diplômes de l'Association Bretonne

Ecoles chrétiennes.

« Le concours-examen pour le diplôme diocésain d'études primaires et le certificat d'agriculture ou d'économie domestique décerné par l'Association bretonne d'agriculture est fixé au *mardi* 28 juin 1904.

« MM. les Présidents sont chargés de convoquer les membres de leur jury.

« Sur la demande de l'Association bretonne d'agriculture, les commissions voudront bien corriger elles-mêmes les rédactions d'agriculture. MM. les Présidents sont priés d'adjoindre deux nouveaux membres à leur jury, pour assurer cette correction. Cette nouvelle mesure assure la régularité dans la délivrance des certificats. L'inscription des candidats est ouverte jusqu'au 15 juin inclusivement.

« Les maîtresses et les maîtres des Ecoles chrétiennes devront envoyer le nom des aspirantes et des aspirants : 1° à M. le Président du jury ; 2° à M. l'Inspecteur épiscopal ; 3° la liste des candidats au certificat d'agriculture ou d'économie domestique à M. Ripert, secrétaire de l'Association bretonne d'agriculture, 26, place des Lices, Rennes. »

Aux termes de l'entente survenue entre M. le chanoine Allo et l'Association Bretonne relativement à l'enseignement du breton, c'est en breton exclusivement que doit se faire, en pays de langue bretonne, la composition du certificat d'agriculture et d'économie domestique. L'année dernière nous avons eu le regret de constater que cette clause n'était pas observée parce que l'enseignement breton promis n'avait pas été organisé dans les écoles chrétiennes des Côtes-du-Nord. Les méthodes, les programmes et l'esprit de ces écoles restant même, dans l'ensemble, plutôt hostiles, les diplômes de l'Association Bretonne, établis par des amis de la Bretagne pour la préservation du milieu breton, ne vont de fait que trop souvent à encourager la désorganisation de ce milieu par la perte et l'oubli de la langue et de l'esprit local.

Nous appelons de nouveau l'attention de l'Association Bre-

tonne sur cette situation anormale et espérons qu'elle voudra bien y remédier en exerçant plus sérieusement son droit de contrôle sur les examens et la délivrance des diplômes.

**Livres bretons ou relatifs à la langue bretonne ,
recommandés par le Comité de Préservation (Dialectes de
Léon, Tréguier, Cornouailles).**

Livres destinés aux Ecoles.

Abécédaire breton, par M. Ernault (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Kenteltou brezounek*, par le Frère Constantius (Quimper, Kérangal). — *Cahiers* du Frère Théodule (Vannes, Lafolye). Ces cahiers sont en vannetais ; une traduction était en préparation pour Tréguier, Léon, Cornouailles. — *Kelennadurez d'ar vugale* du Frère Polycarpe (Saint-Brieuc, Imprimerie Saint-Guillaume). — *Divizou brezounek ha gallek* (Saint-Brieuc, Prud'homme). — *Histor santel*, par M. l'abbé Buléon, traduite par M. l'abbé Héry (Saint-Brieuc, Prud'homme). — *Histor Breiz*, par la Sœur Anne de Jésus (Brest, Derrien). — *Bue sant Herve, sant Anton a Badou, an tad Perboar, Yan ar Manchek*, etc. (Petits livres de lecture publiés par l'Imprimerie Saint-Guillaume, Saint-Brieuc). — *Recueils de Cantiques* de M. l'abbé Guillouzie (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Levr al labourer*, de Guillôme, traduction de M. Guennou (Brest, Tourmen).

Livres destinés aux Maîtres.

Lexique breton-français, nouvelle méthode pour faciliter aux commençants l'étude de la langue bretonne, par M. l'abbé Normant (Quimper, Kérangal). — *Petite Grammaire* de M. Ernault (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Résumé de la méthode de Landivisiau* (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Kenteltou brezounek* du Frère Constantius, livre du maître (Vannes, Lafolye). — *Leçons de Grammaire élémentaire publiées par le Clocher breton* (Saint-Brieuc, Imprimeries Saint-Guillaume et R. Prud'homme). — *Geriou brezounek ha*

keumraek, vocabulaire breton-gallois (Saint-Brieuc, Imprimerie Saint-Guillaume).

Sous presse. — *Grammaire raisonnée* du breton, par M. Ernault (Saint-Brieuc, Prud'homme).

Livres de Prix.

Buez ar zent de l'abbé Nicolas (Quimper, Kérangal). — *Histortou a skouer vad* du Père Goulven Morvan (Brest, Derrien). — *Bleuniou Bretz*, anthologie bretonne, texte breton et traduction (Quimperlé, Clairet). — *An testamant koz hag an testamant nevez* de M. l'abbé Gabriel Morvan (Brest, Derrien); *Bue sant Fransez a Asiz* de l'abbé Inizan (Brest, Derrien). — *Emgann Kergidu* du même (Brest, Derrien). — *Toullal Lakez*, du même (Brest, Derrien). — *Bue sant Theodot* de l'abbé Guillou (Landerneau, Desmoulins, épuisé). — *Kanaouennou Kerne* (Brest, Kaigre). — *Penaoz karet Jezuz-Krist*, traité de l'Amour de Dieu de Saint Alphonse de Liguori, traduction Milin (Brest, Kaigre). — *Miz sant Joseph*, de l'abbé Kerjean (Brest, Kaigre). — *Levr bugale Mari*, par M. le chanoine Chatton (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Bue sant Ervoan*, par M. l'abbé Guillouziec (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *An Htrvoudou*, par Jaffrennou (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Levr an Tremener*, par l'abbé Lec'hvien (Saint-Brieuc, Imprimerie Saint-Guillaume). — *Ptpt Gonto*, par Dir-Na-Dor (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Ar Vezventi*, par Le Garrec, pièce couronnée par l'Union Régionaliste, texte breton et traduction (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Bleuniou Bretz-Izel*, pièces couronnées par l'Union Régionaliste, texte breton et traduction française (Rennes, Plihon). — *Gwerziou Barz ar Gouet*, par M. E. Ernault, texte breton et traduction, illustrations (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Beach Jerusalem*, par M. l'abbé Le Clerc, un volume illustré (Saint-Brieuc, R. Prud'homme). — *Mouez an aochou*, par Glanmor, texte breton et traduction (Rennes, Imprimerie de l'Ouest-Eclair) (Voir aussi plus haut, page 5).

Nous n'avons pas fait figurer sur cette liste, comme conve-

nant moins aux enfants qu'aux grandes personnes, trois livres excellents : *Telen dir* et *Barzaz Taldir* de M. Jaffrennou, et *Annaik* ; *Lili ha roz gwez*, de M. Pierre Pronost.

**Petite bibliothèque bretonne de propagande, éditée
par la Rédaction de « Kroaz ar Vretoned. »**

BROCHURES : *Kentellou d'ar vugale* (Leçons aux enfants), du Frère Polycarpe, 2^e édition, illustrée ; *Bue sant Herve* (Vie de saint Hervé, patron des Bardes) ; *Meulod al labourer* (Eloge de la vie des champs) ; *Yan ar Manhek o vont da Bariz* (Les mésaventures de Jean le Manchot à Paris) ; *Bue sant Ervoan ha sant Briek* (Vies de saint Yves et de saint Briec). — Nombreuse collection de gwerzes : saint Yves, saint Milio, saint Koneri, sainte Tréfine, saint Kémo, etc. — Nombreuse collection de contes de *Dir-Na-Dor*, *Taldir*, *Herminik*, *Yan ar Floc'h*, etc.

FEUILLES VOLANTES, (choix de poésies pour patronages, avec airs notés) : *Pedenn ar Merdead* (Prière du Marin), par l'abbé Le Pon. — *Kimtiad ar Merdead* (Adieu du Marin), *Mam ar Merdead* (la Mère du Marin), *Ar Barzik* (le petit Barde), *Kân bale ar bôtred yaouank* (la Marche des Jeunes gens), par *Dir-Na-Dor*. — *Kleier ma farous* (les Cloches de ma paroisse), *Sôn ar c'hrampoez quintz* (la Sône des crêpes de froment), *Bec'h d'ar Gallaou* (Sus au Gallot), *Kimtiad ar Zoudard* (les adieux du Soldat), par *Laouik*. — *Kimtiad al Leanez* (les adieux de la Religieuse), *Barn ar Vezventi* (le Jugement de l'Ivrognerie), *Bretz-Izel* (Basse-Bretagne), *A hed an noz* (Le long de la nuit), par *Abherve*. — *Keuz d'ar Vro* (Regrets du Pays), par *Yan ar Floc'h*. — *Mari Vastrouilh* (Marie Salope), *Ma feroket* (Mon perroquet), par *Gab Liskildry*. — *Serr-noz* (le Crépuscule), par *ar Gall*. — *Nouel, an ine evuruz* (Noël, l'Âme heureuse), chants traditionnels. — *Keltia vo da viken* (Keltia vivra à jamais), par *Trevedic*. — *Ar c'ht en dten* (Le chien tombé dans la crème), par l'abbé *Guillerm*, etc.

PIÈCES DE THÉÂTRE : *Paner burzudus ar mevel Fanch*, par *Evnik Arvor*. — *Santez Barba*, par *Meliap*.

EN PRÉPARATION : Feuilles et brochures sur l'Histoire de Bretagne et l'Agriculture.

Journaux en breton.

Kroaz ar Vretoned (Saint-Brieuc, Imprimerie Saint-Guil-laume); *ar Vro* (Morlaix, Le Gwaziou); *Kannad ar Galoun sakr* (Quimper, Kérangal), et les éditions bretonnes des *Annales de la Propagation de la Foi*.

Le Courrier du Finistère (Brest, Kaigre); la *Résistance* (Morlaix, Le Gwaziou); *Fetiz ha Breiz* (Brest, Kaigre), ont une partie bretonne. *Fetiz ha Breiz* est l'organe d'une société pour éditer et propager les bons livres en breton (Directeur : M. l'abbé Normant, Plonéis par Quimper).

Au moment de livrer à l'impression, nous n'avons pas encore reçu le Rapport de Vannes. Nous recommandons chaleureusement deux nouvelles publications sur le vannetais : Le petit *Vocabulaire breton-français* de MM. Guillevic et Le Goff, et le *Dictionnaire breton-français* de M. Ernault (Vannes, Lafolye).

Cette année, pas plus que les années précédentes, notre Comité n'est resté inactif. Mais ce n'est pas avec un budget de 75 francs que l'on fait de grandes choses. Nous prenons donc la liberté, en terminant, de recommander à la générosité du Bureau la cause de la Langue, qui est celle de la Patrie bretonne.

Le Secrétaire,

F. VALLÉE.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

COMPTE-RENDU DES SÉANCES

	Pages.
Ouverture du 44 ^e Congrès de l'Association Bretonne.....	VII
Discours de M. le Comte Lanjuinais.....	VII
Discours de M. Forest, député.....	XI
Discours de M. le Comte de Palys.....	XII
Discours de M. Bobby de la Chapelle.....	XX
Bureau Général du Congrès.....	XXX
Première Séance (Lundi soir, 31 août).....	XXXII
Deuxième Séance (Mardi matin, 1 ^{er} septembre).....	XXXIV
Troisième Séance (Mardi soir, 1 ^{er} septembre).....	XXXVIII
Quatrième Séance (Jeudi matin, 3 septembre).....	XL
Cinquième Séance (Jeudi soir, 3 septembre).....	XLII
Sixième Séance (Vendredi matin, 4 septembre).....	XLIV
Septième Séance (Samedi matin, 5 septembre).....	XLVI

DEUXIÈME PARTIE

MÉMOIRES

L' « Emmanuel de Philippe Le Noir, sieur de Crevain, par M. le Comte de Palys	3
Le théâtre breton, par M. l'abbé Buléon	9
La séparation des lépreux et leur condition notamment en Bretagne, par M. J. Trévédy.....	19

	Pages.
Notre-Dame-des-Anges, en la paroisse d'Orvault, près de Nantes, par M. le Baron G. de Wismes.....	107
Des titres usités en Bretagne aux XI ^e et XII ^e siècles, d'après les chartes du Cartulaire de Quimperlé, par M. P. de Berthou.	122
La Région de La Roche-Bernard aux époques préromaine, gallo- romaine et mérovingienne, par M. Aveneau de la Grancière.	136
Le Vaisseau « La Couronne ».....	183
Alcoolisme, par M. T. Rancher.....	186
Aux environs de La Roche-Bernard, par M. le Comte de Laigue.	196
Excursion à Belle-Isle, par M. Paul de Berthou.....	202

TROISIÈME PARTIE

Rapport du Comité de Préservation du Breton, par M. F. Vallée.	3
--	---

